125

GUACANAGARI
MONTEZUMA
GUATIMOTZIN
POWHATAN
POCAHONTAS
SAMOSET
MASSASOIT
KING PHILIP
UNCAS
TEDYUSKUNG
PONTIAC
CAPTAIN PIPE
LOGAN
CORNPLANTER
JOSEPH BRANT
RED JACKET
LITTLE TURTLE
TECUMSEH
OSCEOLA
SEQUOYA
SHABONEE
BLACK HAWK
KEOKUK
SACAGAWEA
BENITO JUAREZ
MANGUS COLORADAS
LITTLE CROW
SITTING BULL
CHIEF JOSEPH
GERONIMO

TO PERPETUATE THE HISTORY AND DEVELOPMENT OF THE PEOPLE REPRESENTED BY THE ABOVE CHIEFS AND WISE MEN THIS COLLECTION HAS BEEN GATHERED BY THEIR FRIEND

EDWARD EVERETT AYER

AND PRESENTED BY HIM
TO
THE NEWBERRY LIBRARY
1911

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DU LEVANT.

TOME II.

A PARIS,
Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Ayer
263
J512
1780
v. 2

Ayer 5896

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

Du Pere Jacques-Xavier Portier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Fleuriau, de la même Compagnie.

A Naxie, le 20 de Mars 1701.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Je me fais un devoir de vous instruire, comme vous le souhaitez, des bénédic-

tions que Dieu a bien voulu répandre sur les Missions que nous faisons de temps en temps dans les Isles de l'Archipel. Siphanto, Serpho, Thermia & Andros sont celles que nous parcourûmes l'année derniere ; aidez-nous, mon Révérend Pere, à remercier le Seigneur des biens qu'il a plû à sa bonté d'y opérer par notre ministere.

L'Isle de Siphanto a environ quinze lieues de tour. C'est un beau pays, dont le climat est fort doux : on y voit quantité de sources d'une eau très-claire ; on y trouve beaucoup d'oliviers, dont on tire des huiles admirables. Le vin, le bled, les légumes, les fruits, les câpres & le coton y abondent ; les limoniers, les orangers, & les autres arbres de cette nature y seroient plus communs si l'on s'appliquoit à les cultiver.

Il paroît que cette Isle étoit autrefois d'un grand revenu. On montre encore aujourd'hui plusieurs longs souterrains, & on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or & d'argent : on y voit en effet comme des restes de fourneaux, où il est à croire qu'on épuroit les métaux à mesure qu'on les tiroit de la mine. Monsieur Guyon, Consul de la nation Françoise, nous a assuré que dans

lá derniere guerre, un Vénitien, habile Chymiste, vint en faire l'épreuve sur les lieux, & que sur quatre-vingt livres de mine, il lui vit tirer dix-huit livres de très-bon argent.

Les peuples de Siphanto sont humains, affables & laborieux. Ils parlent un grec fort doux, & un peu moins corrompu que celui des autres Insulaires. Toutes leurs habitations consistent en un gros bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de Château, & en huit gros villages où l'on compte environ six mille ames. Les toiles de coton & la poterie sont tout leur commerce.

C'est à Siphanto que l'Evêque Grec fait sa résidence; son Diocèse comprend encore huit autres Isles: sçavoir, Serpho, Miconi, Amorgo, Nio, Stanpalia, Naphi, Sichino & Policandro. Ce Prélat a environ quarante ans; il est homme d'esprit, & parle sa langue avec beaucoup de délicatesse. Il y a dans l'Isle quarante-cinq Eglises paroissiales, & chacune est desservie par son Papas particulier. Outre ces quarante-cinq Paroisses, on y voit un grand nombre de Chapelles répandues çà & là sur les collines & dans les campagnes; elles sont propres, & de loin elles font un très-bel aspect; aux fêtes

des Saints dont elles portent le nom, on y célébre le ſaint Sacrifice de la Meſſe, & cette dévotion y attire beaucoup de peuples.

Cette Iſle a encore cinq Monaſteres; trois d'hommes, & deux de filles. Le plus conſidérable eſt placé au centre de l'Iſle; il eſt bien bâti, & ſon Egliſe qui eſt dédiée à Notre-Dame eſt fort propre. Il eſt habité par douze Caloyers (1), & par cinq Prêtres ſéculiers. Le ſecond Monaſtere n'eſt que de quatre Caloyers, il eſt dédié à ſaint Elie, & eſt placé ſur la cime d'une montagne fort élevée. Le troiſieme eſt abandonné, parce qu'il eſt maintenant ſans aucun revenu. En Grece c'eſt du corps des Religieux que ſe prennent les Evêques; & s'il arrivoit qu'on fît choix d'un Prêtre ſéculier, il ſeroit obligé de prendre auparavant l'habit de Religieux, & de faire Profeſſion dans quelque Monaſtere.

Les deux Monaſteres de filles ſont auſſi à la campagne. Il y a trente de ces ſortes de Religieuſes dans l'un, & vingt dans l'autre: elles ſont toutes d'un âge fort avancé, & ne ſubſiſtent que de leur travail: elles ont de la vertu & de la piété,

(1) Moines Grecs.

mais peut-être en auroient-elles davantage, si les gens de dehors n'avoient pas la liberté d'entrer chez elles, & d'en sortir quand bon leur semble. Cependant, quoique leurs Monasteres soient sans clôture, on n'a jamais oui-dire qu'elles aient reçu la moindre insulte depuis leur établissement. Les Infideles ont ici un extrême respect pour les endroits où habitent les femmes, & ce seroit parmi eux un crime énorme que d'y rien faire qui fût contre la bienséance.

Le Rit latin est fort tombé à Siphanto; il n'y en a que deux petites Eglises, l'une dans le Château dédiée à saint Antoine, & desservie par un Vicaire qui releve de l'Evêque latin de Milo; l'autre qui est à la campagne, & qui est dédiée à la sainte Vierge. On ne trouve dans l'Isle que six familles latines, encore y sont-elles venues d'ailleurs. Il n'en étoit pas ainsi autrefois; le Rit latin y florissoit; la famille des Gozadini qui commandoit le pays étoit toute latine; mais depuis l'invasion des Turcs, leurs descendans, comme ceux de beaucoup d'autres familles, ont peu-à-peu dégénérés, & sont maintenant tous Grecs.

Ce fut le 24 de Juillet que nous abor-

dâmes à Siphanto le Pere Luchon & moi, avec le ſieur Deſlandes, qu'on nous avoit donné pour les opérations manuelles de la Chirurgie, qu'il entend parfaitement bien. La premiere choſe que nous fîmes, fut de rendre viſite à l'Evêque Grec, & de lui demander la permiſſion d'exercer les fonctions de notre miniſtere. Son accueil fut d'abord aſſez froid, mais il n'y eut perſonne dans la ſuite de qui nous reçûmes plus d'honnêtetés.

Avant notre départ de Conſtantinople, Monſeigneur l'Archevêque de Spiga, Vicaire Patriarchal pour le ſaint Siége dans toute l'étendue du Patriarchat de Conſtantinople, avoit eu la bonté de nous munir d'une patente la plus ample & la plus honorable que nous puiſſions deſirer, dans laquelle il nous accordoit généralement tous ſes pouvoirs.

D'un autre côté, M. de Feriol, Ambaſſadeur du Roi à la Porte, nous en avoit fait expédier une autre en ſon nom pour la ſûreté de nos perſonnes. Ce digne Miniſtre, également zélé pour l'honneur de la religion & pour celui du nom François, déclaroit à tous, tant Turcs que non Turcs, que nous étions ſous la protection de Sa Majeſté, & que non ſeulement on eût à nous laiſſer aller &

venir, séjourner, partir quand & où il nous plairoit; mais qu'il prioit encore qu'on nous rendît par-tout tous les bons offices dont nous pourrions avoir besoin.

Le bourg fut le premier endroit où nous crûmes devoir commencer notre Mission : nous avions eu soin auparavant de faire acheter tout ce qui étoit nécessaire pour notre subsistance, afin de n'être à charge à personne. Ces pauvres gens, à qui l'on vend jusqu'aux fonctions de l'Église les plus gratuites, étoient charmés de notre désintéressement. Convaincus par-là que l'unique vue que nous avions étoit de les remettre dans la voie du salut, ils ne pouvoient se lasser de nous en témoigner leur reconnoissance. Les sermons que nous faisions chaque jour à une grande foule de peuples qui se rassembloient de divers endroits de l'Isle; la doctrine chrétienne, que nous enseignions aux enfans, les visites réglées des malades, la distribution gratuite de nos remedes, firent notre unique occupation pendant trois semaines. L'Evêque s'invita lui-même plusieurs fois à nos discours, & touché des sentimens de componction dont son peuple donnoit des marques sensibles par les larmes qu'il répandoit, il fit souvent notre éloge en

préſence des Auditeurs, en nous exhortant de travailler de toutes nos forces à la ſanctification de ceux que le Seigneur avoit confié à ſes ſoins.

C'eſt ce qui nous engagea à parcourir tous les villages de l'Iſle, qui n'avoient pas un moindre beſoin de ſecours. Le Pere Luchon prêchoit matin & ſoir à un grand peuple, qui accouroit en foule à ſes prédications; les Egliſes n'étant pas aſſez vaſtes pour contenir la multitude de ſes Auditeurs, il ſe vit ſouvent obligé de prêcher en pleine campagne. Le ſilence avec lequel ils l'écoutoient, n'étoit interrompu que par leurs gémiſſemens & leurs larmes. Nous paſſions le reſte de la journée à inſtruire les enfans, à viſiter les malades, & à parcourir les différentes maiſons où pluſieurs familles s'aſſemblent pour travailler. Là nous les inſtruiſions de leurs devoirs, & nous répondions à toutes leurs difficultés par maniere de converſation, & ſans interrompre leur travail. Ces entretiens particuliers ne leur étoient guères moins utiles que les prédications publiques. L'uſage fréquent des Sacremens, dont il y avoit plus de vingt ans que pluſieurs ne s'étoient approchés, le changement des mœurs, & la réformation de pluſieurs abus groſ-

ſiers, furent le fruit ſolide que nous retirâmes de nos travaux.

Après deux mois & demi que nous employâmes dans de ſemblables exercices, nous crûmes qu'il étoit temps de nous tranſporter dans les autres Iſles du voiſinage. A la premiere nouvelle de notre départ, ces bonnes gens s'aſſemblerent en foule autour de nous : Prêtres, hommes, femmes, enfans, tous pleuroient, comme ils auroient pû faire dans une calamité publique : « Vous êtes nos » Peres, nous diſoient-ils, vous êtes les » Anges de nos maiſons, & les guides de » notre ſalut, ayez pitié de nous, au » nom de Jeſus-Chriſt, ne nous aban- » donnez pas ». Ils accompagnoient ces paroles de tant de témoignages d'une vraie tendreſſe, que nous ne pûmes nous-mêmes retenir nos larmes. Nous les conſolâmes un peu, en leur faiſant eſpérer que nous reviendrions bientôt les voir, & que nous pourrions même fixer parmi eux notre demeure, afin de les entretenir dans les bons ſentimens où nous les laiſſions. Mais avant que de conſentir à notre départ, ils voulurent nous témoigner leur reconnoiſſance par une Patente qu'ils nous expédierent, & qui fut ſignée de cinquante-trois perſonnes, parmi

lesquelles se trouvent les Curés & les principaux de l'Isle. La voici traduite mot à mot de l'original grec.

« Nous Primats & Chefs du peuple, » soussignés, rendons de très-humbles » actions de graces à la miséricorde Di- » vine, de ce qu'elle nous a procuré un » si grand secours, en nous envoyant les » Révérends Peres Jacques-Xavier Por- » tier & Jean Luchon, Religieux Fran- » çois de la Compagnie de Jesus. La » justice, la reconnoissance & la vérité, » nous obligent à rendre témoignage à » tout le monde qu'ils se sont comportés » ici en dignes Ministres de l'Evangile, » au grand avantage de toute notre Isle : » ils ne cherchent que la pure gloire de » Dieu & le salut des ames ; leur con- » versation est fort édifiante, leurs avis » très-salutaires, & leur doctrine très- » saine : leur application infatigable & » désintéressée à prêcher dans les Eglises, » dans les carrefours & dans les maisons, » à confesser, à visiter les pauvres & les » malades, nous a fort édifiés ; & nous » sommes tous consolés de voir les » grands fruits qu'ils ont fait ici : ils nous » ont assistés, non-seulement pour les » besoins de l'ame, mais encore pour » ceux du corps : leur maison a toujours

» été ouverte à tous les malades, aux-
» quels ils ont diſtribué avec bonté d'ex-
» cellens remedes, ſans vouloir d'autre
» récompenſe que celle que Dieu ré-
» ſerve à leur grande charité ; enſorte
» que nous les regardons comme les
» Médecins de nos ames & de nos corps,
» comme nos peres, & comme de nou-
» veaux Apôtres. Les louanges & les
» bénédictions que toute notre Iſle leur
» donne, les prieres & les larmes avec
» leſquelles nous les accompagnons,
» marquent aſſez combien nous ſommes
» touchés de ce qu'ils ont fait pour nous.
» Nous voudrions bien pouvoir les rete-
» nir ici ; mais leur zèle qui embraſſe
» tout le monde ne le permet pas. Heu-
» reux les Peuples qui pourront comme
» nous voir les bons exemples & en-
» tendre les ſaints diſcours de ces Ser-
» viteurs de Dieu : nous reconnoîtrons
» pour nos légitimes freres en Jeſus-
» Chriſt tous ceux qui leur feront le bon
» accueil qu'ils méritent. En foi de quoi
» nous leur avons donné ce préſent
» écrit, ſigné de notre main. A Siphan-
» to, le 17 Septembre de l'année 1700 ».

Ici étoit le ſeing de cinquante-trois perſonnes.

Après les adieux réciproques, nous

defcendîmes dans notre barque, & nous prîmes notre route vers Serpho. Cette Ifle a bien douze lieues de circuit: le terroir en eft fec, montagneux, & rempli de rochers; autant que Siphanto eft riant & agréable à la vue, autant l'afpect de Serpho eft il trifte & affreux. On n'y recueille prefque point de bled ni de vin; & on n'y voit que très-peu d'arbres. Il y a du bétail en quantité pour un lieu auffi aride que l'eft celui-là. Ces animaux ne broutent que les herbes & les arbriffeaux qui s'échappent çà & là entre les rochers. Cependant ils ne font point maigres, & leur toifon eft fort belle & fort fine. Il croît auffi à Serpho d'excellent fafran. A certains temps de l'année on y voit une multitude prodigieufe de groffes perdrix rouges, telles que font toutes celles des Ifles, où il eft rare d'en trouver de grifes. L'Ifle a encore des mines de fer, & deux très-belles mines d'aimant.

La principale demeure des Serphiotes eft dans un gros Bourg, fitué fur la pointe d'une montagne fort efcarpée, à près d'une lieue de la mer, & dans un Village éloigné du Bourg d'environ une lieue. L'un & l'autre contiennent environ huit cens perfonnes. Le Peuple eft pauvre &

grossier : il parle un Grec fort corrompu, & le prononce d'un ton qui a je ne sçai quoi de niais qui fait rire.

L'Isle est gouvernée pour le spirituel, par un Vicaire de l'Evêque de Siphanto. Sa jurisdiction s'étend sur cinq ou six Paroisses fort pauvres & fort mal entretenues. A deux lieues du Bourg se trouve le Monastere de saint Michel, habité par cent Caloyers. Quand nous y allâmes nous n'y trouvâmes que le seul Abbé, les Religieux étant occupés au-dehors, partie à la quête dans les Isles voisines, partie à la garde des troupeaux & au labourage. Il est bon de remarquer ici, que quoiqu'en France on comprenne tous les Moines Grecs sous le nom de Caloyers, il n'en est pas de même en Grece ; il n'y a que les Freres qui s'appellent ainsi, car pour ceux qui sont Prêtres ils se nomment Jéromonaches. Cependant pour m'accommoder à l'usage de France, je leur donnerai indifféremment à tous le nom de Caloyers.

Dès que nous fûmes arrivés à Serpho, nous cherchâmes quelque petit réduit pour nous loger. Nous en trouvâmes un fort bas & fort obscur, où il n'y avoit d'ouverture que celle de la porte, & qui étoit si fort dépourvû de toutes choses,

que nous ne pûmes y avoir un bout de natte pour nous coucher deſſus. Nous allâmes enſuite viſiter le Vicaire. Les Epitropes ou Primats, & le Vaivode Turc nous firent beaucoup de careſſes. Quelques remedes que nous donnâmes à ce dernier, nous l'affectionnerent entiérement, & il s'offrit de lui-même à nous ſeconder de ſon autorité dans l'exercice de nos fonctions.

Pendant trois ſemaines que nous demeurâmes à Serpho, nous prêchions deux fois le jour; le toît d'une maiſon nous ſervoit de chaire, & nous avions la conſolation de voir ce bon peuple rangé en foule autour de nous, qui nous écoutoit dans un grand ſilence, & avec toutes les marques d'un cœur véritablement touché. Ce fut-là, encore plus qu'à Siphanto, qu'il nous fallut rendre les choſes palpables, & les propoſer dans la plus naïve ſimplicité. Le reſte de la journée ſe paſſoit à faire des inſtructions familieres dans les maiſons que nous parcourions l'une après l'autre, à conſoler les malades, à leur porter des remedes, & à raſſembler les enfans pour leur faire le catéchiſme. Tous les habitans de l'Iſle profiterent de la Miſſion, & approcherent des Sacremens de la Pénitence & de l'Eu-

chariſtie, avec des ſentimens de piété qui nous attendrirent. Enfin nous ſortîmes de Serpho, plus conſolés que je ne puis vous l'exprimer ici, le peuple nous comblant de bénédictions, & remerciant Dieu mille fois de nous avoir inſpiré le deſſein de venir les chercher au milieu de leurs rochers.

De Serpho nous allâmes à Thermia, qui en eſt éloignée de douze lieues. Cette Iſle a pris ſon nom des thermes, ou bains d'eaux chaudes qui la rendoient autrefois célébre. Elle a quatorze à quinze lieues de tour. Le pays, quoique cultivé, n'eſt pas d'un grand rapport. La terre n'y produit guères que du froment & de l'orge. Le vin y eſt mauvais, & on n'y voit preſque point d'arbres. Il y a un gros Bourg au milieu de l'Iſle, & à deux lieues de ce Bourg un gros Village. On compte quatre mille perſonnes dans ces deux habitations. Entre le nord & le couchant, paroît ſur une éminence un reſte de vieux Château, avec pluſieurs maiſons ruinées, & les maſures de deux Egliſes latines. Vers le midi on trouve les ruines d'une ancienne ville, qui doit avoir été ſpacieuſe & bien bâtie.

Thermia eſt de la dépendance de l'Evêché de Zia, Iſle aſſez voiſine, & où

l'Evêque réside. Dans le Bourg il y a treize Paroisses Grecques, & quatre dans le Village, avec cinq Monasteres de Caloyers. Il n'y a dans toute l'Isle qu'une Eglise Latine, desservie par un Vicaire qui releve de l'Evêque de Tine, Vénitien. Le Rit latin n'y est suivi que par dix ou douze familles.

A notre arrivée dans l'Isle, nous allâmes voir le Supérieur ecclésiastique: c'est un homme d'esprit, que son mérite personnel & ses grands biens mettent fort au-dessus des autres Prêtres Grecs. Les plus considérables de l'Isle, qui étoient alors chez lui, furent témoins de l'accueil obligeant qu'il nous fit, & des marques d'amitié qu'il nous donna. Nous commençâmes aussi-tôt notre Mission. Nous prêchions tous les jours à notre ordinaire chacun sur le parvis d'une Eglise, où se rendoient de toutes parts une foule de peuples qui venoient entendre les nouveaux Prédicateurs. Un Abbé fort respecté dans l'Isle, qui s'étoit démis d'un Evêché qu'il avoit dans la Morée, pour songer plus tranquillement à son salut, étoit le plus assidu de nos auditeurs; ce vertueux Prélat nous suivoit par-tout: il avoit même le zèle de prêcher aussi, & il ne manquoit pas dans

ses discours de faire l'éloge de notre doctrine & de notre ministere.

Après plusieurs jours d'instructions, soit publiques, soit particulieres, les confessions devenoient si fréquentes, que nous ne pouvions y suffire. Les ecclésiastiques & les séculiers de tout rang, de tout âge, venoient en foule au Tribunal de la Pénitence, au sortir duquel ils avouoient publiquement qu'ils comptoient pour rien toutes leurs confessions passées, & qu'il n'y avoit que celle qu'ils venoient de faire qui leur mît la conscience en repos.

Le bruit de cette multitude de confessions fit descendre de son Monastere un vieux Moine, ancien Confesseur du pays, dans l'espérance qu'à la faveur de nos instructions il retireroit une bonne rétribution ; car parmi les Grecs, les Confesseurs ont ce mauvais usage, de composer avec leurs pénitens de la somme d'argent qu'ils doivent donner pour recevoir l'absolution. Le bon vieillard eut beau sonner sa petite cloche, pour avertir de son arrivée, il fut contraint de s'en retourner à son Monastere les mains vuides.

Parmi les malades que nous visitions, il y en eut un chez qui nous allions

ſouvent, plutôt pour nous édifier que pour l'inſtruire. Ce pauvre homme étoit perclus de tous ſes membres, & tourmenté de douleurs très-aiguës. Quand nous vînmes à lui offrir quelques remedes pour le ſoulagement de ſes maux: « Hé, mes Peres, nous répondit-il, en » nous regardant d'un air plein de dou- » ceur & de reſpect, que vous ai-je fait » pour vouloir m'enlever la matiere de » mon mérite? Je ne ſuis pas digne, il eſt » vrai, de la grace que Dieu me fait de » m'éprouver par ces douleurs paſſa- » geres; mais puiſqu'il a plû à ſon infinie » miſéricorde de me les envoyer, eſt-ce » à moi de chercher à en être ſoulagé. » Ayez ſoin de mon ame, mes Peres, &, » je vous prie, laiſſez-là mon corps ». Il faut vous l'avouer, mon Révérend Pere, ces diſcours pleins d'une foi ſi vive, & d'autres ſemblables qu'il nous tenoit, toutes les fois que nous le viſitions, nous faiſoient adorer profondément les ſecrets de la Providence de Dieu, qui ſçait ſe conſerver des ames choiſies, dans les endroits mêmes qui ſemblent être le plus délaiſſés.

Après avoir fait heureuſement la clôture de notre Miſſion dans le Bourg de Thermia, nous nous rendîmes au Village

qu'on nomme *Silaka*. Ce Village est bâti sur deux petites collines qui se font face l'une à l'autre, & qui sont séparées par un torrent. Le Pere Luchon prêchoit d'un côté devant la premiere Eglise, & moi, de l'autre côté, je montois, comme à Serpho, sur le toît d'une maison, d'où je parlois à un grand nombre d'auditeurs. Leur silence, leurs soupirs, les bénédictions dont ils nous combloient me remplissoient de consolation.

Nous ne fûmes pas longtemps sans recueillir les premiers fruits de pénitence. Ils vinrent en si grande foule pour se confesser, qu'à peine pouvions-nous nous échapper pour aller prendre quelques momens de repos. « Hélas, mes » Peres, nous disoient ces bonnes gens, » avec une certaine naïveté qui nous » charmoit : combien y a-t-il que nous » disions à Dieu : Seigneur, envoyez-» nous quelqu'un qui nous apprenne à » vous honorer & à vous servir : c'est » vous, mes Peres, que Dieu nous a » envoyés, & nous reconnoissons main-» tenant qu'il s'est laissé fléchir à nos » prieres ». Ils fondoient en larmes en prononçant ces paroles.

D'autres nous disoient en leur style figuré : « Vous autres, mes Peres, vous

» êtes des vafes fermés, d'où rien de ce » qu'on y met ne s'exhale au-dehors : on » peut fans peine vous ouvrir fa conf- » cience, parce qu'on eft fûr que vous » jettez tout dans un abîme profond d'où » rien ne remonte jamais. Vous ne nous » demandez que notre converfion, & les » autres nous demandent notre argent ». Ils avoient quelque raifon, les Confeffeurs du pays ne font pas affez difcrets, & leurs exactions vont à des excès qu'on a peine à croire : ils exigent quelquefois quarante ou cinquante écus pour abfoudre de certains péchés.

Nous ne paſsâmes que huit jours dans ce Village, après quoi nous retournâmes au Bourg, pour paffer de-là à Andros; il nous eût été impoffible d'y aborder fi nous euffions différé plus longtemps notre départ. Une foule incroyable de peuples nous fuivit jufqu'à notre barque. Avant que d'y entrer, nous leur fîmes un précis de tout ce que nous leur avions recommandé durant le cours de la Miffion, & nous leur laiſsâmes quelques livres propres à s'en rappeller le fouvenir. Il fallut enfuite fe féparer, ce qui ne put fe faire fans verfer de part & d'autre beaucoup de larmes.

L'Ifle d'Andros eft à vingt lieues de

Thermia. Les montagnes y ſont très-hautes, les vallons fort agréables. Ils ſont ſemés de quantité de maiſons de campagne & de beaux jardins, que des ruiſſeaux qui y ſerpentent entretiennent dans une continuelle fraîcheur. On y trouve beaucoup d'orangers, de limoniers, de cedres, de figuiers, de grenadiers, de jujubiers & de muriers, la plupart d'une groſſeur ſurprenante. Les huiles y ſont excellentes; le bled, les herbages & les légumes y croiſſent en abondance.

A la pointe de l'Iſle qui regarde Capodoro, promontoire de Négrepont, eſt le port de Gavrio, capable de contenir une armée navale. C'eſt dans ce port que pendant la derniere guerre les Vénitiens firent hiverner leur flotte. Les environs du port ſont fort déſerts: toute l'Iſle n'eſt même guères peuplée, eu égard à ſa grandeur, car on n'y compte que cinq mille ames. Le Bourg, ou comme on l'appelle, la ville d'Andros, eſt réduite à cent maiſons, bâties au nord ſur une langue de terre qui avance dans la mer, & qui forme à ſes deux côtés deux petites bayes aſſez peu ſûres. Sur la pointe de la langue de terre, on voit les ruines d'un vieux château bâti à la maniere des

anciennes forteresses. Dans l'enceinte de la Ville s'éleve un palais assez beau, auquel il ne manque presque que le toît, les fenêtres sont revêtues de beau marbre ciselé. Les murailles sont presque par tout semées des armes & des chiffres des Seigneurs Summaripa, à qui appartenoit cette Isle, & qui depuis l'invasion des Turcs sont venus s'établir à Naxie. A quatre lieues de la Ville, en tirant vers le midi, on trouve une autre habitation, nommée Apano Castro : c'est un nom commun dans ces Isles, à tout ce qui est anciennement bâti sur quelque lieu élevé.

Il y a près de cent ans que l'Isle n'ayant pas suffisamment de monde pour la cultiver, on y appella quelques familles Albanoises, qui s'y sont multipliées, & qu'on partagea ensuite en deux villages, à trois lieues l'un de l'autre, l'un qu'on appelle *Arna*, & l'autre qui se nomme *Molakos*.

Les principaux de l'Isle descendent d'une centaine de familles venues autrefois d'Athenes : ils possedent les plus riches terres, ce qui fait que le peuple y est fort pauvre. Ils demeurent hors de la ville, où ils ne viennent que pour traiter des affaires publiques, ou de leur négoce. Il y a vingt-cinq ans qu'un Cor-

ſaire de la Ciotat vint piller la ville. Depuis ce temps-là ils ont bâti à la campagne de petits châteaux en forme de tours, pour ſe mettre à couvert des inſultes. Comme ces tours ſont aſſez éloignées les unes des autres, la fatigue eſt plus grande pour les Miſſionnaires qui ont à viſiter ceux qui y demeurent, & à les entretenir de leur ſalut.

Andros a un Evêque qui réſide d'ordinaire dans la ville. Outre pluſieurs petites Egliſes Grecques qui ſont dans l'Iſle, il a deux grands Monaſteres de Religieux : le premier nommé *Agra* eſt à deux lieues du port Gavrio ; l'Egliſe en eſt belle & eſt dédiée à Notre-Dame. Le ſecond Monaſtere, qui eſt à une lieue de la ville s'appelle *Panachrando*. Il y a auſſi à Andros un Evêque Latin, qui eſt depuis quelque temps abſent de ſon Diocèſe. Il a un Vicaire qui gouverne pendant ſon abſence.

On comptoit autrefois dans l'Iſle environ huit cens familles du rit Latin : la plupart de ces familles ont été éteintes par une peſte générale qui affliga l'Iſle ; les autres ſe ſont exilées d'elles-mêmes pour fuir la perſécution des Grecs, ou bien elles ont embraſſé le rit Grec. Il n'y a plus maintenant du rit

Latin que la famille du Seigneur Nicolò della Grammatica. Il est vrai qu'elle est nombreuse, & que ce Seigneur donne un grand crédit au rit par sa fermeté à le maintenir autant que par son mérite, qui le fait regarder comme le premier de l'Isle.

Nos Peres de Scio avoient autrefois dans la ville une maison avec une petite Eglise dédiée à Saint George, qu'ils ont été obligés d'abandonner. Ces Peres, nés la plupart sujets du Grand-Seigneur, avoient de grandes mesures à observer, & essuyoient souvent de cruelles injustices. Les RR. PP. Capucins y avoient aussi un hospice, qu'ils ont quitté & repris à diverses fois. Un de leurs Peres plein de vertu & de zèle, y est venu depuis peu, & nous avons eu la consolation de l'embrasser. Les Andriotes souhaitent depuis long-temps nous voir établis dans leur Isle : mais notre pauvreté & la disette d'ouvriers Evangéliques ne nous permettent pas de songer à cet établissement : nous y suppléerons par ces sortes d'excursions fréquentes qui produisent toujours de grands biens & qui ne sont à charge à personne.

En arrivant à Andros, nous allâmes, selon notre coutume, rendre nos respects

à

à l'Evêque Grec. Ce Prélat nous reçut de la maniere du monde la plus obligeante, & nous aida ensuite de toute son autorité dans l'exercice de nos fonctions. Ce fut au commencement de l'Avent, qui est pour les Grecs un temps de jeûne, que nous commençâmes nos prédications dans les deux principales Eglises. L'Evêque s'y trouvoit toujours des premiers. Comme notre but principal étoit de réformer les abus & les désordres les plus communs du pays, c'étoit aussi ce qui faisoit la matiere de tous nos sermons, & des instructions particulieres que nous faisions dans chaque maison.

Dieu donna tant de force à nos paroles qu'il se fit bientôt un grand changement dans les mœurs. L'usage des Sacremens, les réconciliations sinceres, les promptes restitutions, & l'éloignement des Concubines, furent des marques non équivoques de conversion. Un des principaux de l'Isle nous fit alors un compliment qui nous surprit. « Mes » Peres, nous dit-il en nous saluant, » vous êtes les deux mêmes que je vis » en songe il y a trois semaines; j'en- » tendis alors une voie qui me disoit » intérieurement : voilà ceux que j'ai

» envoyés pour te convertir, ne man-
» que pas de mettre ta conſcience entre
» leurs mains; ſi tu perds cette occa-
» ſion, tu es perdu toi-même ». Soit que ce ſonge fut l'effet d'une imagination frappée, ſoit que ce fut veritablement un avertiſſement du ciel, il fit une confeſſion générale de toute ſa vie, & nous bénîmes mille fois le Dieu des miſéricordes qui ſe ſert de tout pour conduire les ames au ſalut.

Cette Miſſion étant ainſi terminée, nous partîmes pour *Arna*, village des Albanois, où nous n'arrivâmes que fort tard, & extrêmement fatigués, car nous eûmes à grimper une montagne haute de trois lieues, portant notre chapelle & la caiſſe de nos remedes, & deux autres lieues à faire en deſcendant de la montagne, par des ſentiers fort roides & tout couverts de broſſailles & de rochers. Nous nous trouvâmes enfin dans le village au milieu d'un peuple fort pauvre, & d'une groſſiereté extrême, & qui n'a pourtant rien de barbare.

Le lendemain, qui étoit un Dimanche, nous nous rendîmes aux deux principales Egliſes, où un grand peuple étoit aſſemblé : nous leur déclarâmes d'abord que le ſeul deſir de leur

ſalut nous avoit attirés dans leur village, que nous ne leur ſerions point à charge, & que pour l'adminiſtration des Sacremens, pour nos inſtructions, & pour les remedes que nous donnerions aux malades, nous ne demandions que leurs prieres.

Ce premier début gagna entiérement leur confiance : toutes les maiſons nous furent ouvertes, & on y écoutoit nos inſtructions avec une avidité ſurprenante. Au bout de quatre jours, nous fûmes accablés des confeſſions qu'il fallut entendre, dont la plupart étoient générales. Hélas! s'écrioient ces bonnes gens les yeux baignés de larmes, nous ne commençons que d'apprendre à vivre en Chrétiens. Rien ne nous touchoit davantage, que de les voir venir du fond de leur vallée au travers des ravines qui ſont affreuſes au mois de Décembre, pour entendre la parole de Dieu, ou pour ſe confeſſer, & propoſer leurs doutes.

L'abandon où les Supérieurs Eccléſiaſtiques laiſſent ce pauvre peuple, eſt digne de compaſſion. Une ſeule fois l'année qui eſt le jeudi-ſaint, quelques Caloyers des deux Monaſteres, qui ſont dans l'Iſle, parcourent la vallée pour y

entendre les confeſſions. Quelques-uns d'eux ignorent même juſqu'à la formule de l'abſolution. Ils ont une certaine routine qu'ils ſuivent dans la qualification des péchés groſſiers : puis ils demandent aux pénitens une certaine ſomme d'argent : quand elle eſt payée, la confeſſion eſt cenſée faite. Souvent même ils ne ſe donnent pas la peine d'entrer dans aucun détail, ils ſe contentent de demander ſi les choſes ne ſe ſont pas paſſées comme l'année précédente ; que le pénitent diſe oui & en même-temps qu'il préſente la rétribution ſtipulée, tout eſt fini, & on lui dit de faire place à un autre. Nous avons tâché de remédier à un abus ſi criant, & à pluſieurs autres ſemblables, dont il ſeroit trop long de faire ici le détail.

Trois ſemaines ſe paſſerent dans les exercices ordinaires de notre Miſſion ; comme nous étions ſur le point de retourner à la ville, nous donnâmes un de nos Catéchiſmes Grecs à l'Epitrope de la vallée, & il nous promit de le lire tous les Dimanches à la Meſſe dans la principale Egliſe. Ce ſera le moyen de conſerver parmi ces peuples, les ſentimens de piété & de Religion que nous avons tâché de leur inſpirer.

Dès que nous fûmes de retour à la ville ; toutes nos vues se tournerent vers *Apano Castro*, où nous sçavions que les besoins étoient pressans. *Apano Castro* est un grand vallon environné de collines toutes couvertes de hameaux. Sur le penchant de ces collines sont bâties quinze à vingt tours des principaux de l'Isle. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce lieu, c'est un reste d'Eglise ou de Temple fort ancien. La coupole en subsiste encore, & paroît d'un bon goût. Le pavé est d'un marbre blanc & noir très-poli, qui représente des roses & des fleurons travaillés avec beaucoup de délicatesse. Les gens du lieu assurent qu'en fouillant les ruines de la partie du Temple qui s'est écroulée on y trouva une Image de Notre-Dame qui est depuis ce temps-là en grande vénération dans le pays.

Nous trouvâmes à *Apano Castro* des cœurs bien préparés, & dans lesquels on ne jettoit point inutilement la semence Evangélique. Chacun mit ordre à sa conscience, & nous promit de suivre le plan que nous donnions d'une vie chétienne. L'Evêque ayant sçu que nous avions fait un abrégé des principaux articles de la foi, & des obliga-

tions du Christianisme, nous le demanda pour le faire lire chaque dimanche après la Messe, dans toutes les Paroisses. Les plus distingués de l'Isle qu'on nomme *Archos*, furent si touchés du premier sermon qu'on leur fit sur leurs injustices, que dès-lors ils prirent des mesures convenables, pour réparer le tort qu'ils avoient fait au peuple par leurs violentes exactions. Plusieurs d'entr'eux nous amenerent toute leur famille pour se confesser. Le plus considérable a une fille de dix-huit ans à qui rien ne manque de tout ce qui rend une jeune personne estimable dans le monde. Cette vertueuse fille proteste qu'elle ne veut point avoir d'autre époux que Jesus-Christ : elle a déja refusé les plus riches partis de l'Isle. Son pere ne veut pas forcer ses inclinations; mais aussi il ne peut se résoudre à la mettre dans un Monastere des Religieuses de son rit. Il a oui dire, que des Religieuses Françoises doivent venir fonder un Monastere à Naxie: il m'a souvent demandé des nouvelles de cet établissement, en m'assurant que son intention étoit de leur donner sa fille avec tout le bien qu'elle auroit eu en mariage, si elle eût embrassé cet état.

Voilà, mon Révérend Pere, une partie de ce qui s'est passé dans le cours de cette Mission. C'est par une bénédiction particuliere de Dieu, que nous avons eu le bonheur de nous affectionner ces peuples : car les Grecs, tant séculiers qu'Ecclésiastiques, sont élevés dans un aversion comme naturelle pour les Latins ; cependant nous avons été bien reçus par tout, & plus regrettés encore quand nous partions. Quel bien ne feroit-on pas dans ces vastes contrées, si nous étions secourus d'un plus grand nombre d'ouvriers Evangéliques? Faites réflexion, je vous prie, mon Révérend Pere, que la Mission de Constantinople, comprend plus de cent mille ames, qu'il y en a autant à Smyrne, qu'on en compte plus de dix mille à Naxie, & à Santorin plus de huit mille ; sans parler des Missions que nous venons de faire, où nous avons eu à traiter avec plus de douze mille personnes.

Je prie de tout mon cœur les saints Patrons de la Grece, qui voyent du haut du Ciel l'abandon affreux de tant de pays autrefois si fervens & si Chatholiques, d'obtenir de Dieu, qu'il daigne toucher les cœurs de ceux qui ont en quelque sorte entre leurs mains le

ſalut de tant de milliers d'ames, & qui peuvent y contribuer, les uns par leurs charités, les autres par leur zele à ne pas laiſſer périr une ſi vaſte moiſſon, faute d'ouvriers pour la recueillir. Je ſuis avec reſpect dans l'union de vos ſaints Sacrifices, &c.

LETTRE

D'un Miſſionnaire au Pere Procureur des Miſſions du Levant.

MON RÉVÉREND PERE,

Vous voulez que je vous rende un compte exact du voyage que j'ai fait de Conſtantinople à Alep; je ne puis vous refuſer cette ſatisfaction. Je ſçai que vous ne deſirez être inſtruit, qu'afin de prendre les arrangemens convenables pour contribuer à la converſion & au ſalut des ames, dans les divers pays dont j'aurai l'honneur de vous parler.

Deſtiné pour Alep, je demeurai près de cinq mois à Conſtantinople; j'étois chargé d'y obtenir de la ſublime Porte

des commandemens importans pour le bien de la Religion & de nos Missions. M. l'Ambassadeur devoit les demander de la part du Roi. Il avoit eu la bonté de dresser lui-même les requêtes qu'il falloit présenter au Grand-Visir, & elles étoient conçues dans les termes les plus avantageux & les plus favorables pour la catholicité : mais quelques démêlés survenus au sujet du cérémonial, en retarderent l'expédition. Comme je sentis qu'elles ne seroient pas sitôt répondues, je me lassai d'être inutile, & je fis agréer à son Excellence mon départ pour Alep. J'allai prendre congé de Madame l'Ambassadrice, qui me dit obligeamment que, comme nos affaires étoient celles de Dieu, elle vouloit que désormais elles fussent les siennes, & que je pouvois me reposer sur elle du soin de les poursuivre & de les solliciter. A qui les aurois-je mieux confiées? Les remettre entre ses mains, c'étoit les remettre entre les mains de la vertu même & de la piété. J'acceptai ces offres si gracieuses, je lui en témoignai toute ma reconnoissance, & je ne songeai plus qu'à partir.

On peut se rendre de Constantinople à Alep, par terre ou par mer. Je balançai quelque tems sur la route que je devois

choisir. Je crains la mer, elle me fatigue extraordinairement, & j'ai peine à la soutenir : j'étois presque résolu à faire le voyage par terre. Nous touchions au Printems, & je croyois trouver par-tout la saison aussi belle qu'à Constantinople ; mais je fus désabusé par des voyageurs nouvellement arrivés d'Alep, qui, quoique bien montés, avoient eu beaucoup de peine à se sauver des neiges & du froid. Un autre voyageur qui avoit fait la même route, & qui les avoit précédés de quelques jours, me dit qu'il avoit trouvé dans le chemin des hommes & des animaux gelés & morts de froid. Il n'en fallut pas davantage pour me faire changer de résolution. Je ne me pique pas d'être brave hors de saison : malgré mes répugnances, je me déterminai à aller par mer ; & tout bien considéré, j'aimai mieux m'exposer à souffrir qu'à périr.

On me proposa de me rendre à Scio, de Scio à Rhodes, & de Rhodes en Chypre : on me fit entendre que le séjour que je ferois à Rhodes ne seroit pas inutile au bien des ames ; que dans cette Isle, il y avoit sur les galeres du Grand-Seigneur, quantité d'esclaves Chrétiens, qui se trouvoient sans Prêtres ; que ces

esclaves avoient leur Chapelle, où je pourrois faire librement les fonctions de la religion; que Pâques approchant, ce seroit pour ces pauvres gens une consolation de me voir, & de pouvoir par mon secours satisfaire entre mes mains à leur devoir Paschal. Ce fut un attrait pour moi; mais vous verrez par la suite de mes aventures, que si j'ai eu en cela quelque mérite devant Dieu, ce n'a été que le mérite de la bonne volonté.

J'avois besoin d'une lettre de recommandation; un Révérend pere Capucin, Missionnaire zélé, m'en obtint une du Capitan Bacha, Grand-Amiral de l'Empire, dont il est extrêmement considéré. Par cette lettre, ce Seigneur prioit les Cadis de Scio & de Rhodes, de me regarder comme un de ses domestiques, & de me procurer par-tout un libre passage. En reconnoissance des bons offices que m'a rendu ce révérend Pere, permettez-moi un moment de vous parler de l'usage qu'il fait de sa faveur. Il s'est servi utilement de l'autorité du Bacha pour placer un Archevêque catholique dans l'Eglise des Nestoriens de Diarbekir, & il n'emploie sa protection que pour le bien de la religion & l'avancement du christianisme. Il a accompagné son pro-

tecteur dans la derniere campagne contre les Moſcovites ; il eſt encore ici à ſa ſuite comme ſon médecin : c'eſt une eſpece d'eſclavage où le zele le retient ; eſclavage, qui, pour être volontaire, n'en eſt pas moins rude à un homme de la vertu & du mérite de ce Pere. Son état m'a fait concevoir que ſi l'exercice de la médecine eſt utile en ce pays, il faut prendre des précautions pour ne pas trop s'engager, ſur-tout avec les Grands. On commence par être leur Médecin, & on finit par être leur Eſclave. Quoi qu'il en ſoit, muni de la lettre qu'il m'avoit obtenue, je ne ſongeai plus qu'à m'embarquer : il ſe trouva une grande Saïque Grecque prête à faire voile pour Scio ; à la recommandation d'un ami, j'y fus reçu ſans rien payer.

Je m'embarquai le 22 de Mars avec mes petites proviſions, réſolu de jeûner avec les Grecs, & de n'être pas moins auſtere qu'eux : ils ne mangent point de poiſſon, ſi ce n'eſt le jour de l'Annonciation, & du Dimanche des Rameaux, qui ſont deux jours privilégiés. La plupart ne mangent qu'un peu d'herbes, & de légumes. On leur permet les huitres & les coquillages, les écréviſſes & autres poiſſons qui n'ont point de ſang, &

qui s'attachent aux Rochers. Ils sont si rigides dans l'abstinence d'œufs, de beurre, de laitages, qu'étant malades, ils aiment mieux se laisser mourir que de la violer. On ne sait ce que c'est que d'accorder des dispenses, de quelque considération que soient les personnes qui les demandent, & pour quelque raison que ce soit. Je vous avoue, mon Révérend Pere, que cette sévérité, peut-être outrée, peut-être déplacée, me fait faire souvent d'affligeantes réflexions sur l'audacieuse liberté avec laquelle on insulte aujourd'hui en France à ces saintes loix.

Une des choses qui inspire aux Orientaux le plus d'aversion pour l'Eglise Romaine, est le relâchement où ils se persuadent faussement qu'elle nous entretient sur ce point. Quelque mal fondée que soit cette aversion, je ne voulus pas l'augmenter : elle eût été extrême, s'ils eussent vu un Religeux comme moi aussi immortifié que les séculiers; & malgré toute ma régularité, il y avoit encore parmi les passagers des gens qui ne me regardoient pas de bon œil, & qui n'écoutant que leurs préventions, ne pouvoient se persuader que je fusse fidele à ces observances. Un jour que j'invitai

une perſonne du vaiſſeau à venir manger avec moi un peu de ris aſſaiſonné avec de l'huile, un jeune enfant de huit à neuf ans, qui étoit, à ce que je crois, le fils d'un Prêtre, l'arrêta, & lui dit qu'il prît garde à ce qu'il alloit faire, que j'étois Romain, & que je mangeois gras; on le déſabuſa, & cela rétablit un peu ma réputation.

Nous partîmes en aſſez bonne compagnie; nous avions ſur notre bord un Métropolite & quelques Eccléſiaſtiques; la mere du Patriarche de Conſtantinople, & quelques-unes de ſes parentes, qui retournoient à Scio, d'où il eſt natif, & qui étoient venues le féliciter ſur ſa promotion. L'équipage étoit composé de bonnes gens, preſque tous des Iſles de l'Archipel, & ſur-tout de celle de Pathmos. Quelques-uns d'eux entendoient un peu l'Italien; c'étoit à ceux-là que je m'adreſſois pour m'informer de diverſes choſes dont je voulois être inſtruit; je leur rendois inſtruction pour inſtruction, en tâchant de leur inſpirer des penſées de ſalut, & ſi j'avois ſçu le Grec vulgaire, j'aurois pu faire beaucoup de bien, car ils étoient fort dociles & fort traitables.

Nous ſortîmes du port de Conſtantino-

ple avec un vent très-favorable ; secondés des courans, nous fîmes bien du chemin en peu de tems, & nous découvrîmes beaucoup de pays dans la Propontide. Nous cotoyions la trace, & nos matelots qui connoissoient parfaitement cette route, me nommoient tous les lieux qui se présentoient. J'avois toujours la carte & le compas à la main : je fus bien surpris de trouver tant de mécompte ; & en vérité, n'est-il pas étonnant qu'on ait fait, & qu'on continue de faire tant de voyages dans ces contrées, & que nous n'ayons encore rien d'exact ? Cela me mit de mauvaise humeur contre nos géographes, ce n'étoit par-tout que villes omises ou déplacées, & c'est pour rectifier ces erreurs que j'entrerai dans certains détails géographiques ennuyeux peut-être, mais non pas inutiles.

A douze milles de Constantinople, on me fit remarquer *Agios Stephanos* ; à deux milles plus loin, *Sicomesé* ; à six milles au-delà, *Milo* ; & à une égale distance, *Sicomesé grandé* : on trouve ensuite *Panagia*, qui n'en est éloignée que de trois milles ; on voit à huit milles delà *Penatis* : puis dans un égal éloignement, *Seliuria*, d'où *Héraclée* n'est éloignée que de dix-huit milles. Ce fut à la

vue de cette derniere place que nous jettâmes l'ancre pour y paſſer la nuit. La ſituation d'Héraclée eſt extrêmement belle. Cette ville eſt bâtie ſur une petite montagne qui s'avance dans la mer, & y forme un Cap. J'aurois bien ſouhaité d'y entrer, mais la mer étoit ſi agitée qu'il n'y avoit pas d'apparence de ſe haſarder à y aller avec la chaloupe; je me contentai de la voir par les dehors, qui ne préſentent à la vue que de foibles murailles, & des maiſons mal bâties. Celui qui en eſt Archevêque, eſt un des plus conſidérables Métropolites du Patriarchat de Conſtantinople, & c'eſt lui qui a droit de couronner le Patriarche, comme l'Evêque d'Oſtie a droit de couronner le Pape.

Le lendemain nous mîmes à la voile après le ſoleil levé, & nous fîmes près de quatre-vingt-dix milles en 8 heures. Le premier lieu remarquable que nous apperçûmes ſur la côte, fut *Rhodoſto*, à quarante milles d'Héraclée, à ſept milles de la *Suanderſi*, à pareille diſtance, *Ganofano*, *Mircophito* à trois milles plus loin, & dans un égal éloignement, *Periſtaſi* & *Panili*: enfin, après avoir fait encore vingt-ſix milles, nous arrivâmes à *Callipoli*. Là tous les vaiſſeaux

qui viennent de Constantinople, sont obligés de s'arrêter un jour entier. On les visite avec soin, pour voir s'ils n'ont point quelques esclaves fugitifs, ou quelques marchandises de contrebande. Je trouvai un Prêtre Sciote du Rit Latin, qui y fait les fonctions de Consul pour les Vénitiens; il a sur chaque vaisseau un droit qui est fort modique, & s'il n'avoit point d'autre revenu, Monsieur le Consul seroit mal à son aise. Il n'y avoit dans toute la ville de Catholiques que lui & son valet. Je l'avois connu assez particulierement à Constantinople, il me fit tout l'accueil possible; il m'engagea à aller loger chez lui; j'y couchai même, & le lendemain qui étoit un Dimanche, j'eus le bonheur de célebrer la sainte Messe. C'est une grande consolation, mon Révérend Pere, de pouvoir réparer par la célébration de cet auguste & divin Sacrifice, les outrages que Dieu reçoit des Infideles dans ces lieux, & d'ôter, pour ainsi dire, au démon la prescription, qu'il veut y établir. La ville est de médiocre grandeur, & le château qui la défend n'est pas fort. La mer qui s'enfonce là dans les terres, n'y forme pas un port parfait, & le lieu où les vaisseaux

jettent l'Ancre, n'eſt proprement qu'une rade. Vis-à-vis de Callipoli, on voit les reſtes de l'ancienne Lampſaque, elle eſt ſituée entre *Serrak*, qui tire vers Conſtantinople, & *Pregaz* qui tire vers les Dardanelles. De Callipoli aux Dardanelles on ne compte guère que trente milles. Avant d'arriver aux premiers Châteaux, nous paſsâmes à la vue de *Mayto*, qui n'en eſt éloigné que de 4 ou 5 milles ; c'eſt un Bourg ſitué en Europe. On y trouve du vin en abondance, ce qui eſt d'une très-grande commodité pour les vaiſſeaux, qui en allant & en revenant ne manquent pas d'y en faire de groſſes proviſions. Il fallut encore eſſuyer aux Dardanelles la même viſite qu'à Callipoli. Enfin, délivrés de toutes ces maltôtes importunes, nous prîmes le large, & nous allâmes mouiller à *Ténedos*. Nous y reſtâmes à l'ancre un jour entier, pour laiſſer un peu abattre le vent, qui étoit & fort violent, & preſque contraire. De-là nous nous rendîmes à *Mételin*, c'eſt la fameuſe Lesbos des anciens ; elle n'eſt plus ce qu'elle étoit autrefois ; elle ne commande plus à toute la Troade, elle ne domine plus ſur l'Eolide ; je ne vous dirai pas ſi elle eſt féconde en beaux eſprits, je n'ai pû

en faire l'épreuve ; mais je puis vous assurer avec vérité qu'on n'y trouve plus ni de Poëte Alcée, ni de sçavante Sapho, ni de docte Théophraste qui fasse des commentaires sur Aristote, & qui enrichisse l'Isle de ses écrits. Les Muses sont amies de la liberté, & ce n'est pas ordinairement dans la servitude que fleurissent les beaux Arts. Lesbos fut la patrie de Pittaque, l'un des sept Sages de la Grece. Il y vécut longtemps, & joignant la bravoure à la sagesse, il délivra son pays du joug des tyrans. L'Isle paroît extrêmement fertile, elle renferme 360 Villages ; elle a trois petits ports, qui sont *Mételin*, *Navagia* & *Tokmak*.

Mételin est un gros Bourg, ou si vous voulez une petite Ville, mais sans murailles ; elle est couverte d'une petite montagne, qui, en s'avançant dans la mer, fait un cap. Sur le haut de ce monticule, il y a un grand Château bien bâti, c'est l'ouvrage des Génois, qui l'éleverent pour la défense de l'Isle lorsqu'ils en étoient les maîtres. Cette montagne est comme une péninsule, & la langue de terre qui la joint au continent, est couverte de maisons qui forment la ville. Par-là Mételin a deux ports, l'un du côté du nord, qui paroît n'être guère bon,

parce qu'il n'eſt pas couvert; l'autre du côté du midi, qui eſt à l'abri des vents. Il eſt bon pour les galeres, mais il n'y a pas aſſez d'eau pour y faire entrer les vaiſſeaux de haut-bord. Les habitans ſont partie Chrétiens, partie Turcs. Les Chrétiens y ſont en plus grand nombre, & ils ſont tous du rit Grec. Comme cette Iſle n'eſt pas fort éloignée de Conſtantinople, & que ſouvent les galeres du Grand Seigneur y viennent mouiller, les corſaires n'oſent preſque y paroître, & les Turcs pouvant y vivre avec moins de crainte qu'ailleurs, s'y établiſſent volontiers & ne s'y multiplient que trop. Il y a un Métropolite à Mételin, & un Evêque à Molino.

Nous demeurâmes là trois jours, en attendant que le vent changeât. Il devint meilleur, & pluſieurs ſaïques & barques ſe diſpoſerent à partir. Le pilote de la petite barque qui devoit me porter, ne vouloit mettre à la voile que le lendemain: il ſouhaitoit que je fuſſe ſur ſon bord. Je n'en devinois pas la raiſon; je ne voyois pas de quel mal je pouvois le garantir, & à quoi je pouvois lui être bon: mais il me dit qu'il étoit perſuadé que s'il rencontroit malheureuſement des corſaires Chrétiens, je le délivrerois de

leurs insultes, & que je lui sauverois au moins son vaisseau ; je ne jugeai pas à propos de me rendre à ses desirs. C'étoit le samedi au soir ; impatient de partir, je voulois être à Scio le dimanche matin, pour y dire la sainte Messe ; je me jettai donc dans une saïque qui levoit l'ancre, & je n'avois pour toute compagnie que quelques mariniers de Pathmos, qui retournoient dans cette Isle. Je fus bien mal payé de mon empressement, & il m'en coûta cher pour avoir voulu précipiter mon départ.

Le vent étoit extrêmement fort, & nous l'avions en poupe ; mais notre pilote n'ayant pas bien distingué pendant les ténebres de la nuit, le canal que forme la mer entre Scio & la Terre ferme, prit sa route par les derrieres de cette Isle, & il ne s'apperçut de son égarement qu'au lever du soleil. Il n'étoit plus temps de rebrousser chemin, & le vent ne nous permettoit pas de retourner en arriere : nous fûmes obligés de continuer sur la même ligne, & de chercher quelque endroit où l'on pût jetter l'ancre, & se mettre à l'abri. Enfin on en trouva un, & l'on s'y arrêta. Ce fut-là que je me rappellai & mis en pratique la belle maxime de Pittaque, ce sage de Mételin :

Il faut se précautionner, dit-il, contre les accidens fâcheux, mais s'ils arrivent, il faut les supporter avec patience. Ayant mis pied à terre, nous montâmes par des rochers escarpés sur des hauteurs, pour voir si nous y découvririons ou quelque maison, ou du moins quelque visage humain; mais nous ne vîmes que montagnes sur montagnes, que précipices sur précipices. Nous cherchâmes un peu d'eau douce pour boire, pendant tout le temps qu'il plairoit à Dieu de nous retenir dans ce désert; nous n'en pûmes rencontrer, nous n'appercevions pas même un seul arbre qui pût nous défendre du soleil, qui étoit fort ardent. Le Seigneur bénit cependant nos recherches, & je trouvai une grotte assez profonde, où j'eus de l'ombre tant que je voulus, & plus de fraîcheur que je ne voulois. Ce qui nous inquiétoit davantage, c'est que le vent paroissoit être un vent de tenue, & nous avions lieu de craindre qu'il ne durât plus de huit jours. Cependant l'eau commençoit à nous manquer, & il falloit que j'en demandasse plus d'une fois pour en avoir. Après tout, rien ne troubloit davantage l'esprit de nos pauvres gens, que la crainte des corsaires: on ne doutoit point que si

nous étions apperçu ils ne vinssent droit à nous, & ne pillassent au moins notre saïque. Je vous laisse à penser ce que nous fussions devenus, nous serions morts de faim & de soif dans cette plage déserte. Ce point de vue n'étoit pas gracieux. Je conçus alors une plus haute estime que jamais de la vertu de saint François Xavier, & de ses généreux imitateurs, qui sont morts avec joie dans un semblable abandon ; celui où je me voyois n'étoit pas aussi extrême que le leur. Je l'agréois par soumission aux ordres de Dieu, mais je vous avoue de bonne foi, que j'avois peine à en goûter la douceur, & quoique par la grace de Notre Seigneur je me dévouasse à tout, ce n'étoit qu'avec des répugnances de la nature, dont je me confesse avec honte.

Nous passâmes trois jours dans cette pénible situation ; enfin sur le minuit s'éleva un vent foible, à la vérité, mais assez fort pour nous tirer du lieu où nous étions, & nous faire avancer vers l'île de Samos ; notre pilote y avoit sa maison & ses affaires, & c'étoit-là qu'il étoit résolu d'aller, sans se mettre en peine de toucher à Scio, & d'y débarquer ceux qu'il avoit reçus sur son bord, avec promesse de les y porter : c'étoit

une infidélité marquée, mais on ſçait aſſez que les Grecs ne ſont pas fort ſcrupuleux ſur l'article. Je m'apperçus dans cette traverſée combien ces pauvres mariniers appréhendent les corſaires. Quoique nous fuſſions aſſez avant en mer, ils gardoient & ils faiſoient garder un ſilence auſſi profond que ſi l'ennemi eût été tout proche. Quand il falloit parler, ils ne le faiſoient qu'à voix baſſe, & comme regardant ſi perſonne ne les entendoit. Quoique je ne fuſſe guère plus brave qu'eux, je fus tenté dans les premiers momens de rire de cette eſpece de comédie, mais il fallut s'y faire.

Nous côtoyions toujours l'iſle de Scio, & je priois Dieu de tout mon cœur qu'il inſpirât à notre Pilote d'aborder à la ville, ou en quelque lieu voiſin, d'où nous puſſions facilement nous y tranſporter. Je crus être exaucé quand je vis ſouffler un vent qui nous éloignoit de Samos, mais ce vent ceſſa bientôt, & après une bonace d'environ une demi-heure, il redevint, malgré mes prieres, favorable à notre Pilote, & fraîchiſſant inſenſiblement, il le pouſſa en très-peu de tems vers ſon Iſle, dans un méchant port où il n'y avoit pas un ſeul habitant. De-là nous voyions l'iſle Icarie, & nous eûmes

eûmes tout le loisir de la contempler pendant un jour entier; la mer étoit trop agitée pour pouvoir démarer. Le lendemain matin, je pris avec moi mon petit bagage, & je me traînai comme je pus au village voisin. Les gens du pays me dirent que c'étoit un port; mais c'est un port d'une nouvelle espece; ce n'est autre chose que la terre ferme où les mariniers mettent leurs barques à sec sur le rivage, de peur que s'ils les laissoient en mer, dans une si mauvraise rade, les corsaires ne vinssent s'en saisir & les enlever.

Je trouvai là un Pilote Albanois qui devoit mettre à la voile au premier bon vent; comme je crus qu'il s'éleveroit peut-être dès le lendemain, je ne me mis pas fort en peine de chercher de logis; mais ayant fait mettre mes hardes dans sa barque, qui étoit à sec sur le sable, je résolus d'y coucher & d'y passer la nuit. Vous jugez bien, mon Révérend Pere, que mon lit fut bientôt fait, & qu'il n'étoit pas commode. Le lendemain, voyant que le vent tenoit toujours, j'allai à un village qui se nomme *Carlovazi*, pour y trouver une retraite, ou au moins du pain; mais par malheur, je ne pus trouver ni l'un ni l'autre, ni pour de l'argent, ni par charité; j'eus même de

la peine à rencontrer mon Albanois; je le déterrai cependant, & je lui exposai mes besoins; il m'envoya chez un de ses amis, où je fis une légere collation, après laquelle il fallut me retirer dans ma barque, & en faire ma demeure trois jours & trois nuits. Enfin la place ne me parut plus tenable, & je commençois à être attaqué d'une grosse fluxion, qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Le Dimanche après la Messe, je fis tant par mes supplications qu'on me loua bien cher un petit logis, & une bonne vieille Sunamite s'offrit à faire ma cuisine. Il n'étoit pas nécessaire pour cet emploi qu'elle fût ni bien laborieuse, ni bien habile, il ne s'agissoit que de me faire cuire un peu de ris avec de l'huile, & quelquefois un peu de mauves.

Pendant mon séjour à Carlovazi, je fis connoissance avec un Caloyer, ou Religieux Grec, natif de Bologne en Italie. Après avoir servi dans les troupes de Venise, il étoit venu se marier dans cette bourgade; après la mort de sa femme, il s'étoit fait Moine au mont Athos, & il avoit quitté son Monastere pour venir prendre soin d'un enfant qui lui restoit de son mariage. Nous nous voyions presque tous les soirs: il gagnoit

ſa vie à cultiver un jardin, & il m'apportoit de temps en temps un petit rafraîchiſſement de ſalades; c'étoit un homme fort ſimple, & je fus bien aiſe de le trouver de ce caractere, pour ſçavoir plus au vrai les choſes dont je voulois être informé. J'eus le temps de le queſtionner, car le vent retarda notre départ de plus de quinze jours.

Quoique je ne fuſſe pas fort à mon aiſe dans la poſition que je viens de vous dépeindre, mes réflexions n'étoient cependant pas toujours tournées ſur moi-même; je m'attendriſſois ſur la triſte ſituation de nos paſſagers de Pathmos; ils n'en étoient qu'à quinze lieues, & ils ne trouvoient aucune commodité pour s'y rendre; leur patience & leur réſignation à la volonté de Dieu étoient admirables; j'en étois édifié, & c'étoit pour moi une leçon que j'étudiai dans ma ſolitude, & dont je tâchai de profiter. Ils m'invitoient fort de les ſuivre juſqu'à leur Iſle, pour avoir la conſolation d'y viſiter la grotte où Saint Jean l'Evangéliſte a écrit ſon Apocalypſe: j'aurois été fort curieux de voir un monument ſi reſpectable; mais je ne pouvois déſemparer. Hors cette grotte & le Monaſtere des Caloyers, il n'y a rien à voir à

Pathmos, ce n'eſt qu'un grand rocher habité par ces Religieux, & par quelques familles Chrétiennes: le terroir eſt ingrat, & l'on n'y peut rien recueillir pour les néceſſités de la vie; les habitans vont chercher tout en terre ferme; ils ſe louent pour mariniers à des Pilotes, & à leur retour ils rapportent de quoi vivre; mes compagnons de voyage étoient dans ce cas.

Ces bonnes gens ſe plaignoient fort des Corſaires Chrétiens, qui, ſans aucun reſpect pour un lieu ſi ſaint, & en quelque ſorte conſacré par le ſéjour d'un Evangéliſte, étoient venus piller leur Iſle, n'épargnant pas même les Autels, & traitant les Religieux & les habitans avec la plus barbare cruauté. Ils eurent un nouveau ſujet de s'en plaindre à Samos. Ils avoient loué une petite barque pour les porter à Pathmos, mais un incident rompit leur voyage. Les Corſaires firent une deſcente dans un village éloigné de trois lieues de celui où nous étions, & oubliant qu'ils étoient Chrétiens, ils enleverent tout, juſqu'aux femmes & aux filles, qui furent déshonorées, & retenues avec menaces de les emmener, ſi on ne leur donnoit de l'argent. Cette triſte aventure m'attira une

députation des plus considérables habitans de notre bourgade : ils crurent que mon caractere me donneroit de l'autorité, & qu'en parlant à ces ravisseurs, je retirerois de leurs mains ces femmes & ces filles Chrétiennes : c'étoit une œuvre de charité ; je m'y offris de bon cœur, mais je leur représentai que la négociation étoit difficile, que je ne pouvois pas leur répondre du succès de mon ambassade & de mes remontrances ; que le Capitaine étoit Italien & moi François, que la plupart de ces aventuriers étoient des Magnotes, méchans Chrétiens de la Morée, dont leur chef n'étoit qu'à demi maître, & que ne craignant point Dieu, il n'y avoit guere d'apparence qu'ils eussent beaucoup de considération pour son ministre ; que cependant, j'étois prêt de partir, qu'il se pourroit faire qu'ils seroient plus traitables que je ne pensois, & que peut-être, le Seigneur, qui tient les cœurs entre ses mains, donneroit sa bénédiction à mes paroles. Contens de cette réponse, ils se retirerent pour délibérer entr'eux sur ce qu'ils avoient à faire. Leur conseil étoit encore assemblé, lorsqu'ils apprirent que les Pirates, après avoir ruiné le village, avoient rendu les femmes & les

filles, & que ne trouvant plus rien à piller, ils étoient allés, ſelon leur coutume, chercher à faire du mal ailleurs. La retraite inopinée de ces bandits, en me dépouillant du caractere d'Ambaſſadeur, m'épargna une diſgracieuſe entrevue.

Peut-être, mon Révérend Pere, êtes vous curieux de ſçavoir quelles furent mes occupations pendant les deux ſemaines que je demeurai dans ce déſagréable ſéjour. Comme je n'entendois pas aſſez bien la langue du pays pour pouvoir y exercer mon miniſtere, je m'entretenois pendant la journée avec Saint-Paul, dont je liſois les divines Epîtres, & le ſoir, j'avois une aſſez longue converſation avec mon Caloyer Boulonois, qui m'inſtruiſoit de mille choſes qui me faiſoient plaiſir. Ce fut de lui que j'appris l'état où ſe trouve aujourd'hui cette Iſle : elle n'a plus de villes. L'ancienne Samos qui en étoit la capitale, a perdu ce nom, & elle s'appelle aujourd'hui *Megali Khora ;* elle eſt ſituée ſur le bord de la mer à l'Orient ; c'eſt-là que le Métropolite a ſon ſiége,& que réſide l'Aga Turc,chargé de percevoir les droits du Grand-Seigneur. *Marato cavo* eſt au Septentrion ; à l'Occident, *Karlovazi*, *Neçori* & *Vati*.

Toutes ces Bourgades ſont ſur la côte. Dans les terres on trouve *Platano*, *Caſtagne*, *Arvanito*, *Cori* & *Forni*. Les montagnes ſont habitées par une Colonie d'Albanois, qui s'y ſont refugiés depuis plus d'un ſiecle ; on n'a pu me dire à quelle occaſion. Ils gagnent leur vie à entretenir des troupeaux, à peu près comme les Arabes.

L'argent eſt bien rare dans cette Iſle, & quand une fois le Turc en a tiré 15000 écus, comme il fait tous les ans, il n'en reſte guerre. Cependant les terres & les montagnes même, ſont d'un aſſez bon rapport : ſa fertilité & ſon abondance en faiſoient autrefois un objet d'envie, & y attirerent les armes de divers peuples, qui vouloient s'en rendre maîtres. Elles donnerent lieu à un proverbe rapporté par Strabon, & l'on diſoit communément qu'à Samos, les poules même avoient du lait. Les habitans qui ſon tous Chrétiens, mettent en vignobles une bonne partie des terres qu'ils cultivent, parce que les Turcs ne levent aucun droit ſur les vignes, & les laiſſent poſſéder aux héritiers après la mort de celui qui en étoit le maître. Il n'en eſt pas ainſi des terres enſemencées, outre qu'ils en tirent de grands droits, ſi le Chrétien

à qui elles appartiennent vient à mourir sans enfans mâles, ils s'en saisissent & les vendent à qui il leur plaît. Vous me demanderez pourquoi cette différence entre les vignobles & les terres labourables, j'en étois embarrassé comme vous, & voici ce qu'on m'a répondu. Cet usage différent est venu, m'a-t-on dit, de l'horreur qu'avoient pour le vin les premiers Turcs qui se sont emparés de cette Isle. Ils ont regardé comme des terres de malédiction celles où on le recueilloit; cette tradition s'est perpétuée. Les habitans n'en pensent pas comme eux, & ils mettent cette abondante récolte au nombre des plus grandes bénédictions temporelles. Il faut que le terroir ou les façons aient changé depuis le siecle de Strabon, puisqu'il nous assure que de son temps, Samos étoit malheureuse en vin, tandis que les Isles voisines en produisoient d'excellent & en abondance : *Ex vino infelix est cùm cæteræ circumvicinæ vino optimo abundent.* Le vin fait presque tout le revenu de ces Insulaires, ils vont le vendre à Scio, & sur-tout à Smyrne, où les vaisseaux d'Europe en font de grandes provisions; il est chargé en couleur, il porte bien l'eau, mais il n'est pas fort

délicat: le Curé du village où j'étois m'en fit cependant boire d'aſſez bon, mais cette eſpece eſt rare; on le débite en France pour du vin de Scio, & je crois que nos gourmets François en ſont quelquefois la dupe. Le vin & un peu de ſoie, voilà tout le trafic de cette Iſle. Le blé, l'huile & les autres denrées qu'elle produit, s'y conſomment. Il me ſemble qu'on m'a dit auſſi, qu'on en enlevoit du bois pour bâtir des ſaïques & des barques: on le peut, car on y voit des montagnes couvertes de beaux arbres, propres à cette ſorte de bâtiſſe.

Je vous ai déja dit que toute l'Iſle n'eſt habitée que par des Chrétiens; ils ſont tous du rit Grec, & de grands jeûneurs; ils paſſent tout le Carême avec un peu de légumes; ils n'uſent pas même de la liberté que prennent les Grecs en d'autres endroits, de les aſſaiſonner avec de l'huile; ils ne s'en ſervent que le ſamedi & le dimanche, qui ſont des jours privilégiés, où le jeûne eſt défendu. Ils ſont gouvernés par un Métropolite, dont le revenu, qui ne conſiſte preſque qu'en caſuel, eſt à-peu-près de deux cens écus; chaque famille lui donne cinq ſols par an, & autant au Patriarche, & dix ſols pour les autres droits de l'Egliſe. Pauvres

& riches, tous doivent la même ſomme, & perſonne n'en eſt diſpenſé. Là, comme dans tout le diſtrict du Patriarchat de Conſtantinople, les Prêtres mariés n'ont permiſſion de confeſſer que dans une grande néceſſité. Le Patriarche & les Evêques ne confient cette importante fonction qu'à des Religieux, qui, aux grandes fêtes, vont par les villages & par les maiſons entendre les confeſſions de ceux qui veulent s'approcher du ſacrement de Pénitence. Hors ces temps de ſolemnité, les confeſſions ſont très-rares, faute de Pere ſpirituel, car c'eſt ainſi qu'on appelle le Confeſſeur : je puis ajouter, & plus ſouvent encore faute de dévotion.

Ce qui eſt digne de compaſſion, c'eſt que ces pauvres Grecs ſont très-attachés à leur Religion ; mais peu en obſervent les préceptes, & preſque perſonne n'en atteint la perfection. J'allois tous les Dimanches & toutes les Fêtes dans leurs Egliſes pour les prêcher d'exemple, ne pouvant le faire de paroles. On ne ſçauroit croire juſqu'où ils portent l'immodeſtie & l'irrévérence ; leurs prieres peuvent paſſer plutôt pour une profanation du Temple du Seigneur, que pour des actions de piété. On chante, on

cauſe, on rit en même temps; & ce qui eſt plus ſcandaleux encore, c'eſt que les Prêtres ſont ſouvent de la partie: en un mot, on n'y voit preſque aucun ſigne d'ames vraiment touchées de Dieu, & qui paroiſſent avoir quelques ſentimens des divins myſteres où elles aſſiſtent. Ils les appellent cependant comme nous, les redoutables myſteres, tandis qu'ils les traitent avec la derniere indignité. Leur conduite eſt une énigme inexplicable; ce n'eſt que contradictions & qu'inconſéquences; ils profanent les Egliſes, & ils les révérent: il eſt rare qu'ils paſſent devant quelqu'une ſans faire une profonde inclination & deux ou trois ſignes de croix, & ſans réciter quelque courte priere, ſouvent même ils vont en baiſer les pierres par dévotion; & ils ſe perſuadent qu'à ces marques extérieures de reſpect eſt attachée une bénédiction particuliere. Il y a cinq Monaſteres dans cette Iſle; des deux qui ſont dédiés à la ſainte Vierge, le plus conſidérable s'appelle *Panagia Megali*; les trois autres ſont, *Stavros*, *Agè Elias*, *Agè Georgios*, parce qu'ils ſont conſacrés en l'honneur de la Croix, de S. Elie & de S. Georges. Les Religieux s'adonnent autant à la culture de la terre qu'à celle

de leur ame, & plût à Dieu qu'ils eussent une égale ardeur pour l'une & pour l'autre. Les connoissances saintes, aussi bien que les profanes, sont bannies non-seulement de cette Isle, mais encore du reste de l'Orient, tant il y a peu de gens qui soient instruits, & qui veuillent l'être.

Au reste, je fus d'abord regardé là comme un hérétique & un excommunié. Comme ces Chrétiens ne nous voient jamais, ils prennent pour des vérités constantes tout ce que leurs Prêtres & leurs Caloyers, mal affectionnés, leur débitent sur notre compte, & ils entrent aveuglément dans leurs sentimens. Quoiqu'ils vissent que j'étois Religieux, & que nous étions en carême, ils crurent que je ne le gardois pas; on leur avoit fait entendre que tous les Francs mangeoient de la chair & des œufs pendant ce temps-là. Par bonheur la femme du Curé vint me demander de l'onguent pour guérir un de ses enfans d'une grande blessure qu'il s'étoit faite, je lui en donnai, & le remede réussit. La mere reconnoissante, vint me présenter des œufs, je les refusai; elle fut surprise d'apprendre que je n'en mangeois pas, & encore plus édifiée de voir que c'étoit par pure charité que je lui avois rendu

ce ſervice. L'exemple de déſintéreſſement fait toujours ici de fortes impreſſions, parce qu'il y eſt toujours nouveau.

Cet acte prétendu héroïque me mit en honneur dans le village, & l'on commençoit à s'apprivoiſer peu à peu avec moi; mais moi je commençois à m'ennuyer; j'aurois trouvé de quoi m'occuper, ſi j'avois ſçu aſſez de Grec vulgaire pour pouvoir faire quelques inſtructions, mais à peine pouvois-je en bégayer trois ou quatre mots de ſuite. C'eſt une grande peine, mon Révérend Pere, d'avoir des oreilles & de ne pouvoir entendre, de n'être pas muet & de ne pouvoir parler: je le ſentis bien alors par mon expérience. Je n'avois de reſſource que dans mon Caloyer, mais il paſſoit toute la journée à ſon jardin: il eſt vrai que quand il étoit revenu de ſon travail, je me dédommageois de mon mieux du ſilence forcé que j'avois gardé pendant tout le jour, & que je lui faiſois mille & mille queſtions. Je m'informai de lui, ſi, lorſqu'il embraſſa le rit Grec pour ſe marier, on lui avoit fait faire quelque abjuration de la doctrine de l'Egliſe Romaine, & ſi on lui avoit parlé de le rebaptiſer, ou de le confirmer une ſeconde fois; il m'aſſura

qu'on ne lui en avoit jamais fait la proposition, ni à Samos, quand il se maria, ni au mont Athos, quand il se fit Religieux; & il m'ajouta que jamais il n'y auroit consenti. Je voulus aussi sçavoir de lui des nouvelles du mont Athos, que les Grecs appellent *Agion oros*, c'est-à-dire, la sainte montagne, il satisfit parfaitement ma curiosité sur cet article: je vous avoue qu'avant mon départ j'en avois lu bien des relations, mais que je n'ai rien vu de si détaillé que ce qu'il m'en a raconté, & il l'a fait d'un air si naïf & si ingénu, que je me voudrois du mal de soupçonner son récit d'infidélité.

L'Athos est cette fameuse montagne que Xerxès, Roi des Perses, sépara autrefois du continent par un détroit de quinze cents pas, à ce que dit Pline: elle est si élevée, dit le même Auteur, qu'au solstice son ombre arrive jusqu'à l'isle de Lemnos, qui en est éloignée de quatre-vingt sept milles; sa hauteur, selon le rapport qu'en a fait au Pere Riccioli le Pere Loredano, qui l'a exactement mesurée, est de dix-mille pas italiques; elle porte sa cîme au-dessus des vents & des nues. La preuve certaine qu'on en apporte, c'est que ce qu'on y a écrit sur la cendre ou sur le sable, se

retrouve long-temps après dans le même état. Ce n'eſt pas de mon Caloyer que j'ai appris ces particularités, jamais il n'a eu la curioſité de faire de ces ſortes d'expériences. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes qui forme une eſpece de péninſule, & qui joint la Macédoine à la mer, eſt habitée par un peuple entier de Religieux Grecs. De vingt-deux Monaſteres qu'ils y avoient autrefois, deux ont été ruinés, & il en reſte encore vingt. La longueur des Offices qu'on y chante à diverſes heures du jour & de la nuit fatigue beaucoup, & la rigueur des jeûnes rend la vie fort auſtere.

Au commencement du grand Carême, on eſt preſque trois jours entiers ſans boire & ſans manger; c'eſt-à-dire, le lundi, le mardi & le mercredi de la Quinquagéſime: la cuiſine, la dépenſe & le réfectoire, tout eſt fermé, & ce n'eſt que le mercredi ſur les trois ou quatre heures du ſoir qu'on va prendre le premier repas. Mon Caloyer m'avoua que tous n'étoient pas ſi mortifiés, & que quelques-uns réſervoient dans leur chambre de quoi ſe donner en ſecret quelques petits ſoulagemens. La même auſtérité ſe pratique à la fin du Carême;

& après avoir pris un repas le jeudi saint, on demeure sans boire ni sans manger jusqu'au samedi au soir. Ce dernier jeûne, quoique moins long, est plus rude que le premier, & parce qu'on est alors affoibli par les jeûnes passés, & parce qu'on demeure plus longtemps au choeur. L'huile est défendue pendant tout le Carême, aussi bien que le vin. Le reste de l'année on jeûne le lundi, le mercredi & le vendredi, comme en Carême, excepté le temps Paschal, qui finit à la Pentecôte. Tous ces jeûnes sont de regle, & quelque rigoureux qu'ils soient, il se trouve encore des Religieux plus mortifiés, qui enchérissent sur tant d'austérités. Il est étonnant qu'ils puissent soutenir jusqu'à la plus décrépite vieillesse une vie si pénitente. Rappellez-vous ce qui se pratique à la Trappe & à Sept-Fonds, on n'y voit rien de semblable; & il faut nécessairement que le climat, le tempérament, l'habitude y aient part. Permettez-moi de faire en passant une réflexion qui m'afflige: Que de mérites perdus, & que de vertus anéanties par l'esprit d'erreur & de schisme!

Les Supérieurs de ces Monasteres sont électifs, & l'assemblée Capitulaire en choisit de nouveaux tous les ans. On

n'eſt pas ordinairement diſpoſé à avoir tant de reſpect pour une autorité de courte durée, & preſque toujours prête à expirer : mais les Caloyers qui ſont en place, ſçavent bien ſe faire obéir, & ils puniſſent ſévérement les inférieurs qui leur manquent. La priſon n'eſt la punition que des fautes grieves : mais au moindre mécontentement, ils mettent leur inférieurs en pénitence, & cette pénitence eſt d'un goût ſingulier. C'eſt un grand nombre de baſtonades qu'ils leur font décharger ſous la plante des pieds ; & ſi le coupable eſt trop rebelle & veut s'enfuir on a recours au bras ſéculier, on le livre entre les mains de l'Aga Turc, qui en fait bonne & prompte juſtice, & qui ſur le champ le remet aux exécuteurs de ſes volontés, qu'une longue expérience rend extrêmement habiles à jouer du bâton. C'eſt ainſi qu'on maintient la diſcipline Monaſtique : il n'eſt point néceſſaire pour cela d'aſſembler de Chapitre, de faire de procès, de prononcer de Sentence ; je ne dis pas on abrege, mais on ignore toutes ces formalités.

Cet Aga eſt envoyé par la Porte, & prépoſé par le Grand-Seigneur pour lever le tribut annuel qu'on fait payer

à ces pauvres Religieux : ce tribut eſt de 20000 écus : il n'y a pas long-temps qu'il leur a été impoſé. Mon Caloyer n'a pu me dire à quelle occaſion ; il m'a ſeulement aſſuré qu'on le levoit avec la derniere exactitude & la derniere rigueur. Je n'ai pas de peine à le croire : on peut s'en rapporter aux Turcs ſur l'article. Il n'eſt point de nation dans le monde plus intéreſſée : en voici un trait qui paroît incroyable, & qui cependant eſt vrai, je le tiens de témoins oculaires, & c'eſt à Scio que la ſcene s'eſt paſſée. Deux Grecs porterent une affaire devant le Cadis, c'eſt-à-dire, devant le Juge de la ville. Une des parties avoit des papiers & des raiſons qui décidoient en ſa faveur; il plaida ſa cauſe avec toute l'éloquence que peuvent inſpirer & l'eſprit d'intérêt, & l'aſſurance du bon droit; les aſſiſtans croyoient le plaidoyer ſans replique, & condamnoient déja ſon adverſaire. La partie adverſe ſe préſenta cependant avec un air de confiance qui ſe reſſentoit un peu du triomphe : pour toutes pieces juſtificatives, il n'avoit à la main qu'un ſimple papier blanc, dans lequel il avoit enveloppé quelques pieces d'or.

Après que le premier eut dit tout ce qu'il avoit à dire, il s'avance, & sans perdre le temps à haranguer, il va droit au fait. Présentant au Cadis ce papier plein de pieces d'or : Seigneur, dit-il, tout ce que ma Partie vient d'avancer est faux ; en voici la preuve par témoins ; je vous prie de l'examiner vous-même. Le Cadis reçut le papier, il le déploya, & après avoir compté les sequins, il dit au premier : mon ami tes raisons sont bonnes, mais celui-ci a quarante témoins d'une sincérité éprouvée, qui déposent contre toi : je suis obligé de te condamner, à moins que tu n'en fournisse d'aussi bons & en aussi grand nombre. Comme ce misérable n'en avoit ni le pouvoir, ni la volonté, les quarante sequins l'emporterent sur le bon droit. Pardonnez-moi cette petite digression. Je reviens à mon Caloyer, ou plutôt à ce qu'il me racontoit de l'Aga : il oblige les Religieux de payer, & ils sont obligés de le défrayer. On est convenu de ce qu'on doit lui donner par semaine de vivres & d'argent, & ce n'est qu'à ce prix qu'ils achetent sa protection. Pour subvenir à ces dépenses multipliées, les Supérieurs envoient un certain nombre de Religieux faire la

quête, non-seulement dans la Grece & dans les Isles de l'Archipel, mais jusques dans Constantinople & la Moscovie. Ils choisissent pour cet emploi ceux qui ont le plus d'adresse & le plus d'esprit : & c'est ce qui perdra un jour ces Monasteres & en bannira la régularité. Il est bien difficile que le commerce du siecle, toujours contagieux pour des personnes Religieuses, ne leur fasse perdre la pureté d'ame que la retraite entretient, & que pleins de ce qu'ils ont vu dans le monde, ils ne reviennent au Monastere moins Caloyers qu'ils ne l'étoient. Ils avouent eux-mêmes de bonne foi, que cela leur porte un préjudice très-considérable, mais que la nécessité les force à exposer leurs sujets aux malheurs & aux dangers qui suivent la dissipation de l'ame. D'ailleurs quand ces quêteurs réussissent dans leur emploi, il se croyent nécessaires, ils font les importans, ils deviennent insolens, & ils s'accoutument insensiblement à mépriser leurs freres, & à ne pas respecter des Supérieurs qui les ménagent par foiblesse & qui les caressent par intérêt.

Ces Monasteres sont trop pauvres pour que la pauvreté y soit bien gardée, & comme la Communauté ne

fournit pas aux particuliers certains besoins, chacun tâche de faire un petit amas d'argent pour s'acheter des habits, & se pourvoir de je ne sçai combien de commodités. Le Monastere où ils meurent, hérite après leur mort de tout ce qu'ils ont, & il y en a tels à qui l'on trouve jusqu'à mille & deux mille écus de réserve, dont le Procureur ne manque pas de se saisir aussi-tôt au nom de la Maison. Les cottes mortes les plus considérables, viennent ordinairement de ceux à qui on a donné à vie pour une somme modique quelque terre du Monastere qu'ils font valoir, & qu'on laisse les maîtres de tout ce qu'ils en peuvent tirer par leur travail & par leur industrie.

On ne voit point régner parmi ces Religieux cette uniformité si desirable & si précieuse dans les Communautés. Ceux qui en se faisant Caloyers donnent quelque somme considérable vivent presque à discrétion : on ne les oblige pas aux observances régulieres avec autant de sévérité que les autres ; ils se dispensent plus aisément d'assister à tous les Offices divins, sur-tout quand ils sont trop longs : en un mot, ils se donnent des libertés & des douceurs qu'on

ne permettroit pas aux autres, & il ſemble que leur titre de bienfaiteurs les exempte de bien faire : je ne crois pas que Dieu ratifie ces exemptions & ces diſpenſes.

Il y a des Caloyers de toutes ſortes de métiers, chez qui les autres vont acheter leurs beſoins : la plupart de ceux-là ſont hors des Monaſteres, ils rempliſſent le lieu où l'Aga Turc fait ſa demeure, ils y ont leurs boutiques, & le marché ſe tient une ou deux fois la ſemaine. Tous les Monaſteres ont l'uſage des cloches comme dans les pays Chrétiens : on en obtient facilement la permiſſion, & en cela comme en tout le reſte, les Turcs ſont toujours de bonne compoſition, quand on traite avec eux l'or ou l'argent à la main. Nos voyageurs François qui aiment à exagérer, & à peindre les choſes en beau, font monter le nombre de ces Religieux juſqu'à dix ou douze mille. Je les avois crus ſur leur parole : mais mon Caloyer, homme vrai & bien inſtruit m'a détrompé, & m'a dit qu'il en falloit retrancher plus de la moitié ; il n'en compte que quatre ou cinq mille, & c'eſt encore beaucoup, puiſque c'eſt plus de deux cens par Monaſtere.

Ces grands jeûneurs ne ſont pas toujours les plus humbles & les plus patiens de tous les hommes; leur bile échauffée s'allume aiſément, & à la moindre contradiction, ils s'injurient les uns les autres & ſe chargent d'imprécations : puiſſe-tu avoir une mauvaiſe année, ſe diſent-ils, puiſſe-tu être anathême. Mon Caloyer m'a dit que les quêteurs dans leurs courſes, ſcandaliſent ſouvent par de honteuſes foibleſſes, & que pour éviter les châtimens rigoureux que pourroient leur attirer leurs déſordres connus, ils font banqueroute au Monaſtere, ils apoſtaſient & ſe retirent dans des terres étrangeres; il m'ajouta que pareilles ſcenes n'étoient point à craindre à *Monte Santo*, qu'on y prenoit des meſures infaillibles pour y parer, & qu'on ne permettoit point qu'aucune femme parût ſur cette montagne.

Il n'étoit pas aſſez habile en architecture pour me faire une deſcription juſte des Egliſes & des bâtimens : mais il ſçavoit aſſez ſa Religion, & c'eſt ce qui m'intéreſſoit le plus, & ce qui piquoit davantage ma curioſité. Je lui fis l'ouverture d'un projet que méditoient nos Peres : ils voudroient, lui dis-je,

s'établir à *Monte Santo*, y former une école, y enseigner le Grec littéral, & la Théologie, & élever dans les principes de la communion Romaine de jeunes Caloyers, qui, devenus maîtres répandroient par-tout la bonne Doctrine. Rien ne seroit plus avantageux pour la destruction du Schisme. Vous avez raison, me répondit-il : ici les peuples suivent aveuglément les impressions de leurs Pasteurs; ce sont les Prêtres, & sur-tout les Religieux, dont les discours, soutenus par une régularité constante & d'excessives austérités, accréditent l'erreur. On donne facilement dans ce piége; on se persuade difficilement que ceux qui paroissent bien vivre puissent mal penser, & je ne doute pas que la conquête de *Monte Santo* ne fut suivie de celle de presque toute la Grece. Je conviens que le projet est admirable, mais l'exécution n'en seroit pas aisée : il faudroit trouver des Missionnaires qui fussent aussi abstêmes & aussi grands jeûneurs que nos Grecs : cela n'est pas donné à tout le monde. Ce n'est pas là ce qui nous arrêteroit, lui répliquai-je : nos Peres dans les Missions de Malabar & de Maduré, vivent comme les pénitens du pays; l'abstinence & le jeûne n'effrayent

n'effrayent point des hommes vraiment apoſtoliques; un zele ardent ſçait forcer la nature & ſe fait à tout comme à tous.

A la bonne heure, me dit-il : mais comment vaincre l'averſion inſurmontable qu'ils ont pour vous; vous ne vous imagineriez jamais juſqu'à quel point ils la portent, & de quel œil ils vous regardent. Ils ont un livre qu'ils appellent les Monocanons, c'eſt leur unique Caſuiſte, & pour eux comme un ſecond Evangile. Pour le rendre plus reſpectable, ils défendent aux ſéculiers de le lire, & il faut qu'ils les en croyent ſur leur parole. J'en ai eu par haſard un exemplaire entre les mains : je tombai ſur un chapître qui avoit pour titre : Πέρι τῶν Φρανκῶν ϰ̀ Λατινων, c'eſt-à-dire, des Francs & des Latins. Je le lus avec attention, & je me l'imprimai dans l'eſprit de façon à ne l'oublier jamais. On nous y traite de loups, c'eſt la favorable épithete qu'on nous donne, & on y établit pour premier principe, que tous ceux qui ſont ſoumis au Pape, & reconnoiſſent ſa primauté, ſont depuis long-temps hors de la tradition des Apôtres & de l'Egliſe Catholique, & vivent ſans Loi comme des Barbares : ce ſont les propres ter-

mes. Outre l'accuſation ordinaire d'avoir ajouté au *Credo*, que le S. Eſprit procéde du Pere & du Fils, & de célébrer la Meſſe en azymes, on y avance comme un fait certain, que notre Seigneur conſacra du pain levé, que Judas en ayant reçu un morceau, ſortit incontinent & l'alla montrer aux Juifs, & en cela ils juſtifient le traître, & rendent Jéſus-Chriſt criminel & prévaricateur de la loi. Ils nous font paſſer pour Neſtoriens, & il nous reprochent de ne point appeller la ſainte Vierge Mere de Dieu, mais ſeulement ſainte Marie; de jeûner les ſamedis, lors même que Noël tombe un de ces jours; de ne commencer la ſainte quarantaine que le Mercredi de la Quinquagéſime; de ne pas chanter en Carême *Alleluia*; de ne pas faire le ſigne de la Croix juſqu'à terre; de ne pas oindre les pécheurs avant de leur donner la Communion; de ne pas faire peindre dans nos Egliſes l'hiſtoire du martyre des Saints, mais ſeulement la figure de la Croix; ils nous font un crime de permettre à nos Prêtres de ſe raſer, & de leur défendre de ſe marier. Ce chapitre renfermoit encore d'autres chefs d'accuſation : mais comme l'exemplaire que j'avois étoit déchiré en cet

endroit, je n'ai pu en apprendre davantage.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que ce qu'il me dit de ce livre me parut nouveau, & je ſuis ſurpris que le ſçavant Allatius, qui a composé de ſi beaux Traités ſur les Héréſies contenus dans les ouvrages Eccléſiaſtiques des Grecs, ne l'ait point cité; apparemment qu'il n'avoit point découvert cette ſource venimeuſe, d'où cependant coule le poiſon dans toute la Grece. Avec de pareils préjugés, m'ajouta mon Caloyer, comment nos Religieux voudroient-ils vous écouter? Je lui répartis que l'obſtacle n'étoit pas inſurmontable; qu'en s'établiſſant chez eux, qu'en vivant au milieu d'eux, on viendroit inſenſiblement à bout de leur faire ſentir ou la fauſſeté de ces ſuppoſitions, ou l'injuſtice de ces reproches. Tout ſeroit inutile, me dit-il, en vain combattriez-vous leurs pratiques par les raiſons les plus claires & les plus convaincantes, en vain les preſſeriez vous d'y répondre. Ils vous diront ce grand Apophtegme pour toute réponſe: c'eſt ainſi que notre Loi le commande. Ils s'en tiennent-là, & ils s'y tiennent opiniâtrément. J'ai ſçu des vieux Ca-

loyers, qu'un de vos confreres, & après lui le Docteur Rhodino, natif de l'isle de Chypre, ont fait autrefois la tentative dont vous me parlez. On répondit à leur proposition, qu'on ne pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient; que si les jeunes Caloyers devenoient une fois sçavans, ils mépriseroient les anciens qui sont ignorans; que quand ils auroient pris du goût pour l'étude, ils ne voudroient plus bêcher la terre, ni s'appliquer aux œuvres serviles; que l'ambition s'emparant de ces jeunes têtes, les porteroit peut-être à quitter les Monasteres pour être Evêques; que la jalousie se glisseroit insensiblement parmi les jeunes Religieux; que la distinction qu'on mettroit entre eux seroit odieuse, & que ceux qui ne seroient destinés qu'à chanter au chœur, ou à travailler à la campagne, ne verroient pas de bon œil leurs freres occupés aux hautes sciences. Ce récit de mon Caloyer ne me surprit point; je trouvai ses réponses très-vraisemblables, & je crus y reconnoître le génie & le style de certaines Communautés, peu régulieres : l'ignorance en place étouffe autant qu'elle peut les mérites naissans, & elle craint que le mépris que l'on

feroit d'elle, ne ſoit ſuivi de la perte de l'autorité. Ils ajouterent, continua-t-il, que s'ils recevoient dans l'enceinte de leurs Monaſteres des Religieux Francs, ils feroient ſuſpects aux Turcs, & ſe feroient des affaires avec les Czars de Moſcovie dont il eſt de leur intérêt de ſe ménager la protection & les bonnes graces. Ces réponſes fermerent la bouche aux ſupplians, & firent échouer le projet.

Je lui demandai s'il n'y avoit point quelque objet particulier de culte, ou quelques reliques conſidérables. Pardonnez-moi, me dit-il, ils révérent une ancienne Image de Notre-Dame, qui, ſelon la tradition du pays, fut jettée à la mer par les Iconoclaſtes, & qui de Conſtantinople, vint ſurgir au Mont Athos. Un ſaint hermite nommé Gabriel, marcha ſur les eaux, la retira & l'apporta dans une Egliſe; elle eſt ornée de quantité de perles & de pierres précieuſes, & devant elle ſont allumées jour & nuit pluſieurs lampes d'or & d'argent : ce ſont des préſens des Princes & Seigneurs qui ont reçu de Dieu par l'interceſſion de la ſainte Vierge quelques faveurs ſingulieres.

Outre cette Image miraculeuſe, ils

conservent encore, dans le Monastere de la sainte Laure, le Chef du bienheureux Michel de Smnaze. On attribue à ce Chef sacré la vertu de faire mourir les chenilles, les sauterelles & les autres insectes qui désolent les champs & les vignes. Il y a quelques années que les habitans de l'isle de Rhodes affligés de ce fléau, envoyerent une députation solemnelle pour demander cette relique; ils l'obtinrent & la porterent processionellement au tour de leurs terres: aussi-tôt tous ces animaux disparurent, au grand étonnement des Fideles & des Infideles. Quelque temps après on accorda la même grace au Vaiwode de Valachie: le même prodige s'opéra: & ce Prince reconnoissant donna de quoi bâtir dans l'enceinte du Monastere une Eglise en l'honneur de ce Thaumaturge. C'est tout ce que j'ai pu tirer de mon bon Caloyer; & voilà à quoi je me désennuyois.

Peut-être voudriez-vous que je vous disse des nouvelles de ces fameux vases de Samos, dont on se servoit aux tables des Princes & aux Sacrifices même des Dieux: non-seulement il ne s'en trouve plus de cette fine argile, mais je ne sçache pas qu'on y en fasse même de

terre commune; au moins les gens de notre ſaïque, en paſſant aux Dardanelles, en firent leur proviſion, pour eux, pour leurs amis, & même pour leur trafic; s'il s'en étoit trouvé dans leur Iſle, l'emplette eut été fort inutile. On y trouve quelques inſcriptions anciennes, & quelques reſtes du Temple bâti par les Argonautes en l'honneur de Junon. Perſonne n'ignore que cette Reine des Dieux de la Fable, étoient née dans cette Iſle, qu'elle y avoit été mariée avec Jupiter, & qu'elle y étoit adorée plus qu'en aucun autre lieu.

Samos eſt célebre dans l'hiſtoire chez les Poëtes. Ce fut là que Bacchus fit une ſanglante boucherie des pauvres Amazones qui s'y étoient retirées en fuyant d'Epheſe. Ce fut là que régna Policrate, qui paſſoit pour le plus heureux mortel qui eut jamais paru ſur la terre : il ſe vantoit de ſon bonheur, & ſe croyoit au-deſſus de tous les revers & de toutes les diſgraces : mais Dieu le punit de ſa préſomption, & lui fit ſentir qu'il n'eſt point ici bas de bonheur parfait. Il fut pris par Oronte, Satrape de Perſe qui le traita cruellement, & le fit enfin pendre. Le Roi d'Egypte ſembloit avoir prévu ce fâ-

cheux retour : entendant un jour louer la félicité de ce Prince : un homme, dit-il, qui mene une ſi heureuſe vie, ne peut finir ſes jours que par une mort malheureuſe. Cette Iſle a eu la gloire de donner la naiſſance au Philoſophe Pythagore, & à Créophile, qui fut le maître d'Homere.

Enfin au bout de quinze jours le vent changea, nos mariniers pouſſerent leurs barques en mer. Là je fus témoin d'une cérémonie inconnue en Europe, du moins pour les vaiſſeaux qui ont déja fait quelques courſes : les Prêtres vinrent ſur le rivage avec l'encens & l'eau-bénite, ils réciterent des prieres, & firent ſur chaque petit bâtiment quantité de bénédictions. La cérémonie achevée, nous fîmes voile au ſoleil couchant : nous n'oſions partir de jour, de peur d'être apperçus des Corſaires. Nous voguâmes toute la nuit par un temps aſſez rude ; le vent varia, mais enfin il nous conduiſit au Port de Scio. Nos Peres à qui j'étois annoncé depuis long-temps, me croyoient perdu. Quelle fut leur joie quand ils me revirent ! Il fallut m'arracher à leurs empreſſemens, & m'embarquer ſur une Galere du Grand-Seigneur, qui devoit partir

le lendemain. Je m'y rendis dès le soir, & j'y fus reçu avec bonté : ainsi en usent toujours les Turcs avec nos Missionnaires, quand ils ont à passer d'une Isle à une autre, ou des Isles à la terre ferme. Ces Infideles les prennent volontiers sur leurs galeres, ils leur font des amitiés, & ils leur laissent du moins une liberté entiere de consoler & d'instruire la chiourme Chrétienne. Nous partîmes à deux heures après minuit, & nous n'arrivâmes à Smyrne que sur les neuf heures : j'y étois annoncé comme à Scio, & l'on fut bien surpris de me voir. L'accueil fut des plus gracieux.

J'arrivai à Smyrne le dix-huit d'Avril, & j'appris en arrivant qu'une caravane devoit partir pour Alep le treize de Mai : je profitai de l'occasion. Quelques correspondans de mes amis d'Alep me joignirent à des marchands Arméniens de leur connoissance, à qui ils me recommanderent; ils ne pouvoient me procurer une meilleure compagnie : c'étoit de fort aimables gens, & pendant tout le voyage, j'en reçus toutes les caresses & toutes les civilités possibles. Ils étoient Persans, & presque tous d'Erivan. Je fus surpris du peu qu'il en coûte par ces caravanes : notre

maître muletier ne prenoit que huit écus pour le mulet, qu'il fourniſſoit pendant trente-quatre jours de marche. Je lui en donnai dix, afin qu'il eût un peu ſoin de moi; & je remarquai que cette petite gratification l'avoit affectionné. Dans toute notre caravane, qui étoit compoſée d'une centaine de perſonnes il n'y en avoit aucun qui ſçût les langues que je ſçavois. On n'y parloit que Turc & Arménien : ainſi je me vis encore réduit à garder forcément un profond ſilence. Je crus en vérité que j'avois commis autrefois quelques péchés de paroles, dont Dieu vouloit me faire faire pénitence. Cependant deux ou trois Mahométans qui ſçavoient l'Arabe, ſe joignirent à nous dans la route. Je me trouvai alors un peu plus à l'aiſe; je fis connoiſſance avec un des trois qui me témoignoit beaucoup d'amitié, & qui me ſervoit de truchement toutes les fois que je l'en priois.

On mene une vie très-frugale dans ces caravanes ; on n'y mange rien de chaud qu'une fois le jour, & ce bon repas conſiſte en un peu de ris qu'on fait cuire à demi, & qu'on arroſe d'un peu de beurre : quand on peut avoir un peu de viande, on la fait bouillir

on se sert du bouillon pour faire cuire le ris, c'est alors ce qu'on appelle faire un repas délicieux. L'eau, telle qu'elle se rencontre, est la boisson ordinaire.

On couche au milieu de la campagne, & le plus que l'on peut auprès des ruisseaux & des rivieres. On n'a pour lit que la terre couverte d'un petit tapis; & pour se mettre à couvert de la rosée & de la pluie, on n'a que ses habits & la patience. Le jour, quand il falloit camper au soleil, nous faisions une espece de tente avec deux petits tapis de bergame, qu'on attachoit à de grand bâtons. Malgré tant d'incommodités, & la délicatesse de mon tempérament, Dieu m'a fait la grace de me conserver toujours en parfaite santé. Comptez, mon Révérend Pere, qu'il y a des graces d'état.

La premiere journée nous n'allâmes qu'à Poüarbacha, à deux lieues de Smyrne; la traite n'étoit pas longue, & c'étoit seulement pour nous mettre en haleine. Ce fut là où s'assembla la caravane, & où je commençai à voir quantité de grues qui avoient leurs nids sur les arbres & qui se tenoient dedans & dessus de la maniere la plus niaise qui se puisse imaginer. Ce spectacle me

réjouiſſoit. Je me rappellois nos proverbes François, & j'en reconnoiſſois la vérité. Les petits oiſeaux venoient en grand nombre inſulter ces nids, qui ſont extrêmement gros, & faits de petits branchages fort proprement entrelaſſés; je ne ſçai s'ils y trouvoient des vers ou quelqu'autre choſe à manger, mais je ſçai qu'ils s'y attachoient, qu'ils ſembloient y gagner leur vie, & s'y divertir; & les nonchalantes grues qui en étoient témoins, ne s'oppoſoient point à leurs plaiſirs.

Le ſecond jour nous marchâmes huit heures ſeulement, & nous fîmes halte qu'il n'étoit pas encore midi. La coutume de ce pays eſt de mettre tous les ans les chevaux & les mulets à l'herbe au printemps pendant un mois. Les conducteurs des caravanes qui voyagent en ce temps-là, pour ne pas ôter tout-à-fait à leurs bêtes le droit qu'elles ont de ſe refaire, ne font ordinairement que de fort petites journées, pour leur donner le loiſir de paître, & pour s'épargner la dépenſe de l'orge qu'il faudroit leur fournir; je dis de l'orge, car on ne trouve preſque point d'avoine en ce pays, & celle qu'on voit en quelques endroits, eſt vuide &

ſans grain. Nous paſſâmes ce jour-là un petit fleuve, ou pour mieux dire un gros ruiſſeau qui fait pluſieurs détours : on me dit qu'il s'appelloit *Nif;* je le pris pour le Méandre, mais je me trompois.

Le troiſieme jour, nous n'avançâmes notre chemin que de deux lieues, & nous campâmes à la vue de Dorgot; nous y demeurâmes le reſte du jour, & le lendemain, pour attendre des marchands qui étoient à Thyatire, & qui devoient venir groſſir notre caravane. Quoiqu'il n'y eut point là de pâturages, les herbes ne manquerent pas : auſſi-tôt que les gens de la ville nous apperçurent, ils en apporterent en abondance pour de l'argent. Je profitai de ce ſéjour pour aller me promener dans Dorgot, & y chercher des médailles : on m'en préſenta quelques-unes qui ne valoient rien. Je crois cependant qu'il doit s'en trouver en quantité dans ces pays ruinés de l'Aſie mineure. C'étoit autrefois le Perou des Romains, & l'on en briguoit les Proconſulats pour s'enrichir; ainſi la monnoie Romaine & les médailles y avoient grand cours. Ni les Anglois, ni les Vénitiens, ni nos curieux de France

n'en ont point encore été chercher là, & par conséquent, c'eſt une mine toute neuve qu'on ne fouilleroit pas inutilement.

Il n'y a preſque dans Dorgot que des Mahométans; les Chrétiens & les Juifs n'y ſont que comme en paſſant & pour y trafiquer: auſſi les uns y ſont-ils ſans Egliſe, & les autres ſans Synagogue. Les Chrétiens ſont tous Arméniens, & ils demeurent dans ces ſortes de grands logis qu'on appelle *Kates*; ils y entretiennent avec eux un de leurs Prêtres pour être ſecourus en cas de néceſſité ou de mort. Ils font leurs prieres en ſecret dans une chambre; ils n'y diſent point la Meſſe, parce qu'ils n'ont coutume de la dire que dans des Egliſes conſacrées; ils n'y gardent pas même le ſaint Sacrement: un Prêtre va le prendre à Smyrne pour la communion Paſchale, & pour le donner en Viatique aux malades. Cet éloignement eſt ſujet à bien de fâcheux inconvéniens. Ces honnêtes Arméniens me firent mille politeſſes; j'y répondis de mon mieux par geſtes & par ſignes. Je fus édifié du ſoin qu'ils ont de prier pour les morts. Le ſoir du jour que nous arrivâmes, un de leurs Prêtres qui étoit

de notre caravane, assembla les plus dévots, & alla faire sa priere avec eux dans un Cimetiere qu'ils ont acheté des Turcs bien cherement, & qu'ils conservent par un Catakerif du Grand-Seigneur ; c'est ainsi qu'on nomme les commandemens que ce Prince signe de sa main.

A quatre lieues de Dorgot, du côté du Nord, il y a une ville considérable, nommée *Manasa*, ou le Bacha fait sa résidence, & à une petite lieue du côté du Sud, sur la frontiere de Mysie, est Thyatire, qu'on appelle aujourd'hui Tyra. C'est à l'Evêque de cette ville qu'on reproche dans l'Apocalypse, son peu de fermeté à réprimer les erreurs & les débauches d'une scandaleuse Jézabel. Lydie, cette vertueuse marchande de pourpre que saint Paul convertit à Philippes, étoit de cette ville. Un de nos marchands qui en venoit, me dit qu'elle étoit encore aujourd'hui considérable, quoique de médiocre grandeur.

De Dorgot nous allâmes à Sardes, cette ville si renommée. Elle étoit jadis, la capitale de la Lydie, & le Siége du riche Empire de Crésus; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village : mais on voit par les grandes & superbes

ruines qui en reſtent, que c'étoit une ville d'une étendue & d'une magnificence extraordinaire. J'avois bien envie de les aller voir, d'y lire de rares Inſcriptions, & d'y chercher des médailles : mais nos muletiers qui étoient les maîtres, en avoient une plus grande encore d'aller chercher auprès d'un gros ruiſſeau un excellent pâturage pour leurs mulets; & les beſoins l'emporterent ſur ma curioſité.

Le lendemain nous vîmes dans notre route une ville nommée *Alachabar*; je crois que c'eſt le rendez-vous général des grues; toutes les murailles en étoient couvertes. De-là nous gagnâmes le fleuve Ghiadès, qui ne peut être à mon avis que le Méandre des Anciens, au moins à en juger par les Cartes. Son eau eſt trouble & mauvaiſe à boire, & elle étoit d'autant plus mauvaiſe à notre paſſage, qu'elle étoit infectée d'une prodigieuſe quantité de ſauterelles qui, après avoir déſolé la campagne, venoient s'y noyer. Ces animaux ruineroient le pays ſi l'aimable providence de notre Dieu ne fourniſſoit une reſſource contre ces ennemis ſi foibles, & cependant ſi invincibles à toutes les forces de l'homme : j'en ai vu quelquefois en l'air,

des nuées entieres qui déroboient le ſoleil aux yeux; elles mangerent cette année-là toutes les herbes, & juſqu'aux feuilles des arbres, & même des oliviers. De leurs œufs on en vit renaître après leur mort une effroyable quantité qui acheva de tout gâter.

Dans cette calamité publique le remede que Dieu envoie de temps en temps, eſt une eſpece de petits oiſeaux qui viennent du côté de la Perſe, & qui ont un cri à peu-près ſemblable à celui de nos martinets : en voltigeant ſur les terres couvertes de ces ſauterelles, ils les mettent en déſordre, ils les dévorent, & la digeſtion eſt faite en un inſtant. On va chercher dans le pays d'où viennent ces oiſeaux une certaine eau, & on la garde précieuſement dans les grandes villes de l'Orient, ſurtout à Damas & à Alep, qui ſont plus ſouvent affligées de ce fléau. On prétend ici avoir reconnu par une expérience conſtante que dès qu'on remue cette eau, ces oiſeaux viennent en foule, comme s'ils la ſentoient & étoient attirés par ſon odeur.

Au reſte on ne compte pas tellement ſur ce ſecours, qu'on n'implore en même temps le ſecours du ciel. Il n'y

a pas encore vingt-cinq ans que les ſauterelles déſolerent les environs d'Alep, cela donna occaſion à une cérémonie aſſez biſarre & aſſez ſinguliere : les Turcs obligerent les Chrétiens & les Juifs à faire avec eux une proceſſion publique & ſolemnelle. Tel fut l'ordre de la marche. Les Mahométans alloient en tête, portant leur Alcoran, & demandant à Dieu miſéricorde avec un chant & des cris qui tiennent un peu du hurlement. Les Chrétiens & leurs Papas ſuivoient avec le ſaint Evangile, les Croix, les Reliques, les Images ſacrées & les Prêtres en chapes, chacun d'eux faiſant leurs prieres en leur langues Grecque, Syriaque & Arménienne. Les Juifs venoient les derniers de tous avec leur Tora ou Pentateuque, chantant à leur mode, qui n'eſt pas fort harmonieuſe. Vous jugez, mon Révérend Pere, que tous ces différens chœurs étoient ſéparés & éloignés l'un de l'autre pour éviter la cacophonie. Malgré ce bel arrangement, une jalouſie mal entendue troubla la fête & mit quelque confuſion. Les Juifs contre nos idées en matiere de proceſſion, crurent que la queue n'étoit pas la place honorable, ils cédoient volontiers aux Turcs qui

étoient les dominans; mais ils se crurent méprisés, voyant qu'on leur préféroit les Chrétiens : ils voulurent prendre le pas sur eux, & user de violence. Les Chrétiens se crurent en droit de défendre leur terrein, & de conserver leur préséance, il y eut quelques coups donnés; & les Turcs qui sçavent profiter de tout se les firent payer bien cherement. Du reste toutes choses demeurerent dans l'arrangement prescrit. On ne devoit pas se flatter que ce mélange de cultes, que cet appareil mal entendu de Religion pût attirer les bénédictions du ciel : aussi la principale confiance étoit-elle en l'eau dont j'ai parlé; on en avoit envoyé chercher, on l'apporta, on la remua, les oiseaux parurent, ils dévorerent les insectes, & bientôt le fléau cessa. Raisonnez là-dessus comme il vous plaira. Ces oiseaux se nomment *Zémarmar*. Nous eûmes le plaisir de les voir arriver en grosses troupes : mais nous n'eûmes pas celui d'être témoins de leurs terribles exécutions, car il étoit tard, & après nous être reposés une partie de la nuit nous partîmes avant le jour.

Depuis Smyrne nous avions toujours marché pendant trente lieues dans des

plaines également agréables & fertiles: mais enfin nous trouvâmes ce jour-là des montagnes où les chemins étoient fort difficiles, & le lendemain nous nous retrouvâmes dans des campagnes encore plus belles. Je vis en passant beaucoup d'inscriptions Grecques : mais nos conducteurs qui marchoient fort vîte, ne me donnoient pas le temps de les lire; j'en lus quelques-unes à demi, & il me parut que c'étoit des épitaphes.

L'onzieme jour de notre voyage nous arrivâmes à un passage dangereux au pied d'une petite montagne couverte d'arbres : les voleurs y ont souvent pillé les caravanes, & dévalisé les voyageurs; ce lieu se nomme *Hamamelou-Bogaz*, comme qui diroit le passage étroit de Hamamelou. Là, notre petite troupe se mit sous les armes, & fit diverses décharges pour avertir les voleurs, s'il y en avoit dans le voisinage, qu'il n'y avoit rien à faire pour eux, & qu'on ne les craignoit pas: nous étions braves, nous aurions été deux cens contre dix. Après cette inutile bravade, on alla camper sur le bord d'un très-beau ruisseau, honoré comme les autres du nom de fleuve. Une petite caravane de chameliers y arriva un peu après

nous, & ce fut de ces nouveaux hôtes que j'appris une nouvelle maniere de boulanger. Quelques-uns d'eux commencerent à mettre la main à la pâte, & faire sans four du pain pour leur dîner. Ce pain se fait en moins de rien : la pâte étant faite & bien pêtrie, ils en prennent un petit morceau qu'ils étendent sur une platine de fer sous laquelle il y a du feu ; quand elle est à demicuite d'un côté, ils la tournent de l'autre; ils la laissent se cuire pendant quelques momens, & leur pain est fait. Il est fort mince, on le plie comme l'on veut, on y enferme son fromage, sa viande, ses œufs, il sert de plats, d'assiettes, & même de serviettes pour essuyer les doigts; cela vous dégoûte, mais je vous assure qu'en caravane tout cela est bon. Quoique je fusse avec de riches marchands, nous avions un autre mets qui n'étoit guere plus ragoûtant, & que nous mangions cependant avec délices. Après le repas, on gardoit les restes du pain; & quand on trouvoit l'occasion d'acheter d'un certain lait aigre qu'on appelle *laban*, on le mêloit avec plus de moitié d'eau dans un bassin de cuivre étamé, on y jettoit ces morceaux de pain moitié gras, moitié moisis, &

tout cela faisoit un potage rafraîchissant que nous trouvions de grand goût : tant il est vrai que la faim est le meilleur de tous les assaisonnemens. Pour le ris, on ne le fait pas en bouillie, on le laisse en son grain, qui s'enfle dans l'eau bouillante; on l'en tire dès qu'il est devenu tendre, ou qu'il l'a bue; on verse dessus un peu de graisse, de beurre ou d'huile cuite avec un peu d'oignon, on le laisse mitonner : c'est un mets excellent qu'on nomme *pilau*; on en sert aux tables des plus considérables de l'Empire, & même à celle du Grand-Seigneur. A vous dire vrai, je crois qu'il est plus délicatement assaisonné, & fait plus proprement que celui dont nous usions; mais je ne crois pas qu'on l'y mange avec plus d'appétit & tant de plaisir : ne trouvez-vous point en cela un peu de sensualité ?

Le douzieme jour nous arrivâmes à Balmamont, qui est un des riches Timars du favori du Grand Seigneur. Y ayant trouvé une belle prairie & beaucoup d'eau, nous y demeurâmes tout le jour suivant, & on laissa vivre nos bêtes à discrétion dans ces prés à deux sols par tête.

Le seize nous trouvâmes, à un petit

village nommé *Capicadoukam*, quatre ou cinq voleurs empalés : jamais je n'avois vu un tel ſpectacle ; c'eſt en vérité quelque choſe d'horrible, & j'en frémis encore. Ils étoient chacun plantés ſur leur pal, qui paſſoit aux uns par derriere le dos, aux autres par la poitrine vers le cou. Quoique le pal, lorſqu'on l'enfonce, rompe néceſſairement les boyaux & le diaphragme, on vit quelquefois un ou deux jours dans ce ſupplice ; & des gens m'ont dit qu'après tout, ces malheureux ne ſe plaignoient que de la ſoif extrême qu'ils endurent : vous ſçavez qu'on dit la même choſe en France des criminels qui expirent ſur la roue.

Nous eûmes un ſpectacle plus agréable dans ce même endroit, ce fut une groſſe caravane d'Egypte qui portoit au Sultan le tréſor des oiſeaux de proie : c'eſt de ce nom précieux qu'on appelle le tribut annuel que cette province d'Afrique paie aux plaiſirs du Grand Seigneur. Il y en avoit une très-grande quantité ; tel homme monté ſur ſon mulet en portoit juſqu'à quatre ou cinq ; ils en avoient ſur le poing, ſur les bras, ſur les épaules. Le Sangak qui conduiſoit la troupe, étoit renfermé dans ſa litiere, ſuivi & précédé de ſes domeſti-

ques : un Maure monté ſur un chameau, battoit devant lui à coups lents une eſpece de tambour ou de timbale : les grands Officiers de la Porte ſe diſtinguent dans leur marche par cette marque d'honneur.

De-là nous nous rendîmes à Ladik, qui eſt une des anciennes Laodicées ; les inſcriptions grecques qui s'y liſent, les colonnes & les tables de marbre renverſées & ſemées par-tout, annoncent qu'elle fut autrefois une ville conſidérable : elle n'eſt fameuſe aujourd'hui que par la déteſtable apoſtaſie de ſes habitans. Il n'y a pas quarante ou cinquante ans qu'ils étoient tous Chrétiens du rit grec, & qu'un beau jour, ou pour mieux dire, qu'un malheureux jour, ils s'accorderent tous enſemble à renier la foi, & à embraſſer le Mahométiſme : il n'y eut que deux ou trois familles qui tinrent ferme contre la défection générale.

Je ne trouvai rien de curieux ni à Caraponger ni à Héraclée ; mais nous approchions d'*Iconium*. Je deſirois voir cette ville, célebre dans les Actes des Apôtres. Nos marchands l'éviterent, & pour ne point payer le tribut qu'on exige des Chrétiens dans toutes les villes,

villes, quand ils n'y demeureroient qu'un ſeul jour, & pour ne point s'expoſer à quelque avanie dans un pays où une caravane auſſi nombreuſe que la nôtre auroit pu réveiller l'avarice des Miniſtres Turcs.

Le vingt-cinq & le vingt-ſixieme jour nous traversâmes des montagnes & des vallées épouvantables, & nous gagnâmes les bords d'un fleuve qu'on paſſe à gué quantité de fois; on l'appelle en turc *Herkeakir*, c'eſt-à-dire, les quarante paſſages, comme ſi on le paſſoit quarante fois. Nous paſsâmes enſuite une montagne fort haute, d'où nous deſcendîmes dans une vallée profonde, toute couverte de pierres & de rochers.

Le vingt-huitieme jour, après avoir paſſé le fleuve Cydnus, renommé par le danger qu'y courut Alexandre, & par la mort de l'Empereur Frédéric, nous vînmes à Adena. C'eſt dans cette ville que s'opéra, par l'interceſſion de la ſainte Vierge, ce miracle ſi célebre dans toute l'Aſie. Le Diacre Théophile s'étoit donné au démon, & avoit ſigné ſa donation de ſon ſang. Le terme expiré, le tyran de l'enfer voulut ſe mettre en poſſeſſion de ſa conquête; mais la Reine des cieux la lui arracha d'entre

les mains, & le força de rendre cette ſacrilége obligation. Ce pénitent d'Adena devint dans la ſuite un grand Saint, dont l'Egliſe révere la mémoire. Adena eſt une ville fort jolie & aſſez commerçante, ſur-tout en cire, en ſoie & en coton.

Nous paſsâmes à Maſis le Gehan, ou l'ancien Sarus, & le trentieme jour nous deſcendîmes une montagne qui fait partie du mont Taurus. Vers l'extrémité de cette montagne on trouve, dans un paſſage fort étroit, une porte d'une ſtructure fort ancienne, qu'on nomme *Caraulac Capi*: c'eſt une de ces piles ou portes célebres de la Cilicie, par leſquelles ſeules on peut entrer dans la Syrie. Un Fort bâti dans cet endroit en feroit le boulevart, & arrêteroit & feroit périr de groſſes armées.

A quelque diſtance de-là nous trouvâmes Payas, qui pourroit bien être l'*Iſſus* des Latins. Les Grecs & les Maronites y ont chacun leur Egliſe, les Arméniens ont emprunté celle des Maronites; & comme ils ſont plus riches & plus puiſſans qu'eux, ils s'en ſont preſque rendus les maîtres. Nous fîmes encore cinq ou ſix milles, & nous allâmes camper dans des prairies fort maréca-

geuses, près d'un château bâti sur la pente d'une haute montagne qui regne le long de la mer. Là je quittai la caravane, & comme nous n'étions qu'à deux lieues d'Alexandrette, j'y arrivai le soir même.

Alexandrette, que les Turcs appellent *Scandarone*, n'étoit, il y a cinquante ou soixante ans, qu'un amas de chaumines; mais depuis qu'on en a fait le port d'Alep, on y a beacoup bâti, & c'est maintenant un gros bourg: il y a des Vice-consuls de France, d'Angleterre & de Venise. Les François y ont une jolie Eglise. Je crois que c'est-là qu'Alexandre livra bataille à Darius, & que ce lieu doit à cette mémorable journée le nom d'*Alexandrette*. On trouve dans la campagne un Fort autrefois bâti par Godefroy de Bouillon; du moins le juge-t-on ainsi, parce qu'on y voit encore les armes de Lorraine. Il y a quelque temps qu'un Bacha avoit commencé d'y élever une forteresse, sous prétexte de se défendre contre les corsaires; mais la Porte n'approuva pas ce projet, & lui envoya ordre de raser & de détruire ce qui en étoit déjà fait.

L'air est fort mal-sain à Alexandrette, & sur toute la côte; on ne sçauroit y de-

meurer même un jour ſans être incommodé, & ſans contracter des maladies dont on a peine à revenir ; bien des gens en meurent en très-peu de jours, & ceux qui en ſont quittes à meilleur marché, ſont tourmentés pendant un ou deux mois de fievres malignes d'une eſpece inconnue en Europe ; les plus fortes complexions en ſont altérées. On ſe fait cependant quelquefois à cet air, mais après tout, on n'y voit guère de vieillards : ce qui eſt admirable, c'eſt que ſi on demeure ſur la mer dans un vaiſſeau, on n'eſt point incommodé. C'eſt à Alexandrette que nos marchands, pour porter des nouvelles à leurs correſpondans d'Alep, ſe ſervent de ces fameux pigeons de Bagdad, les plus prompts & les plus rapides meſſagers de l'univers : ils font en trois heures ce que nos cavaliers ne font qu'en trois jours.

La caravane vint me reprendre la nuit en paſſant ; nous marchâmes à Beilom, où l'air, les eaux, le vin, tout eſt bon. Pour abréger la route nous laiſſâmes Antioche ſur notre gauche, & nous choisîmes notre gîte auprès d'un beau ruiſſeau, que les Turcs appellent *Saouq ſou*, c'eſt-à-dire, eau froide. Effectivement l'eau en eſt extrêmement fraîche.

Le trente-quatrieme jour, après avoir passé le fleuve Arefin, nous arrivâmes à la montagne que saint Siméon Stylite a sanctifiée par sa pénitence : elle porte encore aujourd'hui son nom, & les Turcs l'appellent *Giabal Scheyks Semaon*, c'est-à-dire, la montagne de S. Siméon. Ceux qui m'environnoient, ignoroient l'origine de ce nom ; je la leur appris en leur racontant l'histoire du Saint. Ils l'écouterent avec joie, & me donnerent mille bénédictions pour leur avoir fait ce plaisir. Vous voyez, mon Révérend Pere, qu'on passe ici pour sçavant à peu de frais. Vous ne sçauriez croire combien ces peuples sont ignorans, surtout en matiere de religion : jugez-en par ce trait. Un Grec me dit un jour fort sérieusement, qu'on pouvoit faire pénitence de ses péchés après la mort. La proposition vous paroît extravagante ; la preuve qu'il en apporta ne l'est pas moins. N'est-il pas vrai, dit-il, qu'aussi-tôt que Judas eut vendu Jesus-Christ il alla se pendre ? Cela est vrai, lui répondis-je. Et pourquoi le fit-il ? N'est-ce pas, ajouta-t-il, parce qu'il étoit convaincu que s'il se trouvoit dans les limbes lorsque Jesus-Christ y descendroit, & qu'alors il lui demandât pardon

de ſon crime, il l'obtiendroit, & iroit dans le ciel jouir de la gloire avec les ames des ſaints Peres ? Ce n'eſt pas tout, me dit-il encore ; Jeſus-Chriſt qui ne vouloit pas lui pardonner, permit que la branche de l'arbre à laquelle il s'étoit pendu, penchât preſque juſqu'à terre, de maniere qu'il ne pouvoit pas être étranglé, & il demeura en cet état juſqu'après la réſurrection du Sauveur : alors la branche ſe redreſſa, & il mourut. Je ſuis ſûr que vous ne vous attendiez pas à ce dénouement ; ni moi non plus ; & je vous avoue que cette hiſtoire me fit rire, & que je demeurai ſans réponſe.

Revenons à l'inimitable Stylite : le lieu qu'il avoit choiſi eſt en été comme une fournaiſe ardente. Je ne fis qu'y paſſer, & toute la peau de mon viſage fut enlevée par la violence de la chaleur. En hiver c'eſt le regne des frimats, des neiges & des vents, & cependant ce Saint y a paſſé quatre-vingt ans, expoſé à toutes les injures de l'air, ſur le haut d'une colonne ſi étroite qu'on ne pouvoit s'y coucher tout de ſon long, jeûnant toute l'année, paſſant les Carêmes entiers ſans boire & ſans manger, ayant eu pendant long-temps à la jambe un ulcere plein de vers, qui lui cauſoit des

douleurs extrêmes, & faisant tous les jours plus de mille prosternations pour adorer Dieu. Je ne suis pas surpris après cela des conversions innombrables qu'il opéroit. Un prédicateur qui du haut d'une pareille chaire annonce des vérités qu'il autorise par ses exemples, est bien capable de faire impression sur l'esprit & sur le cœur de ses auditeurs.

De cette montagne nous descendîmes dans des campagnes vastes & fertiles, qui nous conduisirent au terme de notre voyage, & le trente-cinquieme jour nous arrivâmes à Alep. C'est de-là que j'ai l'honneur de vous assurer du profond respect avec lequel je suis, &c.

EXTRAIT

De la lettre d'un Missionnaire de Damas au Pere Procureur des Missions du Levant.

MON RÉVÉREND PERE,

P. X.

J'étois à Seyde sur le point de partir pour Damas, selon l'ordre que j'en avois reçu de mes Supérieurs, lorsque ma destination changea; je fus obligé de prendre une autre route, & d'aller passer quelques mois dans les montagnes de l'Anti-Liban. Comme le Patriarche des Maronites devoit faire bientôt publier le Jubilé dans toute l'etendue de son Patriarchat, on crut que je pourrois aider nos Missionnaires qui alloient être extraordinairement occupés. Quoiqu'on m'eût beaucoup vanté le séjour de Damas, je vous avoue, mon Révérend Pere, que je sentis plus de penchant pour les montagnes; c'est-là que l'on peut dire avec vérité que l'on sert Dieu pour lui-même &

avec un parfait désintéressement. La délicatesse n'a aucune part à la vie qu'on y mene, & l'amour propre ne sçauroit se retrouver dans les fonctions qu'on y exerce. J'étois charmé d'ouvrir par-là ma carriere, & de consacrer par une si pénible Mission les prémices de mon apostolat.

Pour m'y préparer, on m'envoya à notre résidence d'Antoura : dès que je fus arrivé, je me mis à étudier l'Arabe. Je le fis avec application, & même avec avidité, & bientôt j'en sçus assez raisonnablement pour ne pas être tout-à-fait inutile. Cependant comme j'étois encore bien neuf dans une langue étrangere & difficile, & que j'en ignorois les délicatesses, je m'imaginois que je n'aurois autre chose à faire dans ces montagnes qu'à pratiquer la patience : mais j'appris par mon expérience qu'il est bon de s'abandonner aveuglément à la conduite de la Providence, & que pour peu que l'on ait de bonne volonté, on trouve toujours du bien à faire. Le zèle peut suppléer à tout. On proportionna mes emplois à mes talens. Tandis que nos Peres alloient avec des fatigues incroyables faire de tous côtés des excursions évangéliques pour engager les Fideles à

profiter de la grace annoncée, on me chargea d'instruire la jeunesse des vérités de notre sainte Religion ; & des enfans grossiers & ignorans furent la portion chérie du troupeau qu'on me confia. Ce n'est pas à la vérité ce qu'il y a de plus brillant dans le ministere, mais c'est peut-être ce qu'il y a de plus essentiel : ainsi en ont pensé les Ignaces & les Xaviers nos peres & nos maîtres, & je ne crains point de le dire, si cet exercice n'étoit pas quelquefois un peu négligé, certaines Missions ne feroient pas tant de bruit, mais elles feroient souvent plus de fruit ; quoi qu'il en soit, j'avois part au bien qui se faisoit, j'étois content. Je commençai d'abord par me prescrire dans mes instructions une méthode facile, nette, précise, & Dieu bénit ce travail. Je parcourus différens villages ; j'y assemblai les enfans, je trouvai par-tout peu de lumieres, mais beaucoup de docilité. Au reste je comptois n'avoir sous ma direction que la tendre jeunesse : mais les peres & les meres destitués de tous secours spirituels, n'étoient pas plus éclairés que leurs enfans, & ils avoient plus besoin de catéchistes que de prédicateurs. Par-là mes fonctions furent plus étendues : mon travail augmenta, & je

devins, sinon l'homme universel, du moins l'homme nécessaire de la Mission. Mais, graces en soient rendues au Pere des miséricordes, je fus en état de faire face à tout, & le succès surpassa mes espérances.

Des villages, je me transportai dans les cabanes : là recommencerent mes occupations. Cette distinction de villages & de cabanes vous surprend sans doute : je vais vous expliquer ce mystere. C'étoit le temps auquel on commençoit de travailler aux soies. Quand une fois cette saison est venue, la plupart de nos montagnards quittent leurs habitations, & se retirent à la campagne dans des jardins remplis de mûriers blancs, uniquement destinés à la nourriture des vers à soie : c'est dans ces vastes jardins que chaque famille dresse sa cabane faite de branches d'arbres de 15 à 20 pas en longueur sur 6 à 7 en largeur. Ils nourrissent dans ces cabanes quantité de vers à soie qu'ils mettent sur des especes de claies faites de joncs & de roseaux à cinq ou six étages les unes sur les autres. Ces compartimens occupent toute la cabane, à la reserve de deux chemins étroits pratiqués à droite & à gauche pour porter à manger aux vers, ce qui se fait réguliérement

deux fois le jour, à six heures du matin & à six heures du soir.

Un jour que j'étois à la porte d'une de ces cabanes, le maître à qui elle appartenoit me pria d'y entrer, & d'y donner ma bénédiction: je n'étois pas encore fait aux mœurs du pays; j'eus quelque répugnance à faire cette cérémonie; un de nos Peres avec qui j'étois lorsqu'on m'adressa la parole, s'apperçut de mon embarras, & me dit que les Maronites avoient une si haute estime des Missionnaires, que si quelqu'un d'eux n'étoit venu les visiter, & bénir leurs cabanes dans le temps des soies, ils augureroient mal de leurs travaux. Ce discours m'enhardit, j'entrai, & je fis ce qu'on souhaitoit de moi. J'avois souvent visité nos manufactures en France, & jamais aucun ouvrier ne m'avoit fait pareille proposition. Pardon, mon Révérend Pere, je ne me rappellois pas en ce moment l'oracle de Jesus-Christ, qui nous assure qu'on trouve quelquefois plus de foi chez les étrangers que parmi les enfans d'Israël. Après avoir prié Dieu selon la coutume, j'examinai cette petite maison bâtie à la hâte, & je la trouvai faite avec beaucoup d'industrie: les vers à soie sur-tout attirerent ma curiosité, &

fixerent mes regards. Je remarquai qu'ils étoient immobiles, & qu'ils tenoient la tête élevée. J'en demandai la raison à celui qui présidoit aux ouvrages; il me fit entendre que ces vers étoient dans leur premier jeûne, qui duroit environ trois jours; qu'ils avoient encore deux autres jeûnes à passer, que ces jeûnes ne seroient pas de si longue durée que le premier; qu'après le troisieme ces vers s'attacheroient à de petits faisceaux d'épines, & que sur ces faisceaux ils fileroient leurs soies: c'étoit un homme du métier, je le crus sur sa parole, & je ne jugeai pas à propos de pousser plus loin mes questions.

C'est ainsi que les Chrétiens des montagnes s'occupent pendant deux ou trois mois de l'année à cultiver ce qui fait leurs plus grandes richesses, c'est-là proprement le temps de leur récolte, & c'est pour les Missionnaires le temps d'une abondante moisson. Au reste ces Missions sont extrêmement pénibles, & ces premiers essais de mon zèle m'ont fait sentir la vérité de ce que j'avois entendu dire autrefois en France à un de nos Peres: que les croix sont par-tout l'apanage de l'Apostolat, & qu'on a beaucoup à souffrir ailleurs qu'au Maduré & qu'en Canada.

Ces cabanes ſont ſouvent fort éloignées les unes des autres ; quelquefois même elles ſont placées ſur des rochers eſcarpés & preſque inacceſſibles. Le croiriez-vous, mon Révérend Pere, c'eſt-là où la charité de Jeſus-Chriſt porte avec plus d'ardeur nos ouvriers évangéliques : ils comptent pour rien les plus accablantes fatigues, quand il s'agit d'établir ſolidement le Royaume de Dieu parmi tant de gens dont il ſemble que le Ciel nous ait particuliérement confié les ames. Hélas ! ſans nous, ils n'entendroient jamais parler de la Religion, & environnés de Nations infideles, peut-être retomberoient-ils dans l'infidélité. Nous ne les quittâmes que quand ils quitterent la plaine pour retourner dans leurs montagnes, & nos travaux ne finirent qu'avec les leurs.

A peine cette Miſſion fut-elle achevée, que mes Supérieurs m'en deſtinerent une autre, & me firent l'honneur de m'aſſocier à un Confeſſeur de Jeſus-Chriſt. C'étoit un Miſſionnaire fervent & intrépide, qui allant il y a quelques années en Méſopotamie pour conſoler les Chrétiens de cette Egliſe abandonnée, eut le bonheur & la gloire de ſouffrir la priſon, les fers, & d'autres incommodités

pour la querelle de son cher Maître; quel aiguillon pour mon zèle naissant, mon Révérend Pere!

On nous envoyoit à la découverte d'un pays où nous n'avions encore pu pénétrer jusqu'alors. Pour réussir plus sûrement dans cette sainte entreprise, nous cultivions depuis longtemps l'amitié d'un Chrétien accrédité dans le canton, & c'étoit lui qui devoit nous en faciliter l'entrée, & nous servir d'introducteur auprès de ses compatriotes. Nous eûmes bien de la peine à le gagner: d'abord il paroissoit entiérement éloigné de nous, il ne vouloit point reconnoître Athanase pour le vrai Patriarche, & donnoit aveuglement dans les erreurs du schismatique Cyrille, dont il avoit épousé le parti. Quel obstacle à vaincre! Il falloit l'affectionner à la catholicité avant de l'affectionner aux Catholiques: aussi ne fut-ce pas l'ouvrage des hommes, ce fut l'ouvrage du Tout-puissant. Dieu qui tient en main la clef des cœurs, & qui des pierres sçait, quand il lui plaît, en faire des enfans d'Abraham, changea tellement ce schismatique entêté, qu'il l'engagea à renoncer à ses erreurs, lui & toute sa famille. Revenu dans le sein de l'Eglise, la premiere & la plus sûre

marque qu'il voulut donner de la ſincérité de ſa converſion, ce fut de nous appeller & de nous promettre un libre accès chez ceux de ſa nation. Il nous a depuis tenu parole; il nous a accompagné par-tout, & toujours il a exhorté ceux qui l'environnoient à nous écouter favorablement.

Quand le moment heureux marqué par la Providence fut arrivé, nous partîmes avec des tranſports incroyables de joie pour aller travailler à cette vigne nouvelle : nous prîmes les habillemens des gens du pays pour pouvoir paſſer plus librement, & ce fut au commencement de l'année derniere que nous nous mîmes en marche. Sur notre chemin nous vîmes de grandes campagnes toutes remplies de coton. En ce pays le coton ne vient point ſur les arbres comme en Amérique : on le ſeme tous les ans, & chaque grain de ſemence jetté en terre pouſſe une tige haute de deux pieds avec quantité de branches, ſur leſquelles croît un fruit de la groſſeur d'une noix. Ce fruit étant mûr, on en tire cinq ou ſix petits grains de ſemence avec le coton blanc comme la neige, & la coque qui l'environne n'eſt pas plus épaiſſe que le parchemin le plus fin.

Nous arrivâmes enfin au terme fortuné de notre Miſſion, après bien des fatigues cauſées & par la longueur du voyage & par les chaleurs qui étoient encore grandes en ce temps-là. C'eſt un pays où il y a pluſieurs gros villages au pied d'une haute montagne que les Arabes appellent *Jabal Chek*, c'eſt-à-dire la montagne du Vieillard, parce que pendant toute l'année elle eſt toujours couverte de neige: vous ſentez l'alluſion. A notre arrivée nous allâmes droit chez ce brave Chrétien, ſur lequel nous comptions beaucoup. Nous ne fûmes pas trompés, il nous reçut avec des démonſtrations de joie & une effuſion de cœur qu'il eſt difficile d'imaginer : il étoit preſque nuit quand nous arrivâmes.

D'abord qu'il ſçut que nous étions les Miſſionnaires qu'il attendoit, il accourut avec empreſſement pour nous recevoir à la porte de ſon logis. La premiere choſe qu'il fit en nous abordant, ce fut de nous prendre la main droite, de la baiſer, & de la porter ſur ſa tête en ſigne de reſpect : il s'adreſſa enſuite au Pere que j'accompagnois, & il lui parla en ces termes : Pere, que tu ſois le bien venu ; au moment que tu arrivois, je te portois dans mon eſprit & dans mon

cœur ; la bénédiction du Ciel est descendue sur moi & sur toute ma famille par ta présence & celle de ton compagnon que voilà : je compte ce moment pour un des plus heureux de ma vie, puisqu'enfin voici les Anges du Seigneur qui viennent m'honorer de leur visite, & qui apportent dans notre pays l'abondance & la paix. Je loue l'Auteur de toutes choses, & je le remercie d'avoir procuré aujourd'hui un si grand bonheur à ma nation ; entre, Pere, entre dans ma maison, où tu pourras commander, & tu seras obéi. Ces complimens qui nous paroissent avoir quelque chose d'emphatique, sont du goût des Orientaux, & ils ont en Arabe une noblesse, des beautés, des graces que notre langue ne sçauroit rendre. Le Pere y répondit de son mieux, & rendit politesses pour politesses.

Après les premieres civilités on nous conduisit dans un grand appartement où étoient assemblées plusieurs personnes, qui, à l'exemple du Pere de famille, vinrent tous nous baiser la main. Nous remarquâmes parmi ces Chrétiens un jeune enfant de cinq ans qui s'approcha de nous, se mit à genoux, & nous demanda notre bénédiction : nous fûmes surpris de voir tant de sagesse dans un

âge encore si tendre. Cet enfant avoit été nommé Jean au Baptême, & *Richesses de Dieu* étoit son surnom. La coutume est parmi les Arabes qu'aucun enfant mâle ne porte le nom de son pere; le chef de la famille en impose un autre que le sien à l'enfant nouvellement né; alors le pere de l'enfant perd son surnom, & n'est plus appellé que pere de tel, par exemple, *pere de Richesses de Dieu.*

Richesses de Dieu étoit un de ces beaux caracteres que la nature & la grace semblent avoir formés comme de concert pour le bonheur & la consolation d'une famille chrétienne; à une physionomie heureuse, à une ingénuité charmante il joignoit & un naturel doux & un grand desir d'apprendre. Il nous fit sur la religion plusieurs questions que nous eussions admirées dans un âge plus avancé; il nous conjura de l'instruire, jusqu'à nous causer une espece d'importunité toujours agréable à des Missionnaires qui cherchent Dieu. Je vis bien que dans cette nouvelle Mission j'allois reprendre mon emploi de Catéchiste. Je jettai les yeux sur lui pour m'aider dans mes fonctions; vous verrez par la suite qu'il me servit utilement.

Il y avoit dans la chambre où nous

fûmes introduits, un grand tapis fait de poils de chevre ; nous nous y aſsîmes à la mode du pays Le Pere s'informa de la diſpoſition des eſprits à notre égard: on lui répondit que nous aurions tout lieu d'être contens de notre voyage ; qu'on nous écouteroit volontiers, & que nos inſtructions ſeroient bien reçues. On ſervit enſuite le ſouper ; on apporta un panier de jonc rempli de grands pains plats, & déliés à-peu-près comme du parchemin ; on n'en mange point d'autres à la campagne : le maître du logis nous en diſtribua fort abondamment, & plus que nous n'en euſſions pu manger en quatre jours, c'eſt la maniere des Arabes ; ils prétendent par-là faire connoître qu'ils ſont libéraux, & que l'abondance regne chez eux. Vous allez voir qu'un peu plus de goût & de propreté ne gâteroit rien. Chacun prit ſa place autour du panier ; on ſervit en même temps trois plats de terre en forme de coupes ; le premier étoit rempli de ris ſi mal aſſaiſonné, qu'il n'y a que les Arabes qui en puiſſent manger ; dans le ſecond étoit une eſpece de vin cuit, qui a aſſez de rapport avec le miel ; & dans le troiſieme, il y avoit quantité de morceaux de fromage qui nâgeoient dans de l'huile :

un François délicat auroit été embarraſſé de choiſir. Tout cela fut ſervi ſans nappes, ſans aſſiettes, ſans cuilliers, ſans fourchettes. Pour boiſſon, nous avions de l'eau dans un grand vaſe de terre, où tout le monde buvoit. Voilà le repas de réception & le plus grand régal que nous fîmes pendant la Miſſion; car les Arabes qui ſe contentent de peu, ne font guère de plus grands extraordinaires. Comparez cette vie avec celle de nos Miſſionnaires de France, quelque dure, quelque mortifiée qu'elle ſoit, & vous en ſentirez aiſément la différence. Il eſt vrai qu'après le repas on apporta une pipe de tabac; le maître de la maiſon l'alluma, & nous la préſenta pour fumer. Nous nous en excusâmes le mieux qu'il nous fut poſſible; nous lui fîmes entendre que ce n'étoit point la coutume de notre pays. Il parut ſatisfait de nos excuſes, & il les accepta.

Tandis qu'on fumoit, il nous faiſoit mille queſtions ſur la France, dont il avoit oui raconter beaucoup de merveilles. Nous vîmes entrer une troupe de Chrétiens, qui venoient nous témoigner la joie qu'ils avoient de notre arrivée; ils étoient tous Grecs & Syriens. Leurs démonſtrations nous firent d'autant

plus de plaisir, que nous n'espérions pas d'abord faire chez eux de grands fruits, à cause des mauvaises impressions que leur laissent de nous certains Curés schismatiques qui les visitent de temps en temps, & qui dans leurs visites songent moins à les instruire de la Religion, qu'à les prévenir & à les indisposer contre les Religieux Missionnaires : mais Dieu rendit inutiles, & fit même tourner à notre avantage ces sourdes pratiques du schisme & de l'impiété.

Déjà le bruit de notre arrivée s'étoit répandu, & le lendemain tout le village vint à nous avec confiance. Comme il n'y avoit point d'Eglise dans cette bourgade, nous fûmes obligés de dresser dans une grande salle la chapelle que nous avions apportée avec nous; c'étoit-là où l'on s'assembloit. Le Pere ouvrit la Mission par un discours si vif & si pathétique, que la plupart de ses auditeurs fondoient en larmes. Que ne nous promettoit pas un pareil début? voici l'ordre des exercices. La Priere du matin étoit suivie de la Messe, & la Messe d'un Sermon. Après le Sermon, ces bonnes gens qui étoient avides d'apprendre le chemin du Ciel, se partageoient; les uns alloient au Pere, qui leur faisoit une instruction

familiere, les autres venoient à moi ; je leur expliquois & les points capitaux de la Religion, & la maniere de prier. Je ne sçavois guère d'Arabe, je m'exprimois assez mal ; cependant j'étois écouté. La simplicité de mes auditeurs me charmoit : il se trouvoit parmi eux des gens âgés, qui, après avoir appris le *Pater*, l'*Ave* & le *Credo*, me prioient de les leur faire répéter devant tout le monde, & bientôt ceux qui étoient moins avancés en âge les imitoient. Toute la matinée se passoit dans ces saints exercices. Après dîner, tandis que le Pere alloit visiter les malades & consoler les affligés, j'assemblois mes chers enfans, & je commençois le Catéchisme. *Richesses de Dieu*, à qui j'avois donné des leçons particulieres, faisoit le petit Apôtre ; il se transportoit dans tous les lieux où l'on avoit coutume de jouer ; il haranguoit ses camarades. Le jeu, leur disoit-il, est défendu pendant la Mission ; c'est offenser Dieu de s'y amuser jusqu'au départ des Peres. Dieu donnoit de la force aux paroles de cet enfant Missionnaire : ses compagnons le suivoient. A la tête de sa troupe, il entroit dans la chapelle les yeux baissés, les mains jointes : Pere, me disoit-il, apprends-nous à connoître,

à aimer, à ſervir, à prier le grand Dieu que tu nous prêches. Son exemple inſpiroit à toute ſa ſuite de la modeſtie, de l'attention, de la docilité, & en ce moment je croyois être non pas au milieu d'une troupe d'enfans légers, mais de petits Anges, & ce ſpectacle m'a tiré plus d'une fois les larmes des yeux. Jugez, mon Révérend Pere, avec quelle ardeur, quelle affection, quel zèle je me livrois alors à mes fonctions. A l'inſtruction chrétienne ſuccédoit une prédication; nous finiſſions par la Priere du ſoir, & chacun ſe retiroit en nous donnant mille bénédictions. Chacun ſe retiroit; je me trompe, il en reſtoit pluſieurs qui nous retenoient bien avant dans la nuit, & qui ne pouvoient ſe laſſer d'entendre parler de Dieu. Nous étions ſi accablés, que nous avions à peine le temps de ſatisfaire à nos exercices ſpirituels, & de prendre, couchés ſur la dure, quelques momens de ſommeil. Ah! que des jours ſi pleins nous paroiſſoient couler vîte! malgré les bénédictions abondantes que Dieu répandoit ſur cette Miſſion, nous laiſsâmes cependant l'ouvrage imparfait. Des beſoins plus preſſans obligerent nos Supérieurs à nous rappeller; il fallut malgré

nous

nous, nous arracher à un troupeau si cher, mais nous ne désespérons pas de revenir un jour couronner la bonne œuvre, & y mettre la derniere main. Je ne vous parlerai point des regrets dont on nous honora, des larmes dont on nous arrosa; ce sont de légeres consolations que Dieu ménage quelquefois aux Missionnaires, moins pour les récompenser de leurs travaux, que pour animer leur zèle, & le soutenir.

De retour à Damas, nous n'y fîmes pas un long séjour; & l'obéissance qui nous y avoit rappellés, nous renvoya bientôt dans un village pour visiter quelques familles Chrétiennes qui demandoient depuis long-temps des Missionnaires. C'est en ce lieu que sont les fameuses sources de Damas: il y en a une entre autres qui jette de l'eau en si grande abondance, qu'on croiroit que c'est un grand fleuve qui sort du creux d'un rocher.

Les habitans de ce village sont presque tous Turcs, mais beaucoup plus humains, & moins ennemis des Chrétiens que ceux de Damas: nous l'avons éprouvé par nous-mêmes. Nous allâmes rendre visite au chef de la Bourgade. Il passe pour une des meilleures têtes du pays,

& pour un de ceux qui entend le mieux ſa Loi. Nous en fûmes favorablement accueillis; il nous dit obligeamment, qu'il avoit beaucoup de conſidération pour des perſonnes comme nous, & qu'une des choſes que leur Prophete leur avoit recommandées plus inſtamment, c'étoit de nous traiter avec bonté; qu'au reſte, il nous prenoit ſous ſa protection; que nous pouvions aller en liberté par-tout où nous voudrions, ſans craindre que perſonne dans tout ſon diſtrict oſât nous faire inſulte. Ce langage nous ſurprit, & ce qu'il nous dit de ſon Prophete, nous parut une énigme difficile à deviner. Je vous en donnerai bientôt l'explication. Nous le remerciâmes de ſes bontés, & nous nous ſervîmes avantageuſement de cette permiſſion pour exercer nos fonctions auprès des Chrétiens, & pour avoir un accès facile auprès des Turcs, qui nous recevoient volontiers, & ſembloient nous écouter avec plaiſir : deux même d'entr'eux, nous avouerent que la véritable Religion étoit celle des Chrétiens.

Nous eûmes dans cette petite excurſion, un ſujet de conſolation bien ſenſible : c'eſt un de ces coups de miſé-

ricorde, qu'un Dieu infiniment bon, & qui ordonne tout pour le bonheur de ses élus, ménage quelquefois à certaines ames prédestinées.

Un Surien plus qu'octogénaire, étoit presque perclus de tous ses membres depuis dix-huit ans, & aveugle depuis dix : il avoit une foi ardente & vive; & depuis si long-temps étendu sur le lit de douleurs, toujours il avoit supporté son mal avec une résignation & une patience admirable. Quoique ses infirmités & son grand âge lui fissent sentir qu'il touchoit aux portes de la mort, il se flatoit & disoit même à ceux qui l'environnoient, qu'il ne mourroit point qu'il n'eût eu la consolation de voir quelqu'un des oints du Seigneur. Une si ferme confiance ne pouvoit venir que de quelque pressentiment secret que lui imprimoit l'Esprit Saint. Quoi qu'il en soit, dès que ce bon vieillard sçut notre arrivée : voilà, s'écria-t-il, les promesses du ciel accomplies; c'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez partir en paix votre serviteur. Il nous députa des gens de sa maison, pour nous supplier de nous transporter chez lui, ne pouvant pas venir nous chercher lui-même. Nous y courûmes; nous le trou-

vâmes au milieu d'une nombreuse famille qu'il édifioit par sa constance, & dont il se faisoit respecter par sa vertu. Il nous parla en des termes & avec des sentimens dignes d'une ame vraiement chrétienne ; la Religion, mon Révérend Pere, a par-tout ses héros.

Mon Pere, dit-il, au Missionnaire que j'accompagnois, vous êtes des Anges secourables qui portez par-tout l'instruction, la lumiere & la bénédiction. Depuis bien des années je souhaitois de vous voir, & j'avois toujours espéré que sur la fin de mes jours, j'aurois cette consolation. Je sens bien maintenant que c'est Dieu lui-même qui avoit gravé cette douce espérance dans mon cœur. Mes vœux sont accomplis; je n'ai plus de regret de mourir : vous venez à propos pour recevoir & mes derniers soupirs, & le dernier aveu de mes foiblesses. Animez-moi dans mes combats; faites couler sur moi le Sang de Jesus-Christ; appliquez-moi ses mérites; nourrissez-moi de sa chair, & par les sacremens de la sainte Eglise Catholique, mettez le comble à ma félicité, & le sceau à ma prédestination. Je sens que je suis proche de ma fin. Quel bonheur pour un pécheur comme moi

d'expirer entre vos bras; de pouvoir en expirant remettre ma conſcience entre vos mains, & mon ame entre les mains du Seigneur! Hâtez-vous de me purifier par le Sacrement de pénitence, & aidez-moi à bénir les miſéricordes infinies de notre Dieu.

A ces tendres & touchantes paroles ſes fils & ſes petits-fils qui étoient autour de ſon lit, fondoient en larmes, & je ne pus retenir les miennes. La Religion, mon Révérend Pere, fait quelquefois ſur nous des impreſſions dont nous ne ſommes pas les maîtres. Le Miſſionnaire, auſſi pénétré que nous, l'embraſſa pluſieurs fois, & l'exhortoit à profiter de ce dernier ſecours que le ciel lui offroit, & à conſommer le grand ouvrage de ſa ſanctification. Nous les laiſſâmes enſemble. Le malade lui fit une confeſſion générale, ſouvent entrecoupée de pleurs & de ſanglots. Toute la famille rentra, tous ſe proſternerent; le bon Patriarche les bénit. On le communia. A la vue de ſon Dieu, les tranſports de ſa ferveur & de ſa piété redoublerent. On lui préſenta un crucifix, qu'il baiſoit amoureuſement & les levres collées ſur celles de ſon divin Maître, il expira doucement,

tranquillement dans le baiser du Seigneur. Quelle mort, mon Révérend Pere! J'en fus si frappé, que je ne pus m'empêcher de dire à toute la famille désolée : mes enfans, où la Religion nous trompe, ou vous êtes les fils d'un Saint; & je leur fis remarquer que jamais le schisme & l'infidélité n'offroient de pareils spectacles. On nous rendit mille actions de graces. Nous donnâmes aux autres familles chrétiennes, le temps & les soins nécessaires; mais cet événement singulier fut ce qui signala notre course apostolique; nous ne pouvions nous lasser de l'admirer, & à notre retour, ce fut pendant tout le chemin le sujet de nos entretiens. Mon compagnon m'avoua que jamais en sa vie il n'avoit ressenti une joie plus douce & plus pure, & que ce seul moment ne l'avoit que trop bien payé de ses fatigues passées; je le crus aisément, à en juger seulement par ce qui s'étoit passé dans mon propre cœur.

Un Grec de cette Bourgade qui faisoit voyage avec nous, & qui comme nous, venoit à Damas, me dit que j'avois paru curieux de sçavoir pourquoi Mahomet avoit particuliérement recommandé les Religieux Chrétiens à ses Secta-

teurs : si vous voulez, ajouta-t-il, en sçavoir la raison, & pénétrer à fond ce mystere, je vous adresserai à un habitant de la ville où nous allons, il est en état de vous en instruire; c'est un homme sçavant dans la Loi, fort versé dans l'histoire du pays, & qui volontiers vous fera part de ses lumieres. Il me nomma le Docteur en question; l'avis me parut bon, je ne crus pas devoir le négliger; j'étois bien aise d'éclaircir un point dont j'avois déja oui parler si diversement. Lorsque j'étois encore en France, & que je me disposois à ces Missions, j'avois lu avec attention ce que nos doctes rapportent & de Mahomet, & de l'Alcoran; j'avois lu en particulier l'article de Bayle sur ce Prophete. Je voulus donc me mettre au fait, & mon premier soin depuis mon retour à Damas, a été d'approfondir l'affaire. Voici ce que j'ai découvert par mes recherches.

Je me rendis chez l'homme que l'on m'avoit indiqué : c'étoit un chrétien, & en cette qualité je l'interrogeai avec plus d'aisance & de liberté. Je le mis tout d'abord sur le point d'histoire proposé. Est-il vrai, lui dis-je, que le Prophete des Musulmans leur ait ordonné

de ménager les Religieux chrétiens? Rien n'eſt plus vrai, me répondit-il. Mais, repartis-je, nos François, je dis même ceux qui ſe piquent d'une érudition plus profonde, gardent ſur cela un profond ſilence, & nous n'en découvrons aucun veſtige dans leurs écrits. Cela peut être, dit-il : mais la choſe n'en eſt pas moins certaine, & vous me permettrez de vous dire, qu'avec toute leur ſcience, nous ſommes en ce point plus croyables qu'eux, parce que nous avons des lumieres & des pieces qu'il n'ont pas. Au même moment il tira de ſes papiers un ancien manuſcrit qu'il me montra; il étoit écrit en Arabe, & c'étoit toute l'hiſtoire de Mahomet, racontée fort au long. Tenez, me dit-il, vous ſçavez notre langue, liſez; ſans entrer dans une diſcuſſion inutile, & d'odieuſes comparaiſons, voilà de quoi terminer le différend entre vos François & nous. Je lus ce manuſcrit ou plutôt je le dévorai, & comme je ne voulois pas me contenter de le lire une fois je le priai de me le laiſſer pour quelques jours; il y conſentit de la maniere la plus obligeante. En voici un extrait fidele, du moins quant à ce qui concerne notre queſtion. Si j'y ai

trouvé quelque choſe d'un autre goût, vous ne me pardonneriez pas ſi je le rapportois : cela ſeroit étranger à mon ſujet : je laiſſe ce ſoin à ces auteurs, qui, pour ſe mettre au ton de notre ſiecle, farciſſent leurs livres de mille impiétés, de mille obſcénités, & qui ne reſpectent ni les mœurs, ni la Religion.

Selon ce manuſcrit, Mahomet étoit de la Mecque. Sa naiſſance fut obſcure : comme il avoit des ſentimens élevés, il penſa à ſe tirer de la miſere, & à faire fortune. Trop connu dans ſon pays pour pouvoir s'y diſtinguer, il vouloit paſſer dans une terre étrangere. La famine qui déſoloit ſa patrie, lui en fournit l'occaſion, il la ſaiſit, & ſe joignit à une caravane de ſes compatriotes, qui furent obligés de venir chercher du blé juſques dans le Hauran, parce qu'on n'en trouvoit point ailleurs. Le Hauran eſt à deux journées de Damas du côté du Midi ; c'eſt un canton où les terres ſont extrémement & conſtamment fertiles. Dans les plus mauvaiſes années il y croit toujours du blé en abondance, & ce blé paſſe pour le meilleur qui ſoit dans toute la Syrie. Dans cette contrée il y avoit alors un Reli-

gieux nommé Sergius, homme sévere & régulier, mais entiérement devoué à la secte, & opiniâtrément entêté des erreurs d'Arius, dont il étoit un des plus ardens & des plus zélés défenseurs. Parmi ces étrangers venus de la Mecque, Sergius apperçut le jeune Mahomet; sa physionomie le frappa. Il vit un jeune homme bien fait, & qui avoit dans l'air je ne sçai quoi de noble & de distingué. Ses entretiens le charmerent, il lui trouva de la vivacité dans l'esprit, & il le crut capable de quelque chose de grand. Il se l'attacha, & il lui proposa de le garder chez lui pendant plusieurs années. Quand la proposition n'auroit pas été conforme à ses inclinations, le jeune Arabe l'auroit acceptée par besoin : il se fit donc, non pas le domestique, mais le disciple du Religieux Surien. Naturellement souple & pliant, il parut docile à son nouveau maître; il écouta ses leçons, & il les goûta. Né dans le sein de l'idolâtrie, il en reconnut toute l'inconséquence, & bientôt il abjura un culte grossier & superstitieux : mais il ne sortit d'un précipice que pour retomber dans un autre, & en devenant chrétien, il devint hérétique, & hérétique Arien,

Les Ariens nient la Divinité du Verbe : ils veulent que Jesus-Christ soit une créature parfaite, mais toujours une simple créature. De-là les grandes idées que les Musulmans ont de Jésus-Christ : ils le regardent, non pas comme un Dieu, mais comme un Prophete & comme un très-grand Prophete : c'est la remarque du manuscrit que je cite.

Instruit des vérités du Christianisme, Mahomet forma le dessein d'en instruire sa patrie, & de retirer ses concitoyens de l'abyme de l'idolâtrie où ils étoient plongés. Plein de ce projet qu'il méditoit, il retourna à la Mecque. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il commença à dogmatiser; & il n'eut pas beaucoup de peine à détruire la multiplicité des Dieux.

A la loi Païenne qu'il avoit abolie, il falloit en substituer une autre. Ses premiers succès l'enhardirent, & il eut l'ambition de devenir Législateur. Il étoit naturel qu'il choisît la loi des chrétiens; il en avoit fait profession, & il en avoit une teinture plus que superficielle : mais elle étoit trop répandue dans l'Univers; jamais il ne seroit venu à bout de s'en faire passer pour l'auteur; & encore une fois il

vouloit passer pour Législateur. D'ailleurs il n'y trouvoit rien de capable de frapper des esprits grossiers, & de flatter des cœurs sensuels. Les Juifs ne faisoient plus un corps ni de nation ni de religion; ils étoient errans & dispersés par tout le monde. Il crut mieux trouver son compte chez eux, & il se persuada qu'en se parant de leurs dépouilles, le larcin seroit moins reconnu : il eut donc recours à la loi Judaïque, & il en détacha quantité de pratiques qui composent une partie de la sienne.

Ce n'étoit pas assez d'avoir inventé une nouvelle religion, il falloit l'établir solidement & perpétuer ce grand ouvrage : son éloquence naturelle & le talent qu'il avoit de contrefaire le Prophete, attirerent en peu de temps beaucoup de monde à son parti. Il se trouva cependant des hommes indociles & opiniâtres qui refuserent de l'écouter, & qui prirent la résolution de se défaire du nouveau Dogmatiste. On l'avertit de ce qui se tramoit contre lui. Il se sentoit assez de manége pour être Législateur, mais pas assez de courage pour être Martyr : ainsi il prit le parti de la fuite, & accompagné d'un grand nombre de ses sectateurs, il se retira à Mé-

dine, où il fut reçu comme un homme envoyé de Dieu.

Jusques-là il n'avoit employé que la voie d'exhortation pour introduire sa nouvelle Secte : mais comme les choses n'alloient pas assez vîte conformément à ses desseins, il voulut, pour précipiter les événemens, se servir de la voie des armes; elle lui parut plus courte. Il se mit à la tête de quelques Arabes déterminés, & il marcha contre sa patrie. Il y fit passer au fil de l'épée tous ceux qui s'étoient opposés à son entreprise. Ce coup hardi & heureux grossit ses troupes : bientôt il se trouva à la tête d'une formidable & nombreuse armée; il se rendit maître d'une grande étendue de pays; il parcourut en conquérant les Provinces voisines, & il pénétra jusques dans le Hauran, où il avoit paru quelques années auparavant dans un équipage bien différent. Il y retrouva Sergius son ancien maître : il eut plusieurs conférences avec lui; il en reçut de nouvelles instructions. Ces pour-parlers allarmerent ses disciples, ils en prirent ombrage; & comme Sergius étoit un homme dur & austere, ils appréhenderent qu'ils n'engageât leur chef, à qui ils avoient juré une obéissance

aveugle, à leur imposer des loix trop onéreuses. Cette crainte, peut-être mal fondée, leur fit prendre un parti violent dont Sergius fut la victime, & ils l'égorgerent pendant la nuit. L'histoire remarque que les auteurs du meurtre avoient fait auparavant une débauche dans laquelle il s'étoient enivrés ; que c'est la principale raison pour laquelle Mahomet a défendu le vin, dont il croyoit que l'excès avoit donné occasion à une action si détestable. Le manuscrit ajoute que pour honorer la mémoire de Sergius, dont le Législateur avoit reçu tant de bons offices, il avoit recommandé les Religieux chrétiens à ses sectateurs.

Voilà ce que j'ai lu de mes propres yeux, & ce systême paroît assez vraisemblable. Seroit-ce donc là le fameux testament dont parle Bayle à l'article de Mahomet, & sur lequel dans ses notes il fait une longue dissertation? Je ne sçaurois le croire. Il dit que ce manuscrit fut apporté de l'Orient par le Pere Pacifique Scaliger Capucin, traduit en Latin par Gabriel Sionita, imprimé à Paris en 1630, à Rostoch en 1638 & à Hambourg en 1690 & que l'original trouvé dans le Monastere des

Religieux du Mont-Carmel, a été mis à la Bibliotheque du Roi. Il ajoute que les ſentimens des plus habiles critiques ſont partagés ſur l'autenticité de cette piece; que Grotius, Voetius, Beſpiers, & pluſieurs autres ſçavans miniſtres la croient ſuppoſée; que Saumaiſe, Hinkelman & Ricault la croient légitime. Il ne me convient point d'entrer dans ces conteſtations. Comme la piece dont je parle eſt une piece toute différente de ce teſtament vrai ou prétendu, je m'en tiens à ce que j'ai lu; & je ſuis perſuadé qu'Elmacin avoit vu quelque manuſcrit ſemblable, puiſqu'il raconte, en écrivant la vie de Mahomet, que ſelon les hiſtoires que les Chrétiens ont en main, ce Légiſlateur leur fut & favorable & affectionné; ce ſont ſes propres termes, que rapporte M. Saumaiſe : *Narrat Almachinus in vita Mahumedis ex hiſtoriis Chriſtianorum, addictum illum fuiſſe Chriſtianis & benevolum.* Je finis par ce petit trait d'érudition. Il eſt permis à un Jéſuite Miſſionnaire de s'en mêler, ſurtout quand il s'agit de l'honneur & de la gloire de la Religion, je ſuis, &c.

Pour confirmer ce que vient de dire le Miſſionnaire de Damas, de la tolérance des Turcs inſtruits, & du reſpect

qu'ils ont pour le Christianisme, on ne trouvera pas mauvais qu'après cette lettre nous donnions au Public la lettre qu'écrit à sa sœur un Missionnaire de Constantinople au sujet d'une cérémonnie de Religion qui se fait tout les ans avec éclat au milieu même de cette capitale de l'Empire Ottoman.

MA TRÈS-CHERE SŒUR,

Je connois trop votre zele pour la Religion & l'intérêt particulier que vous prenez à tout ce qui la regarde, pour ne pas vous faire part avec empressement de l'édifiant & touchant spectacle dont je viens d'être témoin. Le croiriez-vous, ma très-chere Sœur? au milieu même de Constantinople les Catholiques font des processions solemnelles aussi tranquillement & aussi librement qu'au milieu de Paris. Je vais vous raconter tout simplement ce que j'ai vu. Au reste le merveilleux de cette cérémonie, toute auguste qu'elle est, ne consiste pas tant dans sa magnificence, que dans la liberté avec laquelle elle se fait, & dans le respect dont les Turcs même qui la voyent paroissent pénétrés.

Nous avons chez nous une confrerie

de sainte Anne, qui est établie depuis cinq à six siecles, & qui a passé dans notre Eglise depuis trente ou quarante ans : c'est une antiquité respectable. Cette confrerie a des priviléges assez singuliers. Les Confreres ont droit de chanter l'Evangile avec une étole comme les Diacres, & de prendre du vin dans des vases le jour de Pâques; après avoir communié. Elle n'étoit autrefois composée que des plus notables Catholiques du pays; mais depuis plusieurs années, MM. les Négocians François & Vénitiens y sont entrés & lui donnent un nouveau lustre; cette circonstance est remarquable. Ordinairement dans le Christianisme ces sortes d'établissemens de piété s'affoiblissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine, & la succession des années n'a servi qu'à relever l'éclat de celui-ci.

Elle possede un riche trésor qu'elle a toujours conservé malgré toutes les révolutions arrivées & dans cette ville & dans cet Empire. Ce trésor est une épine de la couronne qui fut mise sur la tête de Jesus-Christ. Cette précieuse Relique est vérifiée par les certificats & les pieces les plus authentiques & c'est elle qui a donné occasion à la

procession dont je vous parle. Cette procession se fait depuis long-temps la nuit du Samedi saint au jour de Pâques. En voici tout l'ordre & l'arrangement.

Elle sortit de notre Eglise vers les deux heures du matin, & n'y rentra qu'à quatre : jugez du tour qu'elle fit. Une nombreuse troupe de violons, de hautbois, de trompettes, de cors de chasses choisis dans les Palais des Ambassadeurs, marchoit à la tête, & faisoit retentir toute la ville du bruit des instrumens. Tout cela précédoit trois riches bannieres qui étoient environnées & éclairées par une vingtaine de torches allumées. Les bannieres étoient suivies de tous les confreres, au nombre d'environ deux cens qui marchoient deux à deux, & qui portoient tous un flambeau. Leur habillement consiste dans une espece d'aube d'une toile blanche & fine. Il y avoit au milieu des rangs, à une distance raisonnable, deux chœurs de musique à la façon du pays, qui ne laisse pas d'avoir quelque chose d'assez harmonieux & d'assez agréable : ils se répondoient l'un à l'autre, après avoir laissé aux instrumens le temps de se faire entendre.

Paroissoit ensuite un autel portatif

magnifiquement orné, entouré d'une cinquantaine de cierges, & de presqu'autant de flambeaux. Sur cet autel s'élevoit une résurrection, dont le travail m'a paru assez beau lorsque je l'ai examiné de près. C'est une image de Jesus-Christ ressuscité, qui est placée dans une espece de rotonde, dont le dôme est soutenu par plusieurs colonnes. Le tout est d'argent, & a dû coûter beaucoup. On voyoit autour de cet autel huit gros fanaux dorés & ornés de sculpture, tout cela faisoit un très-bel effet.

Venoit après cela le Clergé composé des Cordeliers, des Recollets, des Trinitaires, des Dominicains, tous en chappes, & des Jésuites en menteaux longs.

Le dais, qui est d'un beau damas blanc à grandes fleurs d'or avec une magnifique crépine, étoit porté par le Prieur & les trois principaux officiers de la confrerie habillés de blanc comme le reste des confreres. C'étoit moi qui avois l'honneur de porter la sainte épine, & j'étois en chappe avec une écharpe brodée d'or. Cette Relique qui consiste en une petite branche revêtue d'or, est enfermée dans une coupe de cristal, dont le couronnement & le pied sont de

vermeil. Le dais étoit environné de quelques Prêtres en dalmatiques, d'un grand nombre de flambeaux & de quatre confreres qui portoient de grands vases d'argent remplis d'eau-rose dont ils arrosoient continuellement les assistans. Cette odeur mêlée avec celle des parfums qu'on brûloit sans cesse dans plusieurs encensoirs, embaumoient toutes les rues par où l'on passoit, & qui étoient bordées d'un peuple infini. La procession étoit fermée par une vingtaine de confreres, & par les principaux officiers des palais qui tous avoient un flambeau. Il ne faisoit pas le moindre vent, & le ciel étoit on ne peut pas plus serein; jugez si tout étoit bien éclairé.

Tous les Ambassadeurs qui sont ici, sans même en excepter ceux d'Angleterre & de Suede, s'étoient rendus dans différentes maisons pour voir passer cette procession. M. le Marquis de Villeneuve qui est le nôtre, & qui se distingue autant par sa rare & solide piété, que par son zele ardent à soutenir & à étendre la Religion, vint avec Madame son Epouse dans notre église, où la Messe fut chantée en musique. Notre Eglise qui est, à ce que je crois, la plus belle que les Catholiques aient dans tout le

pays, étoit toute tendue de drap d'or & d'argent fournis par le Prieur de la confrerie qui eſt un riche marchand Vénitien.

Les Arméniens, que notre Ambaſſadeur a ſçu intimider par ſon autorité, & qu'il a tellement gagnés par ſes careſſes, qu'on a quelque lieu d'eſpérer de les voir bientôt réunis à nous, avoient demandé avec inſtance que la proceſſion ſe détournât pour paſſer devant une de leurs Egliſes : on leur accorda cette grace d'autant plus aiſément que l'Evêque de cette égliſe eſt Catholique dans le cœur; qu'il n'attend qu'une occaſion favorable pour ſe déclarer entiérement, & qu'il l'auroit déja fait, ſi on ne l'avoit engagé à différer encore quelque temps cette démarche, afin que n'étant point ſuſpect, il pût travailler plus efficacement à la réunion. Il reçut donc la proceſſion lorſqu'elle paſſa devant ſon égliſe : il étoit en chappe & en mitre; pluſieurs Prêtres de ſon clergé l'accompagnoient, & étoient précédés par une cinquantaine de flambeaux. La proceſſion s'arrêta quelques momens. Un de nos Diacres chanta l'Evangile du jour, & l'Oraiſon du Patron de cette Egliſe. Ce Prélat s'approcha; je lui pre-

ſentai la ſainte épine, & il la baiſa. A cette ſtation l'eau-roſe ne fut point épargnée, on la répendoit avec profuſion, & l'on jettoit des fleurs en ſi grande quantité, que je fus obligé de tenir long-temps les yeux fermés. On dit que ſur le paſſage les Turcs même en jeterent beaucoup par leurs fenêtres. Comme je ne l'ai point vû, je ne puis vous garantir la vérité de ce fait.

Voilà, ma très-chere Sœur, une cérémonie qui, ſans doute, vous ſurprendra. Je ſuis bien perſuadé que vous ne vous ſeriez jamais imaginée que la Religion eût une plus grande liberté parmi les Turcs qu'en Angleterre & en Hollande. Tout ſe paſſa avec une piété & une modeſtie qui ſurpaſſent de beaucoup celles de toutes nos proceſſions d'Europe; & les Chrétiens, quelquefois ſi diſſipés au centre du Chriſtianiſme ſe font un devoir de paroître plus recueillis ſous les yeux de l'infidélité, pour donner une plus grande idée & de la Majeſté du Dieu qu'ils adorent, & de la ſainteté de la Loi qu'ils profeſſent. Je ne doute pas que cette petite relation ne vous faſſe plaiſir, & à tous ceux qui s'intéreſſent à la gloire de notre ſainte Religion. Je ſuis, &c.

LETTRE DU P. GURYNANT.

De Damas, le 4 Novembre 1739.

Un ſoulevement général arrivé dans cette ville, a été ſur le point de cauſer la ruine de notre Miſſion, & nous a attiré les plus cruelles vexations de la part des Turcs & des ſchiſmatiques. Il prit naiſſance ſur la fin de l'année 1738. Soliman Bacha ayant été employé dans la guerre que le Grand Seigneur avoit avec l'Empereur, on lui donna pour ſucceſſeur Huſſem Bacha. Cet Officier, accoutumé à piller dans les villes qu'il avoit gouvernées, telles que Tripoly, Alep, &c. comptoit d'accroître conſidérablement ſes richeſſes dans ce nouveau gouvernement. Mais il ne connoiſſoit pas le génie des habitans de Damas, qui ſont naturellement fiers, arrogans, & ennemis de toute domination un peu dure. Il le connut bientôt à ſes dépens.

La ſcene commença un Vendredi, je remarque cette circonſtance, parce que ce jour-là eſt chez les Turcs, ce que le Dimanche eſt parmi les Chrétiens. Ils

vont réguliérement à leur Mosquée sur le midi, sur-tout pendant le temps du *Ramadam*, ou de leur jeûne. Leurs *Chaïks* ou leurs Prêtres crierent à l'ordinaire du haut d'une tour faite en forme de clocher, pour inviter le peuple à la priere, & tandis que chacun, occupé au-dehors à se laver & à se purifier, attendoit le moment où il fût permis d'entrer, on ferma tout-à-coup les portes, & les Chaïks s'étant présentés: « Retirez-vous, » dirent-ils, il n'y a point aujourd'hui » de priere, celle qui part d'un cœur » aigri & envénimé n'est point agréable » à Dieu ; allez venger l'honneur du » Prophête, vengez ses loix, & faites » tout ce qu'un saint zele vous inspi- » rera ».

A peine eurent-ils parlé qu'on courut aussi-tôt aux armes ; on n'entendit bientôt dans toutes les rues & les places de la ville que des coups de fusil, & des cris confus d'une populace en fureur. Cependant les Grands s'assemblent, ils vont chez le Muphti pour l'engager à prendre part à cette émeute, & sur le refus qu'il en fait, la porte de sa maison est fracassée, & deux de ses domestiques tombent morts en sa présence. Il ne balance plus, & se laisse entraîner au

au torrent. Les Grands vont de-là aux Tribunaux, & font défenses à toutes les Cours de connoître d'aucune affaire jusqu'à nouvel ordre.

Peu après on vit les Prêtres & le Pontife, les Magistrats & les Grands, marcher dans les rues en habit de cérémonie, tenant leurs mains sur la tête en signe de deuil & de tristesse. Ce spectacle eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis, le peuple en devint plus furieux, & d'abord cinquante à soixante personnes de gens attachés au Bacha furent massacrées.

Le carnage auroit été plus grand, sans que le bruit se répandît que le Bacha s'étoit sauvé de son serrail par une porte dérobée; les esprits se calmerent, & le reste du jour fut tranquille. Le Bacha en fut informé, & dès le soir même il revint à son palais. Il envoya chercher l'Aga des Janissaires & l'Aga des Quapigouls, qui refuserent d'obéir sur l'heure, & qui n'allerent le trouver que le lendemain. Dès qu'ils parurent: « Pourquoi, leur dit le » Bacha en colere, ne contentez-vous » point vos troupes. Je sçaurai bien » vous en faire repentir, qu'on ferme » les portes du palais », On exécutoit

ſes ordres, lorſqu'un domeſtique vint lui dire à l'oreille, que le canon du château étoit braqué contre le palais, & qu'on ſe préparoit à y mettre le feu.

A cet avis il baiſſa le ton, & parla d'accommodement. Les deux Agas parlerent haut à leur tour, & lui dirent qu'il n'avoit point de paix à eſpérer de la part de la Ville, qu'aux conditions ſuivantes. 1°. Qu'il reſtituât les neuf cents bourſes qu'il avoit reçues depuis ſon arrivée à Damas. 2°. Qu'il renvoyât de ſon ſervice une partie de ſes troupes. 3°. Qu'il s'engageât par écrit de ne moleſter perſonne durant le temps de ſon gouvernement. 4°. Enfin, que ce jour-là même il élargît les priſonniers. Il promit ce qu'on voulut, pourvu qu'on mît bas les armes, & qu'on ouvrît les boutiques à l'ordinaire.

Quoique tout parût tranquille, on ne laiſſa pas de part & d'autre de ſe tenir ſur ſes gardes. Bien en prit aux habitans; car trois jours après la parole donnée, le Bacha, ſuivi de quatre mille hommes, entra ſur le minuit dans un fauxbourg, dont il avoit le plus de ſujet de ſe plaindre, & il le mit au pillage, ſaccageant, brûlant les maiſons, & tuant tous ceux qui faiſoient quelque

résistance. L'allarme se communiqua en peu de temps à la Ville, on s'assembla au plutôt, & en si grand nombre, que le Bacha, après la perte d'une partie de ses troupes, n'eut d'autre ressource que de gagner en hâte le Serrail & ensuite la campagne.

Le tumulte ne fut pas moins grand après l'évasion du Bacha. Qu'on s'imagine de quoi est capable un peuple sans frein, violent, indisciplinté, qui n'entend la voix de personne, qui ne suit dans son emportement d'autre guide que sa passion & sa fureur, & qui est ennemi déclaré de tout ce qui porte le nom de Chrétien.

Dès qu'on appercevoit des Chrétiens, on maudissoit leur foi, & on leur attribuoit d'avoir attiré tant de malheurs sur la Ville ; on forçoit leurs maisons, on les pilloit, & ils étoient trop heureux qu'on ne leur arrachât pas la vie : la frayeur causa la mort à plusieurs Dames, & d'autres aimerent mieux périr de la main de ces furieux, que de consentir aux violences qu'on vouloit leur faire. J'ai eu souvent le pistolet appuyé contre ma poitrine, & le sabre levé sur ma tête. Un jour les fenêtres de notre maison furent criblées à coups de

fusil, & les bales tomberent à mes pieds. Une autre fois ils allumerent un grand feu à la porte des Franciscains, pour les brûler dans leur hospice : le feu ne s'éteignit que par une espece de miracle. Je serois infini, si j'écrivois dans le détail toutes leurs cruautés. Je reviens au Bacha.

Le Bacha échappé de la ville alla visiter Naplou, Jérusalem, & les autres villes de son gouvernement, pour lever les tributs accoutumés, & se préparer au voyage de la Mecque. On sçait que tous les ans un grand nombre de Turcs, soit par principe de religion, soit par raison d'intérêt, font le pélerinage de la Mecque, où, selon leur tradition, repose le corps de leur Prophête Mahomet. Damas est le rendez-vous général de l'Empire : on y rassemble les caravanes de Constantinople, de la Turcomanie, de la Perse, sans parler de celles des autres pays les plus voisins.

Quand tout est rassemblé, & qu'on a ramassé les provisions de bouche pour un voyage de plus de deux mois dans des déserts stériles, on se met en route, ce qui arrive réguliérement toutes les années, quinze jours après le Ramadan. Le Bacha de Damas est le maître & le

conducteur de la caravane. C'est à lui à donner les ordres pour la marche & pour le séjour, à vuider les différends qui s'élevent, à la garantir des Arabes, qui ne cessent de la harceler depuis son départ jusqu'à son retour.

Pendant que le Bacha parcouroit les villes de son gouvernement, les habitans de Damas pensoient sérieusement à lui fermer l'entrée de leur ville. Pour cela ils fortifierent les endroits foibles de leurs murailles, ils releverent ceux qui étoient abattus, ils amasserent des provisions de guerre & de bouche, & se mirent en état de soutenir le siége, au cas que Hasen Bacha vînt les attaquer avec les forces de plusieurs Bachas réunis, comme le bruit en couroit. Ils avoient pris une autre précaution qui ne leur réussit pas : ils avoient fait présenter à la Porte un manifeste raisonné & justificatif de leur conduite ; mais ils apprirent vers ce temps-là, qu'il avoit été arrêté par le grand Visir, protecteur du Bacha sa créature, & qu'il n'étoit pas parvenu jusqu'à sa Hautesse.

Ces nouvelles les intimiderent pendant quelque temps, de sorte qu'ils ne s'opposerent point à l'entrée du Bacha dans la ville. Des quatre conditions qu'elle avoit

exigées, deux étoient remplies : il avoit rendu la liberté aux prisonniers, & congédié ses troupes ; c'est ce qui le rassura, & l'enhardit à loger dans son palais. Mais depuis la mi-Décembre qu'il arriva, jusqu'à la fin de Janvier qu'il en partit pour la Mecque, il n'osa jamais se montrer en public, ni même nommer quelqu'un pour gouverner en son absence.

Durant cette anarchie, laquelle ne favorisoit que trop les mécontens qui y trouvoient leur compte, les troubles ne discontinuerent point, ils subsistoient encore au retour de la caravane. Alors le Bacha pressé par les Arabes, qui de dessus les montagnes, & par des chemins impraticables, ne cessoient point d'inquiéter les pélerins, eut recours à ses troupes licenciées, & s'engagea par écrit à procurer leur retour à Damas. Cinquante mille hommes bien armés, qui sortirent de la ville, lui apprirent à ne pas donner si aisément des paroles. Il fut obligé d'en venir à des pour-parlers qui durerent deux jours, pendant lesquels les pélerins, au nombre de quinze à vingt mille, firent alte. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'il seroit permis à ses troupes de camper

près de la ville pendant trois jours, qu'on leur accordoit pour retirer leurs femmes & leurs effets : mais que ces trois jours expirés, s'ils ne décampoient pas on leur courroit sus comme auparavant.

Ce nouvel échec décrédita tout-à-fait Hasen Bacha. Caché dans son serrail, haï de ses troupes, bafoué de ses sujets; sans pouvoir & sans autorité, il n'avoit plus que le titre & le nom de Bacha. Quand il s'agissoit de quelque affaire, dont la connoissance lui appartenoit, Achmet abdel Brédi, homme de fortune, mais qui avoit l'esprit entreprenant & intrépide, l'évoquoit aussi-tôt à son tribunal, & prononçoit des arrêts d'un ton qui se faisoit obéir.

Cependant le Bacha entretenoit de secrettes correspondances avec le Gouverneur du château, qui étoit bien fourni d'artillerie, & qui par sa situation commandoit la ville & les environs : si ce fort lui eût été livré, il devenoit le maître absolu. Les Quapigoux, sur le simple soupçon qu'ils eurent de cette intelligence, arrêterent leur Aga, se saisirent des portes, & le constituerent prisonnier. Le signal fut aussi-tôt donné, & en peu de temps tous les révoltés se rassemblerent, & coururent droit au ser-

rail. Les troupes du Bacha ſe défendirent d'abord avec courage, elles attaquerent enſuite, & repouſſerent à leur tour. Le lendemain le combat recommença avec la même furie de part & d'autre, & la victoire indéciſe ne ſe fixa en faveur des habitans, que ſur la fin du troiſieme jour. Le nombre des morts fut à peu près égal. On regretta dans la ville ſur tous ceux qui périrent, Achmet abdel Brédi, que ſon mérite & ſa valeur avoient fait le chef des révoltés.

Tandis que la ville en deüil dreſſoit aux mânes de ſon héros un ſuperbe mauſolée, & l'invoquoit par des hymnes & des cantiques comme le pere & le libérateur de la patrie, le Bacha dont le Palais avoit été fort endommagé par le canon du château, s'enfuit pour la troiſieme fois. Mais le moyen de ſubſiſter à la campagne! Sa fuite précipitée ne lui avoit permis que de penſer à mettre ſa vie en ſûreté : ſon unique reſſource fut de lever des contributions, & c'eſt ce qui mit le comble à ſon malheur.

Les payſans des environs de Damas venoient continuellement à la ville, pour ſe plaindre que la campagne étoit

ravagée par Hasen Bacha. Leurs plaintes furent écoutées, on consulta le Muphti, qui après de mûres délibérations, décida que la Loi permettoit de se défaire d'un ennemi de Dieu & des hommes, qui en vouloit au bien & à la vie de ses freres. Dès l'heure même on se prépara à partir.

Le Muphti, les Commandant & Officiers subalternes, les principaux membres de la justice, les plus distingués de la bourgoisie suivis de quarante mille hommes d'élite, se mirent en marche & arriverent le lendemain au lieu, où l'on assuroit qu'étoit le camp du Bacha. Sans donner le temps aux troupes de se reposer, on les partagea en différentes colonnes, dont les unes s'emparerent des hauteurs, & les autres s'étendirent dans le vallon : mais ces mesures furent inutiles, le Bacha avoit appris ce qu'on tramoit contre lui, & dès la veille il s'étoit retiré avec tant de célérité, que six cens chevaux détachés après lui ne purent jamais l'atteindre.

L'ennemi étoit loin, mais la ville n'en fut pas plus tranquille : le tumulte y regna à l'ordinaire, & l'on ne discontinua point de piller & de maltraiter les Chrétiens. Ce ne fut qu'au mois

d'Octobre, qu'Osman Bacha étant venu prendre possession de ce Gouvernement, le bon ordre commença à s'y rétablir, & nous vaquâmes plus librement aux fonctions de notre ministere. Mais nous ne sommes pas pour cela delivrés d'inquiétude. Outre que nous n'avons point ici, comme ailleurs, un Consul, & une nation Françoise qui nous soutiennent, nous avons à traiter avec des peuples qui abhorrent le nom de Franc; & qui dès la naissance de l'Eglise ont persécuté les hommes Apostoliques. On sçait que l'Apôtre saint Paul, pour fuir leur persécution, fut obligé de se cacher, & de se retirer de leur ville. Aussi puis-je assurer que pendant trois ans que j'y ai demeuré, il ne s'est guéres passé de semaines, que nous n'ayons eu beaucoup à souffrir de la part des Turcs & des Schismatiques.

LETTRE

D'un Missionnaire d'Alep, sur le Ramadan des Turcs, sur la Pâque des Chrétiens, & sur les principales circonstances de son voyage.

A Alep, en Syrie.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je me suis engagé à vous faire part de ce que je trouverois de plus curieux & de plus remarquable dans les différentes contrées que je serois obligé de parcourir. Pour satisfaire à mes engagemens, voici le système que je me suis proposé de suivre. Dans les voyages, je me contente d'examiner attentivement la position des lieux, la situation des villes, la différence des climats; mais quand je suis une fois fixé dans quelque endroit, les usages du pays, les coûtumes des peuples, sur-tout en ce qui concerne la Religion, font mon étude particuliere; étude qui remplit les momens de loisir que me laissent mes

occupations eſſentielles; étude que je ne crois pas indigne d'un Miſſionnaire. Vous êtes François, vous êtes Jéſuite; je ſuis ſûr que ce que je vais vous raconter, vous fera plaiſir. Les mœurs étrangeres rapprochées des mœurs Françoiſes, doivent flatter notre nation, & notre ſainte Religion ne peut que gagner beaucoup, quand on la compare aux autres Religions; toujours elle tire un nouvel éclat de ce parallele, ou, ſi vous voulez, de ce contraſte qui lui eſt ſi glorieux. Vous pouvez compter ſur la fidélité de mon recit; je ne vous dirai rien dont je n'aie été témoin, & que je n'aie vû de mes propres yeux. Je ne ſçai ce que c'eſt ni que d'inventer, ni que d'exagérer, ni même que de haſarder. Vous me permettrez de finir cette Lettre par quelque avanture de mon voyage; elles vous feront connoître juſqu'où les Infideles portent la ſuperſtition, & juſqu'où les Miſſionnaires doivent porter la patience; du moins elles vous attendriront ſur l'état pitoyable où ſe trouve le Chriſtianiſme dans l'Orient, & ſur le malheureux ſort de tant d'ames infortunées, qui avec les meilleures diſpoſitions du monde pour le ſalut, périſſent faute de ſecours. Je

commencerai par la comparaiſon du Carême des Turcs & du Carême des Chrétiens, des Pâques Chrétiennes & des Pâques Turqueſques.

Le grand Ramadan, ou le Carême des Turcs, eſt une pratique ſolemnelle de Religion, preſcrite par l'Alcoran; il dure un mois tout entier, ou pour parler le langage du pays, une lune tout entiere. Avec la teinture qu'avoit Mahomet de la Religion Chrétienne, il n'eſt pas étonnant qu'il ait aſſujetti ſes diſciples à cette Loi. Les fauſſes Religions ſe font ſouvent honneur d'imiter du moins en quelques points la véritable. C'eſt ordinairement le temps de l'hiver qu'on choiſit pour ce jeûne; vous en verrez dans la ſuite la raiſon, & combien la briéveté des jours, & la longueur des nuits adouciſſent cette pratique. Cette année on y a conſacré dans cette ville la lune de Janvier. Dès que la lune de Décembre ceſſa de paroître, on tira du château quatre coups de canon à trois heures après midi, pour avertir les Muſulmans que le grand Ramadan commençoit le lendemain. Voici la maniere de jeûner. Le matin, dès qu'on peut diſtinguer un filet blanc d'avec un filet noir, il n'eſt

plus permis ni de boire, ni de manger, ni de prendre la pipe jusqu'après le coucher du soleil. Cette circonstance du filet blanc & du filet noir prise à la lettre, donne à ceux qui n'ont pas la vûe bonne un avantage sur les autres, & ils en profitent sans scrupule. Dès que le soleil est couché, ceux qui sont chargés d'avertir le peuple pour la priere, & dont la voix sert de cloches dans toute la Turquie, poussent des cris effroyables du haut de toutes les Mosquées; à ce signal on reprend la pipe, & l'on commence à manger. Ce premier repas est ordinairement assez leger; il est suivi de promenades, d'assemblées, & de toutes sortes de divertissemens. On court les rues, par-tout on y voit des lampes allumées, les portes même de la ville sont ouvertes, on se croit tout permis parce que l'on jeûne, & cette pénitence semble autoriser les plus grands désordres. Aussi les Chrétiens disent-ils, que les Turcs sont alors à demi fous; & ils sont plus que jamais sur leurs gardes pour n'avoir aucun démêlé avec les Musulmans; bien persuadés qu'ils n'en auroient aucune justice, s'ils en avoient été maltraités.

Après ces courses nocturnes, chacun

rentre chez soi, & quelques heures avant qu'on puisse distinguer le filet blanc d'avec le filet noir, on fait un grand repas. Là se trouvent réunies l'abondance & la délicatesse des viandes, & l'on réserve pour ce temps du grand Ramadan tout ce qu'il y a de plus succulent & de plus délicieux. Vous m'avouerez que c'est-là une plaisante maniere de jeûner. Quand vous demandez à un Musulman pourquoi il se fait servir tant de mets exquis & recherchés? c'est que je jeûne, dit-il, si je ne jeûnois pas, mon repas seroit plus frugal, mais il faut me soutenir. Après ce grand repas, dès que le soleil paroît, la plupart se couchent, non pas dans leurs maisons, mais sur des divans qui sont placés au-devant de leurs maisons, afin que tout le monde soit témoin de leur pénitence, & ils ne paroissent gueres en public qu'après midi, à moins que des affaires indispensables n'interrompent leur repos : c'est-à-dire, que toute l'austérité du jeûne consiste & à faire meilleure chere & à faire le jour de la nuit. Vous connoissez en Europe bien des gens, sur-tout dans un certain monde, qui pratiquent cette espece de jeûne presque toute l'année, & qui ne prétendent pas se mortifier.

Nos jeûneurs ont un grand ſoin de ſe défigurer par un maſque affreux de ſévérité & de mélancolie ; ils marchent lentement, ils ne ſe montrent qu'avec un air abbatu & un viſage exténué, à qui ils donnent le tour qu'ils veulent, & dans ces ſortes de grimaces les plus mal-adroits ſont aſſez habiles pour réuſſir dès la premiere fois. Les féliciter alors ſur la fraîcheur de leur tein, ſur leur embonpoint, ſur leur bonne ſanté, ce ſeroit leur faire un fort mauvais compliment ; ils veulent à quelque prix que ce ſoit paroître pénitens.

Jamais la juſtice n'eſt plus mal adminiſtrée que pendant le temps de ce grand Ramadan : le jeûne aſſure aux coupables une eſpece d'impunité. Quand un homme maltraité en appelle un autre en juſtice, quand il le dénonce & l'accuſe devant le Cadi, cet équitable Juge répond à l'accuſateur : il eſt vrai qu'il t'a maltraité, mais le pauvre homme jeûne. Vois ſon viſage ; il fait pitié, il eſt ſi foible qu'il mourroit au premier coup de bâton. Le jeûne nous affoiblit le corps & l'eſprit, je ne ſçais preſque où j'en ſuis moi-même : la défaillance nous fait tourner la tête ; il étoit apparemment à demi fou quand il

l'a fait ce mauvais traitement. Que veux-tu que je lui fasse? Je t'en fais toi-même le Juge : le voilà sans forces & presque prêt à tomber de foiblesse. Veux-tu que je le fasse expirer sous les coups? Ce seroit une cruauté. L'accusateur, si c'est un Chrétien, fait semblant d'être persuadé par ces raisons, & s'il n'est pas satisfait de ce procédé, il a du moins la consolation de s'être plaint. Si c'est un Musulman, il est plus que convaincu de la solidité des raisonnemens du Cadi, parce que lui-même joue dans la comédie le personnage de jeûneur. Ainsi se terminent communément les procès dans ce temps de pénitence, sur-tout si l'accusé trouve le moyen de faire passer secrettement quelque somme d'argent entre les mains de son Juge : cette somme attire infailliblement la compassion sur son épuisement & sa prétendue foiblesse. Il se trouve cependant quelquefois des gens de mauvaise humeur, qui ne se contentent pas de ces raisons, & qui veulent absolument une satisfaction proportionnée, mais quelquefois aussi ils en sont mauvais marchands, & c'est ce qui arriva le Carême passé.

Un Turc traduisit devant le tribu-

nal public un autre Turc, dont il avoit reçu un affront ſanglant. Le Juge gagné penchoit vers la clémence ; & pour être autoriſé à ménager le coupable qu'il protégeoit & qu'il vouloit ſauver, il fit beaucoup valoir la raiſon tirée du jeûne. Elle ne parut pas à l'accuſateur une raiſon ſuffiſante, il s'obſtina à ſoutenir que l'accuſé étoit en état de ſupporter la punition méritée; il élevoit la voix, & parloit avec beaucoup de feu & de vivacité. Le Cadi qui ne pouvoit oppoſer à ſes repréſentations rien de raiſonnable, y répondit d'une maniere ſinguliere, mais efficace. Ah, ah, lui dit-il, tu as la poitrine bien forte, toi; apparemment que tu ne jeûnes pas comme nous, puiſque tu parles tant, & que tu ne ſens pas la foibleſſe que nous éprouvons; & ſur le champ il lui fait donner la baſtonnade comme à un prévaricateur de la Loi de Mahomet, dont il ne gardoit pas le grand Ramadan. L'argument n'étoit pas juſte, mais il étoit péremptoire, & le pauvre malheureux ne put y répondre que par ſes cris.

A ces trente jours de pénitence ſuccedent trois jours de réjouiſſances, qu'on annonce également au peuple par quatre

coups de canon. Dès la veille on commence à dresser dans tous les basars, & dans toutes les places, des Divans chargés de tapis & de carreaux. C'est-là qu'on mange en public; c'est-là qu'on reçoit les visites; c'est-là qu'on se place pour voir à son aise ceux qui se font branler avec des cordes qui sont attachées des deux côtés aux fenêtres du dôme, & qui descendent jusqu'à terre: ce spectacle est le plus couru, & il tient presque lieu de tous les autres jeux. Ce qu'il y a de commode, c'est qu'il n'en coûte rien pour être spectateur, & que pour son argent on peut être à son tour acteur si l'on veut.

Deux Turcs mettent l'acteur sur un ais en triangle, dont chaque coin est soutenu par quatre cordes; dès qu'on lui a donné le mouvement, on joue des trompettes & d'autres instrumens barbaresques, dont le son se mêle avec celui des tambours qui font comme la basse de la musique: dans l'espace de quelque momens l'homme se trouve élevé jusqu'à la voute, dont la hauteur égale celle de nos Eglises de France les plus exhaussées. Dans cette position, les plus hardis & les plus habiles se prennent avec les pieds à des cordes

attachées en travers; alors ils quittent leur siége, ils se roulent sur ces cordes quelque temps, puis avec le secours d'autres cordes ils descendent jusqu'à terre; la musique cesse, & fait place aux battemens de mains & aux applaudissemens des spectateurs. Il y a des branles moins élevés pour ceux qui ont moins de force & de courage. Il n'en coûte qu'un tiers de piastre ou vingt sols de France pour se donner ainsi en spectacle au public. Un Aga préside à ces jeux, & reçoit l'argent. Voilà l'amusement des personnes d'un certain âge: les jeunes gens n'en sont pas exclus, ils ont aussi les leurs. On place des roues d'une circonférence immense, dont le bas n'est qu'à un pied de terre, & le haut à égale distance de la voute; elles sont garnies d'un nombre infini de chaises sur lesquelles sont assis les garçons & les filles depuis dix ans jusqu'à seize. La roue tourne avec beaucoup de rapidité, & les chaises qui suivant son mouvement se tiennent toujours droites, & sans pencher, font voir ces enfans successivement sous les pieds & sur la tête les uns des autres. Il y a outre cela des petits tours composés de planches en ligne horisontale, & qui

roulent ſur un pivot; dans ces petits tours, comme dans autant de petites niches, ſont placés les enfans au deſſous de dix ans, & ils paſſent rapidement en revûe devant toute l'aſſemblée. Voilà quelle eſt la principale occupation des Muſulmans pendant ces trois jours depuis huit heures du matin juſqu'à dix heures du ſoir, & voilà ce que j'ai appellé les Pâques Turqueſques. Je vous aſſûre que ces branles, ces roues, ces cordes, ces croix horiſontales, le bruit effroyable des machines, & le mélange de tant de voix confuſes, font un ſpectacle qui donne plus d'horreur que de plaiſir. Ah, que ces Pâques ſont bien différentes des Pâques chrétiennes! Commençons par le Carême qui les précede.

Nous ſommes ici preſque aux portes de la fameuſe Antioche où ſaint Pierre établit d'abord & la Chaire de vérité & le Siége Apoſtolique. Vous ſçavez que cette ville fut la premiere de toutes les villes de l'Univers qui eut le bonheur & la gloire de voir naître dans ſon ſein des adorateurs fideles, & de renfermer un peuple chrétien dans l'enceinte de ſes murs. Docile à la voix des Apôtres, ils lui tranſmirent leur eſprit, elle en ſuivit les réglemens; ce

fut d'eux qu'elle apprit la maniere de célébrer les fêtes, & toutes les autres pratiques de la religion. Bientôt toutes les villes d'alentour se formerent sur elle; & comme Alep (autrefois appellée *Hiérapolis* & ensuite *Béroué*) en est la plus proche, c'est de toutes les villes d'Asie celle qui s'est conformée le plus exactement & le plus religieusement à ses traditions & à ses coutumes : elle a même cet avantage sur toutes les autres, que jamais l'exercice de la religion n'y a été interrompu; c'est ce qui rend ses traditions plus sûres & ses pratiques plus respectables. Quoi qu'il en soit, on y observe un jeûne fort austere, & l'on y fait un Carême fort rigoureux.

Les Maronites suivent l'usage de l'Eglise Romaine, mais les Grecs, les Arméniens, les Suriens ne commencent à manger ou à boire qu'à trois heures après midi, & ils ne mangent ni poisson, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile; & à l'abstinence de ces mets les Arméniens ajoutent encore celle du vin. Au reste on ne parle jamais de dispense: les enfans de dix à douze ans, les vieillards de soixante-dix à quatre-vingts ans, jeûnent comme les autres; les nourrices & même les femmes enceintes se

croyent aſſujetties aux mêmes loix, & l'on ne voit point qu'il en arrive aucun accident fâcheux. Enfin ils ſont perſuadés que nulle incommodité ne peut diſpenſer de cette obligation. Malades à l'extrémité, s'ils ſont obligés de prendre quelque nourriture pour ſe ſoutenir dans leur foibleſſe, en rompant le jeûne: jamais ils ne rompent l'abſtinence. Si par haſard ils ont mangé un œuf pendant leur maladie, c'eſt, ſelon eux, un péché preſque impardonnable, dont ils n'oſent ſe confeſſer, & dont on a bien de la peine à leur donner l'abſolution. Un médecin qui au commencement du Carême viendroit leur défendre de jeûner, ou leur ordonner de faire gras pour conſerver leur précieuſe ſanté, ne feroit pas fortune; on le regarderoit, je ne dis pas ſeulement comme un prévaricateur, mais comme un monſtre, & comme un miniſtre du démon : on en auroit horreur, & on le fuiroit. Voilà juſqu'où les Orientaux portent la ſévérité dans les ſentimens & dans la pratique.

Vous me demanderez maintenant comment font les Anglois & les Hollandois : ici, comme en Hollande & en Angleterre, ils n'obſervent ni jeûne ni

abſtinence, mais on en eſt ſcandaliſé : les gens du pays diſent qu'ils ne ſont pas chrétiens, & les Turcs eux-mêmes les regardent comme des gens ſans religion. Ils ſont quelquefois ſenſibles à ces reproches, & ne pouvant les ſoutenir, pluſieurs d'entr'eux pendant le Carême ne mangent de la viande qu'en ſecret. Ceux qui ſont de bonne foi, avouent qu'ils ſont fort étonnés de voir que la religion de tous les chrétiens d'Orient ne reſſemble preſque en rien à celle dont ils font profeſſion. Cette différence marquée nous donne un grand avantage ſur eux. C'eſt, leur diſons-nous, c'eſt aux temps heureux du Chriſtianiſme naiſſant que vous voulez qu'on remonte pour juſtifier les traditions; c'eſt aux quatre premiers ſiecles de l'Egliſe que vous en appellez : demandez à tous ces peuples qui vous environnent, ils vous répondront que dans toutes leurs pratiques, qui ſont les nôtres, ils ne ſuivent que les traditions apoſtoliques; traditions qu'ils ont reçues de la fameuſe Antioche, qu'ils regardent comme leur mere. Cette objection embarraſſe nos Proteſtans; ils n'oſent avancer que la confeſſion, le jeûne, le Carême, l'abſtinence, la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans

dans l'Euchariſtie, le purgatoire, l'adoration de la Croix, l'invocation des Saints, &c. ſont des inventions Papiſtiques, & ſorties de la boutique de Satan. Leurs yeux, leurs propres yeux leur font voir le contraire. Il n'eſt point ici queſtion, ni des Papiſtes, ni de la Babylone, ni de l'Ante-chriſt: ce ſont-là de grands mots, qui, prononcés avec ce ton de hardieſſe qu'inſpire l'héréſie peuvent en impoſer en Europe, mais qui ne ſignifient rien ici. Il faut attaquer mille nations chrétiennes, il faut renoncer à l'antiquité, il faut condamner Antioche & abandonner les Apôtres. Le pas eſt difficile à faire; auſſi ces Meſſieurs évitent-ils, tant qu'ils peuvent, d'entrer avec nous dans une diſpute où ils auroient du deſſous: & plus ſages qu'en France, ils gardent ſur tous les points conteſtés & ſur toutes les pratiques de la Religion un reſpectueux & profond ſilence, bien perſuadés qu'ils n'auroient pas pour eux le ſuffrage de l'Egliſe Greque. Cette conformité de ſentimens entre l'Egliſe Grecque & l'Egliſe Latine fait quelquefois ſur les cœurs droits de ſalutaires impreſſions. Je connoiſſois il y a quelques années fort particulierement un Miniſtre

de la nation Hollandoise; c'étoit un homme de beaucoup d'esprit : je m'entretenois souvent avec lui, parce qu'il parloit fort aisément Latin. Il s'embarqua, & avant son départ il me dit en confidence qu'il alloit en Italie pour y songer sérieusement à une affaire importante sur laquelle ses yeux lui avoient fait faire de sérieuses réflexions qui l'avoient changé.

Messieurs de la Religion prétendue réformée n'oseroient ici dogmatiser; du moins ils ne le feroient pas impunément. Il y a quelque temps qu'un ministre Anglois, zélé pour sa secte, fit imprimer à grands frais un Catéchisme de sa façon : il prétendoit faire couler dans l'esprit & le cœur de tous les chrétiens le poison dont il étoit rempli; mais on le foula aux pieds, on le déchira, on le brûla, sans que les Missionnaires fussent obligés de se donner pour cela le moindre mouvement. Les chrétiens de toutes les nations de l'Orient ne sçavent ce que c'est que de douter de la réalité du corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie; & ils ont un si grand attachement pour leurs jeûnes & leurs Carêmes, qu'ils mourroient plutôt que d'y manquer. Ils ont aussi

reçu d'Antioche, leur voisine & leur maîtresse dans la Foi, la coutume de prier pour les morts. L'invocation des Saints, & en particulier de saint Georges, leur est si chere & si précieuse, qu'ils se feroient plutôt hacher en pieces que d'y renoncer. On ne peut rien ajouter à la vénération profonde que les Turcs même ont pour Marie : ils l'appellent la Mere du grand Prophete Jesus; & en cette qualité ils la révèrent jusqu'à faire empaler les Juifs qui osent blasphémer contre elle. Quel étrange contraste ! Des hommes nés dans le sein du Christianisme refusent à Marie des honneurs que lui rendent les plus implacables ennemis du nom chrétien.

Au reste, le respect des Musulmans ne se borne pas à la Mere de notre Dieu; le Sépulcre du Messie est un des termes de leurs pélerinages de dévotion : on regarde ceux qui ont visité lesSépulcres des deux prophetes, comme des hommes d'une piété extraordinaire; & à ce double pélerinage sont attachées des marques de distinction: c'est un Saint, dit-on, il a été à Jérusalem & à la Mecque. Un de nos marchands qui a demeuré long-temps dans la Cité sainte, & qui avoit vû plusieurs

fois de ces pélerins Turcs, m'a raconté qu'ils alloient sur leurs genoux, & se traînoient à terre depuis la porte jusqu'au saint Sépulcre; qu'avant d'y entrer ils ôtoient la cesse de leur turban: c'est chez eux une marque d'ignominie quand on le fait par force, & une marque de respect quand on le fait volontairement; qu'ensuite ils se prosternoient; qu'ils faisoient des inclinations profondes, & qu'ils frappoient de leur tête le pavé. Ce spectacle, ajoutoit-il, m'a toujours édifié, & m'a quelquefois attendri jusqu'aux larmes. Le Grand Seigneur lui-même, parmi tous les titres pompeux & magnifiques qu'il prend dans les ordres qui émanent du trône, se fait toujours gloire de prendre celui de protecteur & de conservateur de la Cité sainte de Jérusalem. C'est une consolation bien sensible pour de pauvres Chrétiens captifs de voir leurs orgueilleux maîtres faire tant d'honneur au Dieu qu'ils adorent: aussi croient-ils fermement tous les articles de la foi, tandis que des Chrétiens d'Europe se font quelquefois un malheureux plaisir de se tourmenter par des doutes éternels & affectés. Je m'écarte un peu de mon sujet, mon Révérend Pere; mais pardonnez à

mon zèle cette petite digreſſion. Je reviens à la maniere dont nos Chrétiens célébrent la Pâque.

Ils appellent le jour de la Réſurrection, le jour de la grande Fête, ou ſimplement la grande Fête. Les Grecs, les Suriens, les Arméniens, les Maronites; tous enfin, ſoit hérétiques, ſoit ſchiſmatiques, ſoit catholiques, tous obſervent les mêmes pratiques; tous font trois jours de fêtes conſécutives comme en Europe; & comme en Europe la ſolemnité commence dès le Samedi-Saint; ils ne jeûnent pas la veille de Pâque, parce que jamais ils ne jeûnent le ſamedi. Les Arméniens commencent même à manger de la viande dès ce jour-là, après le ſoleil couché. Il y en eut un qui s'étant confeſſé à notre Supérieur, après avoir abjuré ſon ſchiſme, lui promit qu'il n'en mangeroit que le lendemain, pour ſe conformer à l'Egliſe Romaine, & il lui ajouta que c'étoit tout ce qu'il lui pouvoit promettre, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir encore engager ſa famille à en faire de même.

Le jour de la grande fête étant arrivé, dès qu'ils ſe rencontrent les uns les autres, le premier qui parle dit ces paroles: Réjouiſſez-vous; car Jeſus le Meſſie eſt

reſſuſcité : oui, lui répond-on, il eſt véritablement reſſuſcité ; réjouiſſons-nous donc, ajoute-t-il. Dans ce beau jour on pare les maiſons, on porte ſes habits les plus magnifiques, & il n'eſt perſonne qui n'ait ſur lui quelque choſe de neuf. On ſort de l'Egliſe ſur les dix heures, & juſqu'au ſoir on rend ſes viſites. Tout s'y paſſe avec une décence & une cordialité charmante. Par-tout on voit régner une innocente joie, & l'on s'apperçoit bien que c'eſt la Religion qui l'inſpire.

Dès le Samedi-Saint toute la nation Françoiſe & tous les Religieux vinrent nous ſouhaiter les bonnes fêtes : Meſſieurs les Hollandois & les Anglois nous firent le même honneur. Ne ſoyez point ſurpris de ce commerce mutuel & de ces politeſſes réciproques ; François, Anglois, Italiens, Hollandois, nous nous regardons tous ici comme compatriotes, par rapport aux Nations au milieu deſquelles nous vivons ; & ces Nations traitent de même de Francs indifféremment tous les Européens, de quelque pays qu'ils ſoient.

Nous deſtinâmes le lundi à rendre nos viſites ; nous paſsâmes par la Judaïde ou la nouvelle ville : c'eſt la demeure des Chrétiens. Toutes les rues étoient rem-

plies de gens de toutes Nations, & même de Turcs qui portoient des corbeilles pleines de fleurs, pour tous ceux qui en vouloient acheter. On y voyoit étalées plusieurs petites bagatelles pour les enfans. Ceux qui se rencontroient se disoient à l'envi : Réjouissez-vous, car Jesus le Messie est ressuscité. Pendant ces trois jours on n'entend que ces paroles que la Religion met à la bouche de tous les Chrétiens, & toutes les langues paroissent consacrées à annoncer le grand mystere de la Résurrection.

Notre premiere visite fut chez l'Archevêque des Maronites. Un Curé nous reçut à la porte, & nous conduisit à la grande salle du Prélat : c'étoit la salle d'honneur, & par conséquent l'appartement le plus magnifique de la maison. Le croiriez-vous, mon Révérend Pere, cette salle d'honneur n'étoit pas plus grande qu'une chambre de Jésuite en Europe. Ce n'est pas beaucoup dire ; cela choque vos idées Françoises, mais cela n'en est pas moins vrai, & je vous avoue que j'en fus surpris moi-même. Nous marchâmes d'abord sur un vieux tapis, sur lequel sa Grandeur étoit assise les jambes croisées, à la façon des Orientaux, ayant le dos appuyé contre un

couſſin, qui, autant que j'en pus juger, étoit au moins du même âge que le tapis. A ſes côtés étoit ſon grand-Vicaire, & après le grand-Vicaire deux ou trois Curés, tous dans la même poſture. Dès que nous parûmes, auſſi-tôt l'Archevêque ſe leva; nous lui prîmes la main pour la baiſer, mais il la retira. C'eſt la coutume en ce pays. Les Prêtres & les Religieux baiſent la main des Evêques, & les Laïcs celles des Prêtres, lorſqu'ils les rencontrent au milieu des rues, & en préſence des Turcs.

Delà nous allâmes chez le Patriarche des Grecs, que nous trouvâmes aſſis ſur ſon divan, dans une ſalle auſſi belle & auſſi magnifique que le peuvent être nos Egliſes d'Europe. Ne ſoyez pas ſcandaliſé de ce changement de décoration, & ne l'attribuez pas à ſon faſte, mais à ſa piété. Le vertueux Prélat a ſes vues; ſon deſſein en bâtiſſant ce ſuperbe appartement, eſt d'en faire un jour une Egliſe; c'eſt le tour que prennent ici les Chrétiens. Comme il leur eſt défendu par l'Alcoran d'en élever de nouvelles, pour ne point paroître heurter de front ce point de la Loi, ils font bâtir de grandes ſalles voûtées, qu'ils habitent quelques années, ils demandent enſuite à la ſu-

blime Porte la permiſſion de les changer en Egliſes, ils l'obtiennent aiſément, pourvu qu'ils donnent au grand Viſir une certaine ſomme d'argent dont on convient. Cette petite explication ſuffit pour excuſer la magnificence du Prélat, & même pour lui attirer des éloges. Il eſt très-bon Catholique. Après ſa converſion, les Grecs ſchiſmatiques qui ne voulurent pas être de ſa communion, & qui étoient le parti dominant dans la ville de Damas où il réſidoit, ſe choiſirent un autre Patriarche, & ce partage l'a obligé de venir fixer ſon ſiége à Alep. C'eſt un homme très-bien fait, qui a beaucoup d'eſprit, & des manieres fort polies & fort engageantes. Il voulut que nous euſſions l'honneur d'être aſſis à ſes côtés ſur le même tapis. Je ne vous dirai point que chez les deux Prélats il fallut prendre du café. Les Orientaux ſe croiroient déshonorés s'ils n'en offroient pas à leurs hôtes, & mépriſés ſi leurs hôtes le refuſoient.

Après avoir rendu nos devoirs aux Princes de l'Egliſe, nous paſſâmes chez les principaux habitans Suriens, Arméniens, Grecs & Maronites; par-tout on nous reçut dans un appartement bien paré, où, pendant les trois jours la table

eſt toujours dreſſée pour régaler ceux qui ſe préſentent. Il y avoit par-tout des œufs durs, des dattes, des raiſins, des figues, des piſtaches, & pluſieurs ſortes de confitures. Chacun choiſit parmi ces mets différens, & dès qu'on en a goûté, on vous préſente un coup de vin & d'eau. On vous laiſſe la liberté de ne boire & de ne manger que ſi peu que vous voulez; mais à chaque viſite, il faut manger & boire; & en uſer autrement ce ſeroit une impoliteſſe. Cette liberté rend ces viſites ſupportables, & quelques multipliées qu'elles ſoient, nous ne voyons point qu'il en arrive d'inconvéniens, & qu'on en ſoit incommodé.

En voilà aſſez, mon Révérend Pere, pour faire ſentir la différence qui ſe trouve entre notre Carême & le Ramadan, entre les ſolemnités Turqueſques & les ſolemnités Chrétiennes. A ne juger des deux Religions que par cet extérieur, la nôtre l'emporteroit de beaucoup dans l'eſprit de tout homme ſenſé & raiſonnable. L'innocence, la piété, la décence, tout parle en ſa faveur. Je ne crains point que ces petits détails circonſtanciés, vous fatiguent ou vous ennuyent; on eſt ſi curieux en France des moindres bagatelles qui viennent de

l'étranger : les coutumes, la Religion, les mœurs piqueroient-elles moins notre curiosité ?

Nos Peres d'Alep ont toujours le même succès dans leurs Missions ; la moitié de la nation Surienne est déja Catholique, & nous nous flattons que dans peu d'années tous les Suriens d'Alep seront réunis au bercail de l'Eglise. Les Arméniens & les Grecs reviennent aussi tous les jours de leurs erreurs. Ne méprisons point ces conquêtes, mon Révérend Pere, elles ne sont quelquefois rares, que parce qu'elles sont extrêmement difficiles, & si quelqu'un étoit tenté de les mépriser, faites-le souvenir, je vous en conjure, de ce que dit un saint Docteur, qu'il est plus aisé d'éclairer des milliers d'idolâtres, & de toucher des milliers de pécheurs, que de persuader un hérétique ; & que le retour sincere d'un schismatique est une espece de prodige.

Ce prodige se renouvelle cependant tous les jours sous nos yeux, & nous avons la consolation de voir de nouveaux convertis, fermes & inébranlables dans la foi, la confesser publiquement & généreusement. Il y a quelques jours qu'un Surien, qui venoit de faire son abjuration, fut interrogé sur sa

Religion par un Patriarche ſchiſmatique. N'es-tu pas Franc, lui dit le Prélat? La queſtion étoit ſuſceptible d'ambiguité & d'équivoque : par le nom de Franc on entend ici & les Européens & les Catholiques Romains. Le nouveau converti crut que l'interrogation n'étoit pas aſſez claire pour être obligé de ſe déclarer nettement. Non, dit-il, je ne ſuis pas Franc. Mais, pourſuivit le Prélat, n'as-tu pas embraſſé la Religion des Francs? De quels Francs me parles-tu, répondit le Surien? Pour bien comprendre cette réponſe, il faut ſçavoir que les Chrétiens de ce pays abhorrent la Religion des Anglois & des Hollandois, qu'ils diſent n'être pas bons Francs. Pour couper pied à toute tergiverſation, je te demande, dit le Patriarche, ſi tu ne ſuis pas les dogmes du Pape & de l'Egliſe Romaine? La queſtion étoit trop preſſante pour ne pas s'expliquer : diſſimuler c'eût été trahir ſa foi. Oh oui, répondit le Surien, & je m'en fais gloire. A quoi penſes-tu, infidele, répliqua le ſchiſmatique? A quoi je penſe? Et ne ſçais-tu pas, Seigneur, que preſque toute notre nation croit déjà comme moi; & que bientôt nous ſerons tous réunis à l'Egliſe de Saint-Pierre de Rome? Vous vous vantez d'être mieux inſtruits que

nous, d'être nos Maîtres & nos Peres en Jesus-Christ, ne devriez-vous pas nous y engager vous-mêmes, & n'est-il pas honteux que nous soyons obligés de vous prévenir ? Piqué de ces justes reproches, le Prélat n'y répondit que par ces paroles de l'Evangile : *In peccatis natus es totus ;* & de dépit, il lui rendit les six piastres qu'il avoit reçues de lui par forme de décimes. Le nouveau Catholique qui ne s'attendoit pas à ce présent, les reçut volontiers, ce fut autant de gagné pour lui, & autant de perdu pour le Patriarche, qui, quelques jours après, en tira une vengeance aussi ridicule qu'impuissante. En passant devant la porte de ce Surien, il anathématisa sa maison, & excommunia le Surien lui-même. Mais l'excommunication étoit-elle bien juste & bien valide ? Vous jugez quel cas en fit le prétendu excommunié ; tout ce que je sçai, c'est qu'il ne s'avisa pas de reporter les six piastres pour la faire lever. Je crois que vous ne le lui auriez pas conseillé.

Je vous ai promis, mon Révérend Pere, de finir cette Lettre par le récit de quelques aventures de mon voyage. Il y en a quelques-unes qui vous réjoui-

ront; mais elles ne me firent pas rire dans le temps.

En partant de Tripoli, on me confia à un chef de muletiers, nommé Soliman; & tandis que je préparois mon petit bagage, on le fit déjeûner. Il n'étoit pas ſcrupuleux, ſur-tout ſur le vin, & comme il ne vit aucun Turc qui pût le déférer, il en but à ſon aiſe. Cette petite gracieuſeté me l'affectionna. A peine fûmes-nous dans la plaine qu'il me fit monter ſur mon mulet, qui n'avoit ni ſangle ni étriers. Il pouſſa le ſien, le mien voulut aller de compagnie, & au premier mouvement je tombai ſur la tête, dans un chemin ſemé de cailloux. Mon équipage ſuivit en même temps, & tomba ſur moi. Je me relevai cependant ſans être bleſſé, & comme j'avois perdu mon conducteur de vue, j'appellai à mon ſecours. Un Turc deſcendit de la colline voiſine, il m'aida officieuſement à remettre la charge ſur le mulet, & après m'avoir demandé ſi je n'avois point de mal, il me prit entre ſes bras, & me remonta ſur ma bête. Ce petit accident me rendit ſage à mes dépens, & je n'allai plus que le pas. J'arrivai ſur le midi auprès d'un vieux château ruiné, où devoit s'aſſembler la

caravane. A peine eus-je mis pied à terre, que j'allai à cinquante ou soixante pas de ce château, m'asseoir sur le bord d'une riviere pour y dîner. Mon dîner consistoit en deux œufs durs & un peu de fromage; mais je comptois du moins le manger seul & tranquillement, lorsque tout-à-coup je vis deux Arabes à mes côtés, qui m'en demanderent leur part; je ne sçai par où ils étoient venus. J'eus beau leur protester que je n'avois pour toutes provisions pendant douze jours de marche que douze œufs durs, quelques biscuits, quelques noix, & la moitié d'un fromage; ils n'eurent point égard à mes représentations, & ils me menacerent avec leur fusil & leur sangart. J'aimai mieux jeûner un peu davantage pendant la route, que d'être poignardé, je leur donnai quelque chose, & ils se contenterent de peu.

Quand il s'agit de se coucher, je choisis pour la place de mon lit un rebord de muraille, sur lequel j'étendis une méchante paillasse, ou plutôt, un de ces paillassons qu'on met sous la charge des mulets, de peur qu'ils ne se blessent. La place n'étoit pas trop bonne, elle me fut cependant enviée & disputée. Un Turc y vint déposer ses armes, &

me dit qu'il la retenoit, parce qu'elle étoit la plus commode & la plus agréable. L'unique commodité que j'y trouvois, c'est qu'on y voyoit la mer, la lune & les étoiles. J'avois de la peine à céder, & comme je défendois le terrein, Soliman mon conducteur accourut au son de ma voix; après m'avoir gracieusé & fait mille honnêtetés, il se tourna du côté de ce Turc, il prit un ton de maître, & lui dit qu'il me connoissoit, que j'aurois cette place, parce que j'étois un Docteur de ma Loi & un Docteur Franc. Ce mot de Docteur étourdit mon adversaire, qui se retira. Vous voyez, mon Révérend Pere, que cette honorable qualité, dont certaines gens font si peu de cas, n'est pas toujours inutile.

Le lendemain au soir ce fut encore une nouvelle scene. Nous étions campés dans une prairie qui n'étoit séparée du cimetiere des Turcs que par un grand chemin. Je crus que je trouverois dans ce cimetiere un lieu convenable pour me coucher. A l'entrée de la nuit je pris ma capote; c'est une espece de surtout dont se servent les voyageurs sur mer & sur terre, comme on se sert aujourd'hui en France de redingote, &

qui ne differe en rien de la robe d'un Capucin, ſinon qu'il s'ouvre par-devant, & qu'en dedans il eſt doublé d'un gros drap blanc. Je pris donc ma capote, & j'allai m'étendre ſur le ſépulcre d'un Turc qu'on avoit enterré depuis quelques jours : la pierre qui le fermoit me parut diſpoſée à mon gré pour repoſer plus commodément qu'ailleurs. Ce petit rafinement de délicateſſe me coûta cher. A peine eus-je dormi l'eſpace d'un quart d'heure d'un ſommeil profond & tranquille, que pluſieurs Turcs de notre caravane commencerent à s'écrier, que je prophanois & le ſépulcre & le cimetiere; & tous concluoient, que c'étoit un fort mauvais augure pour eux qu'un chien d'infidele fût couché ſur le corps d'un de leurs fideles, à qui le grand Prophete Mahomet avoit ouvert les portes du Ciel. Mon charitable Soliman n'étoit pas dévot, il traitoit ce zele outré de ſuperſtition : mais il ſentoit bien que nous n'étions pas les plus forts, & il craignoit pour moi. Il les appaiſa en venant me tirer le plus honnêtement qu'il put du lieu où j'étois, & il me fit coucher ſur une couverture qu'il étendit par terre entre ſes mulets & ſes balots de

marchandiſes. Je dormis là, ſans que les mulets qui me touchoient, tantôt avec leurs pieds, tantôt avec leurs têtes, me fiſſent aucun mal. Rien n'eſt ſi doux que ces animaux; & dans tout ce pays c'eſt un proverbe, aſſez commun parmi les Francs, que les bêtes ont ici la douceur & l'humanité des hommes, & les hommes la férocité & la brutalité des bêtes.

Nous n'attendîmes pas la pointe du jour pour partir, & au milieu d'une nuit obſcure & noire nous nous trouvâmes dans un chemin étroit, raboteux & bordé de précipices: comme on ne pouvoit aller qu'un à un, chacun s'étudioit à ſuivre celui qui le précédoit. J'avois heureuſement devant moi un Turc que j'appercevois plus aiſément, parce que la ceſſe de ſon turban étoit blanche; c'eſt ce qui diſtingue les Turcs d'avec les Chrétiens. La mienne étoit bleue, comme l'eſt celle de tous les Prêtres Grecs ou Maronites; ceux qui ne ſont pas Prêtres, peuvent en porter de rouges ou de violettes, & celle des Juifs eſt ordinairement rayée. La ceſſe de ſoie verte eſt le partage des ſeuls deſcendans de Mahomet.

Il y a quelque temps qu'un Ambaſſadeur du Grand Seigneur auprès du Roi

de Perse se plaignoit à ce Prince de la part du Sultan son maître, de ce qu'il permettoit aux domestiques & aux personnes de la plus basse condition, de porter cette couleur qui étoit celle du grand Prophete. Le Roi de Perse répondit en riant à cet Ambassadeur, que de toutes les couleurs la verte étoit & la plus commune & la plus méprisable, parce que les hommes & les bêtes la fouloient tous les jours aux pieds, au lieu que le bleu est la couleur du ciel qui est au-dessus de nos têtes. Cette réponse déconcerta l'Ambassadeur, & il n'insista plus sur cet article de ses instructions.

Fatigué d'une si pénible marche, j'apperçus plusieurs arbres dans un petit vallon, je voulus aller m'y reposer, je trouvai que les plus distingués d'entre les Turcs y avoient déja dressé leurs tentes: je me retirai, & j'allai m'appuyer contre nos ballots, exposé à l'ardeur du Soleil, qui étoit insupportable quoiqu'au mois de Novembre. Un Turc de ma brigade m'offrit un fingen de café sans sucre, ce n'étoit pas un grand régal pour moi. Instruit des coutumes du pays, je l'acceptai cependant, & je m'en accommodai, parce que j'étois

tout baigné de ſueur ; en revanche je lui donnai ſix noix ; je dis ſix, car il m'étoit important de les compter ; il me parut content, & pendant le reſte du voyage nous nous fîmes réciproquement tous les jours ce petit préſent.

Le jour ſuivant nous campâmes ſur le bord d'une riviere, ſous un ombrage frais & charmant. Mais ce fut un autre embarras ; mes proviſions étoient bien diminuées, & je n'avois preſque rien pour ſouper. Soliman, mon incomparable Soliman, ſeul confident de mes beſoins & de mon indigence, m'apporta deux petits oiſeaux grillés ſur la braiſe ; les chaſſeurs de notre caravane les lui avoient donnés. J'en pris un, & je lui laiſſai l'autre ; il y joignit un baſſin rempli d'un ris ſi ſolide, que la cuillier pouvoit à peine y entrer, & par malheur nous n'en avions qu'une. Il n'étoit point-là queſtion de répugnances, j'étois fait aux façons du pays ; nous nous en ſervîmes alternativement ; il commença à manger le premier, en me diſant : mange, cela eſt bon, ne crains rien. Nous bûmes, dans la même cruche, de l'eau tant que nous voulûmes, ſans frais & ſans ſcandale ; je dis dans la même cruche, en France ce ſeroit incivil d'en uſer ainſi, & parmi eux ce ſeroit

n'être pas homme d'en uſer autrement: ils affectent une parfaite égalité. Dans notre route j'ai vu des eſclaves Maures manger à la table de leurs maîtres, & choiſir ce qui étoit de leur goût. Tout cela eſt contre la politeſſe Françoiſe; mais ils prétendent eux que cela eſt ſelon les loix de la nature & de l'humanité. Voici le principe d'où ils partent: nous ſommes tous hommes, diſent-ils, & par conſéquent tous égaux dans notre origine; un homme ne doit avoir aucune répugnance pour un autre homme. On pourroit leur répondre que cela eſt ſelon les loix de la nature, mais non pas de la nature civiliſée & perfectionnée par l'éducation: ils n'entendent point tous ces raiſonnemens, & ils ſe moquent des regles auſteres & gênantes de notre politeſſe.

De-là nous arrivâmes aux portes d'une ville, & nous n'y entrâmes point. Tous les habitans ſortirent en foule, les uns par curioſité, pour voir de nouveaux viſages, les autres par inclination, pour trouver des gens de connoiſſance. Les Turcs cherchoient des Turcs, les Grecs cherchoient des Grecs, & les Catholiques des Catholiques. Comme je n'étois connu de perſonne, je fus le ſpectateur

tranquille de ces empressemens, & je ne pouvois faire qu'un personnage muet. Je n'avois point de dîner à commander, & il me restoit encore quelques biscuits dans mon sac. Je ne songeois qu'à me délasser, & qu'à considérer la situation des lieux, lorsque des gens s'approcherent de moi, me saluerent respectueusement, & me baiserent la main; c'étoit des Chrétiens Maronites, qui reconnurent apparemment à mon habillement que j'étois Prêtre. Je les laissai faire, & quand ils virent que je ne me défendois point, ils vinrent en foule faire la même cérémonie, & me donnerent en présence des Turcs cette marque de leur respect. Le Curé vint lui-même, mais comme il étoit mon collegue dans le Sacerdoce, il ne me baisa point la main. Il me pria de le suivre, & il me conduisit dans sa maison; il me donna à dîner. On servit des œufs brouillés, & c'étoit tout, mais c'étoit beaucoup pour moi. Après le dîner il me montra son Eglise: dès que j'y fus entré, tous les Maronites du voisinage me suivirent; ils vouloient voir un Prêtre Franc. Je chantai tout haut les vêpres & les complies de la Toussaint, & matines & laudes pour le jour suivant. On me tint toujours compagnie; si l'on

m'avoit laissé seul j'aurois cessé de chanter, & l'on ne m'abandonnoit point, parce que je chantois toujours. Le chant de l'Eglise Romaine qu'ils n'avoient jamais entendu, avoit sans doute pour eux des agrémens ; il avoit du moins celui de la nouveauté.

Si je vous faisois la description de cette Eglise, mon Révérend Pere, votre zèle pour l'ornement de la maison du Seigneur, vous feroit verser bien des larmes. C'étoit une étable ; non ce n'étoit pas une étable, c'étoit quelque chose encore de plus indécent. Tout l'édifice consistoit en un petit quarré que formoient quatre murailles qui portoient quatre soliveaux, sur lesquels on avoit mis des fagots de bois ou d'épines. On avoit fait au-dessus une terrasse, sur laquelle on se promenoit, & qui se trouvoit au niveau d'un pré auquel elle étoit contigue. Le bon Curé m'étala tous ses ornemens ; ils consistoient en une pauvre chasuble, l'aube & la nappe étoient extrêmement noires, & je crois qu'il s'en servoit depuis plus de six mois. Il n'y avoit point de devant d'autel & la pierre étoit toute nue. Il me dit qu'il alloit le parer pour la grande fête. Il ouvrit son trésor, & il en tira quatre images rouges assez grandes qu'il

attacha ſur la muraille avec des épingles: c'étoit un préſent que lui avoit fait en paſſant un Miſſionnaire Jéſuite. Le préſent n'étoit pas conſidérable, c'étoit de ces images qu'on vend en France ſix liards ou deux ſols. Il me regarda enſuite, & je lui fis connoître que j'étois content de ce nouvel ornement. Si j'avois pu ouvrir mon paquet je lui aurois donné ce qui lui étoit néceſſaire; quelque bonne ame en France m'en auroit dédommagé. Il n'y avoit point de lampe dans cette Egliſe, & cependant le ſaint Sacrement y étoit. Ici vous vous attendez à la deſcription du tabernacle; je ne vous la ferai pas, parce qu'il n'y en avoit point. Le ſaint Sacrement étoit dans une petite boîte rouge, & ce ciboire de bois peint étoit ſur un des gradins de l'autel avec le chandelier: c'étoit encore un préſent d'un Miſſionnaire. Je lui préſentai une boîte un peu plus propre; il en tira les petites béatilles qu'elle renfermoit, & l'alla placer dans ſon tréſor. Il veut apparemment en faire la pixide des grandes fêtes. Qu'un pareil ſpectacle eſt touchant pour un cœur véritablement chrétien! que notre Dieu eſt grand, mon Révérend Pere, mais qu'il eſt bon, il s'abaiſſe à tout pour nous ſanctifier!

Auſſi-tôt

Aussi-tôt que j'eus rejoint ma brigade, mon Curé reconnoissant m'envoya deux poules cuites & une courge remplie de vin. Avec cette augmentation, ou plutôt ce supplément de provision que la Providence m'avoit ménagé, je me crus riche, & dès le lendemain je comptois en faire part à mon charitable Soliman: j'avois mangé de ses oiseaux, il étoit bien juste qu'il mangeât de mes poules. Avant l'heure du dîner je versai du vin dans ma tasse, & pour y mettre de l'eau, je pris la cruche de mon voisin le Turc au café, il me laissa faire, & alla la laver à la fontaine; il la croyoit immonde, parce qu'il en étoit tombé de l'eau dans du vin. Je ne fis pas d'abord réflexion à sa superstition, & dès qu'il l'eût rapportée, je recommençai; il se leva, & recommença la même cérémonie: enfin je dévoilai le mystere, & je ne voulus plus lui donner la même peine. Soliman arriva, je lui contai ma petite disgrace, & je le priai de me mener dans quelque endroit séparé où nous pussions dîner ensemble. Il ne demandoit pas mieux; il me mena dans un petit bocage où il but joliment de mon vin, parce que les feuillages le cachoient; d'ailleurs il étoit du pays des Druses, & les Druses sont re-

gardés comme des hérétiques par les Muſulmans.

Tout alloit bien juſques-là, mais bientôt mon Turc ſuperſtitieux me fit encore une chicane qui penſa me ſuſciter une mauvaiſe affaire. Sur le ſoir j'avois ſoif, & je voulois boire de l'eau fraîche. J'allai à la fontaine, il venoit d'y remplir ſa cruche ; dès qu'il me vit puiſer avec ma taſſe, il ſe mit à crier de toutes ſes forces: *ia allah!* ô Dieu! A ſon embarras, à ſes geſtes, à ſes cris, à ſes plaintes, je ſentis bien que je tranſgreſſois quelque loi: mais je le laiſſai crier, & je me hâtai de boire, parce que j'avois ſoif. Sur ces entrefaites arriverent d'autres Turcs. Gardez-vous bien, leur dit mon dévot, de prendre de cette eau, ce Chrétien en a puiſé avec ſon finghen avec lequel il a coutume de boire du vin ; la fontaine eſt immonde. Ils ſe mocquerent de lui en lui diſant, *â la nafra* : ſur ſon ame, ſur ſa conſcience; & moi je répondis, *naâm â lâ nafsi ;* oui, ſur mon ame, ſur ma conſcience, je me charge volontiers de cette affaire, je la prends ſur moi. Je fus cru préférablement à lui ; cependant il eſt certain que ſelon leurs idées la fontaine eſt immonde, & je ne ſçai pas de quelle eau ils ſe ſerviront pour la purifier.

Nous descendîmes dans une vallée où j'apperçus une infinité de cabanes répandues dans la campagne. Quand on est étranger on admire tout. De ces cabanes je vis sortir des personnes habillées d'une maniere qui me frappa : leurs habits étoient couverts de coquilles, de nacres, de pierreries & de séquins d'or de Venise; les femmes avoient non-seulement des pendans d'oreilles, mais des pendans de nez. L'expression est neuve, mais elle est juste. Elles avoient des perles aux deux narines, & les plus riches en avoient le nez si chargé, que je m'étonnois comment il pouvoit les soutenir sans tomber.

Nous approchions de la demeure des Arabes. Nous nous mîmes en ordre de bataille, & nous passâmes fierement. Ces brigands craignent beaucoup les armes à feu, & encore plus les François sans armes que les Turcs armés. On me disoit dans la caravane, un François contre cinq Arabes, & un Arabe contre cinq Turcs. Cela est bien glorieux à notre nation, & l'on peut juger par-là jusqu'où s'est répandue la terreur du nom François.

Enfin nous arrivâmes à Caffetin; c'est la patrie de mon fidele Soliman; je fus logé chez lui, & pour me faire compagnie

il invita mon dévot Turc, le compagnon éternel de mon voyage. J'avois mangé pendant la route en compagnie, mais ce fut pour la premiere fois que je mangeai en famille. Comme tout ce qu'on me présenta me dégoutoit, j'eus le temps d'examiner toutes leurs coutumes. Les Turcs mangent fort vîte, & le souper ne dura pas plus d'un quart-d'heure. Ils ne boivent point pendant le repas, mais seulement quand ils sont sortis de table. Après le repas ils se lavent les mains avec de l'eau & du savon ; la malpropreté rend cette précaution nécessaire.

Les amis de mon hôte vinrent me voir, plus par curiosité que par honnêteté. Quand ils m'eurent contemplé à loisir, ils se retirerent, & je fus fort surpris de voir toutes les filles & les femmes qui composoient la famille se ranger autour de moi, & me tenir compagnie. Dans ce pays jamais elles ne paroissent où il y a des hommes : apparemment que Soliman leur avoit dit que j'étois un Religieux Franc, & qu'il n'y avoit pas de déshonneur pour elles de rester toutes ensemble avec moi. Ce qui augmenta ma surprise, c'est qu'elles avoient leur voile levé. Il est vrai que je ne les regardai jamais au visage ; ce seroit ici la

plus grande incivilité, & dès qu'elles s'en apperçoivent, elles laissent tomber leur voile. Telles sont les loix austeres que leur imposent & l'éducation, & la pudeur. Bon Dieu, que ces mœurs sont différentes des nôtres! dans toutes mes Missions d'Europe, jamais je n'avois reçu tant de marques de bonté & de bienveillance que j'en reçus de cette famille Infidele. Ces bonnes gens me parloient éternellement & je ne les entendois pas; ils avoient la patience de tourner la phrase en tant de manieres, qu'enfin je comprenois quelque chose. Nos François, tout polis qu'ils sont, n'ont pas ordinairement cette complaisance pour les Étrangers. Pour eux ils m'entendoient parfaitement, parce que je ne leur disois que ce que je sçavois. Il est vrai que mes incongruités en fait de langage, mes expressions, mon accent les faisoit quelquefois sourire, mais c'étoit d'une façon plutôt aimable que choquante, & plus capable de m'encourager que de me déconcerter. Sçavez-vous l'Arabe, me disoient-ils? Non, je ne fais que commencer à l'apprendre. Sçavez-vous le Turc? Non. Que sçavez-vous donc? Je sçai le François, le Grec, l'Italien & le Latin. Je sçai toutes les Religions; je sçai qu'il

n'y en a qu'une véritable, qui est celle dont je fais profession, & vous malheureusement vous l'ignorez. Mais puisque vous me témoignez tant d'amitié, quand je sçaurai bien votre langue, je reviendrai ici vous l'apprendre, vous instruire, & tâcher de vous sauver. Ces promesses étoient reçues avec reconnoissance. Hélas! mon Révérend Pere, il ne manque ici que des Missionnaires; la moisson seroit abondante. Les Druses ont en horreur la polygamie, & quoique pour ne pas s'attirer d'avanies & de mauvais traitemens, ils ne reçoivent aucuns Sacremens dans la pratique, dans la spéculation ils n'en rejettent aucun. Ce seroit là deux grands acheminemens à leur conversion.

Charmé de tant d'attentions, je voulois reconnoître une si affectueuse hospitalité; je ne pouvois le faire que par quelques petits présens, mais j'étois bien pauvre. Je trouvai cependant encore dans le fond de mon sac quelques petites bagatelles d'Europe, que je leur distribuai: j'avois bien quelques chapelets de bois rouge, mais je n'osois les leur présenter, de peur que la croix ne leur fît peine, & qu'ils ne fissent en ma présence quelque insulte à ce signe sacré de notre

ſalut. Je m'enhardis pourtant, & je me haſardai d'en donner un à une petite fille qui étoit encore à la mamelle. Mais quelle fut ma ſurpriſe ! quelle fut ma joie, quand je vis la mere ôter le chapelet à cet enfant, & en baiſer la croix, & la porter ſur ſa tête pour marquer ſon reſpect ! le chapelet fit la ronde dans toute l'aſſemblée; on l'admiroit, on le conſidéroit, on le baiſoit. Voilà des Infideles bien Chrétiens, me diſois-je à moi-même. Hélas ! il ne leur manque que des Miſſionnaires pour les inſtruire. Mais ſi nous ne les inſtruiſons pas, ce n'eſt pas notre faute, permettez-moi de vous le dire, mon Révérend Pere, c'eſt la vôtre. Envoyez-nous du ſecours.

Tandis qu'on rendoit à la croix les hommages qui lui ſont dûs, un petit voiſin âgé de dix ans, s'étoit gliſſé dans la chambre pour me voir de plus près; c'étoit le fils d'un Turc. Il voulut à ſon tour voir ce chapelet, qui faiſoit l'objet de la curioſité; mais dès qu'il en apperçut la croix, il courut comme un furieux à un bâton qui ſe trouva aſſez près de lui, & il ſe mettoit en diſpoſition de la briſer. La maîtreſſe du logis l'arrêta, elle lui arracha le bâton, & le chaſſa de la maiſon.

Après mille remercimens, on garnit

d'huile la lampe de ma chambre ; c'eſt ici la coutume d'avoir toute la nuit des lampes allumées en été comme en hiver, dans la chambre où l'on couche. On me laiſſa ſeul, je fis ma priere, & je pris un peu de repos. Le jour ſuivant, nous nous rendîmes enfin au terme de notre voyage.

Je vous ai tenu parole, mon Révérend Pere : j'avoue que comme il eſt des nouvelliſtes que les nouvelles n'affectent que quand elles leur annoncent des événemens extraordinaires, des villes priſes, des batailles gagnées ; il eſt des Chrétiens qui ne prennent plaiſir à nos relations, que quand on y parle de faits éclatans, de Nations conquiſes à Jeſus-Chriſt, d'Empires & de Royaumes convertis. Cette lecture ne ſera pas du goût de ces ſortes de perſonnes, mais ils me permettront de leur dire que ces menus détails, quoique moins intéreſſans, ne laiſſent pas d'avoir leur utilité. Ils nous font connoître le caractere des Peuples, les pratiques de leur Religion, les peines inſéparables de la vie d'un Miſſionnaire. Ce ſont les objets que je me ſuis propoſés, je crois les avoir remplis : ainſi j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Fromage, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Camus, de la même Compagnie, Procureur des Missions du Levant, avec la relation d'un Concile national tenu chez les Maronites (1) le 30 Septembre 1736.

A Tripoli de Syrie, le 15 Octobre 1736.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je previens vos demandes, & les reproches que vous seriez en droit de me faire, si je ne vous donnois part du consolant & édifiant spectacle que la Religion vient de nous présenter. C'est du Synode des Maronites dont je parle. Depuis leur réunion à la Chaire

(1) La lettre du Pere Nacchi, publiée dans le premier volume de cette édition, page 108, donne des notions exactes de la Nation & de la Religion des Maronites.

de ſaint Pierre ; ils avoient quelquefois aſſiſté aux aſſemblées générales de l'Egliſe, & en 1516 leur Patriarche s'étoit trouvé au cinquieme Concile de Latran; mais jamais ils n'avoient tenu de Synode national. Tout s'y eſt paſſé avec tout l'éclat & toute la décence qu'on pouvoit déſirer au milieu d'une terre Infidele.

Peut-être ſerez-vous bien aiſe, mon Révérend Pere, de ſçavoir les raiſons qui ont déterminé à cette grande action. Je ſuis en état de vous en inſtruire : j'ai été l'orateur du Synode, je ſuis aſſez au fait de tout.

Lorſque je partis de France, ſi l'on m'avoit prédit que j'aurois l'honneur de prêcher devant un Concile, je vous avoue que j'aurois eu bien de la peine à ajouter foi à cette prophétie : une pareille diſtinction eſt au-deſſus de mes foibles talens; mais il eſt dans la vie certaines occaſions, certaines circonſtances, où, par obéiſſance & pour le bien de l'Egliſe, le zele eſt obligé de ſe prêter à tout, malgré ſes répugnances.

N'allez pas vous imaginer que nos Evêques ſe ſoient aſſemblés pour étouffer quelque erreur naiſſante, pour établir ou pour défendre quelque dogme

attaqué; graces au Ciel de pareils attentats sont inconnus depuis plusieurs siecles chez les Maronites. La contagion presque universelle qui s'est répandue dans tout l'Orient, a respecté la pureté de leur foi, & jamais le schisme & l'hérésie qui les environnent n'ont pu donner aucune atteinte à leur catholicité. Leur attachement invariable à la Chaire de saint Pierre, leur soumission parfaite aux décisions de l'Eglise les ont préservés de ces funestes malheurs, & s'ils ne se piquent pas d'être plus éclairés que tant d'autres peuples, ils peuvent du moins se vanter d'être plus dociles & plus fideles. Priez le Seigneur qu'il les conserve à jamais dans ces sentimens & dans ces dispositions : on n'est point en danger d'errer, quand on ne suit pour guide que les oracles de la vérité.

La foi de nos Chrétiens étoit pure; mais malgré l'exacte régularité dont ils font profession, par le laps du temps, la discipline s'étoit un peu affoiblie. Vous le sçavez mon Révérend Pere, l'Epouse de Jesus-Christ est toujours sans rides, mais ses enfans ne sont pas toujours sans souillures; l'Eglise est toujours sainte, mais la corruption altere quelquefois la sainteté des sujets qui la

composent. Insensiblement la succession des années introduit le relâchement dans les sociétés les plus saintes, & ces révolutions presque inévitables, sont le triste apanage de la condition humaine. On ne cesse pas d'être homme, parce qu'on est chrétien. Il s'étoit donc glissé quelques abus chez nos Maronites, & ils avoient gagné jusques dans le Sanctuaire : ces taches blesserent les yeux de quelques personnes zélées; elles en écrivirent au S. Siége pour demander qu'on apportât un remede prompt & efficace à des maux qui commençoient à s'invétérer. Le souverain Pontife chargé par sa primauté de veiller aux besoins de l'Eglise universelle, crut ne devoir pas négliger des avis importans que dictoit un zele pur & désintéressé. Il jugea que c'étoit dans le pays même qu'il falloit chercher ce remede; que voyant les choses de plus près, on seroit plus à portée de prendre les mesures convenables; il se persuada qu'un Concile national donneroit plus de poids aux réglemens & aux défenses qu'on seroit obligé de faire. D'ailleurs le saint Pere n'ignoroit pas que, selon les regles ordinaires de l'Eglise, c'est sur les lieux que ces sortes de causes

doivent être décidées en premiere instance, avant que d'être portées à son tribunal; sauf à lui à en rejetter, ou à en approuver le jugement & la décision. C'est le parti que prit ce sage Pontife; il avoit nommé Monseigneur Assemanni (1) Ablégat apostolique dans ces cantons; c'est un Prélat actif & judicieux: il le chargea d'une lettre adressée au Patriarche des Maronites. L'Ablégat dès la premiere visite la lui remit entre les mains: je l'ai lue, rien n'est plus sage, ni plus ferme.

Sa Sainteté, après avoir exposé les abus qu'on lui avoit dénoncés, enjoignoit au Patriarche d'assembler un Concile de concert avec l'Ablégat, d'y proposer environ une douzaine d'articles qui regardoient la réforme, & de les faire recevoir, afin qu'appuyés de l'autorité du Concile, ils eussent plus de force. Comme il n'auroit été ni juste ni même prudent d'agir d'autorité, & de fermer

(1) Joseph Assemanni, Maronite de naissance, élevé à Rome dans le Séminaire des Maronites, Chanoine de l'Eglise de S. Pierre, Garde de la Bibliothéque du Vatican, a été un des plus sçavans hommes de son siecle, & un Prélat des plus vertueux.

la porte à toutes représentations, le Pape accordoit au Patriarche la permission de suspendre l'exécution de quelques-uns de ces articles, s'il le jugeoit à propos pour de bonnes raisons, pourvû néanmoins qu'il s'engageât à faire sçavoir ces raisons au S. Siége, & qu'il promît de s'en tenir à la décision que Rome porteroit quand elles y auroient été murement examinées. Voici quelques-uns de ces abus.

1°. C'étoit une ancienne coutume des Evêques Maronites d'avoir auprès d'eux plusieurs Religieuses dont l'appartement n'étoit d'ordinaire séparé de celui de l'Evêque que par une porte de communication. Les Religieux en avoient aussi dans l'enceinte de leur Monastere. Croiriez-vous bien, mon Révérend Pere, qu'une chose si scandaleuse ne causoit presque point ici de scandale, ou n'en causoit que fort peu? Il falloit qu'on eût une haute idée & de la sainteté des Prélats & des Religieux, & de la sagesse de ces Vierges chrétiennes, sur-tout dans un pays où les femmes paroissent rarement devant les hommes, & où les moindres liaisons entre les deux sexes deviennent suspectes, & répandent des nuages sur la vertu la plus

irréprochable. Apparemment que ces Religieuses avoient pris la place de ces Veuves pieuses ou de ces Filles dévotes qui dans les premiers temps de l'Eglise, consacrées à l'ornement & à la décoration des Autels, ne s'éloignoient guere des Basiliques.

2°. Le Patriarche s'étoit arrogé le droit exclusif de faire les saintes Huiles: il les distribuoit aux Evêques & aux Curés. On étoit obligé de lui donner de l'argent quand on les alloit demander; la taxe étoit générale & sans exception, & le plus pauvre Curé donnoit un écu; on ne les avoit pas à moins. Un jour en ma présence un Curé venant les demander, n'offrit qu'une piece de 50 sols, on eut bien de la peine à les lui accorder, & ce ne fut qu'en représentant l'excès de sa pauvreté qu'il les obtint; un autre, après les avoir reçues, dit en payant à celui qui les distribuoit la somme prescrite : prenez le prix des saintes Huiles. J'étois présent à cette scene; elle me révolta, elle m'indigna; je pris la liberté de représenter que c'étoit une simonie; on me dit pour toute réponse que c'étoit la coutume, & l'on crut par-là se justifier pleinement.

3°. Les dispenses dans les mariages se vendoient à prix d'argent. Pour lever une excommunication, un interdit, une censure, le Patriarche se faisoit donner une certaine somme qui entroit dans son revenu. De-là que d'inconvéniens! L'avidité du Prélat rendoit les peines ecclésiastiques & moins justes & plus fréquentes. A quoi la pauvreté n'engage-t-elle pas! & de quoi n'abuse pas la cupidité! Vous sentez assez que ce casuel pouvoit quelquefois être arbitraire.

4°. Le saint Sacrement ne se conservoit pas dans la plupart des Eglises de la campagne, & il ne se trouvoit d'ordinaire que dans les Eglises des Religieux. De-là quels inconvéniens encore, & combien de Chrétiens dans certaines bourgades éloignées étoient à la mort privés malgré eux de ce secours privilégié.

5°. Contre l'ancien usage établi & observé de temps immémorial, on permettoit à des Prêtres mariés de convoler à de nouvelles nôces. J'en ai connu un qui étoit dans le cas. J'en ai connu un autre qui ayant été fait Prêtre après son mariage, s'étoit marié trois fois après sa prêtrise: on dissimuloit, on toléroit même ces scandales.

6°. Les Eglises restoient sans ornemens décens, & les membres de Jesus-Christ sans les secours nécessaires, Ici les Evêques sont chargés de pourvoir à la décoration des Temples & aux besoins des pauvres; mais pauvres eux mêmes par la multiplicité des Siéges, leur indigence les mettoit hors d'état de remplir ces obligations. Figurez-vous que 150 petites paroisses composent 15 dioceses & le Patriarchat.

7°. Les Maronites d'Alep, qui font un partie considérable de cette chrétienté, ne chantoient plus dans nos Eglises qu'en Arabe depuis dix à douze ans, & avoient aboli l'ancienne coutume de faire l'Office divin & de réciter toutes les prieres en langue Syriaque. Cet exemple étoit d'une dangereuse conséquence; c'étoit à peu-près comme si on s'avisoit dans une de nos grandes villes de France de chanter l'Office en langue vulgaire. Vous sçavez, mon Révérend Pere, avec quelle fermeté nos Prélats se sont élevés contre cet abus par-tout où l'esprit d'erreur & de nouveauté a tenté de l'introduire.

Voilà les principaux articles qui faisoient l'objet de la réforme projettée, & sur lesquels devoit prononcer le Con-

cile. On ne ſçauroit diſconvenir qu'il ne fût fort utile, & que c'étoit rendre un grand ſervice à l'Egliſe des Maronites de l'engager à effacer elle-même ces taches qui défiguroient ſa beauté. La bonne œuvre ne laiſſa pas de ſouffrir d'abord bien de la contradiction. Le relâchement trouve par-tout des partiſans; & l'eſprit d'intérêt, ſur-tout quand il ſe couvre du manteau de la néceſſité, n'eſt pas une paſſion qu'on perſuade aiſément de ſon déréglement & de ſon déſordre. Il eſt vrai qu'à la premiere propoſition du Concile, le Patriarche & les Evêques y conſentirent ils écrivirent même au Pape une lettre commune pleine de ſoumiſſion & de reſpect : ils l'aſſuroient qu'ils entroient parfaitement dans ſes vûes, & qu'ils ſeconderoient volontiers ſon zele. On fixa le temps du Synode, & Monſeigueur Aſſemanni ſe retira plein de bonnes eſpérances. Il ne doutoit pas du ſuccès de l'entrepriſe, & déja il en béniſſoit en ſecret le Seigneur. Afin d'en méditer plus à loiſir les arrangemens, il choiſit pour lieu de ſa retraite un Monaſtere proche de notre réſidence d'Antoura; il n'en ſortoit que rarement. La proximité nous procura l'honneur

de ſa premiere viſite ; il eut aſſez de confiance en nous pour nous faire part de la ſituation des affaires, & il en recommanda le ſuccès à nos prieres & à nos ſoins. Il fit la même confidence au Gardien de Jéruſalem, Religieux accrédité dans le pays ; il alla même s'aboucher avec lui à Seyde, & de la part du ſaint Siége il l'envoya au Caire chargé d'une commiſſion importante & délicate. Nos Peres Miſſionnaires d'Egypte vous inſtruiront du ſujet de ce voyage.

De Seyde le viſiteur Apoſtolique ſe tranſporta chez l'Emir des Druſes qui l'avoit invité, il en fut reçu au mieux : ils eurent enſemble quelques conférences, ils y traiterent de quelques affaires ſecretes qui intéreſſoient la religion. L'Emir extrêmement ſatisfait du Prélat, lui fit préſent de ſon cheval de monture, & l'Ablégat revint dans ſa ſolitude de Louaiſé pour mettre la derniere main aux arrangemens du Synode projetté.

Le terme convenu & fixé pour le Concile approchoit ; Monſeigneur Aſſemnani crut qu'il étoit temps de ſommer de leur parole le Patriarche & les Evêques, & d'en régler avec eux les préliminaires. Mais les choſes n'en

étoient pas encore au point où il pensoit ; il trouva du refroidissement, & même une espece d'aliénation dans les esprits : l'enfer avoit ourdi bien des trames & fait jouer bien des ressorts pour indisposer les Prélats Maronites, & traverser le projet. Il seroit trop long, mon Révérend Pere, de vous développer ici toutes ces intrigues : vous sçavez mieux que moi qu'en pareilles circonstances l'ennemi commun de notre salut ne s'oublie pas. On mit tout en œuvre pour reculer, & même pour éluder les ordres du saint Siége. Quoi qu'il en soit, ce changement inattendu surprit l'Ablégat, mais il ne le déconcerta pas : la résistance, loin de le rebuter, ne servit qu'à animer son courage & à redoubler ses efforts; & je dois dire ici, à la louange de ce digne Prélat, qu'il ne donna aucun signe d'impatience & de dégout ; qu'il sçut se roidir à propos contre les obstacles, & qu'il renoua plusieurs fois avec une admirable dextérité une négociation qui paroissoit entierement rompue.

De leur côté les Missionnaires de la Terre-Sainte & les Jésuites travailloient de tout leur pouvoir à appaiser la tempête; mais avec tout cela rien n'avan-

çoit, le moment marqué par la Providence n'étoit pas loin, mais il n'étoit pas encore venu. Enfin tout ſe calma : les Prélats Maronites reconnurent les piéges qu'on leur avoit tendus; ils ouvrirent les yeux ſur leurs véritables intérêts, qui n'étoient autres que ceux de la Religion, & ils ſe rendirent. J'ignorois encore cette heureuſe nouvelle, lorſqu'un beau jour, du grand matin, on vint me dire, à l'iſſue de la Meſſe, que M. le Patriarche avoit mis pied à terre au Séminaire où il m'attendoit. Je ſortis pour l'aller ſaluer, mais il me prévint, & je le trouvai à la porte de notre maiſon, où il entra, ſuivi de la plupart de ſes Evêques. Mon Pere, dit-il à notre Supérieur, on ne dira plus que je ne ſuis pas le conſeil des Jéſuites. Ces agréables paroles releverent nos eſpérances, & nous en augurâmes bien ; nous n'osâmes cependant lui en demander l'explication. Ces Prélats nous firent l'honneur de prendre chez-nous un léger déjeûner; & ſans entrer dans aucun éclairciſſement, ils remonterent à cheval, & prirent le chemin du Monaſtere de Louaiſé. Monſeigneur Aſſemanni fut charmé de les voir, & ſa joie fut d'autant plus grande, qu'elle étoit ineſpérée. Après les pre-

mieres civilités, on entra d'abord en matiere, & l'on prit de concert tous les arrangemens nécessaires.

Les choses étoient dans cette heureuse disposition, lorsque le Visiteur Apostolique m'envoya dans un Monastere éloigné d'Antoura d'environ huit lieues, pour y terminer une affaire dont je vous rendrai compte dans la suite. Là, dès le lendemain, un exprès vint me remettre une lettre de Monseigneur, qui me prioit de me rendre incessamment à Louaisé, où le Concile devoit s'ouvrir le jour suivant; il m'avoit chargé d'en faire l'ouverture. Il fallut donc, malgré tant de fatigues, qui sont à présent au-dessus de mes forces, me rendre en diligence auprès de l'Ablégat. J'obéis, je revins précipitamment, & j'arrivai à temps. Ce fut le 30 Septembre dernier que le Synode commença. On ne pouvoit choisir un jour plus convenable à cette grande action; c'étoit le jour où l'Eglise Latine honore la mémoire de Saint Jérôme, ce fameux Docteur, qui a éclairé de ses lumieres, & édifié par ses vertus l'Orient comme l'Occident. Pour abréger la durée du Concile, on avoit auparavant préparé toutes les matieres par une exacte discussion; l'on avoit réglé ce qui devoit

être proposé, & en quelques séances paisibles tout fut terminé.

Voici l'ordre qu'on garda, & les cérémonies qui s'observerent. On avoit paré l'église des Religieux du Monastere de Louaisé avec le plus de magnificence qu'il avoit été possible. Dans le chœur, qui est assez vaste, on avoit placé deux trônes élevés, l'un du côté de l'évangile pour le Patriarche, l'autre du côté de l'épître pour l'Ablégat apostolique. Hors du chœur, près de la balustrade, étoient à droite & à gauche deux rangs de chaises pour les Evêques; après eux & dans le même rang, mais sur des siéges plus bas, étoient les Missionnaires invités pour assister au Concile en qualité de Théologiens du Pape. Vis-à-vis des Missionnaires étoient les Religieux Maronites, ayant leur Supérieur à leur tête. Entre les Théologiens du Pape & les Religieux, les Curés Maronites formoient une ligne, & étoient pareillement assis; & derriere tous ces rangs de siéges, l'élite de la noblesse Maronite se tenoit debout. Il n'y eut point de dispute pour la préséance. Pour couper pied à toutes les contestations qui auroient pu naître, Monseigneur Assemanni déclara qu'il ne vouloit préjudicier en rien aux droits

respectifs que chacun pourroit prétendre ; que les Missionnaires se placeroient selon leur ancienneté dans le pays. Pour se conformer à ce réglement, les Peres de la Terre-Sainte prirent place immédiatement après les Evêques, de leur côté ; après eux se rangerent les Jésuites, après les Jésuites les Capucins ; les Carmes, comme les derniers venus, eurent la derniere place. Ce bon ordre qui prévenoit tous les démêlés, fit régner dans toute l'assemblée un grand silence & une grande modestie.

Une demi-heure après le soleil levé, on partit processionnellement du Monastere pour se rendre à l'Eglise. Voici le nom des Prélats qui composoient cette auguste assemblée.

Joseph, Patriarche des Maronites.
Joseph Assemanni, Ablégat apostolique.
Simon, Archevêque de Damas.
Servus Dei, Archevêque de Baruth.
Elias, Archevêque d'Arga.
Etienne, Archevêque de Patron.
Philippe, Archevêque de Gébaïl.
Ignace, Archevêque de Tyr.
Jean, Archevêque de Laodicée.
Michel, Archevêque de Banias.
Gabriel, Archevêque d'Alep.

Tobie,

Tobie, Archevêque de Nablos.

Tous ces Prélats étoient Maronites. Trois autres Archevêques de la même nation étoient abſens, à cauſe de leur grand âge. Sçavoir :

Baſile, Archevêque de Tripoli.
Gabriel, Archevêque de Keidan.
Gabriel, Archevêque d'Acre.

Outre ces Prélats, d'autres Archevêques Catholiques, mais qui n'étoient pas de la nation Maronite, furent invités au Concile, & y aſſiſterent.

Grégoire, Archevêque Surien. Il avoit avec lui un Evêque de ſa nation.
Abraham, Archevêque d'Alep, Arménien.
Etienne, Archevêque d'une ville d'Arménie, y envoya un Député en ſa place.

Vous ſerez ſans doute ſurpris, mon Révérend Pere, qu'on ne parle ici que d'Archevêques. Ne les prenez pas pour autant de Métropolitains. Il faut ſe faire au langage du pays : ce ſont des Evêques qui prennent ce titre, & perſonne ne le leur conteſte. D'ailleurs que les Prélats

d'un Concile ſoient Evêques ou Archevêques, peu importe. Dans ces aſſemblées c'eſt le caractere qui décide, & non pas la dignité, & il eſt inconteſtable que ce que nous appellons en France un Evêque *in partibus*, eſt Juge de la foi comme l'Evêque du plus grand & du plus riche Diocèſe.

Dans ce ſynode tous les Eccléſiaſtiques étoient revêtus d'habits Sacerdotaux, les uns en chapes, les autres en chaſubles. Les Evêques étoient habillés pontificalement; & ce qui diſtinguoit les Prélats Maronites de ceux qui ne l'étoient pas, c'eſt qu'ils portoient ſur la tête une mitre ſuperbe & magnifique, que le Saint Pere leur avoit envoyée en préſent.

Dès qu'on fut entré dans l'Egliſe, chacun prit la place qui lui avoit été déſignée, & l'on s'arrangea ſans embarras & ſans confuſion. On commença par invoquer le Saint Eſprit, & le Patriarche ſe diſpoſa à célébrer la ſainte Meſſe. Pénétrés des ſentimens de la plus tendre piété, tous les aſſiſtans fondoient en larmes, & ſi la majeſtueuſe ſimplicité de ce religieux ſpectacle n'avoit pas de quoi éblouir les yeux, rien n'étoit plus capable de toucher les cœurs.

Au milieu de l'Eglise on avoit placé une chaire assez élevée ; j'y montai après l'évangile, & je prononçai un petit discours qui dura environ une demi-heure : il rouloit tout entier sur le sujet de l'assemblée ; toute autre matiere auroit été déplacée. C'étoit bien alors que je pouvois m'appliquer à moi-même ce que disoit autrefois l'Apôtre saint Paul : nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits. Il n'y avoit rien de recherché dans mon discours ; mais comme les esprits étoient bien disposés, on m'écouta avec bonté. Il est des circonstances heureuses, où l'on trouve passable dans la bouche d'un Orateur Chrétien, ce qu'en d'autres temps on ne daigneroit pas écouter. Mon Sermon ne mérite pas de vous être envoyé : mais comme il fait partie de la cérémonie, & que mon Supérieur exige de moi cette marque d'obéissance, je l'ai traduit en notre langue le plus littéralement que j'ai pu, & je l'ai transcrit pour vous, vous en ferez tel usage qu'il vous plaira. Au reste, je compte sur votre indulgence, plus encore que sur celle des Maronites, & j'en ai plus besoin. Les François, quand il s'agit de Sermons, se piquent d'être plus délicats que les autres peuples : d'ailleurs, vous

trouverez dans cette piece beaucoup d'expreſſions figurées, des métaphores qui paroiſſent un peu outrées, des applications preſque continuelles de l'Ecriture. En France tout cela pourroit choquer, mais tout cela plaît aux Orientaux, & j'ai pour maxime que quand on prêche, il faut s'accommoder & au génie de la langue qu'on parle, & au goût des Auditeurs devant qui l'on parle.

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, & lætemur in eâ.

C'eſt aujourd'hui le jour que le Seigneur a fait; faiſons éclater notre joie & nòtre allégreſſe.

Ces paroles ſont tirées du Pſeaume CXVII.

VÉNÉRABLES Peres des Chrétiens, auguſtes Juges de la Foi, fermes & brillantes colonnes de l'Egliſe, dignes Chefs des armées du Seigneur, ſages conducteurs du peuple fidele...., ainſi parloit autrefois le ſaint Roi David dans un de ces divins tranſports que lui inſpiroit l'Eſprit Saint. La pierre qu'une aveugle Nation a rejettée, eſt devenue par le choix du Seigneur la pierre angulaire; pierre qui ſeule ſoutient un édifice myſtérieux; pierre contre laquelle viennent

se briser les plus immenses colosses. Quelle merveille, s'écrioit-il! Le bras du Tout-puissant a pu seul opérer ce prodige, & lui imprimer cette inébranlable fermeté! Bénissons à jamais un si beau jour, c'est le jour que le Seigneur a fait, & s'il doit être marqué par nos larmes, que ce soient des larmes de joie, de tendresse, de reconnoissance; ou plutôt, bannissons les pleurs, & que l'Univers entier retentisse de Cantiques d'allégresse. *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, & lætemur in eâ.*

Me trompai-je, Messeigneurs, dans l'application que je vais faire de ces paroles. La pierre angulaire c'est Jesus-Christ, l'édifice mysterieux qu'elle soutient c'est l'Eglise, les colosses qui viennent se briser c'est l'erreur, le schisme, l'hérésie; & ce beau jour, ce jour que le Seigneur a fait, ce jour que doit signaler notre joie; c'est celui où l'Epouse de Jesus-Christ va triompher par le courage & la fermeté de ses défenseurs assemblés. *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, & lætemur in eâ.*

Ici, quel charmant spectacle n'offre-t-elle pas à mes regards! Je vois l'armée du Seigneur rangée en bataille: par l'ordre & sous la direction du premier de tous

ses chefs, se levent de braves & d'invincibles Capitaines, revêtus des armes spirituelles, le bouclier de la foi en main, le casque de la sagesse en tête. Quel appareil menaçant ! tremblez Démons, tremblez pour votre empire, j'en vois les destructeurs ; ces héros sont sûrs de vaincre. Quand on combat au nom du Dieu des armées, peut-on manquer de remporter la victoire ? Ce n'est pas seulement un Ange qui conduit ces redoutables guerriers, c'est l'Esprit du Seigneur lui-même qui anime leur valeur, qui soutient leurs bras, & qui dirige leurs coups. Ils comptent sur votre assistance, ô mon Dieu : vous leur avez promis que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre leurs forces réunies, & que tous les jours vous seriez avec eux jusqu'à la consommation des siecles. C'est vous qui les armez aujourd'hui de votre glaive. Si l'épée de Gédéon fut autrefois & le signal & le cri de la victoire, que ne peuvent-ils pas se promettre de l'épée du Seigneur ?

Sous la protection de ces Anges tutélaires, ne craignez rien ; peuple Maronite, petit troupeau, troupeau chéri, troupeau choisi entre mille, ne craignez rien. Un Légat Apostolique détaché de

la Chaire de S. Pierre vient à vous : quelle distinction ! Depuis plusieurs siecles, il n'est point de peuple dans l'Orient qui puisse se vanter d'en avoir eu de pareille. Envoyé par le Souverain Pasteur de tous les Chrétiens, il vient se joindre à vos Pasteurs, & les aider à écarter de cette bergerie les loups qui la menacent. Tressaillez donc de joie dans ce beau jour, & bénissez celui qui vient au nom du Seigneur.

Et vous, Révérendissimes Peres en Dieu, secondez les intentions du Saint Pere, & comblez l'espérance de ce peuple fidele. Malgré votre zèle, il s'est glissé des abus, c'est à vous à les réformer. Votre vigilance les découvrira, votre courage les réprimera. Qu'il me soit donc permis d'exciter l'une & d'animer l'autre; c'est tout mon dessein. Soutenez ma foible voix, Esprit saint : vous allez décider par la bouche de ces pasteurs; daignez leur parler par la mienne.

PREMIERE PARTIE.

Messeigneurs...... que la providence de notre Dieu est admirable dans l'arrangement qu'elle a fait des conditions de la société, & sur-tout de la société

chrétienne : elle a voulu que les postes les plus élevés fussent les plus difficiles à remplir , & les plus délicats pour la conscience ; elle a voulu que le plaisir flatteur de commander fût tempéré par les grandes obligations que traîne après elle l'autorité. Elevés sur la tête des autres , vous en êtes, dit l'Apôtre saint Jacques , responsables au souverain Maître ; vous devez veiller sur eux, comme devant un jour lui rendre compte de leurs ames. Placés sur le chandelier de l'Eglise, écoutez la belle leçon que vous fait Jéremie, ou plutôt le Seigneur lui-même par la bouche de Jéremie: Prophete, Pasteur des peuples , je t'ai établi non pas afin que tu jouisses dans un tranquille repos des honneurs & des distinctions attachées à ta dignité; mais afin que tu déracines, que tu détruises, que tu dissipes, que tu plantes, que tu édifies: *Ecce ego constitui te ut evellas , & destruas , & dissipes , & ædifices , & plantes.* Voilà les devoirs inséparables de ton glorieux ministere ; dans mes desseins , c'est moins un honneur qu'un fardeau. C'est à vous , sentinelles de la maison d'Israël , que s'adresse cette instruction.

Figurez-vous donc, Messeigneurs, que le souverain Pontife vous dit aujourd'hui

par la bouche de son Légat apostolique ce que disoit autrefois l'Epouse du Cantique des Cantiques : *Manè surgamus ad vineas, videamus si floruit vinea, si flores fructus parturiunt.* Levons-nous du matin, visitons les vignes, voyons si la nôtre a fleuri, & si ses fleurs promettent des fruits. Je ne crains point de le dire, la vigne dont parle ici la vigilante Epouse des Cantiques, est la figure de cette partie du domaine de l'Eglise confiée à vos soins & à votre gouvernement ; levez-vous donc, & voyez en quel état elle se trouve : *Surgamus ad vineas.*

Graces au Dieu immortel, & qu'il en soit à jamais béni, vous ne trouverez pas dans cette vigne chérie & privilégiée ces désastres affreux qui désolent les autres vignes des Eglises d'Orient ; le Seigneur jusqu'ici, par une bonté spéciale & une assistance particuliere, l'a préservée de ces funestes malheurs. Vous ne la verrez pas ravagée par cette bête féroce que le Prophete appelle *singularis ferus, aper de sylvâ*, l'infâme animal des bois, la cruelle bête de l'hérésie ; depuis bien des siecles ces monstres en sont bannis ; mais peut-être y trouverez-vous des cantons dont le sol pourroit produire d'excellens raisins, & qui faute de culture ne produisent

que du verjus, des herbes venimeuses qui peuvent empoisonner les fruits, des ronces & des épines qui en empêchent l'accroissement & la fertilité, des terreins vuides où l'on pourroit semer le grain de la parole de Dieu & de l'instruction chrétienne; peut-être enfin y trouverez-vous, selon l'expression de la même Epouse, de petits renards qui, sans y faire des ravages marqués, la détruiroient insensiblement, si vous ne preniez soin de les détruire eux-mêmes: *Capite nobis vulpes parvulas quæ domoliuntur vineas.* Vous m'entendez assez, sans que je m'explique davantage.

Gardiens fideles de la vigne du Seigneur Dieu des armées, jettez avec moi un coup d'œil sur la portion de votre héritage, & vous découvrirez aisément les dégats que l'homme ennemi s'efforce d'y faire. Rien n'échappe à des yeux qu'éclaire le flambeau de la Religion & qu'anime l'ardeur du zèle.

Illustres Maronites, que j'aime à contempler l'éclat & les beautés de votre Eglise, j'y retrouve presque tous les traits qui distinguoient, qui caractérisoient l'Eglise naissante de Jesus-Christ, lorsque dans le sein du judaïsme & de la gentilité on la vit, par le plus surprenant

de tous les miracles, sortir des mains d'un Dieu son auteur.

Je la comparerois volontiers, cette Eglise, à la toison mystérieuse de Gédéon, sur laquelle la rosée du Ciel tomboit en abondance, tandis que tout ce qui l'environnoit étoit desséché, dévoré par de brûlantes ardeurs.

Je la comparerois volontiers à cette nation chérie du Ciel que le Seigneur prenoit plaisir à conduire lui-même à travers les déserts, les rochers, les montagnes; tandis que ses fiers ennemis marchoient au milieu des plus épaisses ténébres, une colonne brillante & lumineuse dissipoit les horreurs de la nuit, & guidoit ses pas. Vous ne désavouerez pas ces comparaisons; elles ne sont ni hasardées, ni déplacées.

Elle forme une bergerie séparée dont les brebis, toujours dociles à la voix du souverain Pasteur, ne s'écartent jamais dans des pâturages étrangers, & qui, par leur docilité, se mettent à l'abri de la fureur des loups; disons mieux, & parlons sans figure, elle forme au milieu même de l'infidélité un peuple entier de véritables adorateurs, que respecte le souffle contagieux & empesté du schisme & de l'hérésie, & l'on peut dire de vous

ce que disoit le texte sacré des premiers Fideles, que vous persévérez unanimement, constamment dans la doctrine des Apôtres : *Erant perseverantes in doctrinâ Apostolorum.* Puissiez-vous, hélas, la conserver à jamais cette foi si pure, & de génération en génération la transmettre à vos neveux jusqu'à la consommation des siecles.

Non contens de croire, vous pratiquez avec ferveur les exercices les plus saints de la Religion & du Christianisme : comme les premiers Fideles vous vous assemblez souvent dans les Temples du Dieu vivant; vous y offrez assiduement le tribut de vos prieres. Là, réunis ensemble, vous chantez en l'honneur du Très-haut des cantiques de louanges & d'actions de graces, & la fraction du pain sacré fait vos plus cheres délices. *Erant perdurantes in Templo in communicatione fractionis panis, & orationibus collaudantes Deum.*

Comme les premiers Fideles, devant le Dieu de Majesté, vous ne paroissez que comme des ombres anéanties ; son auguste présence tient toutes vos puissances attentives; votre respect religieux porte l'édification dans tous les cœurs, & rend respectable à tout un Peuple infi-

dele la Religion ſainte que vous profeſſez : *Gratiam habentes, ad omnem plebem.*

On n'entend parler parmi vous, ni de diviſions, ni de démêlés, ni de diſſenſions; la diſcorde n'oſe y préſenter les ſombres lueurs de ſon funeſte flambeau. Vous n'êtes ni à Apollo ni à Cephas, vous êtes tous à Pierre, & par Pierre à Jeſus-Chriſt. La charité de l'Eſprit Saint qui vous unit, forme entre vous comme entre les premiers Fideles une union parfaite, un concert charmant, qui de cette prodigieuſe multitude de croyans, ſemble ne faire qu'un cœur & qu'une ame : *Multitudinis autem credentium erat cor unum & anima una.*

Que de vertus! mais quelques taches légeres n'en terniroient-elles point l'éclat, & n'en obſcurciroient-elles point la ſplendeur?

On ne voit point parmi vous d'inceſtueux comme à Corinthe ; vous ignorez ces abominations : mais en permettant à des Vierges chrétiennes d'habiter preſque au milieu de vous, ne craignez-vous point que cette dangereuſe & permanente proximité, ou ne ſoit capable de faire chanceler la vertu la mieux affermie, ou ne faſſe naître dans les ames

foibles des soupçons injurieux à l'honneur du Sanctuaire, & porter des jugemens, qui, pour être faux, ne sont pas téméraires? On n'est pas toujours obligé de croire que la vertu d'Etienne ait passé dans tous les cœurs, & que chaque jour ce prodige se renouvelle. Vous êtes les Anges du Seigneur, il est vrai, mais souvenez-vous que S. Paul veut, que forcées par la nécessité de se trouver à nos assemblées, les femmes ne paroissent devant vous que voilées; & n'oubliez jamais la belle réflexion de S. Jérôme. Le Sauveur du monde, dit ce Pere, permit pendant sa vie mortelle à la calomnie de porter sur lui & sur ses Disciples une dent sacrilége; il permit qu'on l'accusât avec eux de violer le jour du Sabbat, de manger avec les pécheurs & les Publicains, de refuser le tribut à César, d'engager même les peuples à la sédition & à la révolte: mais il ne voulut pas que l'accusation d'impureté fût de la partie, & dans une matiere si délicate, les soupçons même les plus légers & les plus mal fondés lui parurent si injurieux aux Disciples du Dieu de pureté, qu'il ne permit jamais ni à la plus maligne envie, ni à la plus cruelle jalousie de les former.

Mais n'avez-vous jamais souffert que

des hommes déjà consacrés aux Autels, déjà honorés du Sacerdoce, des hommes qui plus encore que les Chrétiens ordinaires, doivent par leur état & leur caractere être élevés au-dessus de la chair & des sens, & dont la pureté, pour répondre à la sainteté de leur ministere, doit égaler, approcher du moins de celle des intelligences célestes, poussés par une vicieuse cupidité, se chargeassent de chaînes qui les attachent à la terre, & se formassent peut-être plus d'une fois des liens que la Religion bénit toujours dans de simples laïques, parce que ces liens sont légitimes, mais que toujours elle réprouva dans les Lévites de la Loi nouvelle. Accusez-moi tant qu'il vous plaira d'outrer la morale ; tolérer de pareils désordres, c'est s'en rendre complices.

On ne voit point parmi vous d'Ananies & de Saphyres, qui mentent au Saint-Esprit, après avoir employé la rapine dans l'holocauste ; on n'y voit point de fideles mal instruits, vouloir acheter les dons ineffables de l'Esprit-Saint & les richesses spirituelles de la grace : mais fixer un prix à la matiere de deux augustes Sacremens, mais rendre pour de l'argent la liberté des fonctions Ecclésias-

tiques; mais pour de l'argent délier les consciences, quelle simonie! Est-ce donc là, grand Dieu, donner gratuitement, ce que gratuitement on a reçu, comme le conseille, ou plutôt, comme l'ordonne le grand Apôtre? Non, sans doute: mais, selon la pensée de saint Bernard, un des plus grands Docteurs de l'Eglise d'Occident, c'est faire & des choses saintes, & des plus sacrés ministeres un trafic honteux & un commerce indigne. Quel détestable abus! Si vous n'ôtiez ce scandale du milieu d'Israël, vous en seriez responsables devant Dieu, vous qui présidez à cette assemblée & qui jugez la terre.

Vous êtes les peres des pauvres: mais les pauvres sont-ils toujours secourus? On ne sçauroit vous faire les reproches foudroyans que faisoit autrefois le Seigneur par la bouche du Prophete Ezéchiel aux Pasteurs d'Israël: Malheur à vous, leur disoit-il, Pasteurs avides & intéressés, qui, tout occupés de vous-mêmes, négligez de paître mon troupeau, qui vous nourrissez de son lait, qui vous habillez de sa laine, & qui ne prenez pour votre nourriture que ce que vous y trouvez de plus gras. *Væ Pastoribus Israël qui pascebant semetipsos*,

lac comedebatis, & lanis operiebamini, & quod crassum erat occidebatis, gregem autem meum non pascebatis. Vous ne portâtes jamais & l'injustice & la cruauté jusqu'à ces crians excès : mais l'indigence ne paroît-elle jamais devant vous sans être soulagée, & puis-je conclure votre éloge comme le Texte sacré concluoit celui des premiers fideles ? Quoiqu'ils n'eussent, y est-il dit, qu'une fortune assez bornée, cependant par des libéralités bien placées, ils trouverent l'hureux secret d'empêcher que les pauvres qui se joignoient à eux, ne fussent jamais dans l'indigence ; *Nec quisquam inter illos egens erat.* Nourrir les pauvres, c'est un devoir indispensable pour vous, Pasteurs de Jesus-Christ. Ecoutez cette décision, elle est hardie, mais elle n'est pas de moi, elle est de saint Chrysostome, une des plus brillantes lumieres de l'Eglise d'Orient : Ne pas leur donner la nourriture, c'est leur donner la mort : *Si non pavisti, occidisti.* Ce n'est donc point votre générosité que j'implore, je réclame uniquement les droits de l'humanité.

Vous chantez assidument dans les Temples les louanges du Très-Haut : mais sont-elles par-tout chantées unifor-

mément; mais contre l'ancien uſage, n'y emploie-t-on pas en certains endroits une langue que votre Egliſe proſcrit de l'enceinte de ſes murs, comme peu convenable & à la majeſté de ſes cérémonies, & à la dignité de ſon ſacrifice?

Vous êtes les diſpenſateurs des ſaints myſteres: mais la manne ſacrée dont ſe nourriſſent les fideles, mais le pain des forts qui doit les ſoutenir dans le paſſage redoutable du temps à l'éternité, réſident-ils toujours dans l'arche du Tabernacle; & dans ce moment déciſif, privées de ce ſecours ſalutaire, n'avez-vous pas quelquefois le chagrin de voir périr les ames confiées aux ſoins de vos ſubalternes, ou plutôt de vos coopérateurs?

Vos levres doivent être les dépoſitaires de l'inſtruction; & l'important miniſtere de la parole qui fut le partage des Apôtres, doit être le partage de leurs ſucceſſeurs. C'eſt par la prédication que s'eſt établie la Religion; c'eſt par la prédication qu'elle ſe perpétue: mais la doctrine chrétienne eſt-elle partout enſeignée; mais la parole eſt-elle par-tout annoncée, & n'eſt-il pas à craindre qu'une jeuneſſe groſſiere & mal

inſtruite, ſans lumieres & ſans principes, ne pratique mal des devoirs qu'elle ne connoît pas, ou ne blaſphême des vérités qu'elle ignore ?

Vous vous proſternez au pied des autels : mais les ornez-vous ? mais les embelliſſez-vous ? mais les enrichiſſez-vous de vos préſens ? mais les couronnez-vous de vos dons, & tandis que les Dieux de la terre habitent au milieu de la ſplendeur & de la magnificence, le Dieu du ciel n'habite-t-il pas quelquefois dans les Egliſes ruinées, négligées, ſans ornemens, ſans décoration ? Et n'eſt-il pas à craindre que juſtement ſcandaliſée de cette impardonnable négligence, qui ne peut avoir ſa ſource que dans l'eſprit d'un vil & ſordide intérêt, l'infidélité ne s'écrie : Où eſt donc, où habite donc le Dieu des Chrétiens ? *Ubi eſt Deus eorum ?*

Mais où m'emporte mon zele ? Arrêtons : j'oublie que j'ai l'honneur de parler devant mes guides & mes maîtres. Il eſt inutile de préſenter le flambeau à des Prélats ſi éclairés. Votre vigilance paſtorale, Meſſeigneurs, ſuffira ſeule pour découvrir juſqu'aux plus légers abus ; & votre courage pour exterminer juſqu'aux plus invétérés : daignez me

ſupporter encore un moment, je tâcherai de ne point abuſer de votre patience.

SECONDE PARTIE.

S'il s'eſt gliſſé quelques abus dans l'Egliſe des Maronites, cette Egliſe ſi pure & ſi belle; peuples voiſins, peuples jaloux, n'en triomphez pas, ne nous inſultez pas. Il n'eſt point d'aſtre dans la nature, quelque brillant qu'il paroiſſe à nos yeux, qui n'ait ſes taches; & l'aſtre du jour lui-même, le flambeau même du monde n'en eſt pas exempt; mais avec cette différence cependant que les taches du ſoleil, imprimées par le doigt de celui qui le forma, ne peuvent être effacées par tous les efforts humains, au lieu que celles qui partent du relâchement & de la corruption des hommes, ne ſont pas ineffaçables. Rien n'eſt impoſſible à l'ardeur du zele, Meſſeigneurs; le ſouffle de l'eſprit du Dieu qui vous inſpire, peut aiſément purifier toutes les ſouillures; & animés d'un courage tout divin, il n'eſt point de monſtre que vous ne ſoyez en état de faire tomber & expirer ſous vos coups.

Non, rien ne doit vous arrêter. Je prévois pour vous autant de triomphes

que de combats. Vous êtes les Princes des peuples; vous êtes les héros de la Religion; raſſemblés autour du Dieu d'Abraham, c'eſt ſous ſes étendards que vous marchez; c'eſt par ſes ordres que vous combattez: ne craignez rien; la juſtice de la cauſe que vous défendez, eſt pour vous un gage infaillible & de ſa protection, & de la victoire.

Inſéparablement attachés à la chaire de Pierre, ce centre d'unité, cette chaire de vérité ſera pour vous cette tour myſtérieuſe de David, où étoient ſuſpendus mille & mille boucliers, dont les braves d'Iſrael avoient coutume de s'armer pour leur défenſe; elle vous armera du glaive de la ſévérité contre le relâchement, & elle vous fournira des armes victorieuſes pour triompher. Juſqu'ici toutes les forces de l'enfer n'ont pu ébranler ſa conſtance, & c'eſt un oracle ſorti de la bouche de la vérité même, que jamais elles ne prévaudront contre ſa fermeté: vos intérêts ſont communs avec les ſiens; vous vaincrez avec elle; vous vaincrez par elle.

L'entrepriſe eſt difficile, il eſt vrai, & à Dieu ne plaiſe que j'en diſſimule ici la difficulté: ce ſont des maux invétérés auxquels il faut remédier; ce ſont d'an-

ciennes plaies qu'il faut fermer. Ah! que de pareilles cures demandent de dextérité dans le Médecin qui doit les panser! Il faudra y appliquer le sel & le vinaigre, mais sçavoir sagement en adoucir l'acrimonie; il faudra y porter le fer & le feu, mais sçavoir habilement les manier. Peut-être faudra-t-il trancher jusqu'au vif, mais sçavoir prudemment mêler la douceur à la fermeté. Je n'ai ni regles ni loix à vous prescrire; votre expérience vous tiendra lieu de maître, vos lumieres de guides, & l'Esprit-Saint conduira votre main. C'est tout dire; suivez sa direction & ses impressions.

L'entreprise est difficile, mais jamais les difficultés n'effrayerent les grands cœurs. Les obstacles multipliés ne servent au contraire qu'à piquer leur valeur, & qu'à obstiner leur courage; ce sont les dangers du combat qui rehaussent le prix, qui relevent l'éclat de la victoire; & jamais les honneurs d'un triomphe glorieux ne furent justement décernés qu'à de pénibles conquêtes.

S'il en étoit cependant quelqu'un parmi vous que fît chanceler sa propre foiblesse, ou qu'allarmât l'incertitude du succès; pour l'encourager & soutenir

sa valeur chancelante, je lui adresserois volontiers les belles paroles qu'adressoit autrefois saint Bernard à un Prélat timide, qui, par une pusillanimité peu séante à son caractere, se croyoit trop foible pour remplir ses devoirs, & pour porter le fardeau que l'Eglise lui avoit imposé. Pardons, Messeigneurs, pardon si dans ce discours abrégé, je cite une seconde fois ce grand homme: son inflexible droiture, son austere probité, ses talens supérieurs, sa vertu reconnue, & sa fermeté vraiment apostolique, l'avoient mis en possession de parler en Docteur & en maître, aux maîtres & aux Docteurs de l'univers chrétien.

Que craignez-vous, lui disoit-il, Dieu ne vous demande rien d'impossible. Dans le poste que vous occupez, il n'exige pas de vous que vous guérissiez les malades; il exige seulement que vous preniez soin de leur guérison: il n'exige pas de vous que vous donniez l'accroissement; il exige seulement que vous plantiez avec Paul, que vous arrosiez avec Apollon: abandonnez le reste à sa bonté toute-puissante, à sa providence paternelle, & conjurez-le de rendre vos efforts utiles & vos travaux profitables. Est-il rien en cela qui soit

au-dessus de vos forces? Voudriez-vous donc, ajoutoit-il, ressembler à ce fils lâche & paresseux, dont parle l'Evangile : envoyé par son pere pour cultiver un champ qu'il trouva rempli de ronces & d'épines, loin de le défricher, il s'assit à terre, & il refusa d'y travailler, parce qu'il désespéra d'y réussir. Ne perdez point courage; avec l'aide & le secours du Ciel, tout devient possible à un Ministre laborieux & zélé, & l'impossibilité prétendue naît ordinairement de notre nonchalence & de notre mauvaise volonté.

On peut plus qu'on ne pense. Bien différens des objets que nous présente la perspective, il est certains monstres que l'éloignement grossit à nos yeux, & que la proximité appétisse. A l'entrée de la terre promise, Israël revenu de ses premieres frayeurs & de ses terreurs paniques, extermina facilement des Géans qu'il avoit cru invincibles.

Reprenons, Messeigneurs, reprenons, & suivons les idées guerrieres. Juge & chef de son peuple, Gédéon se vit autrefois environné de formidables ennemis : leur nombre, dit l'Ecriture, égaloit celui des grains de sable qui bordent la mer, Les Amalécites, les Madianites, &

& toutes les plus fieres & les plus belliqueuses nations de l'Orient armées contre lui, avoient conjuré sa perte. Abandonné d'une troupe de lâches qu'il avoit renvoyés chez eux, parce qu'il les croyoit trop foibles pour soutenir le choc & la mêlée, il ne lui restoit pour toute défense que trois cens braves qui l'accompagnoient. N'étoit-il pas naturel qu'il appréhendât d'être accablé par la multitude? Oui; sans doute: mais jamais ces indignes frayeurs ne trouverent entrée dans son cœur: il n'oublia pas que sa petite armée étoit l'armée du Seigneur; & bientôt son Dieu lui donna un présage assuré de la victoire.

Dans un songe mystérieux, j'ai vu, dit un soldat, comme un pain d'orge cuit sous la cendre, j'ai vu ce pain rouler rapidement, précipitamment au milieu du camp ennemi, parvenir à la tente du Général, la parcourir, la renverser, & porter par-tout le désordre: *Visus est mihi, quasi subcinericius panis volvi, & in media castra descendere, & cùm pervenisset ad tabernaculum, percurrit illud, atque subvertit.* A ce récit: ce pain d'orge, s'écria d'un air prophétique le dépositaire de la confidence, ce pain d'orge ne peut être autre chose que

l'épée victorieuſe de Gédéon: *Non eſt hoc aliud, niſi gladius Gedeonis.*

Animé par ce préſage favorable, Gédéon fait ſonner la charge. Il raſſemble ſes guerriers, & pour toute harangue, il ne leur dit que ces courtes paroles. Enfans, ce glaive vous tracera le chemin du combat; ſuivez-moi, & faites ſeulement ce que vous me verrez faire: *Quod me videritis facere, facite.* Il eſt obéi: on marche, on court, on vole à l'ennemi; tout cede, tout plie, & les nations liguées prennent l'épouvante & la fuite. Appliquons ce trait d'hiſtoire à mon ſujet.

Le Gédéon des Chrétiens, le chef de l'Egliſe, c'eſt le ſouverain Pontife; ce glaive victorieux qui répand par-tout la terreur, ce ſont ces clefs de puiſſance & de force, que le Sauveur du monde a promiſes & accordées à ſaint Pierre & à ſes ſucceſſeurs; ces nations de l'Orient ennemies du peuple de Dieu, ce ſont les infideles, les hérétiques, les ſchiſmatiques qui vous environnent, & qui, ligués enſemble, conſpirent contre vous. Ces braves choiſis, qui forment & compoſent la petite armée du Seigneur, c'eſt la nation Maronite; ce ſont ces illuſtres Prélats aſſemblés.

Suivons l'application. Aujourd'hui, Messeigneurs, le Gédéon de la Loi nouvelle vous dit par la bouche de son Ablégat : Je compte moins sur votre nombre que sur votre courage ; il s'agit de sauver un troupeau qui est le vôtre & le mien ; nos intérêts sont communs ; réunissons nos armes, & faites ce que vous me voyez faire. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Mille & mille fois les puissances infernales ont senti la pesanteur de mon bras : qu'elles sentent aujourd'hui la pesanteur du vôtre ; armez-vous comme moi de la foudre, & osez la lancer ; rien ne sçauroit tenir contre nos coups réunis. Frémisse l'esprit d'intérêt, périsse la simonie : depuis long-temps l'Occident a exterminé ces monstres, bannissons-les de l'Orient ; vous êtes mes collegues & mes confreres dans l'Episcopat, entrez dans mes justes desseins, secondez mon ardeur & mon zele. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Réformons ce qu'il peut y avoir de défectueux dans votre Eglise ; effaçons les taches légeres qui la défigurent, rendons-lui son ancien lustre & sa premiere beauté. Que ce premier Concile national fasse refleurir la discipline parmi

vous; qu'il remette les loix Eccléfiaftiques dans toute leur vigueur; qu'à jamais il puiffe fervir à vos fucceffeurs d'exemple & de modele, & qu'à jamais ce beau jour foit marqué dans vos faftes en caracteres ineffaçables.

Quelles tendres, quelles preffantes invitations, Meffeigneurs? Cette aimable voix eft la voix du Pere commun de tous les fideles: c'eft la voix du Pafteur des Pafteurs; pourriez-vous la méconnoître, & refufer de la fuivre? Non, je juge mieux de votre docilité, & de la droiture de vos intentions. Vous futes, Efprit-Saint, l'auteur d'un fi beau projet, foyez-en le confommateur; defcendez du ciel: venez achever, couronner notre ouvrage, & faites briller fur cette augufte affemblée un rayon de votre divine lumiere. Vous êtes par effence, par excellence, l'Efprit de force & de vérité; éclairez la vigilance de ces dignes Pafteurs, & fortifiez leur courage: que votre fouffle falutaire purifie tout ce qu'il y a de fouillé; qu'il guériffe tout ce ce qu'il y a de malade; qu'il vivifie tout ce qu'il y a de mort. Infpirez ces Prélats dociles qui font vos organes, & mettez dans leurs bouches fidelles tout ce qui peut contribuer au bonheur, à la

gloire, au ſalut de la nation Maronite. *Ainſi ſoit-il.*

Après cette courte exhortation on acheva la Meſſe, & dès qu'elle fut finie on publia l'ouverture du Synode avec les cérémonies accoutumées. Ainſi ſe termina la premiere ſéance. On indiqua la ſeconde pour l'après dinée ; ce fut dans cette ſeconde ſéance qu'on commença à entrer en matiere. On lut la lettre du Pape ; elle fut écoutée avec reſpect, & l'on convint des abus qu'il falloit réformer : on y travailla les trois jours ſuivans dans ſix ſéances différentes, de trois heures chacune ; & le 3 Octobre ſur le ſoir, tout étant réglé d'un commun accord, on finit la huitieme & derniere par les acclamations ordinaires, & par de ſolemnelles actions de graces. On chargea M. Aſſemanni de faire rédiger & les actes & les réglemens du Concile, de les envoyer à Sa Sainteté ; & chaque Prélat ſe retira dans ſon Dioceſe. Nous ne ſerons exactement & ſurement inſtruits des arrangemens de ce Synode, que quand le ſouverain Pontife l'aura approuvé & fait publier. Rappellez-vous, mon Révérend Pere, ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer preſ-

qu'au commencement de cette Lettre, des deux premiers abus dont je vous ai parlé, & qui paroissoient les plus crians & les plus révoltans ; l'un regardoit l'habitation des Religieuses auprès de l'appartement de l'Evêque, & dans l'enceinte des Monasteres d'hommes; l'autre regardoit la distribution des saintes Huiles pour de l'argent : nous sçavons surement que ces deux abus sont entierement abolis ; nous sçavons encore que depuis le Synode les Maronites d'Alep on cessé de chanter dans leurs Eglises en Arabe, & qu'ils ont repris l'ancienne coutume de faire l'Office, & de dire toutes les prieres en Syriaque ; nous ne sçavons rien de certain sur le reste.

On ne s'est pas contenté dans le Concile de travailler à la réformation des mœurs, & au rétablissement de la discipline ; on y a formé des projets, & fait des réglemens, qui, dans la suite, seront fort utiles pour l'instruction des fideles, & la propagation de la foi. En voici deux entr'autres, dont je me souviens. Chaque Evêque aura auprès de lui, pour les besoins de son Diocèse, un ou deux Missionnaires, Prêtres ou Religieux, capables de cet emploi; ils feront

choisis parmi les naturels du pays, & on les enverra étudier à Rome où ils seront élevés dans un Séminaire, & formés par d'habiles mains à toutes les fonctions de ce laborieux & important ministere.

Dans les principales Paroisses de chaque Diocèse, sur-tout dans les bourgades, & dans les gros villages, on établira des Maîtres d'Ecoles, qui gagés ou par l'Evêque, ou par les habitans, ou par des personnes charitables, enseigneront la jeunesse *gratis*. Nous apprenons que cette bonne œuvre est si fort du goût de M. le Cardinal Zondondari, que son Eminence a déja promis de fournir à la dépense & à l'entretien de quatre ou cinq de ces Maîtres; & nous ne doutons pas qu'en Europe bien des âmes généreuses & zélées, n'imitent bientôt un si bel exemple.

Voilà, mon Révérend Pere, tout ce que je puis vous mander du fameux Synode national des Maronites. Ç'a été un grand événement pour ce pays, & la France y prendra part, par l'intérêt qu'elle prend à la Religion. Ce récit vous fera sentir que la vigilance Pastorale de Notre Saint-Pere le Pape s'étend sur l'orient comme sur l'occident, & que les

brebis les plus éloignées des yeux du Pasteur universel, ne sont pas les moins dociles, & les moins fidelles. Je me recommande à vos Saints Sacrifices, & j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

Le Pere Fromage ne survécut que quelques années à la tenue de ce Synode, & il mourut le 10 Décembre 1740, âgé de 65 ans. Je me persuade que le Public reconnoissant, après avoir lu avec plaisir le Sermon du Prédicateur du Concile, lira volontiers l'abrégé des vertus du Missionnaire.

Une douceur inaltérable fut la vertu dominante qui formoit son caractere propre & particulier. On le vit toujours égal à lui-même ; toujours gai, toujours tranquille, malgré l'embarras des affaires, & les contradictions qu'il eut souvent à essuyer. L'affabilité avec laquelle il recevoit tout le monde, lui gagnoit tous les cœurs ; & si la foiblesse de sa santé ou ses grandes occupations le mettoient hors d'état de se prêter aux besoins de ceux qui s'adressoient à lui, il assaisonnoit son refus de tant de marques de bonté, que ceux même à qui

il se refusoit, se retiroient toujours contens. Cette aimable vertu lui avoit attiré la confiance non-seulement des particuliers, mais du corps des différentes nations & des Evêques.

Au reste sa douceur étoit une douceur éclairée, & la supériorité de ses lumieres, & la sagesse de ses conseils lui avoient acquis une si grande autorité dans la ville d'Alep, qu'on n'osoit rien entreprendre de considérable sans le consulter, & que son sentiment l'emportoit ordinairement sur celui de tous les autres.

Pendant le cours de sa derniere maladie, jamais on ne remarqua en lui aucun mouvement indélibéré de trouble ou d'impatience. Attaché sur le lit de douleurs, il conserva toujours une égalité d'ame admirable ; & la douce sérénité qui se répandoit jusques sur son visage, édifioit tous ceux qui le visitoient, & qui venoient lui demander sa bénédiction & se recommander à ses prieres. On l'entendoit souvent s'écrier : Ah! le bon Maître, que le Dieu que nous servons! Touché d'un si consolant spectacle, chacun disoit en sortant : *C'est un Saint.*

Dès qu'il eut expiré, il se fit chez nous un si grand concours de peuple, qu'on fut obligé d'enfermer le corps dans une

chambre, & de faire venir des Janiſſaires pour écarter la foule, & empêcher le déſordre. Son enterrement eut plus l'air d'un triomphe, que d'une pompe funèbre. Tout ce qu'il y a de plus diſtingué parmi les Catholiques, eſt venu nous faire des complimens de condoléance, & mêler ſes larmes aux nôtres : nous perdons plus que vous, nous diſoient-ils obligeamment ; c'eſt un frere que vous perdez, & nous perdons un pere.

Le Pere Fromage avoit le talent d'élever les ames juſqu'à la plus haute perfection, & nous reconnoiſſons, parmi cent autres, les diſciples qu'il a formés de ſa main. Sa mémoire ſera long-tems en bénédiction. Il a enrichi l'Orient de trente-deux volumes de nos meilleurs ouvrages François, qu'il a traduits en Arabe. Il a établi des catéchiſmes publics dans les trois Egliſes d'Alep ; il a appris aux Prêtres Maronites à prêcher ; il a érigé deux Congrégations, qui entretiennent la ferveur dans cette grande ville, & il a contribué plus que perſonne à l'érection d'un Monaſtere, qui ſera à jamais un aſyle pour l'innocence & la piété. Chargé de tant de mérites, & de tant de bonnes œuvres, nous nous flattons qu'il eſt allé en recevoir la récompenſe des mains du ſouverain Rémunérateur.

RELATION

D'une Miſſion faite dans les environs du Mont Liban.

MON RÉVÉREND PERE,

Il y a quelques années que j'envoyai en France une petite relation de ce qui m'étoit arrivé dans les Miſſions du Mont-Liban ; on en parut content, & l'on me pria d'en envoyer de temps en temps de ſemblables, pour la conſolation de ceux qui prennent quelque part à nos travaux, & pour animer le zèle de ceux qui s'y ſentent appellés. Agréez donc celle que j'ai l'honneur de vous adreſſer aujourd'hui. Je crois devoir cette ſatisfaction à des perſonnes que je reſpecte, & dont les prieres ſont des ordres pour moi.

Au récit de mes expéditions Apoſtoliques, je joins un détail ſuccinct de ce que j'ai remarqué de ſingulier dans les différens pays que j'ai parcourus. Ce mêlange doit plaire, ne fût-ce que par la variété. Vous ſçavez, mon Révérend Pere, que tous les Lecteurs ne ſont pas

du même goût. Chacun a ſon attrait particulier; tel ſe ſent affecté par un objet, tel ſe ſent affecté par un autre. J'eſpere que dans cette relation, & la piété fervente, & l'innocente curioſité, trouveront également de quoi ſe ſatisfaire.

Dès que je ſçus l'Arabe de façon à pouvoir me faire entendre & le parler aiſément, on m'envoya faire une Miſſion au nord de nos montagnes; & c'eſt cette Miſſion dont j'ai déja rendu un compte exact. L'année derniere j'en ai fait une autre vers le midi, &, graces au Ciel, j'y ai eu à travailler & à ſouffrir. Je n'étois accompagné que d'un de nos Freres: il pouvoit partager mes peines & non pas mes travaux. Si j'avois eu un Prêtre avec moi, nous aurions recueilli des fruits beaucoup plus abondans. Nous avons été long-temps dans la fauſſe perſuaſion que ſur ces montagnes, qui paroiſſent déſertes, le zèle trouveroit à peine de quoi s'exercer; mais depuis les découvertes que nous avons faites, nous ſommes bien revenus de ces idées, & nous avons appris par notre expérience, qu'un Prêtre ſeul ne ſçauroit ſuffire à tout ce qu'il y a à faire dans ces Miſſions. Ce n'eſt point la moiſſon qui manque dans ce champ du Pere de famille, ce

sont uniquement les ouvriers; & le défaut de Missionnaires est l'unique obstacle qui arrête les progrès de la Religion, & l'avancement de la gloire de Dieu. Nous formons tous les jours des vœux au Ciel, & nous le conjurons de nous envoyer des hommes zélés, qui viennent mêler leurs sueurs à celle de J. C. & nous aider à cultiver des plantes que le Sauveur du monde a arrosées de ses larmes & de son sang.

On s'imagine quelquefois en Europe qu'il faut des lumieres supérieures & des connoissances extraordinaires pour travailler avec fruit à la vigne du Seigneur. On se trompe souvent: qu'on vienne se joindre à nous; qu'on apporte seulement & de l'ardeur pour le travail, & de la bonne volonté; c'en est assez; Dieu suppléera au reste. Vous connoissez mes talens, mon Révérend Pere, ils sont fort médiocres, & cependant le Seigneur a daigné se servir de moi, tout indigne que j'en suis, pour répandre le trésor de ses graces, & faire éclater sa bonté sur des vases qu'il a choisis dans le souvenir de ses plus tendres miséricordes. Quelle abondance de faveurs n'attacheroit-il pas à des talens supérieurs! Mais encore une fois, cette supériorité de

talens n'eſt point néceſſaire, ſur-tout dans ces Miſſions de campagne. Nous n'y trouvons ni des ſçavans orgueilleux qu'il faille confondre, ni des ſchiſmatiques entêtés qu'il faille convaincre & perſuader. Nous n'avons à inſtruire que de bonnes gens, ignorans & groſſiers à la vérité, mais dociles & même avides de la ſainte parole. La terre eſt bien préparée; elle n'attend pour porter du grain au centuple que des mains charitables & laborieuſes qui veulent bien y jetter la ſemence. Pardonnez à mon zèle cette petite digreſſion; il eſt difficile de ne pas s'attendrir quand on voit les plus belles moiſſons en danger de périr faute de moiſſonneurs.

Je partis avec mon compagnon; & le terme de ma Miſſion devoit être Beſcomta, bourgade ſituée dans le voiſinage du pays des Druſes. Avant d'entrer dans aucun détail, je puis vous proteſter avec vérité, que dans cette ſeule excurſion, qui a duré deux mois, j'ai eu la conſolation de confeſſer plus de mille perſonnes, qui toutes, depuis long-tems, avoient beſoin, & un très-grand beſoin de confeſſion.

Je commençai à prêcher dans le premier village qui ſe trouva ſur notre route,

Je fus écouté avec une attention qui me charma, & je crus lire dans les yeux de mes Auditeurs les vives impressions que je faisois sur leurs cœurs. J'en sortis sans confesser; mon dessein étoit à mon passage de préparer seulement les voies du Seigneur, de laisser au grain de la parole le tems de germer, & j'étois résolu de ne recueillir qu'à mon retour. Selon moi, cette maniere est la meilleure, quand elle est pratiquable. La méthode de ceux, qui, en arrivant dans une Mission, confessent indifféremment tout ce qui se présente, me paroît sujette à bien des inconvéniens, & souvent la précipitation gâte l'ouvrage.

Je ne me trompois pas quand je m'imaginois qu'on avoit été touché de mes Sermons : j'en eus quatre heures après une preuve bien consolante & bien sensible. A une petite lieue de cette bourgade, je rencontrai un de mes Auditeurs sur une montagne fort roide, à la pointe de laquelle est bâti un Couvent de Religieuses de Saint-Antoine. Il crut que j'allois encore prêcher dans ce Monastere; étonné, plutôt je pense, de mes travaux, que touché de la véhémence de mes discours, il leva les yeux au Ciel, & s'écria d'un air pénétré: Ah! Seigneur,

si nous avions dans notre pays deux ou trois Missionnaires comme celui-là, nous serions tous des Saints. Ce bon homme marquoit assez par-là, ce que la parole de Dieu avoit opéré dans son cœur, & la connoissance qu'il avoit du besoin où nous sommes de bons ouvriers, pour travailler avec succès à établir la piété dans ces lieux. Ces applaudissemens, que la naïveté rendoit estimables, me flatterent moins qu'ils ne m'encouragerent, & je ne songeai plus qu'à me rendre digne des succès dont le Ciel sembloit vouloir couronner ma Mission.

Avant d'arriver dans le village le plus proche, j'eus une autre rencontre, dont je découvris dans la suite le mystere, & où je vis briller un de ces traits singuliers de la Providence de notre Dieu sur ces élus. Je trouvai sur mon chemin un pere de famille, qui, me reconnoissant pour le Missionnaire de ce canton, m'aborda respectueusement, & me pria, les larmes aux yeux, de vouloir bien me transporter dans son habitation, & de venir le confesser lui & toute sa maison, qui étoit fort nombreuse; je fus attendri & tenté de lui accorder sur le champ sa demande. Mon cher Pere, me dit-il, depuis long-temps nous souhaitons avec

ardeur de voir un Missionnaire, & j'ai un pressentiment que vous nous visiterez. Demeurez-vous, lui répondis-je, sur la route de Bescomta, & serai-je obligé de faire un grand détour pour m'y rendre en passant chez vous? Il m'avoua ingénument que le détour seroit long, & qu'il habitoit dans des montagnes perdues & presqu'entiérement séparées du commerce du reste des humains. Le devoir l'emporta sur la tendresse; mais en refusant de me rendre à ses empressemens, je tâchai de le consoler de mon mieux. Je lui fis même espérer que peut-être dans un autre temps je pourrois aller à lui. Il me baisa la main, & me dit en se retirant: Vous y viendrez, plutôt que vous ne pensez; nous prierons tant le bon Dieu, qu'il nous exaucera. J'ai confiance en lui; il n'a pas coutume d'abandonner ceux qui le cherchent dans toute la sincérité de leur cœur.

Je continuai mon chemin sans faire beaucoup d'attention à ces dernieres paroles. J'entrai dans le village, où je fis les mêmes fonctions, & où je suivis la même méthode que j'avois suivie dans la bourgade dont j'ai parlé. J'y trouvai dans le peuple les mêmes dispositions, & je puis dire avec vérité que Dieu

donna à mes travaux les mêmes ſuccès.

Je me remis en route ; je parcourus divers villages qui ſe trouverent ſur mon paſſage, & ayant parfaitement oublié l'aventure du montagnard, je ne ſongeois qu'à me rendre à mon terme. Le chemin devint plus difficile, & comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre un guide, bientôt nous nous égarâmes. Il fallut errer à l'aventure dans des pays déſerts, monter de montagnes en montagnes, paſſer par pluſieurs abymes, côtoyer des précipices, & pour comble d'infortune, nous fûmes ſurpris d'une aſſez groſſe pluie, au milieu de l'horreur de la nuit. Nous étions alors ſur un rocher, où nous courions riſque d'être dévorés par les tygres & par les ours. Pour nous mettre à l'abri de ce danger, il falloit chercher une retraite ; nous en découvrîmes une au clair de la lune. C'étoit une étable mal couverte, où il pleuvoit preſque par-tout. La reſſemblance de cette étable avec la crêche de Jeſus-Chriſt nous fournit de conſolantes réflexions, & nous en rendit les incommodités plus ſupportables.

Le lendemain à la pointe du jour, nous apperçûmes un Couvent qui couronnoit la tête d'une haute montagne,

que nous voyions d'aſſez loin. Nous n'avions point d'autre parti à prendre que de tourner nos pas vers ce Monaſtere : c'étoit le ſeul lieu habité qui ſe préſentât à nos regards. Pour y arriver, il falloit percer au haſard des buiſſons & des broſſailles, ſans aucun chemin frayé ; nous nous y déterminâmes, & après bien des peines & des fatigues, nous trouvâmes enfin le moyen de nous ouvrir une route. En ſortant de cette petite forêt d'épines & d'arbriſſeaux, nous nous trouvâmes aſſez près d'une groſſe métairie qui étoit iſolée au milieu d'un déſert affreux ; nous nous y préſentâmes : mais quel fut notre étonnement, lorſque nous reconnûmes dans le maître de la maiſon celui-là même qui, quelques jours auparavant, nous avoit fait tant d'inſtances pour nous engager à venir exercer chez lui nos miniſteres : il ne parut pas moins ſurpris que moi ; tranſporté de joie, il me reçut comme un Ange deſcendu du Ciel pour le ſauver lui & toute ſa famille. Dès qu'il me vit il ſe proſterna à mes pieds. Je le relevai & l'embraſſai.

Que penſez-vous de cette aventure, mon Révérend Pere ? le haſard ſeul y auroit-il part ? je ne ſçaurois me le per-

ſuader. Pour moi je vous avoue bonnement qu'en rapprochant & ce qui m'avoit été dit, & ce que je voyois de mes yeux, cet événement me parut avoir quelque choſe d'extraordinaire. Je le regardai comme un coup de Providence, & je ne pûs m'empêcher d'admirer la bonté de notre Dieu, qui, malgré mes refus obſtinés, m'avoit conduit comme par la main chez ces pauvres gens, à qui mon ſecours étoit ſi néceſſaire. Peut-être me taxera-t-on de ſimplicité, & m'accuſera-t-on de vouloir trouver par-tout du ſurnaturel. Je ne ſuis pas capable de donner dans de pareils excès. Mais je crois auſſi qu'il y auroit de l'obſtination & même de l'incrédulité à ne pas reconnoître certaines opérations ſurnaturelles, ſur-tout quand elles ſont marquées à des traits qui ſaiſiſſent & qui frappent tout eſprit raiſonnable.

Quoi qu'il en ſoit, mon hôte ne ſongea qu'à profiter de la grace que Dieu lui faiſoit, & du ſecours inattendu que lui préſentoit la Providence. Il raſſembla tout ſon monde ; il fit rappeller tous ceux qui étoient diſperſés à la campagne ; il ordonna d'interrompre tous les travaux, & les jours que je paſſai chez lui furent uniquement conſacrés

aux exercices de la Religion & de la piété. Il voulut que chacun profitât de la conjoncture, & fût occupé tout entier au soin de mettre ordre aux affaires de sa conscience. Mon arrivée leur fit verser à tous des larmes de joie; mais bientôt elles se changerent en larmes que leur arrachoit ou la vivacité de la contrition, ou la tendresse de la dévotion. Là je crus devoir changer de systême; & comme je prévis bien que de long-tems je ne pourrois revoir ces Chrétiens, je prêchai & je confessai. Je n'avois point à craindre de brusquer les choses; la moisson étoit mûre, & l'espérance que le maître leur avoit donnée de voir bientôt un Missionnaire, les avoit engagés à rentrer sérieusement en eux-mêmes, & à se disposer à la participation des Sacremens. Tous se confesserent & communierent. Dépositaire de leurs sentimens, témoin de l'édification réciproque qu'ils se donnoient mutuellement, je m'écriois au fond de mon cœur: Béni soit à jamais le Pere des miséricordes, qui fait tomber avec tant d'abondance la rosée du ciel sur ces climats abandonnés. Que nos Catholiques d'Europe ne font-ils un aussi bon usage de ces secours, qu'ils ont chaque jour entre les mains!

Je ne vous dirai rien de la maniere dont on me traita pendant mon séjour: je n'eus pas à m'en plaindre, mais uniquement à me défendre des amitiés qu'on me faisoit, des respects qu'on me rendoit, & des soins excessifs que me prodiguoit une pauvreté généreuse. Avant de nous séparer, tous se mirent à genoux, & me demanderent ma derniere bénédiction. Je la leur donnai, & dans le moment, aux larmes qui recommencerent à couler, se joignirent les soupirs & les sanglots. Je n'étois pas moins attendri qu'eux, & je vous avoue que pour m'épargner l'embarras de cette touchante scene, si j'avois connu les chemins, je me serois dérobé sans dire adieu à personne. Mais j'avois besoin de guide dans ces routes détournées: tous s'offrirent à m'en servir, & je ne courois aucun risque de m'égarer. Je les remerciai de leur bonne volonté, & je ne permis qu'au maître & à un de ses domestiques de me faire compagnie, Pénétrés des bontés du Seigneur, ils ne tarissoient point sur ses louanges, & leur tendre reconnoissance se répandoit continuellement en actions de graces. Je les exhortai à profiter des moyens de salut que leur avoit ménagé une mysté-

rieuse Providence. Mon chere Pere, me dirent-ils, nous serions les plus malheureux de tous les hommes si nous n'en profitions pas. C'est Dieu lui-même qui vous a conduit vers nous; nous l'en bénirons à jamais, & à jamais nous chanterons ses miséricordes. Ils ne voulurent me quitter qu'à la vue de Bescomta: ce fut là que je pris congé d'eux, & les renvoyai.

Bescomta est une assez grosse Bourgade, dont les habitans sont partie Catholiques-Maronites, partie Catholiques du Rit Grec. Selon le conseil du grand Apôtre, je me crus d'abord redevable aux domestiques de la Foi, & je commençai par les Maronites. Je les prêchai deux ou trois fois par jour, & je ne les confessai que quand je m'apperçus que les consciences étoient remuées. Je me trouvai bien de cette méthode; & le fruit surpassa mon attente. Je ne me prescrivis aucuns arrangemens particuliers, sinon pour l'ordre des matieres. Je mélai toujours l'instructif & le pathétique, & je faisois alternativement une Conférence & un sermon. L'éclat que firent les exercices de la Mission chez les Maronites, piqua la curiosité des Grecs, & ils voulurent entendre le Missionnaire à leur

tour. Ils firent une députation de plusieurs de leurs Chefs, & m'envoyerent inviter à prêcher chez eux. J'y allai : ils avoient fait cette démarche sans la permission de leur Archevêque. Quand j'arrivai, le Prélat étoit à l'Eglise, où il officioit. On m'annonça à lui : il ne parut pas fort content de me voir déterminé à prêcher ; cependant il ne voulut pas s'y opposer. Je me préparai donc à donner à son peuple la satisfaction qu'il souhaitoit. J'étois embarrassé sur le choix du sujet que je devois traiter. Je voulois un sujet utile, & qui pût faire du bien. Mes Maronites me tirerent d'embarras. Ils me dirent que chez les Grecs il régnoit de grands abus dans l'administration du Sacrement de pénitence ; que les pénitens s'accusoient tous ensemble de quelques péchés légers, & que le Ministre leur donnoit une absolution générale ; que cette coutume accommodoit également & les Pénitens & les Confesseurs ; les Pénitens, parce qu'elle leur épargnoit la honte de déclarer certaines fautes honteuses & grieves ; les Confesseurs, parce qu'elle leur épargnoit la peine d'entendre des Confessions entieres & séparées. Je me mis en tête de m'élever contre cet abus si dangereux & si universel. Je ne

l'attaquai

l'attaquai pas de front; j'aurois appréhendé de révolter des esprits déja assez prévenus contre les pratiques du rit Latin; mais je le fis indirectement, en leur expliquant dans mon Sermon, qui n'étoit proprement qu'une instruction, les qualités nécessaires à une bonne confession; & j'insistai particuliérement sur l'intégrité qu'elle doit avoir. Le Curé étoit au milieu de l'Auditoire. Je fus bien étonné de voir les applaudissemens qu'il me donnoit. Non content de m'applaudir, il parloit quelquefois aussi haut que moi, & disoit à ses Paroissiens assemblés: *Hhadq*, ou *Hedq*; c'est-à-dire, cela est vrai, nous le croyons. A l'exemple du Pasteur sur qui tout le troupeau avoit les yeux fixés, on parut goûter tout ce que je disois: mais en fut-on touché. Je ne sçaurois vous l'assurer. A entendre nos Maronites, les Grecs de ce canton sont tous fort grands Comédiens, & il n'est pas aisé de démêler s'ils ressentent intérieurement ce qu'ils témoignent à l'extérieur. Les apparences du moins étoient pour moi, & je trouvai du changement dans leurs façons. Avant le Sermon, la plupart ne daignoient pas me regarder, & lorsque j'eus prêché, les plus considérables d'entr'eux sortirent de l'Eglise &

vinrent me prier de leur faire l'honneur de manger chez eux. J'y étois assez disposé, parce que je croyois pouvoir achever de les gagner par cette marque de complaisance ; mais mes chers Maronites chez qui je logeois, ne voulurent jamais le souffrir ; & je crus devoir plutôt déférer à mes hôtes qu'à des étrangers. Quoique les Grecs ne prissent aucune part à ma mission, je ne laissai pas de la terminer avec assez de concours & d'appareil, & j'eus tout lieu d'être content de la ferveur de mes bons Maronites.

Les environs de Bescomta sont souvent infectés de Sauterelles ; il est des années où il en vient des légions entieres qui ravagent tout, & rien n'échape à la voracité de ces Insectes avides. Je demandai aux gens du pays si les rivieres du moins n'arrêtoient point ces petits animaux : je ne conçois pas, leur disois-je, comment ils peuvent les traverser. Vous allez l'apprendre, me répondirent-ils. Les premieres Sauterelles qui se présentent sur la rive, se rapprochent & se serrent les unes contre les autres, & formant une chaîne ou un cordon assez large, elles se jettent dans l'eau ; de leurs corps elles font une espece de pont, sur

lequel celles qui les ſuivent paſſent à l'autre bord, & y vont porter la déſolation. Ce trait me parut ſingulier; j'avois peine à le croire, mais il me fut atteſté par pluſieurs témoins oculaires, qui n'avoient aucun intérêt à m'en impoſer.

Le Curé m'ajouta que dans ſes terres il avoit vû ſur la pointe d'une montagne un ſerpent d'une groſſeur extraordinaire, qui attendoit les ſauterelles au paſſage, & qui mangeoit toutes celles qui s'approchoient de lui; qu'il en entra une quantité prodigieuſe dans ſa gueule béante, mais qu'auſſi-tôt que ces ſauterelles qu'il avaloit toutes vivantes eurent pénétré dans ſes entrailles, elles le dévorent à ſon tour, & le rongerent de façon, que bientôt il n'en reſta plus que les épines & les arêtes. Ce fait, quelque merveilleux qu'il paroiſſe, n'eſt pas deſtitué de toute vraiſemblance.

Je comptois terminer là mes courſes Apoſtoliques, & je ſongeois à revenir promptement ſur mes pas par la même route, pour pouvoir recueillir ce que j'avois ſemé en paſſant; mais je ne pus me refuſer aux empreſſemens des habitans de Metain, j'y trouvai 200 Chrétiens Maronites, à qui j'annonçai les

vérités du salut, & à qui j'administrai les Sacremens de Pénitence & de l'Eucharistie. J'admirai l'innocence de mœurs qui régnoit parmi ces Catholiques. Ils vivent au milieu des Turcs qui sont en plus grand nombre qu'eux dans cette Bourgade, & il semble que l'infidélité qui les environne, ne serve qu'à entretenir & leur fermeté dans la pureté de la foi, & leur ferveur dans les pratiques du Christianisme.

Le Curé m'édifia plus encore que les Paroissiens. C'est un homme d'une ingénuité charmante, d'une piété édifiante: il ne manque à rien de ce qu'il doit à son troupeau; sa vigilance se soutient, & il porte avec allégresse tout le poids du ministere. Il est cependant d'un âge fort avancé; & tous m'ont assuré qu'il a plus de cent dix ans. Ce bon vieillard me raconta avec un air simple & naïf, une chose surprenante, qui lui étoit arrivée il y a quelques mois, & qu'il regarde avec raison, comme une espece de miracle, du moins comme une marque visible de la protection de Dieu sur lui.

L'Eté passé, me dit-il, les pluies furent ici abondantes & presque continuelles. Un soir qu'elles redoublerent extraor-

dinairement, je me couchai à terre sur ma natte, à la façon du pays, & selon ma coutume, je m'endormis tranquillement. La fontaine que vous voyez derriere ma maison s'enfla tout-à-coup; les eaux percerent la muraille en plusieurs endroits, & se firent plus d'un passage. Comme l'appartement est au rez-de-chaussée, bientôt toute la salle fut inondée. Mon Neveu & ma Niece qui avoient leurs lits séparés, & qui étoient couchés à terre comme moi, se sentant pénétrés des eaux qui les environnoient de toutes parts, se leverent promptement pour remédier à ce désordre, dont ils ignoroient la cause; ils approcherent de mon lit, pour sçavoir si les eaux ne m'avoient ni gagné, ni étouffé. Quelle fut leur surprise, lorsqu'à la lueur de la lampe qui étoit encore allumée, ils s'apperçurent que l'inondation m'avoit respecté, & que les eaux qui environnoient mon lit de tous côtés, avoient formé une espece de rempart. Elles demeuroient comme suspendues & croissoient sans se répandre; ils me réveillerent, & j'échappai à ce petit déluge : les voilà présens, ils peuvent rendre témoignage à la vérité de ce fait.

Dans le moment, m'ajouta-t-il, je

me rappellai le prodige que Dieu avoit autrefois opéré en faveur d'Iſraël, au paſſage de la mer rouge. Mon premier ſoin fut de remercier le Seigneur de cette grace ſinguliere, & de chanter en ſon honneur comme les Iſraëlites, des Cantiques de bénédictions & d'actions de graces. En vérité, mon Révérend Pere, pourſuivit-il, avec un air touché & pénétré, en vérité il faut que Dieu ſoit bien bon, pour prodiguer ſa protection & ſes merveilles à un pécheur comme moi, & à un homme décrépit qui eſt preſque hors d'état de rien faire déſormais pour ſon ſervice & pour ſa gloire.

Je fus frappé de cette merveille, mais plus encore des religieux ſentimens de ce reſpectable vieillard. Les Orientaux aiment le merveilleux, il ſe pourroit bien faire que les tendres allarmes du Neveu & de la Niece, pour la vie d'un Oncle qui leur eſt cher, & la frayeur du bon Curé aient un peu groſſi les objets; mais la maniere affectueuſe dont il s'exprimoit, ne ſçauroit être une marque équivoque de ſa foi & de ſa reconnoiſſance envers Dieu.

Ne regardez point comme une fable ce que je vous ai dit de l'âge de ce Prêtre Maronite; ces exemples ne ſont pas

rares dans ce pays. J'y en ai vû de plus âgés que lui : j'ai parlé à un Frere Religieux de S. Antoine, qui avoit près de six-vingts ans. Quoique selon la coutume des moines d'Orient, il n'eût jamais mangé de viande depuis qu'il étoit entré dans le Monastere ; il se portoit encore assez bien ; cent ans d'abstinence ne l'avoient presque point affoibli ; & à en juger par son visage & par sa démarche, on ne lui auroit pas donné plus de 70 ans. J'en ai vu un autre plus de vingt fois ; il est à peu près de même âge, & encore plus vigoureux. Il m'a plusieurs fois assuré qu'il lui renaissoit des dents à la place de celles qui lui avoient été arrachées il y a 5 ou 6 mois ; & à une surdité près, il ne se ressent presque point des incommodités de la vieillesse. Comparez cela à ce que nous admirons en France. Ce qu'on peut dire en général des gens de ce canton, c'est qu'ils sont plus robustes que nous, & vivent pour l'ordinaire plus long-temps qu'on ne vit en Europe. Je crois que la frugalité contribue beaucoup à cette longue vie : d'ailleurs ils sont moins délicats que nous. La maniere dure dont ils sont élevés dès l'enfance, & la misere qui les accompagne dans tous les âges, leur ôte

presque tout sentiment de douleur.

Métain m'approchoit du pays des Druses, & comme j'avois déja franchi les bornes de ma premiere destination, je ne voulus pas laisser sans quelques secours passagers des villages circonvoisins, qui depuis long-temps se trouvoient abandonnés & sans Pasteurs. L'état pitoyable où étoit la Religion dans ces Bourgades, me perça le cœur, & me rendit presque insensible aux transports de joie que témoignerent les habitans à la vue d'un Missionnaire qu'ils n'attendoient pas. Le voisinage des Infideles expose les pauvres Chrétiens à la contagion, & je fus si touché de leur situation, que j'aurois volontiers consacré à leur instruction le reste de mes jours, si l'obéissance l'avoit permis. Je fis de mon mieux dans cette petite excursion, pour les prémunir contre la séduction qu'ils ont à craindre des Druses leurs voisins, ou plutôt leurs maîtres ; car ils sont presque tous Fermiers de ces demi-Turcs, & ils en dépendent absolument. J'eus la consolation de retrancher certains désordres, & d'abolir certains abus qu'y avoit introduit le commerce avec les Infideles. Les Révérends Peres Capucins ont autrefois pénétré avant nous dans

ces quartiers ; ils ont défriché ce champ avec des peines incroyables, & ils l'ont fait avec un succès égal à leur zele.

Les Druses sont une nation, dont l'origine & la Religion sont assez peu connues. Dans ce voyage, j'ai été plus à portée que jamais de m'instruire exactement de l'une & de l'autre ; & vous ne serez peut-être pas fâché que je vous fasse part de mes découvertes. Je puis compter sur les éclaircissemens qu'on m'a donnés, d'autant plus que ce que j'ai appris sur les lieux, se trouve conforme à ce que m'avoit raconté Monseigneur le Patriarche des Maronites, dans un entretien que nous avions eu ensemble sur ce sujet. Une Colonie Françoise, établie depuis plusieurs siecles en Asie, m'a paru devoir piquer la curiosité d'un François. Il est naturel de s'intéresser particuliérement à ce qui regarde ses compatriotes. Voici la tradition du pays.

Il y a plusieurs siecles que les Chrétiens Francs vinrent dans la Palestine avec une armée formidable ; tout plia sous les efforts de leurs armes victorieuses, & bientôt Jérusalem devint leur conquête. Ils y établirent un Roi de leur Nation. Les Sarrasins chassés revinrent à la charge ; mais ce Prince belliqueux

& ſes ſucceſſeurs ſoutinrent pendant bien des années les aſſauts qu'on leur livra, & les repouſſerent. Cependant le nouvel Etat qu'on avoit formé s'affoibliſſoit inſenſiblement, & comme les Francs occupés des guerres qu'ils ſe faiſoient les uns les autres, négligerent d'envoyer des ſecours dans la Terre-Sainte ; elle redevint ſous la domination de ſes anciens maîtres. Les affaires des Chrétiens en Orient ſe trouverent ainſi délabrées ; les chefs ne ſongerent qu'à repaſſer en Europe, & à y conduire le peu de troupes qui leur reſtoient. Dans cette retraite forcée, un Seigneur de la Maiſon de Dreux, faiſoit l'arriere garde avec les braves qu'il commandoit. Inquiété, harcelé par les troupes légeres des ennemis, il ne put ſuivre les autres. Abandonné de ſes Compatriotes, il ſentit bien que tôt ou tard il ſeroit accablé par le nombre. Pour ſe dérober à la fureur des Infideles, qui ne faiſoient aucun quartier, il ſe retira ſur des montagnes. Les ennemis s'attacherent à pourſuivre le gros de l'armée, & perdirent inſenſiblement de vue cette petite troupe fugitive, que la ſituation des lieux ne permettoit guere d'attaquer qu'avec beaucoup de déſavantage. Les Chrétiens ſe fortifierent dans

ces déserts ; ils se marierent à des filles des Bourgades voisines. Ainsi vit-on naître au milieu de l'Infidélité un peuple nouveau, d'adorateurs fideles ; & du nom de Dreux que portoit leur Commandant, s'est formé par corruption le nom de *Druses*, qui leur est resté.

Les Sarrazins auroient méprisé cette poignée de gens resserrés dans des gorges de montagnes, mais ces implacables ennemis du nom Chrétien, vouloient qu'ils abjurassent la Religion ; & tandis que les fugitifs la conserveroient, ils craignoient toujours qu'il ne s'élevât quelque étincelle qui rallumât le feu d'une guerre, que tant de sang avoit eu peine à éteindre. Ils recommencerent leurs poursuites, & persuadés que la Religion s'entretient par les Ministres ; les Prêtres étoient ceux qu'ils recherchoient avec plus d'acharnement, & qu'ils traitoient avec moins de ménagement. Ils vinrent à bout d'exterminer les Pasteurs, & le troupeau sans conducteur, ne fut pas long-temps sans s'égarer. On cessa de prêcher la Religion, & bientôt on commença à l'ignorer ; on en oublia les principes, & bientôt les pratiques en furent négligées : la Foi affoiblie leur devint moins chere, & ils la sacrifierent vo-

lontiers pour ſauver leur vie. Ce fut alors qu'ils ceſſerent d'être Chrétiens, ſans cependant devenir tout-à-fait Turcs; & entre eux & les Mahométans, toujours il y a eu, & il y a encore aujourd'hui une différence eſſentielle. Ils n'ont point de vénération pour Mahomet; ils rejettent les principaux points de ſa Loi; ils n'admettent point la pluralité des femmes; ils ne reçoivent point le grand Ramadan ou le Carême des Turcs; ils boivent du vin; ils liſent l'Evangile avec un reſpect infini. Ceux qu'on nomme parmi eux *Vkkal*, c'eſt-à-dire, les Spirituels, qui font profeſſion d'une piété extraordinaire, ne jurent jamais; & l'on peut dire que malgré l'oppreſſion où les retiennent leurs durs & orgueilleux maîtres, ils ont toujours l'ame Chrétienne.

J'ai eu l'honneur de parler cinq ou ſix fois à un des Chefs des plus diſtingués de cette Nation. Il y eſt extrêmement reſpecté, & on le regarde comme un Seigneur de la premiere qualité. Il eſt bien fait; il a un extérieur fort prévenant, le viſage ouvert, les couleurs vives, un air engageant, les manieres populaires; & il aime fort les François. Il me fit mille politeſſes, & j'oubliois preſque en ce moment, que j'étois au

milieu de la Barbarie. Il se dit de la maison de Guise. Il porte le nom de *Megad dem Faros*, qui veut dire, le *Duc Cavalier*. Il est parent du Prince le plus considérable qui gouverne sur ces montagnes, & à qui obéissent les Chrétiens & les Druses. Ce Prince se dit de la maison des Ducs de Florence; il veut dire apparemment de la maison de quelques-uns des Seigneurs qui, au onzieme siécle, avoient la principale autorité dans la Toscane. Les Turcs, à qui sa puissance bornée ne porte aucun ombrage, le laissent régner assez en repos, moyennant les deux tiers de son revenu, qu'il est obligé de donner tous les ans au Bacha de Seyde. Je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler ni même de le voir. J'en avois cependant bien envie, & j'avois dessein, dans cette course apostolique qui m'approchoit de lui, d'aller lui présenter mes respects; mais jamais je ne pus arriver jusqu'à la bourgade où il tient sa petite Cour.

Je visitai presque tous les autres villages où il y avoit des Chrétiens, & je me rendis à Choüifat, qui est assez près de Baruth. On voit dans ce village plusieurs grands mausolées, tous de même structure, & d'une seule pierre creusée,

& couverte d'une autre pierre aſſez bien travaillée : ils étoient tous vuides, & les Chrétiens du pays me dirent qu'on y avoit trouvé des cendres & des médailles.

Aſſez près de là paroiſſent les reſtes d'un Château, qui a dû être autrefois extrêmement fort : mais ce n'eſt plus maintenant qu'un amas de pierres entaſſées les unes ſur les autres, & toutes d'une épaiſſeur & d'une longueur ſurprenante. Elles avoient été taillées au bas de la montagne, dans un rocher dur ; & cependant il ſemble qu'elles avoient été coupées de droit fil, comme on couperoit avec le couteau un gazon d'une terre graſſe. Il y avoit encore quelques colonnes élevées, & chacune étoit de 18 à 20 pieds de haut, & de 5 ou 6 pieds de diametre. J'examinai curieuſement cet ouvrage, & je l'admirai. On me demanda ce que j'y trouvois de ſi ſurprenant. Je répondis que je ne concevois pas avec quelle machine on avoit trouvé le ſecret de tranſporter ſur la pointe d'une montagne ſi eſcarpée, des pierres que nos plus habiles maîtres auroient de la peine à remuer dans un terrein plat & uni. Cette réponſe ferma la bouche à ceux

qui m'avoient fait la queſtion, mais je n'en fus pas plus inſtruit. Au reſte, ſur ces montagnes, on voit aſſez ſouvent dans les anciens bâtimens de ces ſortes de pierres d'une groſſeur énorme. Elles ont quelquefois près de vingt pieds de longueur, & autant de largeur : elles ſont ſi polies & ſi bien unies les unes aux autres, que la liaiſon en eſt preſque imperceptible. De Choüifat, nous deſcendîmes dans un autre petit village, où nous terminâmes enfin le cours de nos Miſſions. Il étoit temps : nous étions épuiſés de forces, & ſi le courage n'eût ſoutenu la nature, nous euſſions ſuccombé. Les chaleurs commençoient à ſe faire ſentir : nous avions couru tout le Carême ſur les montagnes, où nous ne mangions qu'à trois heures après midi. Tout notre repas conſiſtoit pour l'ordinaire en un peu de pain & de bled bouilli; quelquefois un peu de lentilles : c'étoit le régal des grands jours. La chere ne fut pas plus délicieuſe après Pâques : la viande & le vin ſont bien rares dans ces cantons. Outre cela, nous couchions à terre ſur un ſimple tapis de poil de chevre. Malgré ces incommodités, je prêchois deux ou trois fois le jour, & je confeſſois juſqu'à deux heures après midi.

Nous croyions être au bout de nos fatigues; mais la Providence nous réſervoit encore une petite épreuve qui devoit couronner notre patience. En ſortant de Choüifat pour gagner le village où nous voulions arriver, nous nous embarquâmes je ne ſçai comment, dans un chemin étroit & peu frayé, qui ſembloit devoir nous y conduire. Nous nous trompions; il ne nous conduiſit que juſqu'à un petit ruiſſeau, au-delà duquel nous ne trouvâmes plus que quelques ſentiers peu battus : nous jugeâmes bien que nous étions ſur le point de nous égarer. Nous ne pouvions nous réſoudre à revenir ſur nos pas, & nous aimâmes mieux marcher au haſard au milieu des rochers & des buiſſons. La montagne où nous étions alors étoit ſi eſcarpée, & les brouſſailles dont elle étoit couverte ſi épaiſſes, que nous courions riſque d'être obligés d'y paſſer la nuit. En grimpant, nous nous attachions aux pierres, qui quelquefois ſe détachoient & nous entraînoient avec elles. Quelquefois, après avoir eu bien de la peine à percer un buiſſon & à gagner le haut d'un rocher, nous étions contraints de retourner en arriere & de deſcendre quelques pas pour aller chercher

une partie de nos habits & les ornemens d'Autel qui s'étoient accrochés aux épines à travers desquelles nous avions passé. Nous fîmes ce manége pendant plusieurs heures ; mais après avoir bien roulé, bien rétrogradé, Dieu bénit nos efforts : nous arrivâmes au haut de la montagne avant la nuit, & là nous reprîmes un chemin qui nous conduisit droit au village que nous cherchions. Les Chrétiens nous reçurent avec beaucoup de charité ; ils s'empresserent à l'envi les uns des autres à exercer envers nous l'hospitalité ; & le récit que le bon frere leur fit de nos aventures, les engagea à redoubler leurs attentions & leurs soins. Nous répondîmes à l'excès de leur générosité par l'ardeur de notre zele, & nous fîmes pour ces hôtes charitables, tout ce qu'ils pouvoient exiger de notre ministere & attendre de notre reconnoissance. Comme le nombre de ces Chrétiens étoient fort petit, notre séjour ne fut pas long. Nous regagnâmes Bescomta ; & sans nous y arrêter, nous marchâmes vers ces premiers villages, où je vous ai dit que je m'étois contenté d'annoncer la parole de Dieu sans y confesser.

J'y trouvai les esprits & les cœurs

dans des diſpoſitions admirables. Les ſemences de pénitence que j'y avois jettées en paſſant, avoient germé & fructifié au centuple. Les impreſſions ſubſiſtoient dans toute leur vivacité. Je recueillis aiſément & promptement une moiſſon ſi belle & ſi mûre; & comblé des bénédictions que le ciel avoit répandues ſur mes travaux, je me rendis à Antoura. J'y avois laiſſé deux eſclaves qui s'y étoient retirés dans l'eſpérance que nous les délivrerions. Ces malheureux avoient renoncé à la foi, & ils avoient fait profeſſion du Mahométiſme, tandis qu'ils avoient vécu parmi les Turcs. Ils comptoient qu'en les faiſant paſſer dans un pays catholique, nous les mettrions en ſituation de rentrer dans le ſein de l'Egliſe, & de profeſſer librement leur ancienne religion. Ils ſe diſoient tous deux Polonois, mais le nom de Chrétien qu'ils avoient porté, ſuffiſoit ſeul pour m'engager à travailler avec ardeur à leur ſalut & à leur délivrance; & à mon retour, j'eus le bonheur d'y réuſſir. Dieu jetta ſur ces pauvres miſérables un regard de compaſſion; il ſeconda ma bonne volonté, & me préſenta un moyen facile de les ſauver. Des vaiſſeaux Vénitiens mouillerent

à la rade voisine; les Officiers vinrent chez nous par occasion, nous leur proposâmes de les recevoir sur leur bord, ils accepterent la proposition, & les transporterent en Italie. Depuis que je suis à Antoura, Dieu m'avoit déja fait la grace de se servir de moi pour procurer la liberté à sept ou huit autres esclaves de différentes nations.

Nos Peres trouvoient autrefois de grandes facilités, quand il s'agissoit d'exercer ces œuvres de charité; ils avoient une ressource assurée dans la générosité, les aumônes, le crédit, les libéralités du fameux Abunaufel. C'étoit le Tobie de ces cantons : son nom gravé par les mains même de la reconnoissance, dans tous les cœurs de ses concitoyens, ne mourra jamais, & toujours sa mémoire sera en bénédiction dans ce pays. Il est juste de faire connoître à l'Occident ce Chrétien incomparable, dont l'Orient a si long-temps admiré les vertus, & dont après plusieurs années il pleure encore aujourd'hui la perte.

Ce grand homme étoit le plus riche & le plus considérable des Maronites de nos montagnes. Né dans une condition privée, il avoit des sentimens dignes du Thrône; il étoit noble dans ses

façons, libéral au-delà de tout ce qu'on peut dire, & une magnificence sans faste le distinguoit de tous les autres grands. Il passoit dans tout le pays pour un fort grand génie. C'étoit effectivement un homme de très-bon sens, qui ne prit jamais aucun travers dans les affaires, & qui sçavoit également & l'art de se faire craindre, & l'art de se faire aimer. Les Vénitiens qui connoissoient ses talens, lui rendirent justice, & le prierent d'être leur Consul. Ce témoignage d'estime & de confiance que lui donnoient des étrangers, ne le rendirent point suspect à son maître. Au contraire, ils le lui rendirent plus cher encore & plus précieux. Le Prince des Druses, malgré la différence de religion, l'honoroit comme son pere, & il le consultoit comme son oracle : il lui laissoit le soin de lever ses deniers sur les Chrétiens, & d'exercer sur eux la justice. En lui les qualités du cœur l'emportoient encore de beaucoup sur celles de l'esprit. Etabli par le choix du Souverain, Juge de son peuple, il en étoit le pere par sa bonté. Elevé au-dessus des autres par ses emplois, il s'en rapprochoit par sa tendresse & son affabilité ; il avoit le secret de faire respecter l'autorité sans la rendre

odieuse, & de rendre même aimable le joug qu'il faisoit porter. Une tendre compassion pour les malheureux faisoit son caractere propre & particulier ; elle sembloit être née avec lui. Il tenoit table ouverte, non-seulement pour les personnes les plus distinguées du canton, mais pour tous les passans, & il exerçoit envers eux une généreuse hospitalité. Les pauvres même n'en étoient pas exclus, il les regardoit comme ses plus chers enfans ; il ne pouvoit se refuser à leurs besoins ; sa vigilance les découvroit, sa libéralité les soulageoit, & la bonté de son cœur le rendoit infiniment sensible à toutes leurs miseres. Son zèle pour tout ce qui intéressoit la Religion étoit inexprimable, & il suffisoit d'être Chrétien, pour avoir un droit acquis sur sa tendresse. Il ne pouvoit entendre parler des persécutions que les Mahométans suscitoient aux Catholiques, sans gémir & sans verser des larmes ; & quand on lui reprochoit cet excès de tendresse comme une espece de foiblesse : tous les Chrétiens sont mes freres, disoit-il, n'est-il pas naturel que je partage leurs peines ? Oui, ajoutoit-il, je les porte tous dans mon cœur ; & dans ma maison, je ressens malgré l'éloignement des lieux, tous les

coups qu'ils reçoivent dans le bagne de Conſtantinople.

Les Jéſuites n'ont jamais eu d'ami plus ſincere : ſon amitié étoit fondée ſur l'eſtime ſinguliere qu'il faiſoit de notre Compagnie. Outre les grandes charités qu'il nous a faites, il n'a pas peu contribué au reſpect qu'ont les gens du pays pour la parole de Dieu, & pour les Miſſionnaires qui l'annoncent. L'exemple d'un homme de ce caractere & de cette autorité, étoit une loi pour tout ce qui l'environnoit. Sa demeure étoit ordinairement à Agelton, d'où il deſcendoit quelquefois à Antoura, pour avoir le plaiſir de converſer avec nos Peres, & de ſe mettre au fait de l'état & des progrès de la Religion. Il nous auroit honorés plus ſouvent de ſes viſites, s'il eût ſuivi ſon inclination ; mais il n'oſoit que rarement quitter les montagnes, de peur de tomber entre les mains des Turcs, qui ſont ordinairement les plus forts dans les villes, & qui ſçachant qu'il étoit le protecteur du Chriſtianiſme, lui auroient peut-être fait un mauvais parti.

Comme tout le pays retentiſſoit du nom du grand Abunaufel, un Turc puiſſant qui demeuroit dans le voiſinage des Druſes, eut envie de voir cet homme ſi

célebre parmi les Chrétiens ; il lui envoya un exprès pour le prier de ne lui pas refuser cette satisfaction, & de se trouver à un rendez-vous qu'il lui assignoit. Abunaufel craignit qu'on ne lui tendît un piege ; il étoit trop sur ses gardes pour y tomber: en homme d'esprit, il se défendit avec politesse de cette entrevue, & il chargea l'envoyé de la lettre suivante. La beauté de son génie, & l'amabilité de son caractere s'y développent parfaitement.

« Seigneur, vous pouvez avoir envie » de me voir, parce que vous ne me » connoissez pas : mais moi, parce que » je me connois, je ne dois point avoir » envie d'être vu ; & je vous proteste » que je ne mérite pas l'honneur que » vous voulez me faire. Je suis cependant si flatté du desir empressé que » vous me témoignez, que ne pouvant » contenter entiérement votre curiosité, je veux du moins la contenter en » partie : si vous ne me voyez pas en » réalité, vous aurez du moins la satisfaction de me voir en peinture. Voici » donc au naturel le portrait du personnage qu'on vous a tant vanté. Ma » taille est un peu au-dessus de la mé-

» diocre ; j'ai la tête grosse & le col fort
» court. Mon regard est fier ; j'ai les yeux
» un peu plus qu'à fleur de tête, le front
» large, la barbe épaisse, les couleurs
» vives, le nez court & gros, mais il ne
» sied pas mal à mon visage. Ceux qui
» veulent un peu me flatter, disent que
» j'ai dans l'air & dans le port quelque
» chose de grand, & que je suis assez
» vénérable. Ce que je puis dire avec
» vérité, c'est que mon visage tient
» beaucoup de ces médailles antiques
» que les Romains nous ont laissées sur
» nos montagnes, & ressemble fort à
» ces vieux Rois qu'il me souvient d'a-
» voir vus peints sur les tapisseries. Me
» voilà trait pour trait tel que je suis.
» Jugez maintenant, Seigneur, si l'on
» peut avoir la curiosité de voir un
» homme bâti de la sorte, & s'il doit
» avoir lui-même la passion de se mon-
» trer. Je crois vous servir en vous épar-
» gnant la peine de faire un voyage
» pour voir un pareil objet ; nous y per-
» drions vous & moi ».

Ce fut ainsi que le sage Abunaufel éluda la proposition. On voit par cette lettre, qu'à la solidité de l'esprit, il joignoit l'enjouement. Un homme de ce

caractere ne pouvoit vivre trop long-temps pour le bonheur de ſon peuple : il mourut dans un âge fort avancé, & il mourut en Héros chrétien, comme il avoit vécu. Sa maladie fut plus longue que douloureuſe : c'étoit une défaillance de nature. Il vit approcher la mort d'un œil tranquille. Dans ces derniers momens il ranima toute la vivacité de ſa foi, toute la ferveur de ſa piëté : il reçut les Sacremens de l'Egliſe avec une préſence d'eſprit admirable, & ſans aucun ſymptome violent, il rendit ſa grande ame entre les mains de ſon Dieu, & s'endormit doucement du ſommeil des Juſtes. Content de tant d'héroïques actions qui avoient mis le comble à ſes mérites pendant ſa vie, le Seigneur ne jugea pas à propos de le purifier à la mort par de grandes ſouffrances.

Tandis qu'il vivoit, les ſentimens de reconnoiſſance ne ſe renfermerent pas toujours dans le cœur de ceux qu'il avoit ſecourus & obligés : mais quand il mourut ils furent plus vifs, & ſe manifeſterent avec plus d'effuſion. Le deuil fut univerſel, & jamais homme ne fut pleuré avec des larmes plus ſinceres. Si l'on en croit la tradition du pays, ſa mort fut annoncée par certains événemens ex-

traordinaires : mais ses vertus & sa religion font mieux son éloge que ces prognostics douteux & incertains, qu'adopte trop facilement un peuple crédule.

Dès qu'il eut expiré, ses domestiques & ses parens jetterent de grands cris, qu'ils redoublerent plusieurs fois au-dedans & au-dehors de la maison, selon la coutume du pays. Ils envoyerent des exprès dans toutes les Bourgades d'alentour, pour inviter aux funérailles. Chacun se fit un devoir d'honorer la mémoire de cet illustre mort, d'arroser son tombeau de ses larmes. Plus de mille personnes des villages circonvoisins assisterent à ses obseques ; & pas un seul des Ecclésiastiques séculiers & réguliers n'y manqua. Les étrangers y vinrent par bandes, & dès qu'ils étoient près de la maison du défunt, ils s'annonçoient par de grands cris, & des gémissemens lamentables : la famille qui étoit à la porte pour les recevoir, leur répondoit par des cris & des gémissemens semblables. Cette lugubre scene se renouvella jusqu'à ce que le corps fût enterré. Ce mélange de cris confus a je ne sçai quoi de frappant, & réveille dans le cœur certains sentimens d'horreur & de tendresse dont on a peine à se défendre. Les pauvres gens

de la campagne qui avoient quitté leurs ouvrages pour venir pleurer leur bienfaiteur, paroissoient consternés, & la douleur étoit peinte sur leur visage.

Le troisieme, le septieme & le trentieme jour les prieres recommencerent, & l'assemblée fut presque aussi nombreuse. Ces peuples croyoient n'en pouvoir trop faire pour témoigner leur reconnoissance, & pour procurer dans le Ciel un bonheur éternel à un homme, qui, pendant toute sa vie, n'avoit travaillé qu'à faire leur félicité sur la terre. On juge assez par ce seul trait, que les Orientaux pensent bien différemment de nos Protestans sur l'efficacité de la priere pour les morts, & sur la vertu de l'auguste & divin Sacrifice de la Messe, pour le soulagement & la délivrance des ames du Purgatoire. Les Maronites sur-tout ont fort à cœur cette dévotion : ils la portent même quelquefois jusqu'à de pieux excès, & j'en ai connu qui ont vendu le peu de bien qui leur restoit, afin d'être en état de faire prier & dire des Messes pour leurs parens. Que Messieurs de la Religion Prétendue Réformée ne nous accusent point d'avoir introduit cette coutume dans le Levant ; nous l'y avons trouvée établie de temps

immémorial, & nous n'avons eu qu'à entretenir une si louable & si charitable pratique. Au reste, il n'y a rien en tout cela qui ne soit conforme à nos usages; mais quand le mort est illustre & de la premiere qualité, les Maronites font une cérémonie qui nous est inconnue en Europe. Lorsque les personnes qui viennent faire leurs complimens de condoléance n'ont pu assister à l'enterrement, l'écuyer fait venir le coursier que montoit ordinairement son maître, & étendant la veste du défunt sur la selle & sur la croupe de ce cheval, il le promene au milieu de toute l'assemblée : à ce spectacle, les assistans poussent de grands gémissemens; à ces cris redoublés succede un triste & morne silence, & chacun se retire pour pleurer & pour prier. Je finis en vous assurant du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Chabert, Missionnaire au Levant, sur l'emprisonnement des Missionnaires à Damas.

MON RÉVÉREND PERE,

P. X.

Cessez de nous plaindre & félicitez-nous de ce que nous avons eu quelque part au calice de notre divin Maître. Qu'il est flateur, qu'il est glorieux pour des hommes qui se sont dévoués aux travaux du ministere Apostolique, d'essuyer les souffrances & les tribulations qui en sont l'apanage ; d'avoir des traits de ressemblance avec leurs premiers modeles; & de trouver, en étendant l'empire de l'Eglise, les persécutions qui l'ont établie! Vous demandez une relation exacte de cet événement; je suis en état de la faire, puisque j'ai eu le bonheur d'être un des prisonniers.

La ville de Damas, extrêmement grande & peuplée, offre aux Mission-

naires un champ vaſte & pénible à cultiver. Dès la naiſſance du Chriſtianiſme, ſaint Paul y trouva des perſécuteurs, & ils n'y manquent pas aujourd'hui. En 1721, nos Miſſionnaires eurent recours à Monſieur le Marquis de-Bonac, alors Ambaſſadeur de France à Conſtantinople, & ils le prierent d'obtenir de la Porte un *Ferman*, ou Commandement qui les mît à couvert des inſultes & des violences auxquelles ils étoient expoſés. Ce Seigneur zélé pour le progrès de la Religion & pour la ſûreté des ſujets du Roi, obtint ce qu'il déſiroit. Vous ſerez peut-être bien aiſe de ſçavoir en quelle forme s'expédient les ordres du Grand-Seigneur.

« Reſpectable Viſir, grand Conſeiller » qui gouverne les affaires par la pé» nétration de ſon eſprit, très-puiſſant » & noble Bacha de Damas, Chef de » la caravane de la Mecque, mon Viſir; » le Bacha que Dieu faſſe proſpérer » le plus juſte des Juges Mahométans, » le vertueux & preux dépoſitaire de » la ſcience des Apôtres & des Prophe» tes, que Dieu ſeconde & augmente » ſes vertus.

» A l'arrivée de ce Commandement,

» vous sçaurez que le Marquis de Bonac,
» Ambassadeur du Roi de France à notre
» sublime Porte, & le modele des
» Seigneurs de la nation Chrétienne,
» a envoyé à notre Trône de félicité,
» une requête, afin que tous les Evê-
» ques & Religieux dépendans de Fran-
» ce, de quelque Ordre qu'ils soient,
» se tenant dans les bornes de leur pro-
» fession, ne soient empêchés d'exercer
» leur Religion dans toute l'étendue de
» notre Empire, où ils sont jusqu'à pré-
» sent leur résidence, conformément
» aux capitulations; & ayant appris que
» le chef des Janissaires & autres Offi-
» ciers, avoient inquiété les Religieux
» François habitans à Damas & empê-
» ché de lire l'Evangile, & d'exercer
» les fonctions de leur rit, en leur faisant
» des avanies contre les Capitulations,
» nous avons donné le présent Comman-
» dement pour empêcher que personne
» ne contrevienne aux Capitulations
» susdites; ainsi à l'arrivée de ce noble
» Commandement, vous ne souffrirez
» pas qu'on insulte lesdits Religieux. Fait
» à Constantinople la bien gardée, au
» commencement du mois d'Iemetvel,
» (Mai), l'an mil cent trente-trois », ce
qui, selon notre façon de compter,
revient à l'année 1721.

Munis d'un pareil Commandement, nous nous croyons en ſûreté; mais le calme dura peu; nous cherchâmes encore des protections auprès du Bacha de Damas. Monſieur le Marquis de Villeneuve, plus reſpecté pour ſes qualités que pour ſon caractere d'Ambaſſadeur, nous ménagea des lettres de recommandation pour les principaux de la ville. L'une étoit écrite au Gouverneur par ſon Capi-Kaïkié, c'eſt-à-dire, ſon Agent à la Porte; l'autre étoit du grand Mufti, elle étoit adreſſée à Ali Effendi, Defterdar, c'eſt-à-dire, Intendant ou Receveur des deniers du Grand-Seigneur.

La Miſſion eſt partagée entre les Cordeliers de Jéruſalem, les Capucins & les Jéſuites. Les Supérieurs de ces trois Ordres ſe diſpoſoient à rendre ces lettres, & nous en attendions de grands avantages. Un accident imprévu redoubla nos allarmes, & nous plongea dans l'état que je vais vous d'écrire.

Le Frere David fut frappé en pleine rue par un ſoldat, ſans avoir donné occaſion à cette brutalité: cet Infidele, après pluſieurs ſoufflets, lui déchargea ſur la tête nue, un coup du plat de ſon coutelas, & le coup fut ſi violent,

que le coutelas en demeura recourbé, & que la blessure fut considérable. Cette action détermina les trois Supérieurs à rendre dès ce jour-là même leurs lettres au Bacha, & afin de trouver occasion de faire en même-temps leurs plaintes; ils conduisirent avec eux le Frere au Palais du Gouverneur.

Le Defterdar, à qui ils s'adresserent d'abord, les reçut avec bonté; il ouvrit avec respect la lettre que le Chef de la Religion Musulmane lui écrivoit, il nous témoigna son chagrin sur la maniere indigne dont le Frere avoit été traité: remettez, ajouta-t'il, au Bacha la Lettre qui lui est adressée; je vous rends celle du grand Mufti; il est à propos que le Bacha la lise aussi. Ces deux recommandations jointes ensemble auront plus de force; mais comme vous ignorez le cérémonial, je vais vous donner un conducteur. Il appella un *Toukadar*, c'est le nom qu'on donne aux domestiques des Grands.

Les Supérieurs Missionnaires, pénétrés de reconnoissance, marcherent quelque temps avec leur guide; celui-ci les quitta ensuite brusquement, en leur disant qu'il ne sçavoit pas l'Arabe. On ne comprit point ce qu'il vouloit dire, &

l'on ne ſçut que long-temps après, qu'il demandoit une récompenſe.

Abandonnés de leur guide, les quatre Religieux reſterent dans un grand embarras. Les lettres adreſſées au Bacha doivent ſe remettre d'abord au *Kaïkié*, c'eſt-à-dire, à ſon Lieutenant qui a ſoin de les lui préſenter. Une foule de peuple rempliſſoit toutes les avenues qui conduiſent à ſon appartement; ils prirent le parti d'entrer dans la chambre du *Sarafi*, c'eſt le Changeur du Bacha: ſur le ſoir ils ſe préſenterent à la porte du *Kaïkié*, ils en furent deux fois repouſſés avec violence. Ils réſolurent alors de paſſer par deſſus les regles ordinaires, & d'aller droit au Bacha.

L'Aga qui étoit en fonction à ſa porte, prit les lettres, & lui en fit la lecture; les Miſſionnaires furent appellés; le Bacha leur reprocha qu'ils engageoient les Chrétiens du pays à ſe faire Francs; je ſçaurai bien, dit-il, remédier à ce déſordre, & je vous déclare que je ferai pendre le premier Arménien qui ſe fera Franc. Il n'y a pas long-temps que vous êtes ici, & vous n'y ferez plus longtemps: les Religieux vouloient ſe juſtifier, mais ils furent à peine écoutés, & ſe retirerent.

Le lendemain matin un *Toukadar* vint les chercher. Le Religieux de la Terre-Sainte avoit disparu, le Supérieur des Capucins, le Pere de Lerne, notre Supérieur, & le Frere David furent saisis : on les conduisit devant le *Kaïkié*; il étoit d'autant plus irrité contre nous, que le Bacha avoit paru l'être davantage contre lui de ce qu'il avoit laissé les chrétiens Francs pénétrer jusques dans son Palais. Quelques-uns de nos amis nous ont assuré depuis, qu'un motif d'intérêt, & l'espoir de tirer de nous quelque somme considérable, l'engagerent à la violence dont il usa.

Quelles que fussent ses vues, il fit mettre en prison les trois Religieux, je fus substitué à la place du quatrieme qui manquoit; on nous chargea des chaînes les plus pesantes, & on y joignit un double colier de fer. Nous fûmes vingt jours entiers dans un cachot affreux, qui ne recevoit qu'un faux-jour par une espece de lucarne pratiquée dans le toît. Le Pere de Lerne que son grand âge & ses infirmités avoient rendu trop foible pour soutenir ces incommodités, y fut pris d'une fievre violente qui le mit pendant plusieurs jours dans un grand danger. La cruauté des gardes

ne diminuoit point; & ces cœurs plus durs que les fers dont ils nous avoient chargés ne s'ouvroient à aucun ſentiment de compaſſion & d'humanité.

On apprit à Seyde la nouvelle de notre empriſonnement; Monſieur Martin, Conſul de cette Echelle écrivit une lettre très-forte au Defterdar; il connoiſſoit notre innocence, & de ſon propre mouvement il avoit agi pour notre délivrance auprès du *Kaïkié* : il porta la lettre du Conſul au Bacha, & lui parla pour nous avec tant de force, qu'il obtint qu'on nous mettroit en liberté, ſi le *Kaïkié* y conſentoit: celui-ci exigea une rençon conſidérable, que nous n'étions point en état de payer; & tout ce que notre protecteur put lui dire ſur notre pauvreté, ſur les riſques qu'il couroit d'offenſer notre Ambaſſadeur, & le Grand-Seigneur lui-même, n'appaiſa point une colere que l'avarice animoit.

Monſieur l'Ambaſſadeur nous avoit recommandés *au Bazerghan Bachi*, c'eſt-à-dire, au Marchand qui fournit au Bacha des étoffes; il vint nous voir dans notre priſon : je vous ferai délivrer, nous dit-il, dès aujourd'hui; une cinquantaine de pieces de drap ſeront

le prix de votre libeté. Vous n'êtes pas en état de faire cette dépenſe ; on y ſuppléera : ce n'eſt point en votre nom, c'eſt ſous le mien que cette rançon ſera payée. Nous ne ſommes point coupables, répondîmes-nous auſſi-tôt, & nous ne pouvons accepter un ſervice qui demande une reconnoiſſance que notre pauvreté ne nous permet pas d'acquitter; d'ailleurs Monſieur l'Ambaſſadeur n'approuveroit pas cette libéralité déplacée. Nous parlions encore, qu'il étoit déjà ſorti, & deux heures après la priſon nous fut ouverte.

Nous croyons être redevables à ſa libéralité; mais elle n'étoit point gratuite, & nous fûmes obligés dans la ſuite de nous retrancher ce qui nous étoit le plus néceſſaire , pour lui payer cent cinquante piaſtres qu'il nous dit avoir diſtribuées pour nous.

Nous ſommes actuellement un peu plus tranquilles; le calme durera-t-il longtemps? Nous n'oſons nous en flatter: Dieu eſt le Maître, & ceux qui prêchent la croix de Jeſus-Chriſt doivent être diſpoſés à porter celles qu'il leur envoye, ou dont il permet qu'on les charge. Demandez-lui pour nous dans vos ſaints Sacrifices le courage qui nous

eſt néceſſaire pour être conſtamment les modeles de la loi Sainte dont nous avons l'honneur d'être les Interprêtes. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

A Seyde, le 25 de Juin 1742.

HISTOIRE

Des différentes perſécutions exercées contre les Catholiques d'Alep & de Damas.

SYLVESTRE, auteur de ces perſécutions, étoit un de ces hommes remuans & audacieux, que l'intérêt & l'ambition conduiſent, que l'honneur & la probité n'arrêtent point; qui ne regarde que ce qui leur eſt utile dans ce qui leur eſt propoſé, & le ſaiſiſſent toujours au préjudice de ce qui eſt légitime. Schiſmatique furieux & opiniâtre, mais ſouple & intrigant, il ſe propoſoit d'éteindre la Foi à Damas & dans la Syrie. Pour y réuſſir il falloit être élu Patriarche d'Antioche: Athanaſe ſon ennemi l'étoit: il plia ſa haine à ſon ambition, ſçut gagner ſes bonnes graces, & ſe fit nommer par lui-même ſon ſucceſſeur.

Les habitans de Damas n'apprirent cette nouvelle qu'avec frayeur; ils connoissoient le caractere violent & emporté de Sylvestre : & ils chercherent à le prevenir par un choix plus conforme aux canons, & plus avantageux à la ville. Ils choisirent pour Patriarche Cyrille : on l'ordonna : il fut intronisé à Damas avant que Sylvestre le fût à Constantinople, où il s'étoit transporté. Cette ordination imprévue l'étonna; il en fut allarmé; la crainte qu'elle ne fût confirmée à la Porte, l'engagea dans toutes les manœuvres qu'il jugea capables de l'empêcher. Il s'attacha le Patriarche de Jérusalem, & celui de Constantinople. Il s'appuya du crédit de quelques Seigneurs Ottomans, & obtint de la Porte un Commandement qui en l'établissant Patriarche, lui permettoit de faire arrêter ou exiler son concurrent, & tous ceux qui suivoient son parti.

Son ambition étoit satisfaite, il croyoit sa puissance assurée, & il ne s'occupa plus que des moyens d'assouvir sa fureur. Les Missionnaires François en furent le premier objet : comme ils étoient le premier obstacle à ses prétentions, il conféra avec les deux Patriarches ses amis

du moyen de les éloigner ; & ils obtinrent le Ferman ou l'ordre qu'ils demandoient de nous exiler & de nous bannir entiérement.

L'expédition de cet ordre n'échappa point à la vigilance de M. le Comte d'Andrezel, alors notre Ambaſſadeur à la Porte ; par ce Ferman les Miſſionnaires étoient chaſſés de tous les endroits *où il n'y auroit pas de Conſul ou de nation Françoiſe*. On voit aſſez que cet ordre ne regardoit que la Miſſion de Damas. Monſieur l'Ambaſſadeur en porta ſes plaintes au Grand Viſir ; il repréſenta à ce Miniſtre combien cette démarche étoit contraire aux capitulations ; on en ſuſpendit l'exécution ; on travailloit à l'annuller, lorſque la mort nous enleva cet Ambaſſadeur, ſi digne de la confiance du Roi, & des regrets de la Miſſion.

A la premiere nouvelle de ces ordres dont Sylveſtre étoit porteur, ſon compétiteur Cyrille ſe retira dans les montagnes. L'uſurpateur partit de Conſtantinople avec cet air de triomphe par lequel la paſſion ſatisfaite croit ſe donner du luſtre, & couvrir la honte de ſes démarches ; il ſe diſoit chargé de lettres qui l'autoriſoient à mettre dans les fers quiconque ſe refuſeroit à ſes Loix. Il étoit

accompagné d'un Religieux, son Procureur ou son Agent, aussi furieux & plus fourbe que lui, & d'un Chavich qui devoit être l'exécuteur de ses ordres, & le ministre de ses cruautés.

Il entra dans Alep; son commandement fut signifié, on somma tous les Chrétiens de le reconnoître pour Patriarche; l'Evêque Gérasimos fut arrêté & envoyé en exil. Délivré de ce concurrent vertueux, il proposa deux formules ou professions de foi qu'il avoit lui-même dressées; l'une étoit pour les Prêtres catholiques, & contenoit une malédiction contre la religion des Francs, & contre tous les dogmes qu'ils croyent; contre le Pape, & contre le huitieme Concile, c'est-à-dire, selon les Grecs, contre le saint Concile de Florence; cette profession devoit être lue publiquement; l'autre étoit pour les Laïques, qui consistoit dans la maniere de souscrire à la premiere, & dans une protestation de n'avoir jamais de commerce avec les Prêtres Francs, ni de croyance dans ce qui est enseigné par le Pape.

Ces formules révolterent beaucoup de Catholiques; ils regarderent cette souscription comme une espece d'apostasie. Le grand nombre des Prêtres la reçut;

ceux qui refuſerent allerent dans les montagnes ſe joindre au Patriarche Cyrille : l'Egliſe des Peres Francs n'en fut pas moins fréquentée ; Sylveſtre envoya le jour de la fête du Saint-Sacrement, ſon Chavich avec des hommes armés, pour ſe ſaiſir des Grecs qui s'y rendroient.

M. le Conſul y étoit, il fut témoin de cette violence, & il envoya faire des plaintes au Gouverneur. On arrêta le Chavich, ſon eſcorte, & quelques hérétiques qui favoriſoient la manœuvre. Sylveſtre fut cité, il lui en coûta douze bourſes pour éviter la priſon. L'épreuve qu'il venoit de faire du crédit des Catholiques & des diſpoſitions du Bacha, fit impreſſion ſur lui, & ſuſpendit au moins ſes fureurs. On crut même quelque temps ſon caractere changé ; il paſſa de la plus impérieuſe arrogance à la plus lâche timidité ; il craignit que l'affaire ne fût portée à Conſtantinople, & que le Grand Seigneur dont il avoit paſſé les ordres, ne le regardât comme un eſprit brouillon & digne des punitions qu'il avoit ſollicitées contre les autres.

La frayeur qu'il laiſſa entrevoir, inſpira de la hardieſſe à ceux qu'il perſécutoit : on le menaça, il diſparut, & s'embarqua pour la capitale de l'Empire,

chargé de plus de malédictions qu'il n'en donnoit à la Religion. Les Catholiques présenterent au Cady une longue Requête, où étoient exposés leurs griefs contre ce faux Patriarche; il permit qu'on les envoyât à la Porte. Trois députés furent chargés de la commission: l'objet & la conclusion de la Requête étoit la déposition de Sylvestre; elle fut obtenue. La victoire étoit entiere; deux députés vinrent l'annoncer, par malheur le troisieme resta à Constantinople, il se nommoit *Cherveri Bitar*. Sylvestre entreprit de le gagner, & il y réussit. Ce député flatté de se voir recherché, voulut bien se prêter à un accommodement; on convint que Sylvestre resteroit Patriarche d'Antioche, mais qu'Alep seroit sous la jurisdiction de Constantinople, & qu'on enverroit aux habitans de cette ville tel Evêque qu'ils demanderoient euxmêmes. Celui qu'on leur donna d'abord se nommoit Grégoire: peu attaché à la Religion par principe, il le fut quelque temps par intérêt, ou plutôt il affecta de le paroître; mais il se démentit bientôt, les Catholiques se séparerent de lui, ils demanderent au Cady la permission de se choisir un Evêque qui fût de leur pays, & indépendant de tout Patriarche;

il y consentit : ils nommerent Maxime, un de leurs compatriotes, homme irréprochable dans ses mœurs & dans sa foi, d'un caractere liant & propre à réunir les esprits. Ce choix fut confirmé à Constantinople. Gérasimos étoit exilé, mais non pas déposé ; sa démission étoit nécessaire pour que l'élection de l'autre fût légitime. Il la donna sans peine, & ce vertueux Prélat consacra lui-même celui qui étoit élu à sa place.

Plus sûr dans la foi que Grégoire, plus ferme que Gérasimos, Maxime se fit un plan de gouvernement qui accrédita la Religion & charma tous ses Diocésains. Les Prêtres qui s'étoient laissés tromper par Sylvestre, vinrent se jetter entre les bras de ce Pasteur charitable, qui les reçut avec bonté ; & après une réparation proportionnée au scandale, les rétablit dans l'exercice de leurs fonctions.

Les églises & les écoles des Missionnaires furent plus fréquentées que jamais. Ce calme qui dura quelques années, rappella dans la Syrie les beaux jours du Christianisme naissant.

Sylvestre resta quelque temps obscur & presque inconnu dans Constantinople. Mais l'inaction & l'obscurité sont un état bien violent pour un esprit inquiet &

ambitieux. Il alla en Valachie, où il trouva son ancien protecteur, le Prince Scaltatogli, fils de Mauro Cordato, premier Interprête du Grand Seigneur. Il lui fit une peinture vive & touchante de ses malheurs, surprit la compassion de ce Prince, & parvint jusqu'à s'en assurer la protection. Il le renvoya à Constantinople muni des recommandations les plus pressantes : là il recommença ses manéges ; il demanda la révision de son procès : la protection du Prince fit admettre sa Requête ; le Grand Seigneur lui donna même un commandement par lequel anéantissant tout ce qui s'étoit fait contre lui, il le rétablissoit dans tous les droits de son Patriarchat, soumettoit de nouveau Alep à sa jurisdiction, l'autorisoit à y nommer un Evêque, & à se faire rembourser de toutes les sommes qu'il n'avoit pas touchées pendant les sept années de son exil.

Le Patriarche rétabli se hâta de notifier cet ordre du Grand Seigneur. Il vint à Tripoly & à Damas, & cette derniere ville fut choisie de préférence pour être le théâtre de la persécution nouvelle qu'il méditoit. Il craignoit les habitans d'Alep, & se contenta de leur envoyer son commandement par son Chavich & par

un Religieux ſon Procureur. Cette démarche même, quoique modérée, ne fut pas heureuſe. On dreſſa un acte ſigné de plus de ſix cens perſonnes, où l'on repréſentoit au Grand Seigneur ce même Sylveſtre qui l'avoit trompé, comme un méchant homme, dont la puiſſance ne s'établiſſoit que ſur les vexations les plus tyranniques & les perſécutions les plus odieuſes; l'on y peignoit au contraire Maxime comme un homme ſans paſſions, & dont le zèle conduit par la douceur, n'avoit pour objet que la paix, & avoit le talent de la maintenir. Ce contraſte produiſit enfin l'effet deſiré.

Les Religieux François ſur-tout, étoient les victimes de choix ſur leſquelles Sylveſtre aimoit à exercer ſa fureur. Il fit défendre aux Catholiques, ſous peine de la vie, d'aller ou d'envoyer leurs enfans à l'égliſe ou à l'école des Miſſionnaires. Il fit préſenter par ſon Procureur, une Requête contre eux, au grand Juge; mais on n'y eut point d'égard. Il menaça de l'envoyer à Conſtantinople; on le craignit. Le Pere Seguiran, Miſſionnaire Jéſuite, fut chargé d'écrire à M. le Marquis de Villeneuve, Ambaſſadeur à la Porte, au nom de tous les autres Miſſionnaires; il le fit; la lettre

fut accompagnée d'un mémoire des habitans de Damas, qui contenoit cinq articles principaux ; ils l'accusoient :

1°. D'avoir dit au Bacha que les Catholiques ne refusoient de communiquer avec lui, que parce que c'étoit le Grand Seigneur qui l'avoit fait Patriarche. C'est une imposture.

2°. D'avoir défendu aux peres & meres, sous peine de la vie, d'envoyer leurs enfans à l'école des Missionnaires, contre la coutume établie depuis quatre-vingt-dix ans.

3°. D'avoir suscité aux Missionnaires François des procès injustes, & de leur avoir causé des insultes sans nombre.

4°. D'avoir parlé en public contre le nom François, & contre les Ministres du Roi.

5°. D'avoir mis le trouble & le désordre dans Alep, par les lettres qu'il avoit écrites au Bacha contre les Chrétiens & les Religieux François.

Ces griefs, envoyés à Constantinople, y firent une grande impression, sur-tout le quatrième parut d'une conséquence digne de toute l'attention. On sçait combien le Roi de France est respecté à la Cour Ottomane, & la préférence éclatante que l'on y donne à nos Ambassa-

deurs ſur tous les autres. M. le Marquis de Villeneuve eut toute la ſatisfaction qu'il demanda ; & l'on expédia, en faveur des Miſſionnaires, un commandement qui aſſura leur repos ; du moins, je n'ai lu dans aucun des Mémoires de nos Miſſions que celle de Damas ait été inquiétée juſqu'en 1744.

La perſécution qu'elle eſſuya ſur la fin de cette année, ſe trouve décrite dans une lettre que M. de Lane, Conſul de Seyde, écrivit le 2 Janvier 1745, à M. le Comte de Caſtellane, Ambaſſadeur du Roi à la Porte.

MONSEIGNEUR,

« Je dois rendre compte à votre Ex-
» cellence d'une perſécution que vien-
» nent d'eſſuyer les Miſſionnaires de la
» Compagnie de Jeſus, à Damas, ſans
» y avoir donné occaſion. Le Meut-
» Sallem de Damas, qui gouverne en
» l'abſence du Bacha, étant chargé d'un
» billet, par lequel le ſieur Caire, Né-
» gociant à Seyde, promettoit de payer
» 900 piaſtres pour le loyer du Kan, ou
» bâtiment qu'il occupe en cette ville,
» m'écrivit, le terme échu, de porter
» ce François à le ſatisfaire. Celui-ci me
» fit

» fit entendre qu'il alloit à Damas, lever
» l'argent de ses débiteurs, & satisfaire
» le Meut-Sallem, à qui je mandai cette
» réponse. Il partit en effet ; mais au
» lieu d'aller à Damas, il s'arrêta dans
» un village qui est à moitié chemin. Le
» Meut-Sallem s'ennuya de ce délai, & il
» voulut rendre les Jésuites responsables
» de la dette. Il envoya chercher leur
» Supérieur, lui présenta le billet, &
» lui demanda la somme énoncée. Le
» Missionnaire lui représenta l'injustice
» du procédé ; le Meut-Sallem l'exi-
» gea, & ne lui accorda que cinq jours
» de délai. Il se repentit ensuite de l'avoir
» accordé, & il ordonna qu'on le mît
» aux fers. On le conduisoit en prison,
» lorsqu'un nommé Ronzouma, Procu-
» reur des Grecs schismatiques de Da-
» mas, & dont la haîne contre les Ca-
» tholiques est connue, pria qu'on le
» remît en liberté, & s'offrit pour être
» sa caution. On le relâcha. Mais le
» lendemain, le Meut-Sallem exigea des
» Jésuites cent vingt-six piastres. Ces
» Peres me le manderent : je chargeai
» le sieur Fornetti, second Drogman de
» cette Echelle, d'aller à Damas pour
» avoir satisfaction de cette affaire ; je
» lui commandai de passer par le village

» où je sçavois que le sieur Caire s'étoit » arrêté, & de lui ordonner de ma part » d'acquitter sa dette. J'écrivis en même-» temps au Meut-Sallem, une lettre po-» lie, mais ferme. Il y eut égard, & » pour me le témoigner, il fit revêtir les » Jésuites d'une *Abe*, en public; c'est la » réparation la plus grande qu'un homme » de ce rang puisse faire. Le sieur Caire » fut obligé de lui payer ce qu'il avoit » demandé à ces Peres en pure avanie.

» Cinq jours après que le Drogman » fut parti de Damas, la persécution » recommença. Une troupe d'enfans se » rassembla sur le soir devant la porte » des Jésuites, dirent contre eux toute » espece d'injures, & y jetterent une » grêle de pierres. Le Supérieur, qui » revenoit des fonctions de sa Mission, » fut maltraité. Le lendemain, dans le » temps que l'un des deux Peres qui » sont à Damas, venoit de finir sa Messe, » ils furent saisis tous les deux par les » gens du Meut-Sallem, & conduits dans » la maison de Ronzouma. On les accabla » d'injures; on inventa les calomnies les » plus atroces & les plus ridicules: de-là » on les conduisit au Palais du Meut-» Sallem, où plusieurs faux témoins dé-» poserent contre eux tout ce qu'on leur » avoit suggéré.

» On rappella toutes les accusations » intentées anciennement & récemment » contre tous les Missionnaires ; on en » imagina de nouvelles. Ils furent ren- » fermés dans un cachot affreux, où on » les chargea de chaînes. L'affaire devint » si sérieuse, que les Chrétiens de leurs » amis leur conseilloient de s'accommo- » der. Le Meut-Sallem leur demanda dix » bourses, (15000 livres) ensuite, on » leur promit qu'il se contenteroit de » deux, à condition qu'ils ne porteroient » pas leurs plaintes au Consul de Seyde. » Les Peres répondirent que j'étois peut- » être déjà instruit, ou que, quand même » ils se tairoient, je le serois bien-tôt. » On les retint deux jours en prison ; ils » n'en sortirent que pour être traînés au » Palais du Meut-Sallem, qui commanda » qu'on leur donnât la bastonade. Ils » avoient déjà les entraves aux pieds, » & le bras étoit levé pour les frapper, » lorsque des gens apostés, sans doute, » demanderent grace pour eux. Le pre- » mier des intercesseurs fut Ronzouma, » qui passe bien encore pour avoir été » le premier auteur de la persécution. » Ils étoient occupés à chercher auprès » de leurs amis l'argent qu'on leur avoit » demandé, lorsqu'on les avertit que les

» gens du Gouverneur étoient à leur
» pourſuite ; ils ſe cacherent : on ſaiſit
» le Frere qui gardoit leur maiſon. Le
» Cadi s'étoit plaint de ce qu'on les avoit
» élargis ſans ſa participation. Enfin,
» les Jéſuites furent obligés de payer
» près de trois bourſes, & à ce prix le
» Frere leur fut rendu. Ces violences ſe
» ſont faites dans l'abſence du Bacha qui
» a été chargé de conduire la caravane
» de la Mecque. J'attends ſon retour pour
» en avoir ſatisfaction ; s'il me la refuſe,
» j'aurai recours à votre Excellence ; ſon
» crédit répond du ſuccès ».

M. le Comte de Maurepas fut inſtruit de cette affaire avant les Jéſuites de France : il prit l'ordre du Roi, & demanda, en ſon nom, à la Porte, une juſtice éclatante contre l'Officier Turc qui avoit maltraité les Miſſionnaires. Le ſieur Caire fut rappellé en France, & perdit ſon établiſſement. Les Miſſionnaires avoient cependant écrit ; leurs lettres n'arriverent que bien après le temps où l'on auroit dû les recevoir. Mais ſur l'avis qu'il en avoit eu du Bureau de la Marine, le Pere Roger, Procureur des Miſſions du Levant, avoit chargé d'un placet le Pere Peruſſault, qui étoit à l'armée de Flandres, à la

suite de Sa Majesté, & qui le présenta au Ministre des affaires étrangeres. M. le Marquis d'Argenson écrivit à M. le Comte de Castellane deux lettres très-pressantes, l'une par la voie de Marseille, l'autre par celle de Venise. Elles eurent leur effet. On fit rendre les six bourses extorquées aux Jésuites de Damas, avec la derniere violence ; on leur donna un Diplome ou sauvegarde, pour les mettre désormais à couvert de pareilles avanies.

Pendant cette négociation, le Patriarche Sylvestre recommença ses brigandages. Il ordonna des Evêques, il les distribua dans toutes les villes du Patriarchat. Ces hommes sans foi, & pleins de rage contre les Catholiques, exercerent contre eux toutes les fureurs de leur chef.

M. de Lane, témoin de ces désordres, manda à M. le Comte de Castellane, que le moyen le plus sûr pour couper jusqu'à la racine du mal, étoit de solliciter vivement auprès du Grand Seigneur la déposition de Sylvestre. Elle fut demandée & accordée sur le champ. M. de Lane fut chargé de l'exécution des ordres qui portoient en même-temps la déposition de Sylvestre, & le rétablissement de Cyrille sur le Siége Patriarchal d'Antio-

che. Ce double événement a porté un coup mortel au ſchiſme. Nos Egliſes ſont fréquentées, & les Catholiques, à qui nous ne laiſſons pas ignorer qu'ils ne ſont redevables de ces changemens heureux qu'au zèle du Roi, font ſans ceſſe des vœux au ciel pour la conſervation de ſa perſonne ſacrée, pour la gloire de ſon regne, & pour la proſpérité de la Famille royale.

La joie de ces ſuccès a été troublée par la perte que la Miſſion a faite du Pere Yves de Lerne, Jéſuite de la Province de France, mort à Tripoli, au mois de Juillet 1746, après avoir travaillé au progrès de la Religion dans ces pays éloignés, pendant quarante-cinq ans. Il porta dans les Miſſions toutes les qualités qui annoncent les hommes Apoſtoliques; & il mit tous ſes ſoins à les perfectionner. Rien ne fut capable d'effrayer ſon zèle, ou d'ébranler ſon courage. On ne l'entendit jamais ſe plaindre ni des travaux dont il étoit accablé, ni des perſécutions qu'il avoit à ſoutenir. Il fut jetté pluſieurs fois dans d'horribles priſons; plus d'une fois il a été frappé de la peſte, en ſecourant ceux qui en étoient atteints. Aux fatigues inſéparables des Miſſions, il joignit des jeûnes fré-

quens, des veilles extraordinaires, des austérités excessives. Il étoit révéré comme un Saint, & sa vie entiere s'est passée dans les exercices de la sainteté. La grandeur de son ame se développa toute entiere aux approches de la mort : il l'avoit trop souvent affrontée pour la craindre, & il l'envisageoit avec joie, comme l'entrée dans une éternité glorieuse, où il posséderoit son Dieu. C'est dans ces sentimens, que muni des Sacremens de l'Eglise, il expira en prononçant ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

M. le Consul, & toute la nation Françoise, l'ont honoré de leurs regrets ; le Curé & les Paroissiens de Sgorta, Bourgade à deux lieues de Tripoli, ont demandé qu'il fût inhumé dans leur Eglise ; nous avons accordé à leurs instances ce précieux dépôt. A ses obseques, tous versoient des larmes : les regrets se sont changés en vénération. Ils l'ont pleuré comme leur pere, & ils le réverent presque comme leur Apôtre.

DESCRIPTION

De la ville de Salonique, par le Pere Jean-Baptiste Souciet, de la Compagnie de Jesus, Missionnaire au Levant.

THESSALONIQUE, ou Salonique, étoit regardée dans les premiers siecles de la Religion chrétienne, comme la ville capitale de la Macédoine. Elle est située à quarante dégrés, trente-six minutes de latitude, presque à l'extrémité d'un grand golphe auquel elle donne son nom, & où se décharge, à trois ou quatre lieues de la ville, le Vardar, autrefois *Axius*. Elle a un port, ou plutôt une rade très-bonne & très-sûre, qui s'étend du sud-est au nord-ouest, environ deux ou trois lieues.

Les Grecs & les Italiens appellent aujourd'hui cette ville Salonichi. Les Turcs la nomment Selanik; son premier nom fut *Halis*. Celui de Thessalonique lui fut donné par Philippe, pere d'Alexandre-le-Grand, en mémoire d'une victoire qu'il avoit remportée assez près de là, sur les Thessaliens. D'autres pré-

tendent qu'elle ne fut ainſi nommée que pour honorer la ſœur d'Alexandre qui portoit ce nom. Le premier ſentiment me paroît le plus raiſonnable. Saint Paul y prêcha l'Evangile ; beaucoup d'infideles furent convertis par ſes diſcours. Il y envoya ſon diſciple Timothée, pour les confirmer dans la foi. Deux Epîtres magnifiques de ce grand Apôtre nous atteſtent combien ce troupeau lui étoit cher. L'Egliſe de Theſſalonique fut très-floriſſante dès la naiſſance du Chriſtianiſme ; elle compte dans ſes faſtes un grand nombre de héros Chrétiens, qui ont verſé leur ſang pour la Religion. Le plus illuſtre eſt Saint Démétrius, qu'elle a choiſi pour Patron. Il étoit Proconſul ; à peine fut-il converti à la foi, qu'il en devint l'Apôtre, & mérita d'en être le Martyr ſous l'Empereur Maximien. Les Archevêques de cette ville ont toujours eu un rang diſtingué parmi les Métropolitains de la Grece ; ils y ſont regardés comme de petits Patriarches ; leur autorité s'eſt étendue dans toutes les provinces compriſes autrefois ſous le nom d'Illyrie ; ils y avoient la qualité de Vicaires ou de Légats du Saint-Siége. Le Pape Saint Damaſe honora de ce titre Aſcholius, Archevêque

de Theſſalonique; il le chargea de faire ordonner un Evêque de Conſtantinople à la place de Maxime, Philoſophe Cynique, & uſurpateur de ce Siége. Syrice, ſucceſſeur de Damaſe, veut qu'aucun Evêque ne ſoit ordonné dans le diſtrict de Theſſalonique, ſans l'aveu & le conſentement d'Anyſius, ſucceſſeur d'Aſcholius. Innocent premier lui écrivit: Rufus ſuccéda à Anyſius, & le même Pontife, en le félicitant, s'exprime ainſi: *Je confie à votre prudence & à votre ſageſſe, le ſoin & la diſcuſſion des cauſes qui peuvent naître dans les Egliſes d'Achaïe, de Theſſalie, de l'ancien & du nouvel Epire, des deux Dacies, de la Mœſie, de la Dardanie, &c. Je ne fais qu'imiter en cela les Souverains Pontifes mes prédéceſſeurs, qui donnerent la même charge aux bienheureux Aſcholius & Anyſius, &c.* Boniface premier marque au même Rufus, qu'il eſt prouvé, par les Mémoires & les monumens des Pontifes Romains, que la ſollicitude de toutes les Egliſes de Macédoine & d'Achaïe, doit être confiée aux Archevêques de Theſſalonique. Ils conſerverent pendant quelques ſiecles cette qualité de Légats du Saint Siége dans l'Illyrie. Cette correſpondance avec l'Egliſe de Rome les préſerva long-temps des ſchiſ-

mes divers qui s'éleverent dans l'Egliſe de Conſtantinople. Ils n'eurent aucune part à celui de Photius : l'exemple des autres Prélats Grecs les entraîna dans la ſuite. Quelques-uns ſe ſignalerent dans les ſchiſmes qui ſuivirent ; Simeon dans le douzieme ſiecle, & dans le quatorzieme ſiecle, Nicolas Cabaſilas, & le fameux Grégoire Palamas, ſe diſtinguerent entre les autres. Pour Euſtathius, dont nous avons les commentaires ſur Homere, il ſe mêla plus de belles-lettres & d'hiſtoire profane, que de théologie & de ſcience eccléſiaſtique. Ce Simeon, dont je viens de parler, compoſa un gros ouvrage contre les Latins ; il ſoutient qu'ils ne ſont pas Chrétiens, & prétend le prouver par cet argument qu'il croit invincible : *Nous ſommes*, dit-il, *appellés Chrétiens du Saint Chrême*, *qui eſt la matiere du Sacrement de Confirmation* ; *or*, *les Latins ne reçoivent pas la Confirmation incontinent après le Baptême ; donc ils ne ſont pas Chrétiens.* Son livre eſt plein de pareils raiſonnemens.

Au reſte, ſi Theſſalonique donna au ſchiſme de zélés défenſeurs, la Religion trouva dans un Prélat originaire de cette ville, un héros dont on ne ſçauroit aſſez louer l'attachement à la foi. Il ſe nom-

moit Iſidore ; il étoit Archevêque Grec à Kiovie, & Primat de Ruſſie. Au Concile de Florence, il travailla avec ardeur à la réunion de l'Egliſe Grecque & de l'Egliſe Latine. Le Pape Eugene l'honora de la dignité de Cardinal, avec Beſſarion, ce ſçavant & vertueux Archevêque de Nicée. Iſidore rendit encore d'autres ſervices importans : on ſçait que les Grecs renoncerent bientôt à l'union dans Conſtantinople : le Pape l'envoya auſſi-tôt dans cette Capitale de leur Empire. Il la purgea du ſchiſme une ſeconde fois. Après cette victoire, il ſe rendit à ſa Métropole de Kiovie, & comme il y prêchoit publiquement la ſoumiſſion à l'Egliſe Romaine, les Schiſmatiques lui firent ſouffrir les plus indignes traitemens. Il trouva moyen de ſortir de priſon, & ſe réfugia à Conſtantinople, où il fut fait eſclave, lorſque cette ville fut priſe par les Infideles ; il ſe racheta & ſe retira à Rome, où il termina ſa carriere. Il y mourut ſaintement l'an 1463. Tel fut à peu près l'état de la religion à Theſſalonique, juſqu'au temps où les Turcs en firent la conquête.

Theſſalonique n'a pas été moins floriſſante dans le civil & le politique. Dès que les Romains eurent réduit la Macé-

doine en province, cette ville en devint la Capitale ; le Proconſul y fit ſa réſidence ; elle fut honorée plus d'une fois du ſéjour & de la préſence des Empereurs. Après la défaite des Goths, des Huns, & des Alains, le grand Théodoſe y vint paſſer l'hyver ; il y tomba malade : c'eſt là qu'il fit appeller le ſaint Evêque Aſcholius, & que s'étant aſſuré de la pureté de ſa foi, il reçut le baptême de ſa main (1). Guéri preſque ſubitement, & par une eſpece de miracle, ce Prince reconnoiſſant, par un Edit daté de cette ville, proſcrivit l'Arianiſme de tout ſon Empire. Théodoſe revint à Theſſalonique en 387, pour s'aboucher avec le jeune Valentinien, qui, ſuivant aveuglément les conſeils de Juſtine ſa mere, favoriſoit l'héréſie, il le perſuada & l'attacha pour toujours à la foi catholique. Ce ſecond voyage fut encore marqué par de nouveaux Edits contre la ſecte Arienne. Il falloit que du temps de Théodoſe, Theſſalonique fut une ville diſtinguée, puiſque dans la révolte qui couta la vie à 7000 hommes de ſes habitans, on parle de cirque & de courſes de chariots ; d'ailleurs, une

(1) L'an 380.

populace, quelqu'insolente que pût être celle-là, n'auroit jamais porté l'audace jusqu'à insulter un si grand Empereur, & à répandre le sang du Général des armées de l'Empire, si elle n'avoit cru pouvoir se défendre par sa multitude.

Après la mort de Théodose, cette ville fut pillée & saccagée par les Barbares : ils la prirent plus d'une fois, tantôt par la force, tantôt par la trahison de ses Commandans; soumise ensuite aux Empereurs de Constantinople, elle demeura sous leur puissance jusqu'à l'an 1180, que Guillaume, Roi de Sicile, la conquit; mais elle rentra bientôt sous la domination de ses anciens maîtres. En 1413 Andronic Paleologue la vendit, ou du moins l'engagea aux Vénitiens pour une grosse somme d'argent; mais huit ou neuf ans après, Amurat II la leur enleva sans retour. On juge aisément qu'après tant de révolutions & de désastres elle n'est plus ce qu'elle étoit dans les beaux siecles de l'Empire Romain; elle est même fort différente de ce qu'on lit de son dernier état, dans le Dictionnaire de Morery: cet Auteur a été trompé par de fausses relations; mais quoiqu'elle gémisse, comme le reste de la Grece, sous le

joug de la tyrannie Ottomane, elle est encore aujourd'hui une ville considérable. Sept ans de séjour que nous y avons fait, nous ont donné tout le temps de la bien reconnoître, & nous ont mis en état d'en faire une description exacte.

Salonique, ainsi qu'on la nomme à présent, a environ deux lieues de tour. Il ne paroît pas que son enceinte ait jamais été beaucoup plus grande; on voit seulement du côté le plus élevé de la ville les restes d'un ancien mur dont la longueur est d'environ un mille; il n'y a que quelques pas de distance entre ce mur & celui qui la renferme aujourd'hui. Il ne reste aucun vestige qui puisse faire conjecturer qu'elle ait eu des fauxbourgs, & des maisons de plaisance. Elle est fermée d'un simple mur flanqué d'espace en espace par de méchantes tours quarrées; elle s'étend du sud-est au nord-ouest environ deux milles en ligne droite; & de ce côté-là la mer baigne presque par-tout ses murs. Du couchant au septentrion, son enceinte qui s'éleve sur des collines est fort irréguliere.

Au plus haut de cette enceinte on voit un château qu'on appelle les Sept-

Tours; ce château a toujours été peu de chose, & maintenant il tombe en ruine: il est cependant garni de bonnes pieces de canon. A côté & au piéd de ce château on trouve une espece de fauxbourg ou de petite ville, séparée du reste de Salonique par une enceinte de murailles. Cet endroit n'est habité que par des Turcs. L'air y est pur & la vue fort étendue, puisque de-là on découvre aisément les montagnes d'Epire & celles de Thessalie. Outre ce château, Salonique a encore trois forts: le premier est à la pointe d'un angle que font les murs entre l'orient & le midi; il ne consiste qu'en deux grosses tours, l'une ancienne & quarrée, l'autre récente & ronde, qui n'est séparée de la mer que par une petite enceinte avec trois ou quatre tourelles ou vedettes. Les Turcs firent construire cette tour il y a environ cent ans. Le Pacha de la ville, pour donner l'exemple, y travailla lui-même, & il obligea tous les habitans à y travailler, sans en excepter l'Archevêque. Quelques années après que l'ouvrage eut été achevé, une escadre Vénitienne parut devant Salonique; celui qui la commandoit fit sommer le Pacha

de lui donner quarante mille sequins (1), & les menaça, en cas de refus, de bombarder la ville. Les Turcs n'aiment pas à donner; le Gouverneur fit répondre qu'il n'avoit point de sequins à son ordre; mais qu'il y avoit quarante mille boulets de canon à son service. Les Vénitiens jetterent des bombes : on leur répondit de ce fort avec de grosses pieces d'artillerie qui endommagerent quelques-uns de leurs vaisseaux, & les obligerent de se retirer.

Le second fort est à plus d'un mille du premier, hors de l'enceinte des murs, & à l'endroit du port où l'on débarque. Ce n'est qu'une grosse & ancienne tour exagone; ce fort est situé peu loin de la porte de la Marine en dehors, dans l'endroit où les murs de la ville commencent à s'éloigner du rivage.

Le troisieme est placé à un demi-mille du premier, à l'angle des murs qui tournent de l'occident vers le septentrion; il paroît n'avoir gueres que deux cens ans : il consiste en quatre petits donjons qui renferment un assez grand espace; chacun de ces forts ou châteaux est muni de grosses pieces de

(1) Le sequin Vénitien vaut une pistole.

canons de bronze, braquées contre la mer : chacun a ſon Aga ou Commandant particulier, avec quelques Canoniers. Une groſſe tour ronde & ſolidement bâtie à l'endroit où les murs commencent à deſcendre des Sept-Tours, ſert d'arcenal & de magaſin à poudre. Ce ſont-là toutes les fortifications de Salonique. Avec tout cela, & quoique les Turcs l'appellent *Khalé*, c'eſt-à-dire, forteresſe, nom qu'ils donnent à toutes les villes un peu fortifiées, elle n'eſt rien moins qu'une ville forte : elle n'a ni ouvrage extérieur ni foſſés ; ſes murailles foibles en beaucoup d'endroits ne ſont terraſſées nulle part : d'ailleurs elle eſt dominée du côté du nord-eſt par des hauteurs voiſines ; elle a, au reſte, une eſpece de garniſon de ſept à huit cents Janiſſaires, la plupart mariés & peu aguerris : leurs exploits ſe bornent à quelques inſultes qu'ils font aux pauvres ſujets du Grand-Seigneur, & quelquefois aux Francs : ils entendent bien cette eſpece de petite guerre, & c'eſt la ſeule qu'ils entendent.

Il y a encore deux à trois cents Turcs marchands, qui ont le titre de Janiſſaires, mais ſans en recevoir la paye ; ceux-ci ſont aſſez tranquilles & ne font de mal à perſonne.

Du côté des Sept-Tours & du fauxbourg qui tient à cette forteresse, la descente est roide, scabreuse, & semée de petits rochers qui s'élevent à fleur de terre. En d'autres endroits de la ville de grands jardins occupent presqu'un tiers du terrein; les deux autres sont occupés par des maisons. Les hauts quartiers qu'habitent les principaux d'entre les Turcs son bâtis pour l'agrément: ils n'ont point de solidité; les murs ne sont que de terre grasse détrempée & couverte d'un enduit de mortier. On les soutient par deux longues pieces de bois ou solives minces jointes ensemble par des traverses, engagées horisontalement dans la maçonnerie, & distantes de trois, quatre ou cinq pieds l'une de l'autre; cette espece de charpente dirige les Maçons pour élever à plomb leurs murailles; mais ces pieces de bois qui souvent paroissent à l'extérieur, venant à pourir, ces murailles s'écroulent.

La partie haute de la ville a des Serrails ou Hôtels assez beaux pour le pays: leurs principales pieces sont la cour, des galeries fort larges qui ont vue sur la mer, & de belles salles bien plafonnées, avec des estrades ou sophas sur lesquels

les Turcs reçoivent les visites, donnent audience, & rendent la justice.

La plupart des Grecs habitent au pied des collines qu'enferme la ville, & dans les rues où il n'y a gueres qu'eux. Les plus riches & les plus qualifiés qui sont en petit nombre, ont d'assez belles maisons bâties & disposées à la Turque.

Les Juifs occupent bien un tiers de la ville habitée ; ils sont répandus dans les bas quartiers, dans les marchés, & le long des murs du côté de la mer. Quelques riches Marchands de cette nation sont bien logés, d'autres le sont passablement, mais le plus grand nombre est si pauvre, qu'ils habitent des maisons ouvertes de tous côtés, & sans cheminées, parce qu'ils ne brûlent qu'un peu de charbon. Cette nation est naturellement malpropre, ce défaut dans cette populace ainsi entassée, joint à la mauvaise nourriture, fait naître parmi eux beaucoup de maladies épidémiques, & même la peste, dont ils sont souvent presque les seuls frappés.

Les rues de Salonique sont étroites & couvertes en partie de sophas, qui de chaque maison sortent en dehors ; elles sont mal pavées & fort mal-propres dans la basse ville. Vers le milieu

où ſont les Marchés, les rues ſont couvertes de planches, ce qui les rend obſcures, mais fraîches en été.

On voit là un édifice aſſez ſolide & aſſez beau; il conſiſte en ſix petits domes à deux rangs, ſoutenus & ſéparés par des pilaſtres joints les uns aux autres par des arcades; c'eſt ce qu'on appelle le Bezeſtan, & c'eſt le lieu où les Marchands d'étoffes, de ſoie, de mouſſelines, d'indiennes, ont leurs boutiques, moyennant ſept ou huit piaſtres qu'ils payent par an. Vers le quartier de la Marine, il y a beaucoup de magaſins, dont quelques-uns, nouvellement bâtis, ſont aſſez propres. On voit dans la ville quatre ou cinq *Kans* principaux; ce ſont des bâtimens à pluſieurs aîles, ou corps de logis partagés en petites chambres; chacun peut y loger pour ſon argent.

De tous les ouvrages publics dont l'ancienne Theſſalonique étoit embellie, il n'y en a plus que deux dont il reſte des veſtiges. Le premier eſt un vaſte portail ou arc de triomphe de cinquante pieds de haut, ſur trente ou trente-cinq de large; il eſt placé au milieu d'une rue, aſſez près de la porte nommée *Calamaria*; il eſt ſoutenu par

deux gros pilaſtres ou maſſifs de marbre blanc, chargés de figures en demi-relief, de chevaux & d'hommes armés, plus petits de la moitié que le naturel, & qui ſemblent repréſenter une bataille. Ces figures qui ſont bien conſervées ne paroiſſent pas fort délicates, elles ſont ſurmontées d'une architrave & d'une corniche ſimple, d'où naît l'arcade faite de briques, & fort gâtée, elle ſert de retraite aux cigognes qui y font leurs nids. On ne voit que le haut d'un des deux pilaſtres, le bas eſt couvert par des boutiques, l'autre eſt environné de maiſons qu'on y a adoſſées; ainſi je n'ai pu ſçavoir s'ils contenoient des inſcriptions: ce grand arc ou portail a été accompagné de deux autres moins conſidérables, de l'un deſquels on voit encore le bas du ceintre. On croit que ce monument a été élevé par Marc-Aurele, après une grande victoire qu'il remporta ſur des peuples barbares.

L'autre reſte d'antiquité eſt à-peu-près au milieu de la ville à l'entrée d'une maiſon des Juifs: ce ſont ſix groſſes colonnes de marbre blanc, d'un ordre ſimple dont le pied eſt enterré; elles ſont poſées de ſuite en ligne droite, & elles ont leur architrave, leur

frise & leur corniche; au-dessous sont des pilastres de marbre, séparés les uns des autres par une espace vuide. A ces pilastres, qui ont sept à huit pieds de hauteur, sont adossés des deux côtés des figures humaines en demi-relief. Ces figures sont au moins de taille naturelle; d'un des côtés une de ces figures a des aîles; les trois autres ont été endommagées par les injures de l'air. De l'autre côté l'une de ces figures tient un cigne sur sa poitrine, & les autres ont à la main quelques instrumens de musique. Ce monument qui paroît être d'un siecle où florissoient les beaux arts, n'est apparemment qu'une petite partie d'un grand édifice, comme d'un théâtre, d'un temple, ou de quelque portique.

Au sud-est de la ville, le long des murs en dedans il y a une place longue d'environ deux cents pas, & large peut-être de cinquante, mais qui paroît évidemment avoir été beaucoup plus longue & plus large, puisqu'elle est environnée de méchantes maisons assez recentes: on croit que c'étoit autrefois l'Hipodrome & le lieu des spectacles. Dans les murs, sur-tout de ce côté-là, on a pratiqué des voûtes ou arcades,

que quelques-uns disent avoir été des Chapelles bâties par l'ordre de Théodose, afin qu'on y priât Dieu pour les ames de ceux qu'il avoit fait massacrer. D'autres assurent qu'elles n'ont été faites que pour garder les choses nécessaires à la défense de la ville, & pour mettre à couvert les soldats de la garnison. Malgré ces traditions du pays, il y a de l'apparence que ces prétendues Chapelles étoient ce que les Romains appelloient *Caveæ*, & que ces voûtes n'ont été pratiquées que pour renfermer les chevaux & les animaux qui servoient aux spectacles ; & ce sentiment est d'autant plus vraisemblable, qu'on voit de pareils monumens à Besiers & à Nismes, dans ce qui reste d'anciens Cirques. On trouve en beaucoup d'endroits dans la ville & hors de la ville, sur les tombeaux des Turcs, des colonnes de marbre, de granit & de jaspe, des bustes, des statues, des bas-reliefs, des chapiteaux, & d'autres pierres bien travaillées ; mais dégradées maintenant & fort défigurées ; je n'ai point vu à ces ouvrages d'inscriptions que j'aye pu lire, ou qui méritent d'être rapportées ; & pour faire voir la négligence des Turcs, il suffira de dire que

que j'ai remarqué, parmi des pierres communes, un bloc de porphire maçonné au bas d'un minaret de Mosquée; il faut cependant rendre une justice à ces peuples; ils ont grand soin de conduire l'eau, par divers canaux, dans les villes & dans les bourgades. Ils bâtissent des fontaines près les Mosquées & aux environs même des villes, & des repos de promenades, qu'ils appellent Kiosques.

Ces Kiosques ne consistent qu'en une espece de grand cabinet ou belveder, ouvert de trois ou même de quatre côtés, & couvert d'un simple toît, & auprès on y pratique un petit endroit, fermé de murailles, pour servir de cuisine à ceux qui vont s'y réjouir Le Kiosque est ordinairement ombragé de quelques arbres qui donnent du frais. Tout le monde peut aller s'y promener, & même y manger, lorsque les maîtres du lieu n'y viennent point. Il se trouve de pieux Musulmans qui, pour le salut de leur ame, & la commodité du public, font faire des Kiosques & des fontaines jusques sur les grands chemins: cette dévotion est fort à la mode chez les Turcs.

Il y a environ vingt-cinq ans (1) qu'on trouva les ossemens d'un géant d'une grandeur extraordinaire ; on dit que le crâne contenoit un boisseau de bled : la chose est probable, à en juger par quelques-unes de ses vertébres qu'on avoit attachées à la porte de la Marine.

On trouva aussi, vers le même temps, dans la muraille d'une maison, plusieurs petites figures de plâtre ou d'une autre matiere couvertes d'un vernis verdâtre ; elles avoient la forme d'enfans emmaillotés ou de termes, les visages paroissoient être d'hommes ou de femmes, & avoir un air triste ; elles étoient de la grosseur du petit doigt, les unes plus petites, les autres moins.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir d'antiquités à Salonique. Les médailles d'or, d'argent & de cuivre y étoient autrefois assez communes, & un Marchand François m'a dit qu'il en avoit une fois acheté quarante-neuf quintaux, toutes médailles de bronze. Sans faire tort à sa sincérité, on pourroit, je crois, en sureté de conscience, en rabattre quelque chose ; il ajouta qu'il les avoit revendues à un Chaudronnier : c'étoit

(1) Le Pere Souciet écrivoit en 1734.

dommage ; il pouvoit, il devoit même y en avoir de curieuſes. Les médailles ſont aujourd'hui extrêmement rares : depuis ſept ans on n'a découvert que quelques médailles conſulaires, & celles de quelques Rois de Macédoine, ou de quelques Empereurs Romains ; mais preſque toutes aſſez communes : on n'y trouve plus même ces pierres précieuſes gravées qu'on y trouvoit autrefois. Un Chancelier François de cette Echelle en avoit de fort belles qu'il a emportées en France ; j'en ai retenu des empreintes en cire d'Eſpagne & en cire commune.

Les Moſquées ſont preſque les ſeuls édifices ſolides & conſidérables de la Turquie ; on en compte ici juſqu'à trente grandes, outre quelques autres fort petites qui ſont peu fréquentées : les Turcs en ont bâti quatre ou cinq ; les autres ſont d'anciennes Egliſes dont ils ſe ſont emparés. Les plus célebres étoient celles de Sainte-Sophie, de Notre-Dame, de Saint-Demetrius & des Saints Apôtres.

Sainte Sophie Ἁγία Σοφία, comme on l'appelle encore aujourd'hui, eſt conſtruite, comme beaucoup d'Egliſes Grecques, ſur le modele de Sainte-Sophie de

Conſtantinople, mais en petit. C'eſt un édifice quarré, couronné d'un dôme aſſez plat, tout couvert de plomb; le veſtibule eſt ſoutenu par de belles colonnes de marbre, & il y a au dedans un ſiége de porphire mal travaillé.

Il y a près de quatre-vingts ans que l'Egliſe de Notre-Dame a été changée en Moſquée. On eſtime l'architecture de l'édifice & la hardieſſe de la coupole. On y voit de chaque côté douze grandes colonnes de marbre jaſpé dont les chapiteaux ſont ſurmontés de croix que les Turcs n'ont point endommagées; c'eſt à préſent la principale moſquée de la ville.

Celle de Saint-Démétrius eſt un grand vaiſſeau qui a une nef & deux aîles de chaque côté, ſéparées les unes des autres par quatre rangs de colonnes de marbre de différens ordres, mais qui ſe répondent bien l'un à l'autre; il y a, outre cela, ſix belles colonnes de jaſpe d'une grande hauteur, qui ſoutiennent la tribune: cette Egliſe étoit fort nouvelle quand les Turcs prirent Salonique; elle n'a point de voûte. Il y a ſix ou ſept ans qu'elle ſe trouva en mauvais état, le plafond étoit crevé & l'édifice menaçoit ruine, Pour le réparer on vendit

le plomb de la couverture, & on en fit une de tuiles. Il y avoit un vaste souterrain qui subsiste encore, & dans ce souterrain un puits, que les Grecs disent être miraculeux. L'Eglise des Apôtres dont on a aussi fait une Mosquée, a quatre petits dômes autour du principal; elle est d'une bonne architecture.

Dans la cour d'une autre Mosquée, qui est tout proche des murs vers l'orient, & qui autrefois étoit une Eglise, on montre un grand siége de marbre assez bien travaillé, où les gens du pays prétendent que S. Paul a prêché; & dans un enfoncement de la Mosquée on conserve une grande quantité de biscuits que les Vénitiens y avoient ramassé lorsqu'Amurat second assiégea la ville (1), il y a plus de trois cens ans. Il paroît certain que l'attaque se fit de ce côté-là; & l'on voit encore à la distance d'une demi-lieue une hauteur considérable, qui paroît manifestement avoir été faite en partie de mains d'hommes, sur laquelle étoit dressée la tente du Sultan; c'est la coutume de ces Princes de camper sur de pareilles élévations que leur

(1) Amurath II enleva Thessalonique aux Vénitiens en 1429.

fait l'armée : on dit auſſi qu'après qu'ils ont levé le camp, on accumule de nouvelles terres ſur l'endroit où a été le pavillon Impérial, afin qu'une terre qu'il a honorée de ſon ſéjour & de ſa préſence, ne ſoit pas foulée par d'autres pieds. L'un & l'autre peut être véritable.

Au reſte les Moſquées ſont toutes nues ; & à cela près que le pavé eſt couvert, du moins en partie, de tapis & de nattes, pluſieurs ſont mal-propres : elles n'ont en dedans pour ornemens qu'une tribune, d'où les Imans liſent au peuple l'Alcoran ; & en dehors une tourelle ou minaret très-élevé & d'une conſtruction hardie, du haut duquel on annonce cinq fois par jour les heures de la priere.

Salonique n'a que deux maiſons de Religieux Turcs, l'une dans la ville, l'autre ſur une colline hors des murs ; celle-ci a un grand enclos. Il y a dans chacune de ces maiſons huit ou dix Freres ; (c'eſt le nom qu'ils ſe donnent), gouvernés par un Supérieur perpétuel. A certains jours ils tournent avec une rapidité extraordinaire dans leur Moſquée. Ils peuvent ſe marier ; mais jamais leurs femmes n'entrent dans le monaſtere.

Les Egliſes Grecques ſont au nombre,

non pas de trente, (comme dit Moréry), mais de douze ou treize seulement; elles sont placées, non pas sur les rues, les Turcs ne le souffriroient pas, mais dans des enfoncemens, derriere des maisons. La Cathédrale, dédiée sous le nom de Saint Démétrius, est assez proprement bâtie; c'est un grand vaisseau, partagé en une nef, deux aîles & le sanctuaire, sans parler du vestibule : elle n'est que plafonnée; deux ou trois rangs de siéges regnent tout autour: sur une des aîles est une gallerie pour les femmes, qui, selon la louable coutume de l'Eglise d'Orient, sont toujours séparées des hommes. Le sanctuaire est fermé par une haute cloison de bois sculpté, & ornée de peintures qui représentent N. S. & la Sainte Vierge, des Saints de l'ancienne & de la nouvelle loi, & quelques Peres Grecs. Ces peintures n'ont rien de bien délicat ni de bien naturel. On ne voit dans l'Eglise aucunes statues; les Grecs se font mal-à-propos un scrupule d'en avoir. On n'y voit qu'un seul autel, & sur cet autel, sans ornemens, est un petit tabernacle où est le saint Sacrement; au fond du sanctuaire sont des siéges en demi-cercle pour les Prêtres & pour l'Evêque qui se place au milieu

de ſon Clergé. Tel eſt dans la Grece l'uſage de toutes les Cathédrales.

On garde dans celle de Salonique le corps de Grégoire Palamas ; on y honore ce Prélat comme un Saint, ſur-tout un des Dimanches de Carème, où l'on ne célebre la Liturgie que dans cette Egliſe : à la vérité l'Office ne fait point mention de ce prétendu Saint ; mais chacun vient ſe proſterner devant la Relique, qu'on expoſe à la vénération publique : ce corps eſt tout deſſéché, comme les Grecs croient que deviennent tous les corps de ceux qui ſont morts excommuniés, & quelques-uns n'ont pas de foi à la ſainteté de Palamas. Il y en a même qui s'abſentent de cette cérémonie : un des derniers Archevêques prêchant ce jour-là, ne dit pas un mot de l'objet du culte ; ſon exemple a été ſuivi.

Les autres principales Egliſes de Salonique ſont les paroiſſes de Saint Athanaſe, de Saint Nicolas, de Saint Mennas, de Saint Conſtantin & de la bienheureuſe Vierge : cette derniere paroiſſe fut brûlée il y a quarante ans ; il en coûta quinze cens piaſtres pour obtenir la permiſſion de la rebâtir ; on s'y porta avec un zele admirable ; les uns fournirent de

l'argent; les autres des matériaux; ceux-ci leur l'ouvrage; ceux-là leurs soins, & en peu de temps leur travail fut achevé: elle est solidement bâtie, très-propre en dedans & très-réguliere.

Il n'y a qu'un Monastere, qu'on appelle en Turc *Chiaoux Monastir*, Monastere de l'Huissier: j'ignore l'origine de cette dénomination; je sçais seulement qu'il avoit autrefois plusieurs privileges aussi utiles que peu glorieux; les Mahométans les avoient accordés aux Moines, parce qu'ils avoient contribué à les rendre maîtres de la ville: mais comme la reconnoissance s'affoiblit, sur-tout quand elle est onéreuse, ces privileges ont été restreints; ces Religieux, qui ne sont plus aujourd'hui que dix ou douze, paroissent doux & d'un fort bon commerce entre eux.

Il n'y a point de Religieuses, mais seulement quelques vieilles filles ou veuves, habillées de noir, qui font profession d'avoir renoncé au monde. Les Juifs ont pour le moins trente Synagogues, quelques-unes assez grandes, toutes assez mal bâties.

Trois différentes nations habitent Salonique, & toutes ensemble font environ quarante mille ames, dix mille

Turcs, huit à neuf mille Grecs avec quelques Bulgares, & dix-huit à vingt mille Juifs. La ville eſt gouvernée par un Pacha & un Molla. Ce Pacha eſt comme le Gouverneur de la Province, & ſon autorité s'étend ſur tout le Militaire. Le Molla juge définitivement des cauſes civiles & criminelles, & n'eſt préſidé par le Pacha, que quand celui-ci eſt Pacha à trois queues. Il y a auſſi un Janiſſaire Aga qui commande les Janiſſaires de la ville, & protege les Juifs. Ces Officiers changent ordinairement tous les ans, & quand leurs ſucceſſeurs entrent par une porte, ils ſortent par une autre. Les Imans qui préſident à chaque Moſquée dépendent du Mufti, qui eſt le Chef de la Religion.

Les Grecs, quoique ſoumis en tout aux Turcs, ont cependant leurs Archontes; ces Archontes ont quelque autorité dans la répartition des levées qui ſe font ſur la Communauté: ils ſont gouvernés pour le ſpirituel par l'Archevêque, aidé des principaux Papas, comme le grand Œconome, le Proto-ſyncelle, &c. Cependant il n'y a que quelques années qu'un laïque ayant femme & enfans, non-ſeulement avoit ſoin du revenu de l'Archevêché, mais étoit même une eſ-

pece de grand Vicaire : il donnoit aux Papas les permiſſions de célébrer & de confeſſer ; il les interdiſoit comme bon lui ſembloit : je ne ſçais même s'il ne prétendoit pas pouvoir excommunier. On a remédié à ce déſordre. Les Evêques ſuffragans de la Métropole de Salonique s'y rendent tous les ans pour la Fète de S. Démétrius, qui ſe célebre avec grande ſolemnité le 6 de Novembre. On ne ſera peut-être pas fâché de voir la deſcription de cette cérémonie, à laquelle j'ai aſſiſté.

Une grande partie de la nuit fut employée au chant de l'Office : ſur les ſix heures & demie du matin on revêtit de ſes habits pontificaux l'Archevêque, qui étoit ſur un ſiége élevé tout au bas de l'Egliſe ; il avoit une eſpece d'aube d'une étoffe de ſoie à fleurs d'or, & par-deſſus une robe à manches courtes, mais larges : elle étoit d'un damas rouge à grandes fleurs d'or & de ſoie ; cette robe répond à notre chaſuble : il lui pendoit ſous le bras droit une piece quarrée comme une bourſe de Calice, où étoit repréſentée en broderie très-fine la Transfiguration de Notre Seigneur. Son pallium étoit fort large, & d'une moire d'argent, avec une riche broderie entremêlée de ſe-

mence de perles. Une autre piece brodée en argent, & à-peu-près quarrée, lui couvroit la poitrine; enfin il portoit ſur la tête un bonnet fait en couronne impériale, d'une moire d'argent garnie de perles & de diamans de peu de prix, & ce bonnet étoit terminé par une petite croix d'émail, avec quelques pierreries.

Sept Evêques s'habilloient dans le Sanctuaire : au lieu d'aubes ils prirent des tuniques d'étoffe de ſoie rouge à fleurs d'or, & une eſpece de chappes qui n'avoient d'ouverture que pour paſſer la tête : ces chappes étoient de différentes couleurs ; leurs étoles étoient larges de ſix ou ſept pouces & bien brodées, & au lieu de mitre, ils n'avoient que leurs bonnets ordinaires de laine noire, faits comme la forme d'un chapeau. Les dignités de la Cathédrale & les Curés de la ville étoient auſſi vêtus d'ornemens magnifiques, & les Evêques n'étoient diſtingués d'eux que par leur large étole. Les Diacres n'avoient qu'une tunique & l'étole en travers. Evêques, Prêtres, Diacres, tous portoient ſur les extrêmités des manches de petites pieces d'étoffe qui leur ſervoient de manipules, au bas des manches & des vêtemens de

l'Archevêque étoient attachées des clochettes, telles qu'en portoit le Pontife des Juifs.

L'autel étoit couvert d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or, qui descendoit jusqu'à terre de tous côtés. L'Archevêque y vint précédé des Diacres, des Prêtres & des Evêques. On portoit sa crosse, qui est comme un bâton de Saint Antoine, croisé par le haut d'un morceau d'ivoire. Il portoit lui-même un petit chandelier d'argent à trois branches, dont les cierges allumés s'unissoient par le haut, & avec ce chandelier il donnoit des bénédictions en formant le signe de la croix. Il en donnoit aussi quelques-unes avec les trois doigts, comme font nos Evêques ; ensuite il fit plusieurs encensemens.

On commença la Liturgie par une Hymne en l'honneur de Saint Démétrius ; ensuite le Prélat récita quelques prieres, fit sur soi quelques signes de croix, & s'assit sur son trône derriere l'autel, ayant à ses côtés les Evêques & les Prêtres sur des bancs. On chanta l'Evangile du haut d'une tribune ; on pria pour le Patriarche de Constantinople, & pour l'Officiant. L'Archevêque & ses assistans allerent à un des côtés du Sanc-

tuaire prendre les oblations de pain & de vin, devant lesquelles le peuple fit de profondes inclinations. Le pain fut mis sur une patene & le vin dans un calice. Suivirent diverses bénédictions & oraisons, pendant lesquelles les Prélats eurent presque toujours la tête couverte. Ils se découvrirent un peu avant la consécration, dont l'Officiant prononça les paroles assez haut. Pendant la consécration les Evêques & les Prêtres, rangés autour de l'autel, ne firent aucunes génuflexions, mais seulement des inclinations, suivant leur usage. Après la consécration un Diacre remuoit sans cesse une palle autour du calice, qui demeura découvert. Après quelques prieres un Prêtre chanta de la tribune l'Oraison dominicale.

Les Evêques réciterent l'un après l'autre une formule de soumission à leur Archevêque. Après quelques Oraisons vint la communion. Le Célébrant commença le premier. Il prit d'abord l'espece du pain, puis le sang précieux où l'on avoit mêlé une goute d'eau chaude depuis la consécration, outre celle qu'on avoit mise auparavant. Ils prétendent marquer par cette cérémonie, ou l'eau qui sortit avec le sang du côté ouvert de

Notre Seigneur, ou, ſelon d'autres, le déſir ardent qu'il avoit de ſa paſſion. Enſuite l'Officiant donna à chacun des Evêques & des Prêtres, un petit morceau de pain conſacré qu'ils reçurent dans leurs mains, & qu'ils conſumerent autour de l'autel; puis ils vinrent prendre un peu de ſang de Notre Seigneur à trois repriſes. L'Archevêque préſentoit le calice aux Evêques, & un des Evêques aux Prêtres. Avant la Communion les Prêtres & les Evêques approcherent du calice quelques morceaux de pain, qu'ils rendirent aux laïcs qui les avoient offerts; c'eſt une eſpece de pain béni qu'ils appellent *eulogie*.

La Liturgie étant achevée, l'Archevêque, aſſis ſur un ſiege élevé au milieu de la nef, & tenant ſa croſſe de la main gauche, fit pendant une demi-heure le panégyrique du Saint. Son diſcours me parut fort raiſonnable. Après le Sermon, il diſtribua du pain béni aux plus diſtingués de l'aſſemblée, & en le recevant, on mettoit quelques pieces d'argent dans un baſſin qui étoit tout proche. Toute la cérémonie dura plus de deux heures. Les Evêques & les Prêtres me firent politeſſe, juſqu'à ſe retirer quelquefois pour me laiſſer voir plus commodément.

L'Archevêque même, avant que de commencer ſon diſcours, me fit placer honorablement, & après le Sermon il me fit inviter à monter chez lui pour y prendre le café : comme je n'avois point encore dit la Meſſe, je le remerciai. J'allai le lendemain lui faire viſite avec le Pere Supérieur ; il nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, & parla fort obligeamment des Latins, & en particulier des Jéſuites : il en avoit parlé de même le jour de la Fête à ſes Evêques & à ſes Papas. Nous le vîmes une ſeconde fois ; mais comme il avoit des ménagemens à garder, il ſe contenta de nous envoyer ſon Proto-ſyncelle, un Prêtre & ſon Diacre, pour nous rendre la viſite.

Les Grecs de Salonique, à parler en général, paroiſſent peu aliénés des François & du rit Latin : quelques-uns même des plus honnêtes-gens & des plus capables ſont de nos amis ; nous n'en connoiſſons qu'un qui dogmatiſe contre nous. Un des plus grands maux de l'Egliſe Grecque eſt l'ignorance craſſe des peuples & d'un grand nombre de Paſteurs. Jugez-en par ce trait qu'on m'a raconté. Un Papas de la campagne étant venu à Salonique, fit à un Papas de la

ville la question suivante : *Est-il vrai que Jesus-Christ est Dieu ?* » Il me semble l'a-
» voir souvent entendu dire ainsi ; d'un
» autre côté, on dit qu'il est homme :
» comment accorder ces deux choses
» ensemble ; s'il est Dieu, comment
» peut-il être homme, & s'il est homme,
» comment peut-il être Dieu ? » Le Papas de la ville mieux instruit, fit le catéchisme au Papas de village, qui acquiesça à tout : il ne falloit pas être grand Théologien pour résoudre la question. Quelle instruction un peuple grossier peut-il attendre de pareils Docteurs ?

Les Juifs sont presque la moitié des habitans de Salonique, ce qui ne se trouve apparemment en nulle autre ville du monde ; aussi y ont-ils plus de liberté & de privileges que par-tout ailleurs. Ils y vinrent en grand nombre lorsqu'ils furent chassés d'Espagne ; & avant que de s'y établir, ils envoyerent des députés à Constantinople pour obtenir des conditions avantageuses. Ils ne sont pas exempts du tribut général ; mais on leur fait quelque grace, parce qu'ils se sont chargés de fournir de grosses étoffes pour habiller les Janissaires. Ils ont le droit d'acheter une certaine quantité de laine avant qu'on puisse en vendre à aucun

autre. Ce privilege leur rapporte un profit considérable : ils forment une espece de petite république : ils ont entr'eux une sorte de gouvernement & de jurisdiction, dont le chef est celui de leur Religion. Ils l'appellent le grand Kakan. Ce Juge a ses Assesseurs ou Conseillers choisis entre les principaux de la Nation. Ils recueillent eux-mêmes certains droits qu'exigent les Turcs, & ils taxent chacun selon ses facultés : pour se mettre en état de payer ces tributs & de satisfaire à d'autres besoins, ils mettent volontairement quelques impôts sur la viande & le vin qu'ils achetent ; ensorte que ces denrées leur coûtent plus cher qu'aux Chrétiens : enfin ils ont une caisse commune pour parer aux avanies qu'on leur fait & pour fournir aux autres dépenses de la Nation. Ils tirent de ce fonds de quoi habiller leurs pauvres orphelins, qui sont en grand nombre, & de quoi payer le carage ou la capitation de ceux qui sont insolvables ; en un mot, ils se gouvernent assez bien, & se font rarement des affaires avec les Turcs. Ils n'en sont pas pour cela plus unis entre eux, le moindre intérêt les divise.

Leur langage est un Espagnol corrompu & mal prononcé : la plûpart des

hommes entendent l'Italien, & quelques-uns le Provençal ; ils portent tous la barbe longue & un toupet ou deux de cheveux autour des oreilles : les femmes renferment leurs cheveux dans une espece de longue queue plate qui leur pend derriere la tête, & attachent au bout un bouton de cuivre. Ils sont fort laborieux, & ils se mêlent de toutes sortes de métiers : les uns sont commerçans ; les autres artisans : ceux-ci sont courtiers des marchands ; ceux-là vendent en détail : plusieurs sont pêcheurs, bateliers, maçons, manœuvres, portefaix : ces derniers sont fort misérables ; ils ne vivent presque que de chataignes pendant l'hyver ; & pendant l'été que d'herbages, de concombres, de melons d'eau qu'on nomme *carpouz*. Cette mauvaise nourriture leur cause plusieurs maladies.

Ils sont communément trompeurs, méprisés également des Chrétiens & des Turcs ; mais ils n'en sont pas moins attachés à leur religion & à beaucoup de superstitions, dans lesquelles leurs Kakans les entretiennent. Ils observent religieusement le Sabbat ; & si ce jour-là ils ont besoin de feu, ils prient quelques Chrétiens de leur en allumer : cependant

il arrive de temps en temps que quelques-uns ſe font Turcs par la crainte de la mort ou de la baſtonnade. Les nouveaux Muſulmans, originairement Juifs, ſont peu eſtimés des anciens Mahométans : ils conſervent toujours de pere en fils une inclination ſecrete pour le Judaïſme, juſqu'à réciter leurs anciennes prieres au lieu de celles de l'Alcoran.

Il y a environ ſoixante ans qu'ils ſe perſuaderent que le Meſſie alloit enfin paroître. Pour ſe préparer à ſon arrivée, & le recevoir plus dignement, ils cabalerent enſemble, & voulurent ſe rendre maîtres de la ville. Les Commandans Turcs en furent avertis ; on fit arrêter les chefs de la révolte, & à force de menaces on les obligea d'embraſſer la religion Mahométanne, après leur avoir fait avouer que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie ; c'eſt un aveu que les Mahométans exigent toujours d'eux avant leur prétendue converſion.

Outre pluſieurs petites écoles, les Juifs ont à Salonique un collége ſeulement, où ils enſeignent leur Philoſophie, leur Droit, & je penſe auſſi leur Théologie ; les dix mille écoliers que quelques voyageurs leur ont libérale-

ment donnés, ſe réduiſent à quelques centaines, tous, ou preſque tous de la ville même, & non pas de tout l'Empire Ottoman. Il n'y a nulle apparence que ce collége ait jamais été plus floriſſant : les étudians y ſoutiennent des thèſes imprimées comme leurs autres livres, en caracteres hébraïques ; mais dans leur langage vulgaire. Il ne paroît pas qu'il y ait à Salonique des Juifs ſçavans en Hébreu, & l'on n'y parle d'aucun Rabin de réputation ; ils y ont cependant une grande liberté pour l'exercice de leur Religion. Leurs Synagogues ſont ſituées & ouvertes ſur les rues, privilege que n'ont pas les Chrétiens. Quand ils portent leurs morts en terre, ils chantent de toutes leurs forces, & leur chant eſt très-déſagréable : le convoi eſt ſouvent nombreux, mais les femmes n'en ſont point ; elles ſe contentent de pleurer à la maiſon, & elles ont une certaine formule de lamentations & de gémiſſemens. Les cimetieres de cette Nation occupent un fort grand terrein, hors d'une des portes de la ville ; parce qu'ils n'enterrent jamais, non plus que les Turcs, deux corps dans la même place. Quand ils ont mis le corps en terre, quelques-uns tour-

nent à l'entour, & le Kakan paroît parler au mort ; on remplit ensuite la fosse sur laquelle on accumule de petites pierres, de sorte que leur sépulture s'éleve toujours de terre ; on met sur la plupart une tombe communément de marbre, sur laquelle on grave l'épitaphe en lettres hébraïques, avec des ornemens de fleurs & de diverses figures. Il n'y a que les pauvres qui n'aient point de tombe, ou qui n'aient qu'une pierre plate sans épitaphe.

Outre les Juifs anciens habitans de Salonique, il y en est arrivé depuis vingt-cinq ou trente ans d'Italie, d'Espagne & de Portugal ; ces nouveaux venus sont vêtus comme les Francs, ils ne portent point la barbe, mais seulement une moustache; ils ne se font pas même scrupule de manger avec les Chrétiens : aussi les autres ne les regardent que comme des demi-Juifs, & presque comme des déserteurs de la Loi. Il y a parmi eux de gros marchands, qui, à la Religion près, sont honnêtes gens : ils ont des Médecins assez habiles, qui sont pour la plupart sous la protection de la France.

C'est le commerce qui attire tant de monde à Salonique. Il n'y a gueres que quatre-vingts ans que les négocians des

divers pays de l'Europe y trafiquent : les François ont commencé les premiers, & il y a plus de soixante-dix ans qu'ils y ont un Consul ; cependant leur commerce & celui des autres étoit fort peu de chose. Mais il y a environ vingt-cinq ans qu'il fut considérablement augmenté par la traite des bleds que le Grand Seigneur permit, moyennant un droit qu'on lui payoit comme pour toutes les autres marchandises. Chacune des huit années que dura cette permission, on vit à Salonique cent quarante, cent cinquante, & jusqu'à cent quatre-vingt bâtimens François ; mais depuis qu'elle a été révoquée, le commerce est fort diminué, & jamais il ne sera florissant, tant qu'on ne tirera pas librement des grains du pays, parce qu'il fournit assez peu d'autres choses dont les étrangers veuillent se charger. La laine, le coton, le tabac, les cuirs, la cire, l'alun, le fer, c'est-là à-peu-près tout ce qui peut entrer dans le commerce avec les nations d'Occident. Le transport du fer est défendu ; les Juifs se saisissent de presque toutes les laines ; le coton n'est pas beau, la cire & l'alun manquent, & l'on trouve ailleurs du tabac & des cuirs à meilleur compte ;

ce n'eſt proprement que ſur les bleds qu'on peut faire de gros profits, & c'eſt pendant cette traite des grains que les Anglois, les Hollandois, les Vénitiens & les ſujets de l'Empereur voulurent avoir leur Conſul à Salonique. L'indigo, le papier, la quinquaillerie, & ſur-tout les draps, ſont les principales marchandiſes qu'y apportent nos François; mais depuis que les Turcs ont perdu Belgrade, il ſe débite à Salonique bien moins d'étoffes qu'auparavant: enfin ce commerce y eſt ſi fort tombé, qu'une partie de nos bâtimens & de ceux des autres nations ſont réduits à faire la caravanne, c'eſt-à-dire, à ſe louer à des gens du pays pour des voyages à Smirne, à Conſtantinople, en Egypte, en Syrie, en Candie.

Si les Turcs étoient & plus induſtrieux & plus laborieux, s'ils faiſoient valoir leurs terres ce qu'elles peuvent valoir, le commerce ſeroit plus avantageux, & pour eux & pour les étrangers; mais l'agriculture eſt preſqu'abandonnée, & les payſans découragés, parce que les gens en place leur enlevent de force les bleds à vil prix, & les revendent bien cher. Dans un renouvellement de capitulation avec la Porte, il

il seroit à propos d'insérer quelques articles contre les monopoles, sur-tout par rapport aux François & à leur commerce, & de demander des Réglemens qui missent nos Marchands & nos Marins à l'abri des vexations, & des avanies qu'ils ont à essuyer dans les contestations qui s'élevent entr'eux & les Turcs.

Tel est le pays & la ville où l'on a cru qu'il étoit de la gloire de Dieu & du salut des ames, d'établir une Mission de notre Compagnie.

RELATION

De l'établissement & des progrés de la Mission de Thessalonique, extraite des Mémoires du Pere Braconnier, par le Pere Souciet.

LE Pere François Braconnier, Auteur de ces Mémoires, & Fondateur de la Mission de Salonique, étoit un homme d'un mérite bien au-dessus du commun. Il avoit l'ame grande & généreuse, l'inclination bienfaisante, & un courage à toute épreuve. Comme il sçavoit l'Allemand, quand il vint dans ces Missions,

il fut d'abord d'un grand ſecours aux eſclaves de cette nation qui ſe trouvoient alors à Conſtantinople ; ce furent-là ſes premieres occupations & les eſſais de ſon zele : devenu Supérieur général des Miſſions de Grece, il s'attira l'eſtime & la confiance de tous ceux avec qui cet emploi lui donnoit des rapports. Il ſçut ſi bien gagner le fameux Comte Tékély, qu'il l'engagea à faire entre ſes mains abjuration du Luthéraniſme. Cependant il ne pouvoit oublier ſes chers eſclaves ; & quand il s'agiſſoit du ſervice des pauvres, ou du ſalut des ames, le riſque de la contagion, celui des mauvais traitemens ne pouvoient l'arrêter. Il y penſa perdre la vie ; ſa ſanté en fut beaucoup altérée ; cependant il ſoutint ſes travaux & ſes maladies avec une patience infatigable.

C'eſt de ce ſaint homme que Dieu s'eſt ſervi pour fonder la Miſſion de Salonique : voici comme il en raconte lui-même l'établiſſement. (Le Pere Braconnier ignoroit qu'en 1690, on avoit fait une Miſſion en Macédoine ; elle fut courte, & ne ſe fit qu'en paſſant. C'eſt ce que nous apprenons par nos Mémoires de ce temps-là). Il eſt aſſez ſurprenant, dit-il, que les Miſſionnaires de notre

Compagnie, & des autres Ordres Religieux, n'eussent point encore pénétré en Macédoine au commencement de ce siecle pour y faire Mission, tandis que depuis long-temps ils étoient répandus dans les Echelles du Levant, & que toute l'Asie sembloit ne pas suffire à leurs travaux apostoliques. Je ne pensois pas moi-même à venir dans ces pays, je n'avois en vue que de parcourir la Galatie, la Cappadoce & les Provinces voisines, pour travailler auprès des Arméniens Catholiques ou Schismatiques, lorsqu'un Marchand François, qui étoit venu de Salonique à Constantinople, ayant appris mon dessein, me conseilla de tourner mes vues plutôt sur la Macédoine.

Il me fit entendre que la Capitale de cette Province & les Isles voisines offriroient un plus vaste théâtre à mon zele, & que j'y ferois plus de fruit dans les ames. Le même jour qu'il me fit cette confidence, en ouvrant les Actes des Apôtres, j'étois tombé sur le sixieme Chapitre, où il est rapporté que Saint Paul étant dans l'Asie mineure vit pendant la nuit, dans un songe miraculeux, un Macédonien qui lui faisoit cette priere : *Passez en Macédoine & secourez-*

nous. Ce rapport de la lecture que j'avois faite le matin, & de l'entretien que j'eus l'après-dîner avec le Marchand, me parut comme un avertissement du Ciel, & je ne pensois plus qu'à suivre, s'il étoit possible, la route que l'Apôtre m'avoit tracée.

M. notre Ambassadeur à la Porte (1), aussi zélé pour l'avancement de la Religion, que pour l'honneur du Roi & du nom François, favorisa mon entreprise, & me gratifia même de cent piastres (2), pour fournir aux premieres dépenses nécessaires ; je m'embarquai à Constantinople (3), & j'arrivai à Salonique. M. le Consul de France me reçut avec bonté, & je réglai avec lui que je prêcherois dans sa Chapelle les Dimanches, les Mercredis & les Vendredis aux Chrétiens du Rit Latin, de quelque nation qu'ils fussent ; la foule fut grande, & les Arméniens qui n'ont à Salonique, ni Eglise, ni Prêtre, l'augmenterent. Préparés pendant le carême, tous, au temps de Pâques firent à l'envi de dignes fruits

(1) Le Marquis de Feriol.

(2) La piastre turque vaut un écu de trois livres monnoie de France

(3) Le 29 Janvier 1706.

de pénitence. J'eus même des conférences ſur la Religion avec quelques Grecs Schiſmatiques, qui ne me parurent pas éloignés du Royaume de Dieu.

On me ſollicitoit de toutes parts de m'arrêter dans cette ville, du moins pendant une année ; & en particulier le Deſſervant de la Chapelle conſulaire, qui s'ennuyoit un peu de cet emploi, m'en preſſoit fort. On m'apportoit pour raiſon que bien des gens, ſur-tout les Arméniens & les Grecs, n'entendoient pas la langue françoiſe, & qu'il falloit un Miſſionnaire qui en parlât pluſieurs. Ces juſtes repréſentations m'ébranlerent; je jugeai cependant plus à propos de ſuivre mon premier projet, & de faire miſſion en pluſieurs endroits. J'employai le reſte de l'année à parcourir les régions que je ſavois être encore plus deſtituées de ſecours que cette Capitale. Je me mis donc en mer après Pâques pour aller dans quelques iſles voiſines du continent de Theſſalie à l'orient du Mont-Pelion ; & le troiſieme jour j'abordai à Scopoli qui eſt la principale de ces iſles, que les anciens & même les nouveaux Géographes n'ont pas encore bien connues.

Scopoli eſt à la vérité une petite iſle

qui n'a pas plus trente-ſix milles de tour, mais elle eſt fort bien cultivée, & l'on y compte huit à dix mille habitans, dont la plupart ſont raſſemblés dans une ville aſſez jolie, qui n'a point de nom partilier. On dit que cette iſle ſe trouvant déſerte, il y a deux cens ans, le chef de cuiſine du Grand Seigneur, ou, ſelon d'autres, le chef des Boulangers de Conſtantinople l'obtint du Prince, & la repeupla en y faiſant venir des Grecs des environs.

Les Scopolites ont des privileges qui ne ſont pas même connus ailleurs ſous la domination des Ottomans ; aucun de ces Infideles ne demeure parmi eux ; ils ont la liberté de ſonner des cloches, & de planter des croix ſur les chemins & ſur les collines. Si, pour terminer leurs procès, ils ſont obligés d'appeller quelques Juges Turcs, ou s'il en vient quelqu'un de lui-même, ils ne ſont tenus de lui fournir la ſubſiſtance que durant trois jours. Ils ont un Evêque Grec, qui l'eſt auſſi de l'Eglise de Schiatto. Scopoli a peu de bleds, mais en récompenſe on y fait beaucoup de vin ; c'eſt preſque par-tout un gros vin rougé, foncé & fort coulant, mais qui flatte peu le goût ; parce que, pour le conſerver, on en-

duit de poix-résine bien lavée une des douves des grands tonneaux dans lesquels on le met : ce qui donne à ce vin un goût de résine qui n'est point agréable. Lorsque les Vénitiens étoient maîtres de la Morée, on y débitoit beaucoup de ce vin, & nos François ont considérablement gagné à ce commerce. On en porte encore à Corfou, & sur-tout à Salonique ; on fait aussi à Scopoli un peu de vin blanc qui est fort bon, aussi-bien que l'eau-de-vie qu'on tire du vin rouge ou de son marc. On voit dans cette isle de fort belles eaux ; elle est abondante en cedres, en orangers, en citronniers & en autres arbres dont les fruits sont excellens.

Elle me parut propre par sa situation à en faire le centre de mes excursions ; mais comme j'étois alors pressé, après y avoir employé huit jours à instruire & à exhorter ce qui s'y trouva de François, je fis voile vers Négrepont, c'est ainsi qu'on appelle la principale ville de l'isle du même nom, qui est l'Eubée des anciens : cette isle est fameuse par l'Euripe qui la sépare de la terre ferme, & par le flux & reflux qui se fait assez régulierement chaque jour, & dont on a jusqu'ici ignoré la cause. Il est probable cependant, que ce flux & re-

flux vient de la variété alternative & reglée des vents, qui en soulevant plus ou moins la mer, tantôt d'un côté de ce détroit, tantôt de l'autre, forcent les eaux à couler sur la même ligne sous le petit pont de bois, qui joint une tour avancée sur le canal, bâtie sur la pointe de l'isle. Je crois, pour moi, que c'est-là tout le mystere. Le Consul me vit avec joie, & me reçut d'autant plus volontiers, que quoique nommé par la Cour, il n'avoit point de Chapelain; je séjournai quinze jours tant dans la villle que dans quelques villages voisins où je fus appellé.

L'isle de Négrepont s'étend le long de la côte orientale de la Grece, a environ cent cinquante milles de longueur sur une largeur beaucoup moindre. Le canal qui la sépare du continent est fort étroit en quelques endroits. On y compte trois forteresses, près de deux cens villages, quarante-mille Chrétiens, & à-peu-près autant de Turcs; elle abonde en bled, en huile, & en troupeaux; mais l'air y est mal sain, sur-tout dans la principale ville. Nous y avions autrefois établi une Mission, que le massacre de quelques-uns de nos Missionnaires, & plus encore l'intempérie de l'air, & les maladies contagieuses, nous ont obli-

gés d'abandonner. Dans le peu de séjour que je fis à Négrepont, je voyois chaque jour la moisson croître entre mes mains ; mais j'avois donné parole aux habitans de Scopoli, & je revins à eux un peu avant la fête de l'Assomption : je passai les mois de Mai & de Juin dans les fonctions & les exercices de mon zele. Je voulois me transporter dans le continent voisin, mais comme la peste faisoit bien du ravage en Thessalie, mes amis me déterminerent à entreprendre le voyage du Mont Athos : j'en parcourus tous les Monasteres ; & à parler en général, ces Moines me parurent de bonnes gens, simples & fort ignorans. Je leur demandai pourquoi ils étoient aliénés des Latins : « Avons-nous si grand » tort, me répondirent quelques-uns » d'entre eux ; il n'y a que quelques » siecles qu'un Pape passa exprès de » Rome à Constantinople pour obtenir » de l'Empereur Grec la permission de » ruiner nos Monasteres ; de quel œil » devons-nous regarder des gens qui » ont ainsi conspiré notre perte » ? Je leur fis voir le ridicule de ce conte inventé exprès pour les aigrir & entretenir le schisme ; je leur démontrai qu'il y avoit plus de mille ans qu'aucun Pape n'étoit

venu au Levant, & qu'on n'avoit jamais pensé à les détruire.

Je m'étois proposé de ne point parler de Religion dans ce premier voyage pour ne les point effaroucher ; mais il ne me fut pas possible de garder cette résolution. Le premier Monastere où j'abordai fut celui des quarante Martyrs : on me demanda dans une assemblée nombreuse ce que je pensois de Grégoire Palamas, autrefois un de leurs confreres, & ensuite Archevêque de Thessalonique ; au lieu de répondre à cette question, je les priai eux-mêmes de me dire ce que racontoient leurs propres Historiens de ce Grégoire. Le Moine qui s'étoit chargé de disputer avec moi, sentit bien la force de mon interrogation ; il me répondit aussi-tôt, que quoique Palamas eût été un saint homme, il avoit eu même dans l'Eglise d'Orient des contradicteurs & des adversaires. Eh quoi donc, repliquai-je, appellez-vous Saint, un homme qui au jugement non-seulement de l'Empereur Andronic, mais même du Patriarche de Constantinople & de son Concile, a eu des opinions erronées & extravagantes sur des points de foi, & qui a été publiquement excommunié ! la droiture de mon adversaire l'empêcha de

nier le fait, c'étoit me donner un grand avantage; il ſe contenta d'excuſer Grégoire, mais il n'y réuſſit pas, & tous convinrent qu'on ne devoit pas blâmer les Latins de ce qu'ils ne le reconnoiſſoient pas pour Saint. On s'en tint-là, & la diſpute n'alla pas plus loin.

On renoua la partie à *Carguès*, petite ville où réſide l'Evêque de ces Moines; ce Prélat avouoit que le Souverain Pontife eſt le légitime ſucceſſeur de S. Pierre, mais il refuſoit à ce chef des Apôtres la primauté, il me donnoit beau jeu, & il me fut aiſé d'aſſurer cette prérogative par les paroles mêmes de Jeſus-Chriſt au chapitre 16 de ſaint Matthieu & au 20e de ſaint Jean, par l'autorité des Conciles, par les témoignages & les exemples de ſaint Athanaſe, de ſaint Baſile, de ſaint Chryſoſtome, & des autres Saints de l'Egliſe Orientale, qui ont reconnu les Papes juges dans les cauſes majeures. Battu par ſes propres armes, il ne rendit point de combat, & la conteſtation finit non par des querelles & des criailleries, comme il arrive aſſez ordinairement, mais par des marques de charité mutuelle. On me preſſa même de faire un plus long ſéjour; je me contentai de promettre que je tâcherois de revenir. Je

Je retournai à Scopoli ; j'y reçus le brevet du Roi, par lequel Sa Majesté rétablissoit les Jésuites Chapelains de son Consul à Salonique : c'étoit pour moi une raison pressante de me rendre dans cette Capitale. Dès le lendemain de mon arrivée le brevet du Roi fut lu dans l'assemblée des Négocians chez M. le Consul, & il fut reçu avec un applaudissement général.

Le Pere Mathieu Piperi m'étant venu trouver au commencement d'Avril, nous nous abouchâmes ensemble, & il fut réglé qu'il y auroit toujours un Missionnaire à Salonique, & que l'autre continueroit les excursions commencées dans les pays circonvoisins. Pour me conformer à cet arrangement, je partis incontinent après Pâques, & je parcourus une bonne partie de la Macédoine : on sera peut-être bien aise de sçavoir ce que je remarquai dans ce voyage.

Je trouvai presque par-tout le terrein assez semblable à celui de nos meilleures Provinces de France ; il produit un vin délicat, & toutes sortes de grains, du froment, du seigle, de l'orge, du millet, & même du riz en quelques endroits. Près de Salonique, le terroir

est moins fertile ; on y voit beaucoup de rochers, & des pierres semblables à l'ardoise, ce qui fait croire qu'il y en a des carrieres ; mais les gens du pays ne se sont pas encore avisés d'y fouiller : on y voit aussi le long du chemin un banc de rocher élevé & assez égal, qui a bien une lieue de long, & qu'on dit être de la pierre de chaux.

Ce Pays est fort agréable par la variété des objets qu'il présente : on y voit des plaines, des montagnes, des collines, des forêts, des prairies, des lacs, des rivieres & deux grands étangs, dont l'un a bien trois lieues de tour, & l'autre six lieues de longueur sur une demi lieue de largeur. Ils ne sont séparés que par des plaines très-fertiles : la pêche de ces étangs est affermée au nom du Grand Seigneur : on y prend des carpes, des anguilles, des brochets, des perches, des tanches d'une grosseur monstrueuse, & d'autres poissons que nous ne connoissons point. Sur ces lacs & sur ces étangs, on trouve diverses sortes d'oiseaux aquatiques, des hérons, des cygnes, des canards, des oyes sauvages, & une espece de pélican ; c'est le nom que je crois devoir donner à un oiseau plus gros que le cygne, &

d'une couleur blanchâtre, qui a le bec long d'un pied, & plus gros à proportion qu'il n'eſt long. Il eſt large de trois ou quatre doigts à la racine, & diminuant proportionnellement, il ſe termine en pointe.

Auprès du plus grand de ces étangs, en voit un groupe de rochers fort approchés les uns des autres ; ils ne ſont pas fort gros pour leur hauteur, qui eſt de dix à douze pieds. Comme je les conſidérois attentivement pour voir ſi ce n'étoit pas les ruines de quelque Château, le Janiſſaire qui me conduiſoit m'apoſtropha ainſi : cet amas de pierres vous étonne, me dit-il, vous en ignorez ſans doute l'hiſtoire ; je vais vous l'apprendre. C'eſt une noce : comment une noce, m'écriai-je ? Oui, une noce. Vous ſçaurez, ajouta-t-il, qu'une fille s'étant mariée malgré ſes parens, ſa mere lui donna ſa malédiction ; & au moment même, non-ſeulement l'épouſe & l'époux, mais tous les conviés furent changés en pierres. Il lut mon étonnement dans mes yeux & dans ma contenance. Eſt-il poſſible, s'écria-t-il, que vos livres ne parlent pas d'une ſi grande merveille ? Mais les vôtres en diſent-ils quelque choſe, répondis-je ?

Et qu'eſt-il beſoin de livres, me dit-il, quand on voit les choſes de ſes yeux, & que les pierres, pour ainſi parler, nous inſtruiſent? Ni lui, ni aucun de la troupe ne put rien dire davantage. Je n'entrepris pas de les détromper; mais je profitai de cette crédulité pour leur parler de la ſoumiſſion & du reſpect dus aux peres & aux meres, & des rigoureux châtimens qu'exerce la juſtice divine ſur ceux qui ſont infideles à ces devoirs : comme je m'apperçus qu'ils m'écoutoient avec une attention reſpectueuſe, je paſſai à nos obligations envers Dieu: je leur fis remarquer qu'à bien plus forte raiſon, nous étions obligés de ſervir le Pere céleſte à qui nous devons tout ce que nous avons, & tout ce que nous ſommes. Ma petite exhortation fut bien reçue.

Sur le chemin de Salonique à la Cavalle, on voit les ruines de Conteſſa, & celles de l'ancienne Rhédine que les Provençaux nomment Rondine. Ces deux fortereſſes donnoient leur nom au Golfe qui eſt entre celui de la Cavalle & de Monte-Santo. Nos cartes géographiques l'appellent Golfe de Conteſſa. Les Cartes marines de Provence l'appellent Golfe de Rondine, & les gens

du Pays ne le connoiſſent que ſous le nom d'Orfano.

Le pas de Rondine eſt fameux dans le canton par les vols & les meurtres qui s'y ſont commis autrefois, & il en a retenu le nom de Val des Voleurs. On raconte à ce ſujet une avanture fort plaiſante, & qui ne fait pas beaucoup d'honneur à la bravoure des Juifs ; la haine & le mépris qu'on a pour cette nation perfide, a perpétué la tradition du conte ou de l'hiſtoire. Amurat, dit la chronique, étant occupé au ſiége de Bagdad, & ayant beſoin de troupes, envoya ordre à tous les Juifs de Salonique, en état de porter les armes, de venir l'y joindre. Il fallut obéir : ils ſortirent de la ville au nombre de ſept à huit mille, armés de toutes pieces pour ſe rendre à Conſtantinople, & de-là en Aſie. Ils marcherent fierement en ordre de bataille ; mais ſur le bruit qu'il y avoit des voleurs au pas de Rondine, ce prétendu corps d'armée fait halte ; on aſſemble le conſeil de guerre, on délibere, & l'on conclut, à la pluralité des voix, qu'il faut envoyer à Salonique demander une eſcorte de Janiſſaires pour ſe défendre contre les voleurs. Le Pacha homme d'eſprit & qui ſçavoit qu'on ne

guérit point de la peur, voyant bien par cette démarche le peu de fond qu'il y avoit à faire sur de pareilles troupes, licentia cette brave Milice, & leur ordonna de retourner chacun chez soi. Il leur fit grand plaisir; ils préfererent le repos à la gloire, & ils acheterent volontiers leur liberté au prix de ce petit affront : le Sultan informé de l'avanture, en rit de bon cœur, & depuis plus de deux siecles elle est encore célebre dans le pays.

Prevista, qui n'est qu'à quatre lieues de la Cavalle, est encore un assez gros bourg, où il paroît qu'il y a des forges de fer, il est situé dans une gorge de montagnes peu élevées, entre deux belles plaines entourées de jolies collines, & semées de villages. La campagne est si bien cultivée, que dans une étendue immense, elle présente des moissons de toutes parts. Elle est arrosée par une petite riviere, qui serpente & roule doucement ses eaux. On les ménage pour arroser les terres où l'on seme le ris. Le fleuve Strymon coupe aussi cette plaine, & il est encore d'un plus grand secours pour cette sorte de grain.

On voit dans cette campagne les ruines d'une fort grande ville. Sa figure

étoit à peu-près ronde, & il y avoit presqu'une lieue d'une porte à l'autre; on croit communément que c'étoit l'ancienne Philippes, qui a été long-temps la capitale de la Macédoine; cependant les Turcs lui donnent le nom de petite Philippes, & nomment Philippes sans restriction, *Philippopolis* de Thrace, bâtie par l'Empereur Philippe. On tient encore tous les ans une foire sur les ruines de celle dont je parle. Un reste de Château paroît sur une colline au Septentrion : mais je crois cet ouvrage plus moderne, la structure en étoit mauvaise, & bien différente de celle d'une espece de Temple ou de Palais dont on voit encore de beaux restes, presque au milieu de l'enceinte de cette ville : ces ruines consistent en quatre colonnes d'une belle pierre de taille, hautes de vingt à vingt-cinq pieds, sur lesquelles regne un entablement riche en ornemens, & de bon goût. Environ huit ou neuf pieds plus bas, on voit un petit corridor, où cinq pieds au-dessous, une petite frise d'environ huit pouces de haut regnoit sur des pilastres qui ont tous été enlevés, & dont il n'est resté que les chapiteaux; chaque pilier a deux de ces chapiteaux au-dessus desquels on

voit des naiſſances d'une voûte qui devoit être de briques, ou d'une pierre fort légere. De ſorte qu'il ſemble que cet édifice étoit à deux étages : il renfermoit encore d'autres colonnes, puiſque les quatre qui ſubſiſtent ont des pierres de communication en largeur & en longueur.

On trouve auſſi du côté de l'occident un reſte de veſtibule & une porte d'une maçonnerie de briques, épaiſſe de quatre à cinq pieds. On ne voit parmi tout cela aucune inſcription, & dans ce qui y paroît d'ornemens, on ne voit aucunes figures. On remarque ſeulement dans les chapiteaux quelques feuillages qui reſſemblent à celui d'un plane. Comme on a creuſé en cet endroit, on a déterré une eſpece de tombeau d'un marbre blanc fort tendre, avec une inſcription Grecque en neuf lignes, dont aucune n'eſt entiere, & dont le caractere eſt mauvais : je la crois cependant du temps des Païens. Comme on ne peut en tirer aucun ſens; je ne me donnai pas la peine de la tranſcrire : pour ce qui eſt des colonnes & du portique, il n'y paroît aucuns caracteres gravés.

On trouve une grande quantité d'inſcriptions au pied de la colline dont j'ai

parlé. Comme le roc y eſt fort maſſif, on l'a taillé en forme de plaque, & on y a tracé diverſes figures en bas-relief; mais ces figures ſont mal conſervées, & ne paroiſſent pas de bonne main. On y voit auſſi une inſcription Grecque, d'un aſſez mauvais caractere, & déjà tout effacé; les Latines au contraire ſont d'un beau caractere, & bien conſervées. On reconnoîtra ſans doute en les liſant, que toutes ces inſcriptions ne ſont que des liſtes des noms de ceux qui s'aſſocioient pour le culte de l'Idole que les Romains nommoient *Sylvanus* ou *Sylbanus*, ce qui fait conjecturer qu'elles ſont du temps des Conſuls. Outre les noms des Aſſociés, on voit par l'inſcription la part qu'ils ont eue à l'ouvrage, les préſens qu'ils ont faits à la divinité, en quoi ils ont contribué à la bâtiſſe ou à l'ornement du Temple (1).

(1) *Inſcriptions trouvées près de Philippes, telles qu'elles ont été copiées par le Pere Braconnier. Gruter, tom. I, pag. cxxix, nomb. 10, n'en avoit rapporté que les cinq premieres lignes, & d'une maniere fort imparfaite.*

Premiere Colonne.

P. HOSTILIVS P. TIL. PHILADELPHVS
PETRAM INFERIOREM EXCIDIT

Je crois qu'on doit aussi rapporter au temps de la République Romaine ou des

---

TITVLVM FECIT VBI
NOMINA CVLTOR. SCRIPSIT SAC
VRBANOS. P.
I. VOLATTIVS VRBANVS SAC.
I NVTRIVS VALENS IVG
HERMEROS METRODORI
C. PACCIVS MERCVRIALIS
P. VEITIVS VICTOR
C. ABELLIVS ANTIROS
ORINVS COLONIÆ
M. PVBLICIVS VALENS
CRESCENS ABELLI
CHAVIVS PVDENS
M. VARINVS CHRESIMVS
M. MINVTIVS JANVARIVS
P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
L. HEPENNIVS VENVSTVS.

Et neuf autres lignes que le Pere Braconnier n'a pas copiées, sans doute parce qu'elles ne contenoient que des noms.

Seconde Colonne.

M. HERENNIVS HILENVS
CATILIVS FVSCVS
CATILIVS NIGER
THARSA COLONIÆ
PHŒBVS COLONIÆ
CL. ÆLIVS FELIX
M. PLOTIVS GELOS
P. TROSIVS GEMINVS.
M. PLOTIVS VALENS.

Consuls, une fameuse pierre qu'on voit à l'orient de la ville, environ à cinq

---

M. PLOTIVS PLOTIANVS F.
M. PLOTIVS VALENS F.
L. ATRAPIVS SVCCESSVS
C. LICINIVS VALENS
C. VELLEIVS RIVA.

Et neuf autres lignes également omises.

Troisieme Colonne.

HOSTILIVS NATALES
C. PACCIVS MERCVRIALES
M. ALPINVS SACERDOS
C. VALERIVS FIRMVS
VELLEIVS PAIBES
VELLEIVS ONESIMVS
PHOIBVS COLON
C. FLAVIVS PVDENS
L. VOLVTIVS FIRMVS
M. PVBLICIVS CASSIVS
C. ABELLIVS SECVNDVS
ATILIVS FVSCVS
L. DOMITIVS VENERIANVS
L. VOLATIVS VRBANVS
C. JVLIVS PHILIPPVS
L. DOMITIVS ICARIOS
CAMELLIVS CRESCENS
L. ATIARIVS MOSCHAS

Et quatre autres lignes omises.

Inscription la plus élevée à droite.

CVLTORES..... I. SILBANI S. D.
Q. SACERDOTEM AC. . IOBICTORE

cens pas de distance. Elle est creusée en forme de vase, elle a quinze pieds de

---

Q. SEDIVS PROCLVS PA ER VAR DIO-
NYSI
SEDIVS VALENS II. PROCVLVS
C. NAGAPETV HERACLI FI.
P. SVLIS QVINTVS
S. MARTIALES FR.
V. RTIVS SILBANVS.

Inscription dont la place n'est pas marquée.

P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
OB HONOREM ÆDILIT. TITVLVM
POLIVIT DE SVO
ET NOMINA SODAL. INSCRIPSIT
EORVM QVI MVNERA POSVERVNT
DOMITIVS PRIMIGENIVS STATVAM
ÆREAM SILVANI CVM ÆDE
C. OVATIVS SABINVS AT. TEMPLVM
TEGENDO TEGVLAS CCCC TECTAS
NVTRIVS VALENS SIGILLA MARMORIA
DVA HERCVLEM ET MERCVRIVM
PACCIVS MERCVRIALES OPVS CEMEN-
TIC......
CCL ET TABVLA PVTA OLYMPVM, &c.

Cinq autres lignes omises.

Seconde Colonne de la derniere Inscription.

ALFENVS ASPASIVS SACERDOS
SIGNVM ÆREVM SILVANI CVM BASI
ITEM VIVVS XI MORTIS CAVSA E SVI
REMISIT
HOSTILIVS PHILADELPHVS INSC IN-
DENTIBVS IN TEMPLO PETRAM EX-
CIDIT.

haut & huit de large. Elle eſt de couleur grisâtre comme le roc dont j'ai parlé ; elle eſt unie & ſans autre ornement qu'un cordon ou eſpece de couronne de feuilles de laurier qui regne ſur les bords. On voit une inſcription gravée ſur les deux côtés de cette pierre ; cette inſcription qui eſt la même ſur l'un & l'autre côté, contient neuf lignes en caracteres latins. Les cinq dernieres ne peuvent plus ſe lire, on ne lit même la quatrieme qu'en devinant un peu. Les lettres de la premiere ligne ſont au nombre de neuf ; elles ſont ſi groſſes & tellement ſéparées l'une de l'autre, qu'elles occupent un eſpace de près de huit pieds en longueur. Celles de la deuxieme, de la troiſieme & de la quatrieme vont toujours en diminuant proportionnellement, ce qui fait qu'elles contiennent plus de lettres, Voici l'inſcription qui s'y lit en lettres initiales.

C. VIBIVS. C. F.
COR QVARTVS.
MILLEGVN MACEDONIE
DECVR. ALAES CVI VIOR.

Ce grand vaſe eſt poſé ſur une eſpece de baſe de deux pierres mal aſſemblées l'une avec l'autre, je crois que c'eſt une urne

urne qui a servi à renfermer les cendres de deux Romains dont le nom y est marqué, & peut-être celles de quelques autres de leur famille ; on croit dans le pays qu'elle est du temps des Rois de Macédoine, mais cette opinion me paroît mal fondée. Cependant on pourroit conjecturer que cette urne a servi pour le même usage aux Macédoniens ; que les Romains conquérans & maîtres de ce pays se la sont appropriée, & qu'ils y ont fait graver les noms que l'on y lit encore. Le haut de ce vase est bien conservé, mais le bas est beaucoup endommagé ; il étoit apparemment couvert, mais le couvercle n'y est plus.

A quelques lieues au nord est la Cavalle, petite ville qui n'a point de fortifications à la moderne, mais une simple enceinte de murailles flanquées de tours ; elle est située sur un rocher qui s'avance & fait cap à l'isle de Thasse, qui n'en est éloignée que de cinq ou six lieues. Ce rocher a quelque ressemblance avec un cheval qui tourne la croupe à la mer, & présente la tête élevée vers la terre de Macédoine, à laquelle il est attaché par un Isthme assez bas, qu'il ne seroit pas difficile de couper. C'est par cet Isthme que viennent dans la ville la plus

part des eaux qui descendent des montagnes voisines : elles y sont conduites par un aqueduc qui a deux canaux l'un au-dessus de l'autre , élevés l'un de vingt pieds , l'autre de trente-cinq. Sur la pointe du rocher est un Château escarpé ; mais malgré ce Château la Place n'est pas forte , & l'armée navale des Vénitiens s'étant présentée dans la pénultieme guerre , à la premiere volée de canon le Commandant envoya offrir le tribut au Capitaine général de la flotte.

Quelques Géographes disent que cette ville étoit autrefois appellée *Calyba* & *Bucephala* , ce qui fait croire qu'elle est une de celles qu'Alexandre fit bâtir en l'honneur de son cheval Bucéphale , & son nouveau nom de Cavalle reviendroit assez à ce dernier. Quoi qu'il en soit , elle n'est sûrement l'ouvrage ni des Génois, ni des Vénitiens qui l'ont possédée les uns après les autres ; mais elle subsistoit du temps de l'Empire Romain , du moins à en juger par trois sépulcres qu'on a trouvés près la porte de la ville. En voici les inscriptions ; les caracteres en sont encore fort bien marqués & très-lisibles.

Premiere Tombe au-dessous de l'acqueduc.

CORNELIA P FIL ASPRILLA SAC DIVÆ AVG.

A la seconde ligne.

ANNO XXXV H S E

Seconde Tombe proche la porte de la Marine.

CORNELIA LONGA ASPRILLÆ
MATER ANNO LX H S E

Troisieme Tombe auprès d'une Mosquée.

P. CORNELIVS ASPER. ATIARIVS. MONTANVS
EQVO PVBLICO HONORATVS
ITEM ORNAMENTIS DECVRIONATVS
ET VIRATVS PONTIFEX FLAMEN DIVI CLAVDI
PHILIPPIS ANNO XXIII H S E

Ce mot *Philippis* fait naître une autre difficulté; & sur cette inscription latine, quelques gens ont pensé que cette ville s'étoit appellée Philippes, & que les Romains lui avoient donné ce nom pour éternifer la mémoire de l'ancienne Philippes qui étoit ruinée. Je crois qu'elle ne l'a jamais porté, mais que ces sépulcres

ont été bâtis dans la capitale de la Macédoine, & dans la suite des temps transportés à la Cavalle, qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues.

De la Cavalle je passai dans l'isle de Thasse : elle a environ quatre-vingt milles de tour; la pêche y est quelquefois fort abondante. Le même jour que j'arrivai, on prit pour le moins vingt mille poissons en deux ou trois coups de filets. Cela vous étonne ; les pêcheurs eux-mêmes en furent surpris, & ils attribuoient ce bonheur à l'arrivée des Missionnaires : environ douze mille de ces poissons n'étoient guères différens du hareng pour la grosseur & la figure ; les autres étoient beaucoup plus petits. Cette Isle a des mines d'argent qu'on a fouillées, comme il paroît par des routes souterraines qu'on voit encore dans les montagnes.

Les vins de Thasse étoient autrefois estimés à Constantinople ; on les trouvoit délicats & bien-faisans. Les uns, dit-on, inspirent la joie, les autres concilient le sommeil : saint Chrysostôme a prêché contre cette sorte de luxe. Les anciens connoissoient un raisin sous le nom de *Thassia uva*, parce qu'il se trouvoit principalement en cette Isle ; aujourd'hui ces

vins sont en discrédit, & quoiqu'elle soit fertile en bois, en troupeaux & en une certaine graine qui sert à teindre en rouge, on parle beaucoup plus de ses huiles, de son miel & de sa cire; c'est en cela que consiste son principal trafic, & elle produit de ces sortes de denrées en si grande quantité, que le Capitan Pacha à qui elle appartient, en retire plus de revenu que d'aucune des Cyclades & des Sporades.

Les Thassiens croyent que l'hérétique Nestorius est mort dans leur Isle, où il fut relegué, disent-ils, par l'Empereur Théodose le jeune, pour n'avoir pas voulu se soumettre au Concile d'Ephese. Ils montrent trois tombeaux dont ils prétendent qu'un est celui de Nestorius, & les deux autres de deux de ses disciples; mais il n'y a aucune inscription qui en fasse foi; ainsi cette opinion est, selon toutes les apparences une fable des Grecs modernes, & voici ce qui pourroit bien y avoir donné lieu: en lisant dans les Historiens Ecclésiastiques que Nestorius fut exilé dans l'Oasis, une affreuse solitude d'Egypte, où il mourut misérablement, ils ont sans doute pris l'O d'Οάσις pour un Θ; d'où ils ont fait Θάσος qui est le nom de leur Isle. Voilà sur quoi

peut être fondée la prétendue tradition.

Au reste cette fausse persuasion des Thassiens fait qu'ils craignent qu'on ne les soupçonne de Nestorianisme : pour éloigner ce soupçon, ils sont les premiers à en accuser les autres, & à invectiver contre cet Hérésiarque, & ses Sectateurs.

Ils ne paroissent gueres connoître d'autre hérésie que celle-là, & l'on est sûr de les gagner en invectivant contre elle.

Je fus surpris d'en voir un demander comment nous appellons la Sainte Vierge, si c'est θεοτόκος avec l'accent sur la pénultiéme syllabe, ce qui signifie Mere de Dieu ; ou θεότοκος avec l'accent sur l'antépenultieme, ce qui veut dire enfant de Dieu. Je n'aurois jamais cru que le souvenir de cette subtilité grammaticale se fût conservé si long-temps au milieu de l'ignorance crasse où sont presque tous les Grecs en matiere de Religion : comme je lui eus répondu que l'Eglise Catholique reconnoissoit Marie non-seulement pour fille de Dieu selon l'esprit, mais aussi pour Mere de Dieu, tous applaudirent à cette réponse, & me donnerent de nouvelles marques d'amitié.

L'isle de Thasse conserve encore au-

jourd'hui des monumens de l'Antiquité, & les ouvrages mêmes des Genois nous apprennent à remonter plus haut, puiſqu'ils n'ont été conſtruits que de pierres ramaſſées d'autres édifices plus anciens, & que l'on y voit de grandes pieces du plus beau marbre, mêlées ſans ordre avec le moilon le plus groſſier. Il y reſte d'ailleurs de précieux veſtiges d'une domination plus puiſſante, entre autres le port avec une fort belle darſe, autour de laquelle regnoit un beau quai pavé de marbre blanc qui ſubſiſte encore en partie; la plaine voiſine qui a plus d'une lieue de diametre, eſt toute couverte de ruine d'anciens édifices.

Ce qui m'a le plus frappé, c'eſt un ſépulcre qui s'éleve de terre à la hauteur de douze à quinze pieds, & qui n'eſt composé que de cinq pieces toutes d'une belle pierre griſe. Ces cinq pieces ſont, premiérement le couvercle taillé en pointe de diamant, avec les quatre angles relevés comme pour ſoutenir quelques figures; ce couvercle a neuf pieds & demi de long, quatre de large, & deux dans ſa plus grande hauteur : ſecondement, un coffre quarré & uni de neuf pieds de long, quatre & demi de large, autant de haut : troiſiémement,

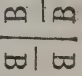
une eſpece de tombe épaiſſe de deux pieds, ornée d'un bourrelet & d'une moulure autour, qui ſépare ce premier coffre du ſecond : quatriémement, le ſecond coffre taillé par le dehors en forme de pié d'eſtal, haut d'environ quatre pieds : cinquiémement, une baſe haute de deux pieds depuis le coffre quarré juſqu'au bas. Toutes ces pieces ont plus d'étendue en longueur qu'en largeur, de ſorte que la baſe a bien onze pieds de long & ſix de large. Je ne trouvai aucune inſcription ſur ce monument.

On voit auſſi preſqu'au centre de l'Iſle, les ruines d'un château avec deux inſcriptions & des bas reliefs ; mais ces inſcriptions l'une grecque, l'autre gothique, ſont pleines de fautes, & ne diſent rien autre choſe, ſinon que ce château a été rebâti l'an du monde 6910, c'eſt-à-dire, l'an de l'Ere Chrétienne 1402, puiſque, ſelon le calcul des Grecs, la premiere année de l'Ere Chrétienne eſt la 5508. depuis la création du monde.

L'inſcription grecque eſt accompagnée d'un écuſſon blaſonné d'une croix cantonnée de quatre lettres grecques que les Empereurs de Conſtantinople ſubſtituerent par dévotion à celles du *Labarum*, je veux dire, I. X. N. K,

qui signifient que c'est Jesus-Christ qui remporte les victoires.

L'inscription gothique parle d'une autre réparation du même château faite en 1434, on voit sur cette même plaque de marbre trois écussons, celui du milieu a le champ semé d'écailles de poissons, & en chef une croix cantonnée de quatre B, ainsi renversés.



L'écusson de la droite est fuselé en pal ; ce qui ressemble aux armes des Princes Monaco de la Maison de Grimaldi. L'écusson de la gauche porte écaillé comme celui du milieu, mais sans la croix ; les métaux sont distingués des couleurs dans ces armoiries, ils ne le sont point entre eux, non plus que les couleurs entre-elles.

A l'extrémité de l'Isle, vers le Sud-Est, il y avoit une petite ville défendue par un château : je n'ai trouvé là ni inscriptions, ni figures, excepté deux grands tigres en relief, placés au-dessus d'une porte. On me raconta que cette ville avoit été ruinée depuis environ 50 ans, par des corsaires de Malte. Ils voulurent enlever une fille, & furent d'abord repoussés; mais ils revinrent quelque temps après en grand nombre, se rendirent maî-

tres de la ville, s'emparerent du château ; & le détruisirent. Ce fait m'a été confirmé par des Provençaux, qui me nommerent le Capitaine de ces Corsaires ; & ils m'ajouterent qu'il étoit mort dans l'indigence & la misere, quoique ses courses fréquentes & heureuses eussent dû beaucoup l'enrichir. Cette violence avoit rendu odieux les Francs dans toute l'Isle. Le nom François y est pourtant plus respecté que dans aucun autre endroit de l'Empire Ottoman.

Les Anglois & les Hollandois y sont peu connus ; les Allemands & les Vénitiens y sont regardés comme ennemis : les François y sont bien venus, parce qu'ils ont facilité le commerce des habitans du pays, & se sont intéressés en leur faveur auprès de la Seigneurie de Venise, & du Grand Maître de Malte.

Revenu de cette excursion, j'envoyai le Pere Piperi à la côte voisine de Thessalie, & ce ne fut qu'après bien des dangers qu'il arriva à la plage Zagoura. On donne ce nom aux environs des Monts Pélion & Ossa, si fameux par les fables des Poëtes : ce sont des gorges de montagnes, des plaines, des vallées, des collines agréables, que la nature elle même semble avoir pris soin d'embellir

Ces cantons enchantés ne doivent à l'art aucuns de leurs ornemens. Le célebre vallon de Tempé avec ſon fleuve Pénée, en fait une partie conſidérable : preſque tout ce canton charmant eſt coupé par de beaux ruiſſeaux qui ſerpentent en cent petits canaux naturels, & arroſent divers arbres d'une hauteur extraordinaire, & donnent aux bergers & aux troupeaux un abri délicieux contre les ardeurs du Soleil. L'air ne peut manquer d'être fort ſain dans un ſi beau pays ; cependant les habitans preſque tous Grecs, n'en vivent pas plus contens, faute de ſçavoir ſe gouverner & ſe modérer : ils n'uſent preſque que de mets ſalés, & de fruits. Quoique leur vin ne ſoit pas des meilleurs, ils en prennent avec excès ; ils le boivent toujours pur, comme tous les peuples du Levant, qui ſe mocquent de nous, quand ils nous voyent mettre de l'eau dans notre vin ; mais auſſi en échange, ils boivent l'eau toute ſeule, quelquefois pendant pluſieurs mois : ils paſſent ſouvent de l'un à l'autre par caprice & ſans règle ; auſſi ſont-ils ſujets à des maladies forts dangereuſes, ſur-tout pendant l'été, & pendant l'automne. On trouve dans ce pays de bons chevaux qui ſoutiennent encore

la réputation de l'ancienne Cavalerie Theſſalienne : on y nourrit toutes ſortes de troupeaux, & on y trouve quantité de bleds, de miel, de cire, & même de ſoie.

Le Pere Piperi parcourut toutes ces contrées, & ne revint me joindre à Salonique qu'après trois mois écoulés.

Il reſta avec moi tout l'hiver, & nous ignorions quels ſecours nous pouvions eſpérer, pour donner à la nouvelle Miſſion la forme qui convenoit.

La maiſon conſulaire où nous avions demeurés juſqu'alors, n'étant gueres propre pour les fonctions de notre ſainte Religion, nous avions loué vers la fin de l'année précédente, un petit appartement dans la paroiſſe de Saint Athanaſe ; je m'y retirai, & je laiſſai le Pere Piperi chez Monſieur le Conſul. Là je dreſſai un Autel. J'y diſois la Meſſe les jours ouvriers, & je commençai à travailler au ſalut des Grecs, par l'inſtruction de leurs enfans qui y accouroient en grand nombre : les parens de ces jeunes Grecs, & pluſieurs autres perſonnes y venoient en foule ; chacun me propoſoit ſes difficultés ſur les choſes de la Foi, & ſur la différence des deux Rits : ils ſaiſiſſoient avidement les ré-

ponſes ; & d'un jour à l'autre revenoient en plus grand nombre.

Le voyage que j'avois fait au Mont Athos nous faiſoit honneur auprès des Grecs qui ont en ſingulière vénération ces Monaſtères, les Religieux qui les habitent, & ceux qui les ont viſités. Quoique tout le monde ne nous fût pas également bien affectionné, perſonne cependant n'oſa ſe déclarer contre nous, excepté un Orfévre Grec, dont je vais vous raconter la ridicule calomnie.

Un jour il ſe trouva dans une nombreuſe aſſemblée, où la plupart de ceux qui la compoſoient parloient fort honorablement de nous ; il n'oſa pas contredire ouvertement. Ces Papas, dit-il, ont du zèle ; mais je ne puis m'empêcher de leur vouloir du mal depuis que j'ai ſçu de très-bonne part que le Roi de France a envoyé quatre de leurs Confreres en Moſcovie pour faire périr le Czar ; & ils ſe ſont volontiers chargés de cette commiſſion. Tous furent ſurpris de ce diſcours : l'accuſation étoit grave par elle-même, elle pouvoit faire plus d'impreſſion en ce pays que par-tout ailleurs. Les Grecs ſont perſuadés, on ne ſçait ſur quel fondement, que le Czar les délivrera un jour de la domination des

Turcs ; comme la Grece & la Moſcovie ſuivent le même rit, peut-être cette perſuaſion eſt-elle fondée ſur la conformité de Religion. Quoi qu'il en ſoit, cette calomnie ſuffiſoit pour renverſer notre Miſſion naiſſante. Heureuſement un de ceux qui écoutoient ce diſcours, étoit revenu depuis peu de Moſcovie ; il aſſura qu'il y avoit vu quelques-uns de nos Peres ; qu'ils y vivoient dans la pratique des vertus propres de leur état, & qu'ils y étoient honorés de la bienveillance & de la protection du Prince.

Malgré cette eſpece de juſtification que ſembloit nous avoir ménagé la Providence, je crus devoir porter les choſes plus loin ; je priai d'autres Grecs que je ſçavois avoir demeuré long-temps à Moſcou, d'aller trouver l'Orfévre, & de le détromper ; je fis encore plus, je portai mes plaintes au Conſul de France, & je lui déférai cette atroce calomnie faite contre le Roi Très-Chrétien ; je le conjurai cependant de ne pas faire punir le calomniateur ſelon la rigueur des loix ; mais de lui faire les reproches que méritoit une imputation ſi odieuſe, & de l'avertir qu'il ſe tînt déſormais dans les bornes du reſpect qu'il devoit à la vérité, à l'honneur du Roi, & à celui de la

Religion. La démarche réussit comme je le souhaitois ; quand il s'agit de l'honneur du Roi, ou de la Nation, Messieurs nos Consuls ne sçavent ce que c'est que de plier, ils prennent le haut ton, & se font respecter. M. Arnaud fit une sévere réprimande au calomniateur, & l'assura que si nous n'avions intercédé pour lui, il n'auroit pas manqué lui-même de le faire punir ou de le traduire au Tribunal du Juge Turc, pour le faire châtier comme criminel de lèze-majesté à l'égard du plus grand des Rois qui vivent en paix avec la Porte Ottomane. Cette affaire fit grand bruit, les Grecs en furent instruits ; notre modération nous fit honneur, & nous les attacha encore davantage ; nous ressentîmes bientôt les effets de cette affection. Le Seigneur Jean Paléologue, le plus distingué des Primats de la ville, voyant avec peine que la maison que nous avions louée étoit petite, obscure, & fort incommode, résolut de nous en faire bâtir une autre dans une place voisine de son palais, & il exécuta son projet l'année suivante.

Tout sembloit concourir à nous accréditer : les Arméniens qui trafiquent à Salonique, n'y ont point d'Eglise, & les Grecs qui les méprisent, ne les re-

çoivent pas volontiers dans les leurs. Dès qu'ils apprirent qu'il y avoit un Missionnaire qui parloit Turc, & même Arménien, ils accoururent en foule chez nous pour entendre la Messe, & recevoir les Sacremens: parmi eux, un pauvre homme tomba malade, nous l'assistâmes pendant sa maladie, & nous lui procurâmes tous les secours spirituels & corporels que l'humanité & la Religion demandent. Il mourut entre nos bras: ses compatriotes ne sçavoient comment le faire enterrer, les Grecs leur demandoient une grosse somme d'argent. Comme il n'étoit pas de notre rit, & qu'il étoit sujet du Grand Seigneur, nous ne pouvions faire cette fonction sans une permission expresse. Ses Confreres prirent le parti d'aller trouver le Molla, ou Juge souverain de la ville, & de lui exposer leur peine.

Seigneur, lui dirent-ils, il est mort un de nos freres; il étoit pauvre, nous ne sçavons comment le faire inhumer; si nous nous adressons aux Grecs, ils nous demanderont une trentaine de piastres, & le défunt n'a peut-être point laissé trente aspres (1). Mais les Peres François

(1) L'aspre est une petite monnoie Turque qui vaut six deniers, monnoie de France.

l'ont secouru dans sa maladie, ils s'offrent à l'enterrer pour rien, si vous avez la bonté de le permettre : cela est merveilleux, répliqua le Juge Turc, que ces Peres, après avoir assisté votre homme pendant sa maladie, veuillent bien encore lui rendre gratuitement les derniers devoirs. J'ai toujours ouï dire, que les François sont généreux, & cette occasion en est une nouvelle preuve. Allez, ajouta-t-il, il n'y a pas à délibérer, adressez-vous à eux, puisqu'ils veulent bien vous rendre ce service, & si quelqu'un ose vous inquiéter, plaignez-vous, j'y mettrai bon ordre.

Les Arméniens, transportés de joie, vinrent me trouver avec cette permission ; je fis à leur Confrere des obseques honorables ; je fournis le luminaire, & j'engageai plusieurs François à y assister ; cette charité étoit placée, elle charma les Arméniens, qui, depuis ce temps-là, furent plus assidus que jamais à notre Chapelle, & s'ils ne sont pas la plus nombreuse partie de notre troupeau, ils en sont la plus édifiante par leur piété.

Nous exercions tranquillement notre ministere, & nous voyions prospérer nos travaux, lorsque la peste se fit sentir. La contagion qui se répandoit de jour

en jour obligea le Conſul, & preſque toute la nation Françoiſe à quitter Salonique & à ſe retirer à Galaſſe, gros bourg diſtant de ſept lieues vers l'orient, & agréablement ſitué dans un air pur & fort ſain ; (c'eſt l'ancienne ville d'Adrameria, qui eſt encore aujourd'hui un ſiége Epiſcopal) M. le Conſul pria le P. Piperi de le ſuivre & de ſervir d'Aumônier à la caravane : nous crûmes ne devoir pas refuſer à notre protecteur cette marque d'amitié.

On partit de compagnie le 20 Juin (1) au matin, & on arriva au terme le ſoir; on marchoit comme en ordre de bataille ; dès que les habitans de Galaſſe virent paroître l'étendart blanc que M. le Conſul faiſoit porter à la tête de la troupe, ils le ſaluerent d'une décharge de mouſqueterie, & l'on y répondit avec un plus grand nombre d'armes à feu. Les Galaſſiens avoient placé dans la campagne des fuſiliers de diſtance en diſtance, pour recevoir leurs nouveaux hôtes, & leur ſervir d'eſcorte ; ces fuſiliers ſe joignoient à meſure qu'on avançoit, & ils marchoient à la tête de la caravane. A l'entrée du bourg les Primats ſe préſenterent,

(1) Année 1708.

& après avoir salué M. le Consul, ils lui montroient les logis qu'on avoit destinés pour lui & pour sa suite. On avoit été prévenu, & le Pacha de Salonique avoit envoyé à Galasse un commandement qui portoit que pour leur argent les François fussent logés commodément, & qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire, pendant tout le temps qu'ils y séjourneroient. L'ordre fut ponctuellement exécuté; dès qu'on eut pris possession des maisons marquées, on arbora le pavillon au haut de celle du Consul, on régala plusieurs fois l'Evêque, l'Aga, les Papas & les Primats; & tout se fit avec cet air de politesse & de magnificence, qui est le caractere de notre Nation, & qui lui fait tant d'honneur auprès de l'étranger.

Le Pere Piperi, chargé du spirituel, n'oublia rien pour engager tout le monde à sanctifier ce séjour par les plus saints exercices de la Religion. Il dressa un Autel dans la maison du Consul. Tous les jours il y célébroit la sainte Messe que nos François entendoient réguliérement; quelquefois il les menoit à de petits pélerinages de dévotion; le terme le plus ordinaire étoit une Eglise de sainte Anastasie. Il sçut si bien gagner

les bonnes graces de l'Evêque, que ce Prélat lui permit d'inſtruire les peres & les enfans; tout ſe paſſa avec une ſatisfaction mutuelle. Les Grecs même ſe déclarerent en bien des occaſions pour le rit Romain; la peſte ne dura que deux mois; nos François revinrent à Salonique, dans le même ordre qu'ils en étoient partis. L'Evêque, à la tête de ſes Papas, vint en cérémonie leur ſouhaiter un bon voyage, & s'arrêta pour voir paſſer la cavalcade. Les Primats & une bonne partie du peuple la ſuivirent juſques hors du bourg. On ſçait que les François aiment à faire de la dépenſe, ſur-tout dans le pays étranger. Comme leur ſéjour avoit répandu quelqu'argent, le peuple & ſur-tout les pauvres gens furent touchés de leur départ. En rentrant dans Theſſalonique, ils traverſerent une partie de la ville l'étendart levé, pour conduire M. le Conſul chez lui.

Le 7 de Novembre, le Pere Piperi s'embarqua ſur une pinque, pour viſiter les Chrétiens des iſles circonvoiſines. Il avoue dans la relation qu'il a faite de ce voyage, que jamais de ſa vie il n'a été en ſi grand danger. Nous mîmes à la voile, dit-il, avec un vent favorable,

& tout l'équipage étoit dans la joie : sur le soir, le ciel se couvrit de nuages épais, la mer s'enfla extraordinairement, & le vent changeant d'un moment à l'autre, nous fûmes obligés de courir tantôt vers *Cassandria*, tantôt vers *Zagoura*. L'alternative de ces vents, qui firent le tour de la boussole, depuis minuit jusqu'au jour, augmenta la tempête, & nous mit à deux doigts de notre perte. Le Capitaine vint me dire, la larme à l'œil, d'implorer la miséricorde de Dieu & la protection de la Sainte Vierge ; que le vent seul pouvoit nous sauver, & que le vent commençoit à manquer ; j'étois, Dieu merci, assez tranquille sur mon sort : je le priai de m'avertir des progrès du danger, & du temps où il seroit nécessaire de donner une absolution générale. Le jour parut & augmenta notre frayeur, à la vue des vagues qui venoient tout à la fois de trois ou quatre endroits différens, se briser contre notre barque avec un bruit horrible, & les plus violens balancemens que j'aie jamais senti sur la mer ; enfin, le vent manqua tout à fait. C'est alors que nous nous crûmes perdus, & qu'on ne songea plus qu'à se préparer à la mort. On sonna la cloche, on se mit à genoux ; je me plaçai

au milieu, tenant en main un tableau de la Sainte Vierge, dont je récitai les litanies : je fis faire à tous les assistans des actes réitérés de contrition, de résignation à la volonté du Seigneur, de foi, d'espérance & de charité.

Le Capitaine fit ensuite, en son nom, & au nom de tout l'équipage, un vœu à Notre-Dame de *Vatopedi*, qui est en grande vénération à Napoli de Romanie : chacun promit de faire une offrande selon ses facultés. Je jettai de l'eau benite dans la mer ; je leur fis promettre de se confesser en arrivant à terre ; j'en confessai quelques-uns, & je les avertis tous de se tenir prêts à recevoir l'absolution, si bientôt Dieu ne nous envoyoit un peu de vent pour surmonter les flots. Après ces devoirs de piété, je tâchai de les consoler, en leur faisant espérer que Dieu auroit pitié de nous ; qu'il n'avoit apparemment permis cette horrible tempête, que pour faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes, & les rappeller à lui. A ce discours, tous m'interrompirent & s'écrierent, en pleurant : Jesus, sauveur de nos ames, ayez pitié de nous ; Vierge sainte, secourez-nous ; oui, mon Dieu, ajouterent-ils, vous nous traitez comme nous le méritons ; mais nous promettons

de nous convertir & de changer de vie. Alors nous chantâmes trois fois : *Patrona navigantium*, *ora pro nobis*. Mes enfans, leur dis-je ensuite, je sens dans mon cœur que cette Reine toute puissante, l'asyle & le refuge des pécheurs, exaucera nos vœux. Peu de temps après, nos voiles s'enflerent ; on crie miracle ; on redouble les prieres ; la reconnoissance entretient les sentimens que la crainte avoit fait naître, le vent se fortifie, & devient en poupe ; notre course s'acheva sans allarmes ; nous fûmes assez heureux pour gagner le port de Palermo, (1) avant le coucher du soleil. D'abord que nous eûmes pris terre, notre premier soin fut de nous mettre à genoux, Latins & Grecs, pour rendre de très-humbles actions de graces à Dieu, à sa Sainte Mere, & aux Saints que nous avions invoqués.

Le Pere Piperi finit ainsi sa relation : cette tempête, dit-il, me parut singuliere ; mais, quelque chose de plus singulier encore, c'est qu'après le péril passé, aucun des passagers délivrés de la crainte du naufrage, ne fut infidele

(1) C'est le port de l'isle Scopoli, qu'on nomme aussi Scopelo.

aux promesses qu'il avoit faites, & tous se confesserent à Scopoli, avec des sentimens d'une parfaite pénitence.

La maison que nous avoit fait bâtir le Seigneur Paléologue, se trouva logeable au mois de Février (1). J'allai m'y établir; alors les Grecs accoururent à nous en plus grand nombre, attirés par l'étendue & la commodité de cette nouvelle demeure: le fruit répondit au travail, & j'eus la consolation de voir le nombre des Catholiques s'augmenter de jour en jour. Ces succès naissans m'enhardirent; je souhaitois établir huit ou dix Missionnaires à Thessalonique & aux environs; mais les besoins des autres Missions, la coutume des Turcs, qui ne souffrent les Missionnaires que dans quelques Isles & dans les Echelles du Levant, où il y a des Consuls François, firent échouer ce dessein, & il fallut se borner à ce qu'on avoit fait jusqu'alors.

La guerre qui s'alluma entre le Czar & le Grand Seigneur, (2) nous procura un surcroît de travail. Les Grecs, par aversion pour les Turcs; qui leur reprochoient sans cesse qu'ils étoient Mosco-

(1) Année 1709.
(2) Année 1711.

vites d'inclination, & par l'espérance qu'ils avoient conçue de leur prochaine délivrance de la domination Ottomane, commencerent à nous découvrir, avec plus de confiance, leurs sentimens sur la Religion, ce qui nous donna de nouvelles occupations. Les plus raisonnables & les mieux instruits d'entr'eux paroissoient souhaiter une réunion générale & solide de l'Eglise d'Orient avec celle d'Occident. Chaque jour ils nous proposoient de nouveaux doutes qu'il falloit éclaircir. Un d'eux entr'autres, nous ouvrit un vaste champ de dispute, en nous présentant un ouvrage posthume d'un fameux Dosithée, Patriarche schismatique de Jérusalem; cet ouvrage avoit été imprimé en Valachie, l'an 1705, & est intitulé : ΤΟΜΟΣ ΧΑΡΑΣ, Livre de joie.

En effet, dès la préface, ce téméraire discoureur se félicite d'avoir convaincu les Latins d'hérésie & d'impiété manifeste; & il invite arrogamment tous ceux de son parti à prendre part à sa joie. Le corps de l'ouvrage comprend, 1°. deux lettres de Photius, au Pape Nicolas I.er, une troisieme au Clergé d'Antioche, une au Patriarche d'Alexandrie, & enfin, une cinquieme à l'Archevêque d'Aquilée. 2°. Les actes du faux Synode,

où il présida, & qui le confirma dans le Siége de Constantinople, en chassant S. Ignace. 3°. Des notes sur ce Synode. 4°. Des ouvrages d'un certain Nicolas *Iatro-Philosophe*, ou Médecin-Philosophe, & d'un Mélece contre la primauté du Pape. 5°. Un mauvais dialogue contre le Concile de Florence. Voilà ce que contenoit le Livre.

Après quelques conférences particulieres sur ce bel ouvrage, dont nous découvrîmes les faussetés, les fraudes, les calomnies, tous les assistans convinrent qu'il devoit être rejetté, & on me l'abandonna, afin que dorénavant il n'infectât personne de son venin. A peine ce travail fût-il fini, que je fus chargé d'un autre, qui demandoit beaucoup plus de discussion & plus d'application. Il y avoit à Venise un jeune homme de Salonique, que son oncle, l'un des principaux de la ville, avoit prié de lui ramasser tout ce qu'il pourroit trouver d'ouvrages des PP. Grecs, & de les lui envoyer; il s'acquitta parfaitement bien de sa commission, & il lui fit tenir les Œuvres de Saint Athanase, de Saint Denis l'Aréopagite, de Saint Cyrille d'Alexandrie, des Saints Grégoire de Nazianze & de Nysse; mais à la fin de

chaque Livre, on y avoit inséré quelques pages de papiers, où l'on avoit écrit quantité de notes, qui tendoient à prouver que ces Saints avoient été du sentiment des Grecs modernes, sur la Procession & la Mission du Saint-Esprit; sur le Purgatoire, sur la primauté du Pape, sur la Béatitude des Saints, & sur la lumiere Thaborique, idée chimérique de Grégoire Palamas. Pour réfuter tant de calomnies, il fallut lire attentivement tous ces gros volumes, expliquer ces textes qu'on nous objectoit, en produire d'autres & de plus clairs en faveur des dogmes Catholiques, afin que la vérité parût dans tout son jour. Ce fut un travail immense; mais avec le secours divin, nous y réussîmes de telle sorte, que nos adversaires parurent pleinement satisfaits. Tandis que pour gagner les schismatiques, nous employions la persuasion, nous avions en même-temps recours à l'autorité pour les empêcher de nous troubler dans nos ministeres; & nous obtînmes un ferman ou commandement du Grand Seigneur (1), qui défendoit à quiconque de faire aucune peine aux François lorsqu'ils viendroient

(1) En 1712.

chez-nous pour entendre la lecture du Saint Evangile. C'est ainsi que les Turcs appellent les principaux exercices de notre sainte Religion. Le Chancelier de l'Ambassadeur (1) nous servit beaucoup dans cette affaire. Le ferman fut reçu avec respect par le Molla, à qui il étoit adressé; & ce Juge, après l'avoir lû, nous le remit entre les mains. Pour en tirer plus d'avantage, nous crûmes devoir attendre l'arrivée du nouveau Consul (2). A son arrivée, il consentit que la chapelle Consulaire fût transférée chez nous, & il reconnut la nôtre en cette qualité.

Le jour de la Pentecôte, 15 de Mai, elle fut ouverte, & publiquement fréquentée, sans que personne s'y opposât. Nous avions déja disposé notre maison de maniere qu'on y pût célébrer des Messes solemnelles, & y faire le service divin plus décemment que dans la maison du Consul : mais le lieu étoit encore trop petit pour la foule.

Notre principale occupation, pendant l'année suivante (3), fut de bâtir une

(1) M. Brue, Chancelier de M. le Comte des Alleurs, Ambassadeur à Constantinople.

(2) M. de Boismont, fort zélé pour l'avancement de la Religion.

(3) Année 1713.

nouvelle Chapelle : l'édifice fut achevé en huit mois. Ni les Turcs, ni les Grecs schismatiques ne nous susciterent point d'affaire pour cela ; au contraire, la plupart se réjouissoient de ce que les Peres Noirs, c'est ainsi qu'ils nous appellent, formoient un établissement solide dans cette capitale de Macédoine : en entreprenant cet ouvrage, nous n'avions pas la moitié des fonds nécessaires ; il s'acheva cependant sans contracter de dettes ; les Fideles nous offrirent d'eux-mêmes ce qui nous manquoit. Quelques Grecs même voulurent avoir part à la bonne œuvre, & un de leurs Primats ou Archontes, nous légua en mourant cinquante écus Romains.

La Chapelle est longue de soixante-dix palmes, large d'environ vingt-cinq, & haute de trente ; elle est consacrée sous le nom de Saint Louis, que le tableau de l'Autel représente adorant Jesus-Christ entre les bras de la sainte Vierge. La premiere Messe y fut célébrée le jour de l'Immaculée Conception, & la cérémonie se fit avec tout l'appareil possible : cet appareil ranima la piété de nos François. Les catéchismes & les sermons y furent plus fréquens & plus fréquentés, l'office divin se fit avec plus de dignité

& de solemnité. Cette chapelle se voit d'assez près du haut des murailles, où il passe souvent des Janissaires ; le chant s'entend des environs , & jamais nous n'y avons vu faire d'insulte. On fit même, dans la cour où elle est placée , la procession du Saint Sacrement le jour de la Fête de Dieu dans la plus grande décence, & avec les marques d'un respect général.

Ici finissent les Mémoires du Pere Braconnier ; ce Fondateur de la Mission de Salonique fut nommé Supérieur des Missions de Perse. Il partit pour se rendre à Constantinople & de-là à Ispaham. Il s'arrêta à Scopoli pour y régler plusieurs affaires avec le nouveau vice-Consul M. Gautier ; pendant ce séjour il fut attaqué de la goutte & de la dissenterie. Son courage le mit au-dessus de la nature défaillante ; il s'embarqua pour la capitale de l'Empire Ottoman, dans l'espérance, disoit-il, de mourir entre les bras de ses freres. Dieu , pour achever de le purifier & de le détacher de tout , ne le permit pas. Il arriva à demi-mort au château des Dardanelles, il y reçut les derniers Sacremens de l'Eglise de la main d'un Pere Récolet , Aumônier d'un Consul François , & après avoir lui-même donné ordre à ses propres funérailles

avec une présence d'esprit & une tranquillité d'ame admirable, il expira (1) dans la paix, le calme & la joie sainte que la Religion seule peut donner. Il fut enterré dans le cimetiere des Arméniens.

Après la mort de ce grand Missionnaire, on voulut rendre l'établissement plus stable encore, & l'on demanda à la Cour de Rome que la chapelle fût érigée en Cure : elle répondit qu'elle n'y trouvoit aucune difficulté, mais que c'étoit à la France de demander ce titre. La France en ce temps-là ne vouloit rien demander à la Cour de Rome : enfin après bien des négociations l'affaire a été heureusement consommée, & le titre Curial accordé par le concours & le consentement des deux Puissances. Nous sommes en partie redevables de cette érection à Monseigneur l'Archevêque de Carthage, Vicaire-Patriarchal de Constantinople. La Sacrée Congrégation de la Propagande le chargea de faire les informations nécessaires. Il les fit, & rendit le témoignage le plus honorable pour les Missionnaires. Sa lettre que nous avons en main est un éloge continuel de leurs vertus & de leurs travaux. Si nous la

(1) Au commencement de l'année 1716.

rendions publique, on nous accuseroit peut-être de manquer à ce que la modestie prescrit, mais nous manquerions à ce que la reconnoissance exige, si nous ne lui faisions pas du moins honneur du zèle qu'il a témoigné, & des peines qu'il a prises en notre faveur.

Le Pere Jean-Baptiste Souciet, à qui nous devons cette relation exacte & intéressante, étoit le cinquieme de six freres qui se sont successivement consacrés à Dieu dans notre Compagnie; la facilité de son esprit le rendoit propre à plus d'un genre de littérature; son goût le fixa aux ouvrages d'érudition. Attentif & profond dans ses recherches, exact & fidele dans ses récits, toujours en garde contre les erreurs & incapable de les enseigner, il n'adoptoit que ce qu'il avoit mûrement examiné, & ne décidoit que sur ce qu'il avoit bien approfondi. On ne craint point d'en imposer au Public quand on a de tels auteurs ou de tels garans des Mémoires qu'on lui présente. Aux talens qui rendent l'homme de lettres précieux à l'Etat, il joignoit les qualités qui rendent l'homme de zèle véritablement utile à la Religion. La gloire de Dieu & le salut des ames furent les deux objets qui le conduisirent aux Missions

du Levant. Sage, mais intrépide, il sembloit ne connoître les obstacles que pour les mépriser ou les vaincre, & tous les dangers de l'action ne se présentoient à ses yeux que comme des attraits pour l'entreprise. En voici un trait bien marqué.

Deux Esclaves, dont l'un étoit Lithuanien, & l'autre né en Italie, avoient abjuré la foi. Le repentir suivit de près l'apostasie. Confus de leur foiblesse ils en firent une pénitence publique : cette démarche éclatante arma l'infidélité contr'eux. Ils furent arrêtés ; on les conduisit au Juge. La bastonnade, les fers, la menace des derniers supplices, tout fut employé pour les intimider ; les Missionnaires furent allarmés, ils craignirent une chute nouvelle, on résolut de tout risquer pour les secourir dans ce danger pressant.

Le Pere Souciet s'offrit pour cette entreprise, c'étoit exposer sa vie. L'espoir de mourir pour la foi flatta son courage. Il pénétra dans la prison, il parla aux deux Confesseurs de Jesus-Christ, leur administra le Sacrement de Pénitence, & les anima si vivement par ses discours, qu'ils répandirent généreusement leur sang pour la Religion qu'ils

avoient auparavant abjurée, & réparerent l'apostasie par le martyre. L'instruction des Matelots l'occupa tout entier. Il la continua sans intervalle : il les assembloit les Dimanches & les Fêtes dans notre Maison, les autres jours il alloit les trouver sur les vaisseaux ; il préparoit les uns à des confessions générales, il disposoit les autres à la sainte Communion ; il les instruisoit tous des principes & des loix de notre sainte Religion ; c'est dans ces saints & pénibles exercices que les chaleurs excessives & des fatigues extrêmes n'interrompirent jamais, qu'il contracta une fievre violente qui nous l'enleva le 23 de Juillet 1738 ; la force de la maladie ne lui laissa que des momens de connoissance : il profita de ces intervalles pour recevoir les derniers Sacremens de l'Eglise, & il mourut victime de son zèle au milieu des regrets, arrosé des larmes de ceux qu'il avoit secourus. Outre cette Relation, nous avons de lui une lettre datée du 20 d'Août 1734, qui contient deux événemens glorieux pour la foi. Dans l'ancienne ville de Berée, que les Grecs appellent aujourd'hui *Veria*, un jeune François, âgé de dix-huit ans, avoit eu le malheur de renoncer à la Religion.

Honteux de ſa foibleſſe, il la déteſta publiquement, & comme il n'y avoit point de Prêtres Latins à *Veria*, il confeſſa ſon crime à un Prêtre Grec, & en reçut la communion. Le ſcandale ne lui parut point aſſez réparé : ſa ferveur le porta à un genre de pénitence bien ſinguliere.

Il s'appliqua aux jambes des pointes très-piquantes, il ſè mit ſur la tête une couronne d'épines, il s'attacha au col une petite croix ; dans cet état il parut au milieu de la ville, & dépouillé juſqu'à la ceinture, il ſe frappoit avec une corde nouée, en criant : *J'ai été Apoſtat, mais je ſuis Chrétien.* Le Juge le fit arrêter ; menaces, promeſſes, tourmens, tout fut employé pour l'engager dans une ſeconde apoſtaſie ; il ſoutint toutes ces épreuves avec une conſtance invincible, & il mourut dans les ſupplices. Les Chrétiens enleverent ſon corps, & l'enterrerent avec honneur dans une Egliſe. Pluſieurs ont gardé des gouttes de ſon ſang & des morceaux de ſes habits. Le ſecond événement qui a quelque choſe de plus ſingulier, arriva dans la ville de Salonique. Un Turc avoit conçu la plus violente paſſion pour une fille Bulgare d'environ quinze ans. Il n'épargna rien pour la

séduire, mais tout fut inutile : son amour se changea en désespoir & en rage. Il suborna des témoins : ceux-ci attesterent qu'elle avoit donné parole de l'épouser, & d'embrasser la Religion Mahométane. Elle nia l'un & l'autre constamment. Le Juge l'envoya en prison ; sa mere l'y suivit. Là elle répétoit sans cesse ces paroles : *Mon Sauveur, vous sçavez que je suis à vous, délivrez-moi de ce péril, & appellez-moi à vous.* Sa priere fut exaucée, elle mourut le matin du second jour de sa prison. Les gardes apperçurent une grande lumiere sur la chambre où elle étoit ; ils y entrerent, la trouverent morte, & frappés de ce prodige, ils en répandirent le bruit dans toute la ville. Beaucoup d'autres voulurent en être témoins ; les Grecs frappés de cet événement, mirent en pieces une partie de ses habits, & les conservent encore comme des reliques.

LETTRE

Ecrite à M. Savary, Agent général des affaires du Duc de Mantoue en France.

De Bassora le 19 d'Octobre 1675.

Je vous écris de *Bassora*, ville de l'Arabie déserte, éloignée de vingt lieues du golfe Persique, & d'une demi-lieue du bord occidental, d'un des plus beaux fleuves du monde, que l'on appelle en langue du pays *le grand fleuve*: il est produit par l'union de l'Euphrate & du Tigre. La situation de *Bassora* est charmante du côté de la riviere, à cause du grand nombre de palmiers qui croissent sur ses bords. Le côté de la terre n'est pas à beaucoup près si agréable. A peine sort-on des murailles qu'on voit, autant que la vue peut s'étendre, des déserts immenses, qui n'offrent pas même le moindre buisson. C'est une terre seche & brûlée, qui s'étend très-loin dans l'Arabie : il seroit inutile & même dangereux d'en entreprendre la traversée ; c'est pourquoi plusieurs de nos Missionnaires sont passés en Perse pour chercher

le frais. Pour nous, nous avons tâché de nous garantir des grandes chaleurs en gardant le logis.

Les maiſons de *Baſſora* ne ſont faites que de terre ou de brique ſechée au ſoleil; la couverture en eſt platte & de terre battue. Cette ville a environ quatre lieues de longueur; mais dans cette grande étendue l'on trouve beaucoup de terrein inutile & inhabité. Elle eſt préſentement au pouvoir de la Porte, qui s'en eſt emparée depuis dix ans, & en a chaſſé les Bachas Arabes, qui ne reconnoiſſoient le grand Seigneur que par quelques petits préſens qu'ils lui envoyoient. Le commerce que l'on fait ici conſiſte en perles que l'on pêche dans le *golfe Perſique*, en dattes que l'on envoie par toutes les Indes, & en d'autres productions de l'Arabie. Il arrive tous les ans de *Surate* & des autres parties des Indes, dans les mois de Juillet & d'Août, des vaiſſeaux qui retournent en Novembre & Décembre. Il vient auſſi des caravanes de marchands d'*Alep* & de *Bagdad*, pour acheter les marchandiſes des Indes.

Tous les habitans de *Baſſora* ſont Mahométans, ſi vous en exceptez cinquante ou ſoixante maiſons de Chrétiens, que

l'on appelle vulgairement *de Saint Jean*. Ces Chrétiens, qui n'en ont que le nom, ne connoissent ni Mysteres, ni Sacremens, ni cérémonies : ils ignorent même le nom de Jesus-Christ. Toute leur religion consiste à se laver dans l'eau du fleuve. Ils fêtent *Saint Jean* & *Adam*, le premier pere. Il y a ici une Mission de Peres Carmes Déchaussés, qui travaillent à la conversion de ces Chrétiens étrangers (1), que l'on nomme aussi *Sabis*. Nous avons eu la consolation dans le séjour de cinq mois que nous avons fait chez ces saints Missionnaires, de voir plusieurs de ces *Sabis* venir à la Messe, & faire toutes les fonctions de bons Chrétiens. Ils ont une Eglise, où l'on fait publiquement le Service divin.

Nous allons passer bientôt sur un vaisseau Anglois qui doit nous porter à *Surate ;* mais avant de m'embarquer, permettez-moi, Monsieur, de vous faire un tableau très-abrégé de notre voyage, depuis notre arrivée dans l'Empire Turc, jusqu'à notre sortie.

Le 17 Novembre 1674, nous mouillâmes sur le soir à la rade d'*Alexandrette*

(1) Ils sont venus des environs du Jourdain, où saint Jean baptisoit.

en Syrie. Ce lieu eſt très-mal-ſain & n'eſt conſidérable qu'à cauſe du voiſinage d'*Alep*. Il en eſt comme le port.

Son nom d'*Alexandrette* a fait croire à pluſieurs qu'Alexandre le Grand vint avec ſa flotte prendre terre en cet endroit, lorſqu'il couroit à la conquête de l'Aſie. A deux lieues du rivage, on nous a fait voir des colonnes qu'on dit avoir été élevées en mémoire de *Jonas*, lorſqu'il fut rejetté ſur ce lieu par la baleine. Les Peres de la Terre Sainte ont ici une Egliſe publique pour les Catholiques de l'Europe qui abordent dans ce port. Le mauvais air chaſſe de cette ville preſque tous ſes habitans ; il n'y reſte que ceux qui n'ont pas le moyen d'en ſortir, principalement dans les grandes chaleurs. *Alexandrette* eſt gouvernée par un Vice-Conſul François & un Anglois, dépendans tous deux des Conſuls François & Anglois qui réſident à *Alep*. M. le Vice-Conſul François nous reçut dans ſa maiſon avec beaucoup de civilité, & nous y demeurâmes juſqu'au moment de partir pour *Alep*, qui eſt éloigné de vingt-cinq lieues.

Le 19 du même mois, nous partîmes pour *Alep* au nombre de cinq Miſſionnaires : nous prîmes , ſuivant la cou-

tume, un Janiſſaire pour nous eſcorter. Le Vice-Conſul François nous avertit de ne point payer vingt-deux écus de droits que chaque caravane de France doit compter pour paſſer d'*Alexandrette* à *Alep*. Il nous dit que *M. de Nointel*, Ambaſſadeur à la Porte, avoit fait exempter les Miſſionnaires de ce droit. Le 20 nous nous trouvâmes onze, & nous paſsâmes les plaines d'*Antioche*; nous vîmes de loin les ruines de cette grande ville, autrefois le premier Siége de *Saint Pierre*. L'on nous dit que la principale Egliſe a été profanée & changée en Moſquée. Cependant il en reſte une aux Chrétiens de cette ville, qui n'eſt plus aujourd'hui qu'une bourgade, & ils ont un Patriarche Schiſmatique. Le 21 nous arrivâmes à *Alep*, accompagné d'un grand nombre de François qui étoient venus au-devant de nous. Ils avoient appris l'arrivée de notre vaiſſeau à *Alexandrette*, par des pigeons qu'on avoit lâchés avec un billet ſous l'aîle, & qui s'en étoient retournés à *Alep*, d'où on les apporte dans des cages. Ces meſſagers volans ſont fort communs dans ce pays; ils vont même de *Baſſora* à *Bagdad*, qui en eſt éloigné de plus de cent lieues.

Alep eſt une ville des plus peuplées & des plus marchandes de l'Empire Turc. Durant le ſéjour de ſix ſemaines que nous y avons fait, nous avons remarqué ce qu'il y avoit de plus conſidérable. Sa ſituation eſt agréable à la vue, le pays en eſt plat & très-abondant; elle m'a paru plus grande & plus peuplée que Rouen; c'eſt un des premiers gouvernemens de la Turquie. Il y a grand nombre de bâtimens faits comme des Monaſtères; on les appelle *Camps*. Nous allâmes deſcendre au grand Camp, qui eſt la demeure de M. Dupont, Conſul François, dont nous fûmes reçus avec beaucoup d'honnêteté; il ne voulut pas même recevoir le droit de Conſulat pour le peu d'effets que nous portions.

Il y a dans cette ville vingt-cinq ou trente mille Chrétiens de diverſes Sectes; ſçavoir, Grecs, Arméniens, Syriens & Maronites. Les Maronites ſont tous Catholiques, & dépendent de leur Archevêque qui eſt au Mont-Liban. Les Suriens ont auſſi un Archevêque qui eſt très-zélé Catholique, & qui a ramené au bercail pluſieurs brebis égarées. Les Miſſionnaires, actuellement réſidents ici, ſont Jéſuites, Capucins & Carmes Déchauſſés, ils travaillent continuellement

à la conversion de ces pauvres Chrétiens, qui joignent au Schisme plusieurs héréſies, & qui gémiſſent ſous la dure tyrannie des Turcs. Les Miſſionnaires ne peuvent travailler ouvertement à la converſion des Mahométans.

Nous avons été obligés de ſéjourner à *Alep* plus long-temps que nous n'aurions voulu, à cauſe du *Ramadan*; c'eſt le Carême des Turcs; aucune caravane ne peut partir dans ce temps. Alors il ſe fait de grandes réjouiſſances dans la ville; on environne les Moſquées d'une grande quantité de lampes allumées, ce qui forme un très-beau ſpectacle; on donne des concerts dans les Tours; & l'on fait enſuite une décharge d'artillerie.

C'eſt ainſi que les Turcs ouvrent leur temps de pénitence, qui conſiſte à ne point manger, tant que le jour dure. Mais lorſque la nuit commence, & que l'on ne peut plus diſtinguer le fil bleu d'avec le fil noir, ſuivant l'expreſſion de l'Alcoran, ils peuvent manger tout ce que bon leur ſemble, excepté ce qui leur eſt defendu par la Loi.

Il ſe fait à *Alep* un très-grand commerce des marchandiſes de Perſe, des Indes, & de tout ce qui croît & ſe fabrique

dans cet Empire, comme coton, noix de galles, drogues, maroquin, &c. Les François y portent de l'argent & du papier commerçant; les Anglois, au contraire, y font leur commerce, sans employer ni l'un ni l'autre. Ils apportent de l'étain, du cuivre & des draps, marchandises fort chères au Levant, ce qui les enrichit; aussi les meilleures maisons d'*Alep* sont-elles Angloises.

Le 7 de Janvier 1675 nous partîmes d'*Alep* pour *Diarbeker.* Nous couchâmes le soir dans une grotte éloignée de la ville d'environ une demi-lieue; c'étoit le rendez-vous de la caravane. Le lendemain nous commençâmes à faire route avant le jour, & nous marchâmes deux lieues sans nous reconnoître; mais le jour ayant commencé de paroître, nous nous apperçûmes que nous étions très-mal accompagnés. Notre caravane consistoit en trente muletiers qui conduisoient du savon, & en cent ou cent vingt bêtes de charge. Trois Marchands, seulement, étoient armés. Notre guide nous fit arriver de nuit, afin qu'on n'apperçût pas notre foiblesse. Nous diminuâmes de nombre, car le froid & la neige retinrent plusieurs Marchands qui

devoient partir avec nous, & nous fûmes obligés de camper sur la neige au milieu d'un bois. Après un peu de fatigues & de séjour dans un petit village, nous arrivâmes à *Samancour*, petite ville de Syrie, où demeurent quelques Chrétiens. Nous ne pûmes sçavoir de quelle Secte ils étoient; parce que le valet que nous avions pris à *Alep* pour nous servir d'interprête, ne sçavoit que quelques mots Italiens.

Nous partîmes de *Samancour* après six jours de repos, & nous arrivâmes à travers les neiges & les mauvais chemins, à *Galgas*, bourg Syrien situé dans les montagnes. Nous serions restés long-temps dans ce bourg à cause du mauvais temps, si le Bacha de *Diarbeker* n'eût envoyé des troupes de son gouvernement à *Constantinople*, pour aller ensuite en Pologne. Heureusement ces troupes passerent par le bourg où nous étions, & les Communes furent obligées de refaire les chemins du Diarbek.

Le 2 de Mars nous passâmes l'Euphrate & nous entrâmes dans les plaines admirables de la Mésopotamie, pays célèbre dans l'Ecriture Sainte par la demeure du premier Patriarche.

Quoique la neige couvrît toute la terre, cette province nous parut la plus belle & la plus fertile que nous eussions encore vue. Nous ne pûmes arriver que le 9 à *Diarbeker*, parce que le dégel nous arrêta en plusieurs endroits. Nous dépêchâmes un valet aux Capucins Missionnaires dans cette ville. Ces Peres nous reçurent avec joie. Nous les avions mis fort en peine d'avoir été deux mois à faire soixante lieues, tandis que les caravanes ordinaires les traversent en quinze jours. Ils craignoient que nous ne nous fussions perdus dans les neiges, qui, depuis plus de cent ans, n'avoient été si considérables dans ce pays. C'étoit un bonheur pour nous d'avoir essuyé de si mauvais temps, parce que les Arabes voleurs étoient obligés de rester chez eux, & vu la foiblesse de notre caravane, nous n'aurions pas manqué d'y être dépouillés s'il eût fait beau.

Nous restâmes un mois entier chez les saints Missionnaires Capucins, à cause du débordement de la riviere. Ce retard nous donna le temps d'examiner *Diarbeker*, capitale du Diarbek, ou Mésopotamie. Cette ville a été autrefois au pouvoir des Romains; elle est située à un jet de pierre du Tygre, un des plus beaux

fleuves du monde. Du côté de la terre vous voyez une plaine magnifique d'environ dix lieues, abondante en productions excellentes ; c'est quelque chose de ravissant que la vue de ce pays délicieux. Du côté du fleuve sont les murailles de la ville, bâtie sur un roc escarpé. Une petite côte en pente douce la sépare du Tygre. Les murs de *Diarbeker* sont de pierres de taille, très-élevés du côté de la plaine & flanqués d'un grand nombre de tours. Ces fortifications sont à l'antique. Le château est séparé de la ville par une forte muraille ; c'est la demeure du Bacha.

Il y a plusieurs sortes de chrétiens à *Diarbeker*, on y voit aussi beaucoup de Juifs. Les Missionnaires Capucins y font profession de médecine, & ne doivent leur tranquillité qu'à cet Art. Le Bacha se sert même d'eux lorsqu'il est malade. Les peuples de tout ce pays prennent les François pour autant de Médecins, & nous les avons vu plusieurs fois nous apporter leurs malades pour les guérir.

Le Maroquin, les toiles de coton & les noix de galles, sont les objets les plus importans du commerce de *Diarbeker*. Les bois des environs sont remplis de ces sortes de noix.

Le Tigre étant devenu navigable, nous nous embarquâmes ſur un *quellec*. Cette machine eſt faite comme un train de bois; elle eſt quarrée, & on y attache quantité d'outres. On eſt obligé de naviger ainſi ſur le Tigre; les rochers qui ſe trouvent dans ſon lit, empêchent qu'on ne ſe ſerve de bateaux. Pendant les trois premiers jours de notre navigation, nous vîmes le rivage du fleuve bordé de rochers d'une hauteur prodigieuſe; nous ne paſſâmes point ces lieux ſans appréhender les *Curdes* qui logent dans ces hautes montagnes. Le treize d'Avril nous deſcendîmes à *Mouſol* ou *Moſul*. Cette ville eſt voiſine de l'endroit où Ninive a ſubſiſté; on en voit encore quelques ruines à demi enſevelies ſous les terres. *Moſul* eſt éloignée de ſoixante lieues de *Diarbeker*; l'enceinte de ſes murs eſt très-vaſte, mais elle contient peu d'habitans : le plus grand nombre ſont chrétiens Neſtoriens. Les Peres Capucins Miſſionnaires ſe maintiennent auſſi à *Moſul*, en pratiquant la Médecine. Nous fîmes nos Pâques en cet endroit avec ces Révérends Peres qui nous témoignerent beaucoup de charité. Nous leur demandâmes l'état du Chriſtianiſme dans ces cantons, ils nous dirent

que

que de l'autre côté du Tigre, au pays des Medes, à trois ou quatre journées de cette ville, il y avoit plusieurs bourgades de Chrétiens. C'est de ce même côté que l'on apperçoit les ruines de Ninive. Au milieu est un tombeau que l'on tient par tradition, être celui du Prophête Jonas. Les Turcs l'ont enfermé dans une mosquée bâtie exprès sur ces débris.

Le lundi de Pâques, quinze d'Avril, nous repartîmes de *Mosul* sur nos *quellecs*. Le cours du fleuve devint plus doux; le pays que nous vîmes jusqu'à *Bagdad* étoit plat, agréable & abondant. Deux jours après nous apperçûmes une petite ville nommée *Tichery*, & nous commençames à voir le long du rivage les tentes des Arabes qui viennent en été camper sur les bords du Tigre. Comme il est très-large en cet endroit, & qu'il roule majestueusement ses ondes, nous nous laissions aller sur notre *quellec* au gré de l'eau, sans crainte d'être surpris par les voleurs; mais pendant la nuit on faisoit la garde. A peine eûmes-nous fait quelques lieues dans la Chaldée, toujours le long du fleuve, que nous vîmes dans le lointain les ruines de l'ancienne Babylone, triste séjour du

peuple Juif, ſous le regne de Nabuchodonoſor. Ces ruines s'étendent plus loin que la portée de la vue ; elles ſont immenſes & impriment un certain reſpect. Ce jour-là nous continuâmes de deſcendre ; & ſi la nuit ne nous eût ſurpris en un certain endroit, nous euſſions vu les débris de la Tour de Babel que d'autres diſent être les ruines d'une tour bâtie par les Arabes modernes. Le dix-neuf d'Avril, nous arrivâmes enfin à *Bagdad* qui eſt la nouvelle Babylone. Cette ville n'eſt ni plus grande ni plus peuplée qu'Orléans. Les maiſons des riches habitans ſont bâties de briques que l'on a apportées de l'ancienne Babylone ; les murs ſont faits de la même matiere. *Bagdad* eſt au confluent du Tigre du côté de la Chaldée, dans une très-belle ſituation. Le pays paroît gras, & les bords du fleuve agréables, tant à cauſe de la largeur de ſon lit, que des palmiers qui croiſſent ſur ſon rivage. Il y a environ quarante ans que les Turcs prirent cette ville ſur les Perſans. Les Peres Capucins, y ont une Miſſion; avertis de notre arrivée, ils vinrent nous prendre & nous conduiſirent dans leurs maiſons. Les Miſſionnaires ſont plus tranquilles ici que dans tout autre endroit de la

Turquie, parce que les Turcs ont cette bonne politique de laisser les choses comme il les trouvent dans les villes qu'ils soumettent à leur domination.

Il n'y a pas plus de douze cent Chrétiens dans *Bagdad*, & chaque Secte y a le libre exercice de sa Religion.

Le commerce de *Bagdad* se fait par les Négocians de *Mosul* & de *Bassora*, qui viennent y prendre les marchandises de Perse & des Indes, & de-là les transportent dans tout l'Empire, & même jusqu'en Europe. Le 21 d'Avril nous nous rembarquâmes dans une barque pour descendre à *Bassora*, d'où je vous écris & dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre. Avant que d'arriver ou nous sommes maintenant, nous passâmes devant plusieurs villes & villages dont je ne vous parlerai point, parce que je n'y ai rien remarqué de considérable. Nous nous arrêtâmes seulement à *Génasir*, petite ville où le Tigre se divise en plusieurs branches; nous le passâmes dans des lieux où son lit est fort étroit, lieux dangereux à cause des Arabes. Près de *Cornar*, où il y a une douane, se fait la jonction du Tigre & de l'Euphrate. Cette ville, autrefois frontiere, est

bien fortifiée & sous la domination du Grand-Seigneur.

Le trois de Mai, après avoir descendu le fleuve toute la nuit, nous arrivâmes à *Bassora.* Voilà, à-peu-près, Monsieur, quel a été notre voyage; je finirai cette lettre après vous avoir dit un mot des Levantins : ils sont très-graves & ne rient presque jamais; ils ne se battent point & rarement on voit des querelles parmi eux. Ils sont sages & rusés, & ne s'appliquent point aux lettres. Le commerce & les armes, sont leurs seuls exercices. Pour les Chrétiens, presque toute leur science consiste à sçavoir par cœur beaucoup de Pseaumes. Il sont timides; les Turcs les méprisent, ils ne peuvent posséder aucun emploi, pas même servir de témoins. Si un Musulman les frappe, il faut qu'ils le souffrent, parce qu'il leur est défendu de frapper un Turc, sous peine d'avoir la main coupée

N. B. Je ne puis vous dire aucune particularité de notre voyage de *Bassora* à *Surate*, parce que quand nous sommes arrivés dans cette rade, les vaisseaux par lesquels je vous écrivis, étoient prêts à faire voile pour la France. Si nous avons eu de la peine & de la fatigue

dans notre voyage des Indes, à cauſe des vents contraires qui ont beaucoup retardé notre route, nous en avons été bien récompenſés par la joie que nous reſſentîmes l'autre jour en mouillant à la rade de cette ville, de voir au milieu des Indes, trois vaiſſeaux de notre grand Roi, porter le pavillon blanc, & de voir fleurir les lis dans des mers où nos ennemis ſont ſi puiſſans. Le même jour, comme nous nous préparions pour aller à *Surate*, une chaloupe d'un des trois vaiſſeaux qui portoient pavillon blanc, vint à notre bord qui fut reconnu à ſa bannière pour être Anglois. Le commandant de la chaloupe nous dit que des trois vaiſſeaux François, deux étoient à la Compagnie, & l'autre au Roi. Nous deſcendîmes dans la chaloupe pour aller ſaluer M. le Géneral Baron, qui étoit ſur un des vaiſſeaux de la Compagnie, & pour voir trois de nos Miſſionnaires qui étoient paſſés de Perſe aux Indes, ſur des vaiſſeaux Portugais. M. Baron eſtime beaucoup nos Miſſions, il eſt fort votre ami, & m'a fait mille careſſes, parce que je vous appartenois. Cet homme eſt l'honneur des François dans les Indes. Il étoit temps qu'il y arrivât; les lis com-

mençoient à se flétrir sur la côte de Coromandel. Dans huit ou dix jours nous partons par terre pour cette côte, & de-là nous chercherons un passage pour Siam, qui est le lieu fixe de nos Missions, & où résident nos Seigneurs Evêques, sous le commandement desquels nous devons travailler à la vigne. L'on nous a dit ici que Dieu dispose tellement le peuple de Siam & de la Cochinchine, que la moisson doit être très-abondante, il ne manque que des ouvriers. Adieu, Monsieur; je vous prie, par toutes les marques d'amitié que vous m'avez données, de vous réjouir dans le Seigneur, de mon absence & de lui demander pour moi la grace de bien remplir mon ministere.

MÉMOIRE

Sur la ville de Damas & ses dehors.

DAMAS a l'avantage de s'être conservée le titre de Capitale de Syrie, quoiqu'elle ne soit plus aujourd'hui cette ville ancienne, bâtie par *Hus*, petit-fils de *Sem*, augmentée ensuite &

embellie par *Damas*, Intendant de la maison d'*Abraham*, qui lui fit porter son nom.

Les Arabes la nomment *Cham-Eldeméchy*. *Cham* signifie *Sem*, Grand-pere de *Hus*, qui fut son premier fondateur. *Deméchy* signifie en Hébreux, *buvant le sang* : nom qui lui fut donné, parce qu'elle est située près de la montagne où *Caïn* tua son frere *Abel*.

Isaïe vit en esprit la ruine future de cette ville soixante & cinq ans avant sa destruction. Il prédit qu'elle cesseroit d'être ville, & deviendroit semblable à un amas de pierres. L'événement a justifié la prédiction.

En effet, cette fameuse ville n'est aujourd'hui qu'un amas de maisons & de murs à demi ruinés. On nomme ce qui en reste *Sahié*, c'est-à-dire, *village*. Le reste à peine mérite-t-il ce nom.

Ce fut *Nabuchodonosor* qui réduisit *Damas* en cet état. Saint *Jérôme* dit que les Macédoniens entreprirent de la rebâtir, non pas sur les mêmes fondemens, mais un peu plus loin. La raison qu'ils eurent de l'éloigner de ses anciens murs, fut parce que la ville étoit alors trop dominée par des montagnes. Ils aimerent mieux placer la

nouvelle dans la grande & belle plaine où elle eſt aujourd'hui, près de plusieurs rivieres qui lui donnent autant de commodité que d'agrément.

Les Rois *Ptolomée*, charmés de ſon heureuſe ſituation, prirent plaiſir à la décorer & à l'enrichir ; mais ayant eu enſuite le malheur de changer ſouvent de Maître, elle a eu celui de perdre beaucoup de ſa beauté.

Ses premiers ennemis furent les Romains du temps de *Pompée*. Ils s'en rendirent les maîtres. Les *Sarraſins* à leur tour en chaſſerent les *Romains*. Vinrent après eux nos Princes Chrétiens, qui l'aſſiégerent. Les aſſiégés étoient ſur le point de ſe rendre, lorſqu'un Grec gagné par les Sarraſins fit ſi bien, qu'il perſuada aux Chefs de l'Armée Chrétienne qu'il ne leur ſeroit pas poſſible de prendre la ville du côté dont ils l'aſſiégeoient. Il s'offrit de leur découvrir l'endroit de la place le plus foible, par lequel il leur ſeroit aiſé de s'ouvrir un paſſage pour y entrer victorieux.

Le Grec fut cru ſur ſa parole : l'Armée Chrétienne décampa, & paſſa de l'occident de la ville à ſon orient.

Les aſſiégés n'attendoient que ce mouvement des aſſiégeans pour faire à pro-

pos une ſortie : elle ſe fit. Les Sarraſins ſe ſaiſirent des meilleurs poſtes, & détournerent tous les canaux qui auroient porté de l'eau à leurs ennemis.

Les chaleurs étoient exceſſives dans cette ſaiſon ; les Officiers & les ſoldats François ſouffroient une ſoif mortelle. Le mal étoit ſans remede ; ce fut donc une néceſſité de lever le ſiege.

Le ſiege levé, les Sarraſins demeurerent les maîtres de leur ville : mais ce ne fut que pour quelque temps, & juſqu'à ce que le fameux Tamerlan les en chaſſa. Les Mammelus, maîtres de l'Egypte, l'enleverent aux Tartares, & ceux-ci jouirent paiſiblement de leur conquête juſqu'en 1517. Au bout de ce temps, *Selim*, Empereur des Turcs, ſe mit à la tête d'une nombreuſe armée, & en fit le ſiege. La ville ſe rendit ; & depuis cette année les Empereurs ſucceſſeurs de *Selim* l'ont conſervée dans leur Empire.

Damas avoit autrefois trois enceintes de murs pour ſa défenſe. Le mur qui l'environnoit de plus près étoit le plus élevé. Un grand & profond foſſé défendoit le ſecond mur. Le troiſieme, qui étoit moins haut que les autres, étoit appuyé ſur la contreſcarpe.

Ces trois murs étoient défendus par des tours bâties assez près l'une de l'autre. Les unes étoient rondes, les autres quarrées. Celles que le temps n'a pas encore détruites, ont leurs crenaux, leurs embrasures & leurs parapets. Pour ce qui est des murs, ils sont presque tous ruinés.

La ville fait un quarré presque parfait. Ses côtés ont une demi-lieue de longueur. De plusieurs fauxbourgs qu'elle avoit, il ne lui en reste qu'un seul. Ce fauxbourg s'étend du nord à l'occident, & peut avoir une lieue de longueur ou environ.

La beauté & la commodité de la ville viennent de sept petites rivieres, qui sont, pour ainsi dire, à son commandement.

Ces petites rivieres traversent la plaine de *Damas*. Elles y entretiennent la verdure & la fertilité. Les jardins qui environnent la ville, & qui lui donnent abondamment les fruits & les légumes dont elle a besoin, en sont continuellement arrosés. La ville reçoit de ces rivieres ses fontaines publiques. Il n'y a presque pas une rue qui n'ait la sienne. Les maisons mêmes, pour peu considérables qu'elles soient, en ont une

particuliere, qui sort d'un bassin de marbre, d'où l'on peut juger de la propreté de cette ville.

La plus considérable des rivieres dont nous venons de parler, est celle qu'on nomme *Barrada*. Elle coule près du grand hôpital où logent les *caravanes*. Elle donne de l'eau à un bassin de marbre qui est placé au milieu d'une grande cour quarrée, toute pavée d'un marbre de différente couleur. Cet hôpital a l'air d'un monastere. Son premier étage contient de longues galeries : les chambres y sont placées, comme dans un dortoir, les unes après les autres : les portes des chambres sont ornées de plusieurs petites pierres de diverses couleurs & rangées à la mosaïque. Ces galeries sont soutenues par des piliers de marbre.

Ce que cet hôpital a de plus singulier, c'est sa Mosquée avec son dôme. Elle est parfaitement bien bâtie, ornée en-dedans de plusieurs colonnes des plus beaux marbres. Il y en a quatre entr'autres tres-remarquables, qui soutiennent un vestibule qui est à l'entrée de la Mosquée. Ces quatre colonnes, quoique d'une grosseur & d'une hauteur surprenante, ne sont cependant chacune

que d'un ſeul morceau de marbre.

La riviere de *Barrada*, dont nous avons parlé, & qui paſſe près de cet hôpital, s'approche enſuite du château de *Damas*.

Ce château eſt comme une petite ville, qui a ſes rues & ſes maiſons particulieres. Il eſt défendu par cinq tours, dont les pierres ſont taillées en face de diamant. On y conſervoit autrefois ce fameux acier de *Damas* dans un magaſin dont l'entrée étoit fermée à toute perſonne, de quelque qualité qu'elle pût être. Je n'aſſurerai pas qu'il y ait encore aujourd'hui des reſtes de cet ancien acier, comme quelques-uns le diſent.

Pour ce qui eſt des maiſons de la ville, elles ne ſont bâties que de bois, & n'ont nulle beauté à l'extérieur. Leurs vues ne ſont que ſur des cours intérieures. Au dehors on ne voit que de grands murs & ſans fenêtres. Mais autant que les maiſons paroiſſent peu conſidérables à l'extérieur, autant en dedans ſont-elles riches en peintures, dorures, meubles & porcelaines rangées avec art ſur des tablettes, qui font le tour des chambres.

Chaque maiſon a ſon divan, c'eſt-

à-dire, un lieu où l'on reçoit les personnes du dehors, & où les Officiers rendent justice, & tiennent conseil. Elles ont pour la plupart des jardins qui n'ont que des arbres à fruit.

Les Mosquées sont les plus beaux édifices de la ville. On en compte environ deux cens dans *Damas*. La plus belle de toutes est celle qui porte le nom de *Saint Jean*. Elle étoit anciennement une illustre Eglise dédiée à *Saint Zacharie*, pere de *Saint Jean-Baptiste*.

On dit même qu'il y a été enterré. Les Turcs se vantent qu'ils ont conservé son chef dans un bassin d'or, placé sous la voûte d'une grotte qui est dans la Mosquée. Mais ils ne le font voir à qui que ce soit.

Cette Mosquée est précédée d'une vaste cour fermée d'une galerie, sous laquelle on en fait le tour. Les Chrétiens n'y entrent point : mais toutes les parties de cet édifice sont construites avec une telle proportion & un tel art, que lorsque les grandes portes sont ouvertes, on voit du premier coup d'œil tout l'intérieur de la Mosquée. Alors on est charmé du bel ordre des colonnes qui soutiennent la voûte, de la beauté de leurs chapiteaux, de la riche cor-

niche qui regne le long de la nef, & des dorures qui leur donnent de l'éclat.

Mais nos Catholiques, à la vue de ce monument élevé autrefois par la piété & la libéralité de leurs ancêtres, se rappellent avec des larmes le triste souvenir, que ce temple, qui retentissoit autrefois de l'éloquente voix de Saint Jean de Darney, n'est plus aujourd'hui que l'Echo des prieres des Turcs.

Après avoir parlé de la Mosquée de Saint-Jean de Damas, je ne vois rien dans cette ville qui mérite avoir ici place, sinon la grande rue dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres. Cette rue se nomme en latin *via recta*; elle s'étend depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale, & traverse en droiture toute la ville & son fauxbourg. Sa longueur est d'environ une lieue. Elle a à droite & à gauche de grandes boutiques où l'on vend toutes les richesses que les *caravanes* apportent chaque année d'Europe, d'Arménie, de l'Afrique, de la Perse & des Indes.

Il faut convenir que toutes ces diverses marchandises arrangées avec art, inspirent le desir d'acheter.

Près de la porte orientale, il y a une maison qu'on dit être celle de *Juda*,

où Saint *Paul* fut reçu après ſa converſion. Cette maiſon a un petit cabinet qui n'a que quatre pieds de large & deux de long. La tradition dit que ce fut dans ce cabinet que Saint Paul paſſa trois jours entiers ſans aucune nourriture : & elle ajoute que l'Apôtre y eut cette admirable viſion dont il nous a fait la deſcription dans ſa ſeconde lettre aux Galates (1) ; ce fut encore dans ce cabinet, dit-on, qu'il recouvra la vue par l'impoſition des mains du Diſciple Ananias.

A quarante pas de la maiſon de Juda, il y a une petite Moſquée. On prétend qu'Ananias y fut inhumé. Ce Diſciple, qui avoit reçu de Dieu l'ordre d'aller chercher *Paul de Tarſe*, logeoit dans la grande rue près d'une fontaine, dont il prit de l'eau pour baptiſer le futur Apôtre des Gentils.

Les Chrétiens, prévenus de cette opinion, boivent de cette eau par dévotion, & en emportent dans leurs maiſons. Leurs ancêtres ont bâti une petite Egliſe au lieu même où étoit la maiſon d'*Ananie* ; j'y ſuis ſouvent entré. Les Turcs voulant en faire une Moſquée,

(1) II. Galat. 12.

ont plus d'une fois tâché d'y elever une tour ſelon leur uſage, mais l'ouvrage du jour ſe trouvant détruit le lendemain matin, ils ont été forcés d'abandonner à la piété des Fideles ce lieu ſaint, ſi évidemment protégé de Dieu.

Dans la même rue, près de la porte orientale, & à ſon côté méridional, on voit encore aujourd'hui une eſpece de fenêtre qui ſervit aux Diſciples de l'Apôtre Saint Paul pour le tirer des mains des Juifs, & lui ſauver la vie.

Un ſoldat Chrétien, *Abyſſin* de nation, étoit de garde avec ſa Compagnie à la porte orientale.

Il n'ignoroit pas que le deſſein des Magiſtrats étoit de ſe rendre maîtres de Saint *Paul*, & de le livrer aux Juifs. Il fit remarquer à quelques-uns de ſes Diſciples une eſpece de fenêtre en maniere d'embraſure, qui donnoit ſur le parapet de la grande muraille; les Diſciples de Paul profiterent de cette découverte; ils deſcendirent leur Maître hors de la ville par cet endroit, & le mirent en liberté.

Les Juifs apprirent bientôt l'évaſion de celui qu'ils croyoient déja entre leurs mains. Déchus de leur eſpérance, ils firent toutes ſortes de perquiſitions pour

le retrouver. On leur dit, qu'entre les Gardes de la ville, il y avoit un ſoldat Chrétien. Il ne leur en fallut pas davantage pour ne pas douter que ce ſoldat ne fût d'intelligence avec ceux qui avoient fait évader leur priſonnier. Ils découvrirent ce ſoldat ; ils demanderent ſa mort. Elle fut accordée à leur argent ; & avec le même argent, ils obtinrent du Gouverneur de la ville, que cette fauſſe fenêtre fût murée, pour être, diſoient-ils, un témoignage public de l'infidélité du ſoldat. Mais dans l'ordre de Dieu, elle devoit être une preuve ſenſible de la protection divine ſur ſon Apôtre.

Les Chrétiens enleverent le corps du ſoldat, & lui éleverent un tombeau environné d'une baluſtrade qui ſoutient un petit toît dont le tombeau eſt couvert. Les Chrétiens & (ce qui eſt ſurprenant) les Infidéles le viſitent avec reſpect.

La ville de Damas ne me fourniſſant rien de plus, MON REVEREND PERE, pour vous entretenir, je m'étendrai préſentement ſur ſes dehors ; ils méritent qu'on en parle.

Près de Damas, & ſur le chemin qui conduit au tombeau des Turcs, on

trouve un bâtiment qu'on dit avoir été la maison de *Naaman*, surnommé le Lépreux, & qui étoit Général des armées de *Benadad.* Les Turcs en ont fait un hôpital pour ceux qui sont attaqués de la lépre. Cet hôpital, a sa Mosquée, qui compose un de ses corps-de-logis. La cour est grande, & remplie de figuiers & de palmiers. On y conserve un tombeau qu'on dit être celui de *Giezi*, domestique d'*Elysée*, qui se retira à *Damas* après sa disgrace, & où il mourut.

Les deux fleuves *Abana* & *Pharphar*, dont parle l'Ecriture, sont à deux cens pas de cet hôpital.

Ces deux rivieres donnent naissance à une troisieme, qu'on nomme *Siouf*; & plus bas elles se divisent en trois autres rivieres qui font aller des moulins. Les eaux de ces rivieres sont excellentes pour teindre en toutes sortes de couleurs. Ces rivieres vont se précipiter dans un grand étang que les Arabes appellent *Oradit Goutha*, qui veut dire engouffrement des eaux.

Cet étang est à trois lieues de *Damas*, & à son orient. Il a dix à douze lieues de longueur, & cinq ou six de largeur. Le poisson y est excellent. On voit

beaucoup de gibier dans des bois taillis qui l'environnent.

Ce qui eſt de ſurprenant dans cet étang, c'eſt que quoiqu'il reçoive continuellement les eaux de toutes ces rivieres, & pluſieurs eaux ſauvages; on ne le voit cependant jamais débordé: d'où l'on juge qu'il ſe décharge ailleurs par des canaux ſouterrains. Je rapporterai à ce ſujet ce que l'on dit en ce pays, & ce que j'en ai connu moi-même ſur les lieux.

A une lieue ou environ de notre Miſſion, à *Antoura*, il y a une riviere qu'on nomme le *fleuve du Chien*. Ce que j'en ai entendu raconter m'a fait prendre le deſſein d'aller juſqu'à ſa ſource.

Je fus ſurpris à mon arrivée de voir ſortir, de deſſous un gros rocher taillé en voûte par la nature, une ſi grande abondance d'eau, qu'à peine pluſieurs ſources jointes enſemble pourroient-elles ordinairement en fournir une grande quantité.

Cette voute m'a paru avoir vingt ou vingt-cinq pieds de large, ſur douze ou quinze de hauteur; c'eſt de cette voûte que ſort le fleuve du *Chien*. L'opinion commune eſt que cette abondance d'eau vient du grand étang dont nous venons de parler. Si cela eſt ainſi, il faut que

ſes eaux, pour ſortir de leur étang, & venir juſqu'ici, ſe ſoient creuſées un canal ſouterrain, qui ait plus de trente lieues de longueur.

Ce qui confirme cette opinion, c'eſt que les eaux du canal du *Chien*, ont la même qualité que celles du grand étang. Elles ſont également froides, dures & malſaines, & de plus on trouve les mêmes eſpeces de poiſſon dans l'un & dans l'autre.

Près du grand canal ſouterrain dont nous venons de parler, il y a pluſieurs grottes, dont quelques-unes ont plus de quatre-vingt pieds en longueur. La nature a formé, dans l'une de ces grottes, une colonne de criſtal & d'autres figures qui ne feroient pas mieux faites, ſi elles avoient été taillées au ciſeau.

Au reſte, il ne faut pas s'approcher de trop près de ces grottes; ſi on ne veut pas être aſſailli tout à coup d'une multitude de petits dards, que des porcs-épics vous lancent de toutes parts.

Le cours du *Chien* n'a pas plus d'une lieue. Il coule entre deux montagnes très-eſcarpées. Ces montagnes ſont d'un ſol ſi ſolide, qu'elles vous paroiſſent n'être que d'un ſeul rocher depuis le haut juſqu'en bas.

J'obſervai ce que l'on m'avoit dit, qui eſt que les eaux de ce fleuve étant ſorties de leur canal, ſe diviſent en deux bras; que l'un des d'eux rentre quelques pas plus loin ſous terre, & ſous des rochers, & ne ſe fait plus voir; & que l'autre forme le fleuve du *Chien*, & ſépare le *Queſroem* du pays des *Druſes.*

Ce fleuve s'appelloit anciennement *Lycus.* On le nomme aujourd'hui le *Chien*, parce qu'à ſon embouchure on adoroit autrefois une Idole qui avoit la figure d'un chien ou d'un loup.

Les gens du pays tiennent pour conſtant que cette idole rendoit autrefois des oracles; qu'il les faiſoit entendre juſqu'en Chypre. Le temps l'a précipitée du haut de ſon piédeſtal. La maſſe du corps a été enſevelie dans les eaux de la mer, & la tête a été, dit-on, portée à *Veniſe.* Voilà ce que j'en ai vu, & ce qu'on m'en a dit. Je réponds de ce que j'ai vu, ſans être caution de la vérité du rapport d'autrui.

Le pont qui eſt ſur ce fleuve du *Chien*, conduit le voyageur ſur un grand chemin qui eſt taillé dans le roc. L'inſcription ſuivante, qui eſt gravée à l'entrée du pont ſur une table de pierre, nous apprend qu'il a été conſtruit par l'ordre

de l'Empereur *Antonin*. Cette inſcription eſt conçue en ces termes :

Imp. Cæſ. M. Aurelius Antonius pius felix Auguſtus. Parth. Max. B R I T. *Germ. maximus, Pontifex maximus montibus imminentibus Lyco flumini cæſis, viam dilatavit per.... Antonianam ſuam.* Un peu plus bas, dans une autre table, on lit ce qui ſuit :

Invicte Imperator p. felix Aug. multis annis impera.

A deux lieues de ce pont, on commence à découvrir la montagne d'Abel. Cette montagne a ſur ſa croupe deux colonnes avec leur piédeſtal, & une eſpece d'architrave au deſſus de leurs chapiteaux. Si on en croit la tradition, ce fut dans cet endroit, que *Caïn* & *Abel* offrirent à Dieu leurs ſacrifices ; & qu'un peu plus loin, l'impie *Caïn* ſacrifia l'innocent *Abel* ſon frere à ſa jalouſie.

Sainte *Hélene* fit bâtir une Egliſe dans l'endroit où ſe trouva ſon tombeau. Il n'en reſte que trois colonnes : mais le temps, qui les a reſpectées, les a laiſſées entieres.

Le tombeau de *Caïn* eſt à trois lieues de Damas, ſur le chemin de *Seyde*.

Lorſqu'on revient de la montagne

d'*Abel* à *Damas*, on paſſe par un lac qui a demi-lieue en quarré. Le fond de ce lac eſt d'une pierre blanche, acre & ſalée. L'eau qui y ſéjourne pendant l'hiver & le printemps, contracte les qualités de cette pierre. Les chaleurs de l'été l'épaiſſiſſent, & font évaporer peu-à-peu les parties les plus humides. Les groſſieres demeurent, & forment un ſel blanc & luiſant, qu'on enleve aiſément par morceaux. Nous vous en envoyons par curioſité.

A deux lieues de ce lac & à ſon Nord, & à cinq lieues de Damas, il y a deux célebres Monaſteres, l'un de Religieux, & l'autre de Religieuſes; l'un & l'autre ſont Grecs. Ces deux Monaſteres ſont ſur la montagne *Sajednaja*. Le Monaſtere des Religieuſes eſt, quant à préſent, d'environ quarante filles. Elles obéiſſent à une Supérieure qui prend la qualité d'Abbeſſe.

On ne ſera point ſurpris en France d'apprendre que cette Abbeſſe eſt également Supérieure des deux Monaſteres d'hommes & de filles, & que les uns & les autres lui obéiſſent.

Les Religieux chantent au chœur l'Office divin, & adminiſtrent aux Religieuſes les ſacremens. Leurs Freres ſer-

vans ont ſoin du temporel des deux Monaſteres.

Celui des Religieuſes eſt très-riche. Elles doivent l'hoſpitalité à tous les paſſans, & elles s'acquittent exactement de cette obligation.

La dévotion à la ſainte Vierge y eſt très-fervente. Elle attire, dans les jours de ſes fêtes, une affluence étonnante de Pélerins, qui y viennent de toutes parts. Cette dévotion eſt fondée ſur un fait miraculeux, que le Pere *Mainbourg* rapporte dans ſon hiſtoire des Croiſades.

Ce fait eſt qu'un tableau, qui repréſentoit la ſainte Vierge, & qui étoit placé dans l'Egliſe de ce Monaſtere, parut autrefois aux yeux des aſſiſtans, non plus avec ſes peintures ordinaires, mais étant revêtu d'une véritable carnation. La renommée d'un ſi grand prodige m'a fait naître le deſir de m'y tranſporter.

On m'y fit voir une chaſſe poſée dans une niche, fermée de toutes parts par des grilles de fer, qui mettent la chaſſe en ſûreté. On me dit que cette chaſſe renfermoit l'image miraculeuſe de la ſainte Vierge : mais je n'y vis rien de plus.

La chapelle eſt ornée des préſens magnifiques

gnifiques que les Fideles y apportent ou y envoyent. Elle est éclairée d'un grand nombre de lampes enrichies de plusieurs pierres précieuses de toutes couleurs. Le respect des Chrétiens pour cette chapelle est si grand, qu'ils n'y entrent que nuds pieds & en silence.

La plaine de Damas est au pied de cette montagne de *Sajednaja*, où les deux monasteres Grecs sont situés. Le village de *Barsé* se trouve à l'entrée de la plaine. On le nommoit anciennement *Noba*. Ce fut jusqu'à ce village, qu'*Abraham* poursuivit les cinq Rois qui avoient enlevé *Loth* avec tous ses effets.

Près de ce village, il y a une grotte où l'on croit, par tradition, que ce saint Patriarche offrit à Dieu un sacrifice en action de grace de sa victoire.

A demi-lieue de *Barsé*, les Juifs ont une Sinagogue dans le village de *Yaubar*. Je demandai à quelques-uns d'eux depuis quand cette Sinagogue avoit été bâtie. Ils me dirent que leurs Anciens ayant trouvé en ce lieu la grotte du Prophête *Elie*, y avoient bâti cette Sinagogue à dessein d'y mettre en sûreté les saints livres qu'ils avoient enlevé à la hâte du Temple de Salomon, lorsque

les Empereurs *Tite* & *Vespasien* entreprirent de saccager *Jérusalem*.

Quoi qu'il en soit de ce fait, il est certain qu'il y a en ce lieu une *Sinagogue* ; qu'à son orient, elle a trois petites chapelles ; que dans celle du milieu, les Juifs y renferment le *Pentateuque*, & quelques autres livres écrits à la main en caracteres Hébraïques.

Ces livres ne sont point dans la forme des nôtres. Ce sont des rouleaux de plusieurs parchemins colés ensemble bout à bout, & qui ont autant de longueur qu'en demande le texte écrit. Les parchemins se roulent les uns sur les autres, & forment un gros volume rond. Celui qui contient le *Pentateuque*, est renfermé dans un coffre de bois précieux, & couvert d'une riche étoffe.

La grotte d'*Elie* est dans la chapelle à droite, & à son midi. Sa figure est quarrée. On y descend par deux marches. Elle est éclairée de plusieurs lampes, qui brûlent en l'honneur du saint Prophête.

Les Juifs appellent cette grotte, la grotte d'Elie ; parce que, disent-ils, ce fut en ce lieu que le Prophête sacra *Hazaël* par ordre de Dieu, pour succéder à *Benadab*, Roi de Syrie ; & ils

ajoutent qu'après avoir ſacré ce nouveau Roi, il fut obligé de ſe cacher dans cette grotte, pour éviter les fureurs de *Benadab*, qui le pourſuivoit.

Juſqu'à préſent je n'ai parlé que des dehors, qui ſont à l'orient de *Damas*. Ceux qui ſont à l'occident & à ſon midi, ne doivent pas être oubliés.

La montagne de *Sajednaja*, qui s'étend juſqu'à la montagne de *Salhié*, eſt au ſeptentrion de cette ville. Cette derniere montagne a dans ſon vallon un village auquel elle a donné ſon nom de *Salhié*. Sur cette montagne, il y a une vaſte grotte environnée de rochers, qui ſont autant de pierres de *Jaſpe*. On dit que quarante Grecs Chrétiens s'y réfugierent autrefois, & y furent mis à mort, ayant été accuſés d'avoir parlé contre *Mahomet* & ſa ſecte.

A deux cens pas de cette grotte, & ſur la même montagne, il y en a une autre plus élevée, dont les Chrétiens n'oſent approcher. Les Turcs font à ſon ſujet l'hiſtoire que je vais rapporter. Ils diſent que *Mahomet* conſidérant du haut de cette montagne la ville de *Damas*, elle lui parut ſi délicieuſe, que pour cette ſeule raiſon il ne voulut pas y entrer ; & que même, pour s'en éloi-

gner plus promptement, il fit un pas de géant, qui le transporta diligemment à *Medine*, où il finit ses jours.

Il est aisé de juger quelle croyance on doit donner à cette histoire ; mais quelque peu vraisemblable qu'elle soit, il est certain que les Turcs conservent une grande vénération pour cette montagne, honorée, disent-ils, autrefois de la présence de leur Prophête ; & qu'ils y viennent continuellement en pélerinage.

Sur la cime de la montagne de *Sajednaja*, on a bâti un pavillon en forme de rotonde. Ce pavillon a des ouvertures de ses quatre côtés, comme pour en découvrir les quatre parties du monde. La vue en est enchantée. Un Seigneur Turc qui venoit presque tous les jours pour en jouir, a voulu y être enterré.

A l'Occident de cette rotonde, on descend aisément dans une plaine qu'on nomme le *Champ de la victoire*. Ce nom lui fut donné du temps des Croisades.

A cette occasion, un Auteur Arabe nous fait l'histoire que je vais rapporter. Il dit que la division s'étend mise entre les Officiers qui assiégeoient *Damas*, un Capitaine plus sensé que les autres en-

treprit de faire comprendre aux Chefs de l'armée, que leur division mettoit obstacle à la prise de la ville. Pour les en convaincre, il ramassa plusieurs fleches, & en ayant fait un seul gros faisceau, il les serra toutes avec des cordes très-étroitement; il fit ensuite, à la vue de l'armée, tous ses efforts pour rompre ce gros faisceau. Mais ayant fait voir que l'entreprise n'étoit pas possible, il délia les fleches, & alors les prenant les unes après les autres, il les mit aisément en pieces; c'est ainsi, leur dit-il, que vos ennemis vous traiteront tant que vous serez divisés; mais soyez unis ensemble, comme l'étoient les fleches dans mon faisceau, vous serez invincibles.

Ce discours joint à cet exemple, dit l'Auteur Arabe, réunit tous les esprits, & la ville fut prise.

Cet événement, ajoute le même Auteur, fit nommer le lieu où cette action se passa, *le Champ de la victoire.*

Je ne crois pas que cet Auteur Arabe, quoique favorable à l'armée Chrétienne, mérite plus de foi que tous nos Historiens, qui, en parlant du siege de *Damas*, non-seulement ne disent mot de cette histoire, mais nous apprennent

même qu'un eſpion des ennemis fit ſi bien, qu'il perſuada à nos chefs de changer leur attaque ; ce qui cauſa la levée du ſiege.

Le ſieur de Joinville & le Pere Maimbourg, dans ſon Hiſtoire des *Croiſades*, confirment ce mauvais ſuccès du ſiege de Damas.

C'eſt du ſieur de *Joinville* & d'autres Hiſtoriens avec lui, que nous apprenons que ce fut près de ce *Champ de la victoire* & ſur le chemin de Damas, que le Pere Yves, Dominicain, rencontra une femme portant dans une main un réchaud plein de feu, & dans l'autre un vaſe rempli d'eau ; & que le Pere *Yves* lui ayant demandé ce qu'elle prétendoit faire de ce feu & de cette eau : c'eſt, lui répondit-elle, pour brûler le *Paradis* & éteindre les feux d'*Enfer*, afin que les hommes n'aiment & ne ſervent Dieu que par amour.

Le Pere *Yves* fit rapport de cette réponſe au ſaint Roi ; & ce Monarque, plein de Religion, admira la foi vive de cette femme, & s'en fit une édifiante leçon.

En parlant du *Champ de la victoire*, il ne faut pas paſſer ſous ſilence la tour qui y eſt ſituée ſur un gros rocher. On

l'appelle *la Tour de la réconciliation*; parce que ce fut près de cette tour, dit-on, que les Chefs de l'armée Chrétienne, après leur réconciliation, vinrent camper pour attaquer la ville.

Cette tour est élevée dans la plus agréable situation qu'on puisse se figurer. On y a la vue de six rivieres qui s'en approchent d'assez près. Ces rivieres paroissent avoir été creusées de main d'homme, à dessein d'arroser la plaine de *Damas*, & d'en entretenir la fertilité. Cette plaine est terminée par d'agréables paysages. Ce lieu s'appelle le *Raboué*. Il est continuellement fréquenté par les *Damasquins*, qui viennent jouir de ses agrémens.

La partie orientale de Damas n'est pas si grande que sa partie occidentale. Celle-ci peut avoir vingt lieues de long, & six ou sept de large. Elle s'appelle *Ovadi le à Jans*, c'est-à-dire, la plaine de *Perse*. Elle est environnée à son septentrion de trois grandes montagnes, dont la plus haute se nomme la montagne du *Cheik*. Elle a dix lieues de longueur du sud-est au nord-est. Elle ne finit que vers *Cæsarée de Philippe*. Cette ville, si célebre autrefois, n'est présentement qu'un village. Elle n'a conservé de son an-

cienne nobleſſe, que ſon château, qui commande ſur quelques maiſons à demi ruinées.

Près de *Cæſarée*, & dans ſon territoire, il y a une élévation de terre qui a environ huit ou dix pieds de hauteur, & un quart de lieue de circuit. Cette élévation eſt ombragée de chênes verds, de ſycomores, de citronniers & d'orangers. On croit, par tradition, que ce fut ſur cette élévation que le Sauveur du monde interrogea ſes diſciples, & leur demanda ce que le peuple diſoit de lui, & ce qu'eux-mêmes en diſoient. Sur quoi ſaint Pierre prenant la parole, lui répondit : *Vous êtes le Chriſt, fils du Dieu vivant.*

C'eſt du pied de cette élévation que ſortent les deux fontaines *Sor* & *Dan*. Elles ſont éloignées l'une de l'autre de trente pas, & vont ſe joindre cinquante pas plus loin, pour former le célebre fleuve du *Jourdain*. Ce fleuve a la gloire d'avoir donné ſes eaux à ſaint *Jean* pour en baptiſer le *Meſſie*. Les Chrétiens en font boire à leurs malades ; & le Seigneur aſſez ſouvent accorde à leur foi une prompte guériſon.

L'Ecriture nous apprend que ce fut par ordre de *Joſué*, que les *Iſraëlites* en-

leverent du lit de ce fleuve douze grosses pierres, qu'ils placerent les unes sur les autres, pour servir de témoignage à la postérité, & lui apprendre que le Seigneur interrompit autrefois le cours des eaux de ce fleuve, pour ouvrir un chemin sec à l'Arche d'Alliance & à l'armée qui la suivoit.

A propos de la montagne de *Cheik* dont nous venons de parler. Je rapporterai une histoire qui m'a été contée par différentes personnes qui assurent la sçavoir par tradition de pere en fils, & qui la tiennent pour certaine.

Il sortoit, m'a-t-on dit, autrefois du pied de la montagne du *Cheik*, une riviere que les Persans appellent *Abouloua ise*. Cette riviere avoit creusé son lit sous de gros rochers & sous des terres, depuis le pied de la montagne du *Cheik* jusqu'en *Perse*, sans que qui que ce soit eût eu connoissance de cette riviere, jusqu'au temps qu'elle fut découverte par un événement très-singulier.

Un Berger conduisoit chaque jour son troupeau sur le penchant de la montagne du *Cheik*. Il étoit obligé d'avoir la précaution de porter toujours avec lui de l'eau pour boire, parce qu'il ne s'en

trouvoit pas ſur la montagne ni dans ſes environs. Etant un jour aſſis ſur une des roches dont la montagne étoit preſque toute couverte, il s'apperçut que ſon chien, après s'être écarté de ſon troupeau pendant quelque temps, revint à lui, ſortant de deſſous une de ces roches, & ſecouant l'eau qui dégoutoit de tout ſon corps.

Surpris de cette nouveauté, il courut à l'endroit d'où il avoit vu ſortir ſon chien; mais il n'y put voir autre choſe, qu'une ſuite de roches qui ſe tenoient l'une à l'autre. Il revint le lendemain ſur la même montagne & au même endroit. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que ſon chien courut vers les roches d'où il l'avoit vu ſortir la veille. Il le ſuivit, & il obſerva que ſon chien ſe gliſſoit ſous une groſſe roche : ce qui fit qu'il le perdit de vue.

Il attendit le retour de ſon chien; il revint bientôt après, & auſſi trempé d'eau que le jour précédent. Le chien courut à ſon maître, lui faiſant mille careſſes, comme pour lui annoncer ſa découverte, & la joye qu'il en avoit.

Son maître ne put douter qu'il n'y eût de l'eau cachée ſous ces roches; mais, pour la découvrir, il falloit com-

mencer par caſſer les groſſes roches ſous leſquelles l'eau devoit ſe trouver.

Il revint le lendemain avec tous les inſtrumens qui lui étoient néceſſaires pour ſon entrepriſe. Le chien, qui prit ſon chemin pour aller boire, montroit à ſon maître les roches qu'il avoit à caſſer.

Le Berger s'efforça à grands coups de pioche de ſe faire une premiere ouverture ; ſitôt qu'elle fut faite, il apperçut une concavité ſous laquelle il ſe gliſſa, ayant ſon chien pour guide.

A peine eût-il fait quelques pas, qu'il entendit un bruit ſemblable à celui d'une caſcade d'eau. Ce bruit lui fit prendre courage. La difficulté étoit de pouvoir piocher, car il étoit contraint de tenir le dos courbé pour marcher en avant.

Malgré ces difficultés, il continua, ſans ſe rebuter, de caſſer ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Enfin, il fit ſi bien, qu'il vint à bout de gagner une ſeconde concavité, d'où il vit ſortir, de deſſous des roches que la nature avoit conſtruit en voute, une abondance étonnante d'eau qui ſe précipitoit rapidement dans deux canaux différens.

Le Berger ſurpris & charmé de cette découverte, crut, ſans qu'on ſache pour-

quoi, qu'il feroit bien de boucher l'un des canaux : ce qu'il fit. Il eut ensuite la précaution de fermer toutes les avenues à ces deux canaux, dont il vouloit apparemment se réserver à lui seul la connoissance.

Cela fait, il se retira bien content de la découverte d'un trésor caché. Il revenoit souvent sur la même côte. Son troupeau y trouvoit une herbe fine & odoriférente dont il s'accommodoit très-bien, & le Berger n'y manquoit point d'eau.

Au bout d'une année ou environ, on vit arriver, dans la plaine de Damas, trois Seigneurs Persans. Ces Seigneurs s'informoient soigneusement, dans tous les lieux de leur passage, du chemin qui les conduiroit à la source de la riviere d'*Aboulouaire*. Ils sçavoient, disoient-ils, par tradition dans leur pays, que la source de cette riviere étoit dans la plaine de *Damas*. Ils ajoutoient que cette riviere n'avoit jamais cessé de couler en Perse dans toutes les saisons : mais que depuis peu, & à leur grand étonnement, le lit de cette riviere étoit à sec. Nous avons été envoyés, disoient-ils, en votre pays & dans cette plaine, pour y découvrir la cause de

cet accident. Au reſte, nous avons été chargés de récompenſer libéralement ceux qui nous donneront les connoiſſances que nous demandons.

Le bruit de leur arrivée, le motif de leur voyage, la promeſſe de la récompenſe vinrent aux oreilles de notre Berger. Tout ce qu'il entendit dire à ce ſujet, lui fit venir en penſée qu'il ſe pourroit bien faire que le canal qu'il avoit bouché, fût celui-même qui auroit ſupprimé les eaux qui alloient en *Perſe.* Dans cette penſée, il alla trouver les Envoyés Perſans, & leur dit que ſi la ſource de la riviere étoit dans la plaine, comme ils le prétendoient, il ſe faiſoit fort de la trouver.

Ces Envoyés furent charmés de l'eſpérance qu'il leur donnoit. Ils lui renouvellerent de leur part les aſſurances de bien récompenſer ſon travail.

Comme ceux-ci ſe diſpoſoient à faire avec lui la recherche de la riviere en queſtion, le Berger leur dit qu'il falloit bien du temps pour en faire la découverte; mais qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner chez eux, & qu'il ne manqueroit pas de leur donner avis de tout ce qu'il auroit fait.

Cette réponſe ne les contenta pas;

ils persisterent à le vouloir suivre, & celui-ci persista à leur faire de nouvelles difficultés.

Enfin les Persans ennuyés de vivre si long-temps hors de leurs pays, & ne trouvant personne qui leur fît une proposition pareille à celle que ce Berger leur faisoit, aimerent mieux convenir avec lui de la récompense qu'ils lui donneroient, que de prolonger ici plus long-temps leur séjour, dans l'espérance d'un événement qui n'étoit pas bien certain.

Cependant pour engager le Berger à faire la prompte recherche qu'il promettoit, ils lui firent une premiere gratification, & se disposerent à se mettre en chemin pour la Perse.

Le Berger instruit de leur départ, & impatient autant qu'il l'étoit de jouir au plutôt de sa bonne fortune, alla détruire le batardeau qu'il avoit élevé pour boucher l'un des canaux. Si-tôt qu'il fut ouvert, l'eau y coula avec autant d'abondance & de rapidité qu'auparavant.

Les deux canaux ayant été rétablis dans leur premier état, notre Berger visitoit de temps à autre l'un & l'autre canal, pour voir si l'eau continuoit d'y couler. Comme tout y alloit à merveille,

il attendoit avec impatience des nouvelles de nos Perſans.

Ceux-ci ne firent pas une ſi grande diligence que les eaux, qui avoient repris leur premier cours. Comme elles avançoient continuellement jour & nuit, elles prévinrent auſſi leur arrivée en Perſe.

On ne peut expliquer la joye qu'ils eurent d'apprendre en arrivant que la riviere étoit dans ſon lit. On leur en faiſoit de toute part des conjouiſſances. Ils furent conduits comme en triomphe ſur les bords de la riviere *Aboulouaire.*

Comme chacun vouloit ſçavoir d'eux ce qui avoit fait tarir leur riviere, ils raconterent tout ce qui s'étoit paſſé; la connoiſſance qu'ils eurent du Berger, & la récompenſe qu'ils lui avoient promiſe. A leur retour, ils lui tinrent parole, & lui firent toucher tout ce qu'ils lui avoient promis.

Pluſieurs années ſe paſſerent ſans que la riviere *Aboulouaire* manquât d'eau; mais dans la ſuite des temps on s'apperçut qu'elle décroiſſoit ſenſiblement. On fut bien plus étonné, lorſqu'on vit qu'elle ne couloit plus. On s'imagina que les eaux reviendroient dans un changement de ſaiſon, Mais comme elles ne

revinrent point, on prit la résolution de faire ce qu'on avoit fait autrefois en pareille occasion, qui fut d'envoyer dans la plaine de Damas de nouveaux Députés, pour y découvrir la cause de ce second accident. On leur donna les instructions que l'on avoit eu des premiers Envoyés Persans.

Avec ces instructions, ceux-ci allerent en droiture au village de la plaine où le Berger dont nous avons parlé, s'étoit trouvé.

A leur arrivée, ils furent bien surpris d'apprendre que le Berger qu'ils cherchoient étoit mort depuis quelque temps: Ils s'informerent s'il n'avoit point laissé des enfans qui pussent leur rendre un service pareil à celui qu'ils avoient reçu de feu leur pere.

Leur pere étant tombé malade, & n'espérant pas relever de sa maladie, appella son fils aîné. Il lui dit que devant que de mourir, il vouloit lui donner une marque particuliere de son amitié, en lui laissant un secret qui ne seroit que pour lui.

Alors il lui déclara la découverte qu'il avoit faite de la riviere *Aboulouaire*, sa situation, l'usage qu'il en avoit fait,

& toute sa bonne fortune qui en avoit été la suite.

Il lui recommanda au surplus de garder le secret aussi inviolablement qu'il l'avoit lui-même gardé, pour n'en pas rdre les avantages.

Quelque temps après cette déclaration, le pere mourut. Son fils, impatient d'aller recomnoître lui-même tout ce que son pere lui avoit dit, alla chercher la riviere cachée sous les roches. Il trouva toutes choses comme son pere les lui avoit dites.

Pour jouir au plutôt du bonheur dont son pere l'avoit flatté, il releva le bâtardeau qui avoit été détruit, & reboucha entiérement l'un des deux canaux.

Il ne douta pas que ce qu'il venoit de faire ne mît bientôt à sec la riviere qui alloit en *Perse*; & se flatta en même-temps qu'un second voyage des *Persans* dans la plaine, lui vaudroit un bon droit d'aubaine. La chose arriva comme il l'avoit prévue. De nouveaux Envoyés de *Perse* s'adresserent aux enfans du feu Berger. L'aîné se présenta à eux.

Ayant sçu ce qu'ils souhaitoient, il leur promit de faire tous ses efforts pour exécuter ce qui avoit été fait par feu

ſon pere. Ceux-ci, de leur part, lui promirent une pareille, & même plus grande récompenſe.

La convention faite, les Envoyés demanderent à être conduits à la riviere *Aboulouaire*, dont ſon pere avoit eu connoiſſance. Le fils voulant garder le ſecret qui lui avoit été ſi particuliérement recommandé, leur fit toute ſorte de difficultés. Mais les Perſans perſiſtant dans leur demande, & celui-ci ſe défendant de ſon mieux, ceux-là firent ſi bien, que le jeune Berger ſe laiſſa gagner à la vue de l'argent qu'ils lui mirent dans la main, pour commencer, diſoient-ils, la récompenſe qu'ils lui avoient promiſe.

Il ne lui en fallut pas davantage pour l'engager à les conduire au lieu où ils ſouhaitoient ſi ardemment d'aller. Ils y virent avec joie l'eau qui ſortoit de deſſous des rochers, comme un torrent; mais ils furent bien ſurpris d'appercevoir deux aſſez grands canaux, dont l'un recevoit toute l'eau, parce que l'autre étoit totalement bouché. Ils le firent ouvrir en leur préſence. Le canal ne fut pas plutôt ouvert, que l'eau y entra précipitamment, & il en fut en un inſtant rempli.

Les Persans reconnurent aisément la fraude, & l'intention avec laquelle elle avoit été faite. Ils ne douterent pas un moment que ce canal bouché ne fût l'unique cause du dessèchement de leur riviere.

Il n'étoit plus question alors que de s'assurer que ce canal ne seroit jamais rebouché. Ils ne se contenterent pas d'en avoir la parole du jeune Berger; mais ils eurent grand soin de publier, dans toute la plaine de *Damas*, la découverte qu'ils venoient de faire de leur riviere, afin qu'il n'y eût qui que ce soit qui ne la connût, & que personne ne se hasardât à l'avenir de fermer ces canaux.

Telle est cette histoire qu'on raconte ici comme très-certaine, mais dont je ne prétends point défendre la vérité. Ce qui est vrai, c'est que cette histoire a donné lieu ici d'appeller la partie occidentale de *Damas*, la plaine de *Perse*.

Pour ce qui est de la riviere *Aboulouaire*, des Voyageurs intelligens & curieux, & autres gens de ce pays-ci, ont recherché avec exactitude quelle pouvoit être son origine.

Après bien des recherches, ils ont

cru que cette riviere étoit une décharge du grand étang qui eſt dans la plaine, que l'on nomme *Goulha*; & que les eaux qui coulent dans le canal qui paſſe en *Perſe*, vont s'engouffrer dans le Sein *Perſique*, & du Sein *Perſique* dans l'*Océan*. Que pour ce qui eſt des eaux qui rempliſſent l'autre canal, elles vont tomber dans le fleuve du *Chien*, & du fleuve du *Chien* dans la mer méditerranée. Si cela eſt ainſi, comme nos Curieux l'ont imaginé, le Prophête a eu grande raiſon de s'écrier *que Dieu eſt admirable dans la diſtribution des eaux qui arroſent les terres.*

Devant que de quitter la plaine de *Damas*, je ne dois pas omettre qu'en deſcendant la montagne du *Cheik*, on trouve ſur ſon chemin, près du village de *Beitima*, un tombeau d'environ trente pieds de longueur; pluſieurs croyent que c'eſt le tombeau de *Nemrod*. Il eſt conſtruit à la maniere des anciens tombeaux du pays. J'ai vu dans la plaine de *Baalbée*, les tombeaux de *Seth* & de *Noé*, qui ſont pareillement conſtruits.

Je n'aſſurerai point ce qu'on dit ici du tombeau de *Nemrod*, parce que je n'en ai point été témoin. L'on prétend

qu'en punition de l'ambition insensée de ce malheureux Prince, qui voulut se faire adorer comme un Dieu, la rosée du Ciel ne tombe jamais sur son tombeau, quoique les terres d'alentour en soient couvertes.

On en dit autant du tombeau de *Nestorius*, pour punir l'impie témérité de cet Héréſiarque, qui voulut enlever à la Très-Sainte Vierge l'honneur d'être Mere de Dieu.

J'ai fait jusqu'ici le récit de ce qui m'a paru de plus curieux à *Damas* & dans ses environs. J'y dois ajouter, à la gloire de la grace toute-puissante de Jesus-Christ & de la fidelle correspondance du grand Apôtre Saint Paul, ce que j'ai vu avec respect de l'endroit où le Sauveur opéra la conversion de l'Apôtre des Gentils.

L'ancien chemin de *Jérusalem* à *Damas* est entre deux montagnes, toutes deux rondes par le pied, & terminées en pointe. L'une n'est éloignée de l'autre que d'environ cent pieds. Celle qui est la plus proche du grand chemin s'appelle *Kaukac*, c'est-à-dire, *lumiere céleste*, ou *astre lumineux*. Ce nom lui a été donné en mémoire de l'éclatante lumiere dont Saint *Paul* fut environné. L'autre

montagne, qui eſt plus parfaitement ronde dans ſa circonférence, eſt nommée *Medaouar el kaukab*, c'eſt-à-dire, *cercle de lumiere.* Vers le milieu de cette montagne, il y a un vieux monaſtere à demi détruit, qui n'a conſervé d'entier qu'une grotte dans laquelle à peine un homme peut-il ſe tenir debout.

Ce fut entre ces deux montagnes, que l'homme prédeſtiné de Dieu pour porter ſon nom aux Nations étrangeres, *fut tout d'un coup environné d'une clarté qui venoit du Ciel ; & où tombant par terre, il ouït une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me perſécutez-vous* (1) *?*

Paul effrayé de ce reproche & revenu à lui de ſa frayeur, ſe retira dans cette grotte dont nous venons de parler, & n'en ſortit que pour aller à *Damas*, & pour obéir à la voix qui lui avoit déclaré ce qu'il devoit faire.

La tradition du pays eſt que l'Apôtre étant ſorti de cette ville quelque temps après, vint ſe réfugier dans la même grotte pour ſe dérober à la fureur des Juifs.

Pluſieurs de nos Miſſionnaires ont eu le bonheur d'entrer dans cette grotte,

(1) Actes des Apôtres, chap. IX, v. 3.

& ont connu par expérience qu'on ne peut y entrer ſans y être pénétré de tendres ſentimens de dévotion.

L'Apôtre, pour aller à *Damas*, paſſa par les villages *Dadaidé*, *Jahhnaïa* & *Chérafre*. Ces villages ſont habités préſentement par les Turcs, qui cultivent la plaine, & qui la rendent fertile en coton, en muriers, en bled, en orge & en toutes ſortes de légumes. La plaine eſt terminée par deux grandes montagnes, dont l'une s'appelle *Chafuméharie*, & l'autre plus haute ſe nomme *Manaa*. Au-delà de la montagne, & au *ſud-oueſt* de *Damas*, commence la plaine de *Hauran*. Cette plaine eſt le pays d'*Abraham*. Les villes qui y étoient anciennement ſituées, ſont préſentement ruinées; mais la fertilité en eſt ſi grande, qu'on l'appelle aujourd'hui *le grenier de la Turquie*.

En effet on voit arriver preſque chaque jour, de toutes les provinces de l'Empire, des caravanes qui enlevent continuellement des bleds. La farine en eſt excellente: on en fait des pains qui ont plus de deux pieds de longueur & de demi-pied d'épaiſſeur. Il ſe conſerve un an ſans ſe corrompre. Lorſqu'il eſt ſec, on le trempe dans l'eau, & on le trouve auſſi bon que s'il venoit d'être

fait. Les riches & les pauvres le préferent à tout autre pain.

En finissant tout ce que j'avois à dire de la ville de *Damas* & de ses environs, je ne puis mieux faire leur éloge qu'en rapportant ce que les Prophêtes en ont écrit. Ils appellent la ville une *maison de plaisance*, & ses environs des *lieux de délices*.

Fin du second volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Lettre du Pere Jacques-Xavier Portier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Fleuriau, de la même Compagnie. Page 1

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 10, pag. 328.

Lettre d'un Missionnaire au Pere Procureur des Missions du Levant. 32

Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 8, page 23.

Extrait d'une lettre d'un Missionnaire de Damas au Pere Procureur des Missions du Levant. 104

Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 8, pag. 215.

Lettre du Pere Gurynand, écrite de Damas. 143

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 26, pag. 432.

Lettre d'un Missionnaire d'Alep, sur le Ramadan des Turcs, sur la Pâque des Chrétiens, & sur les principales circonstances de son voyage. 155

Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 8, pag. 277.
LETTRE *du Pere Fromage, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Camus, de la même Compagnie, Procureur des Missions du Levant, avec la relation d'un Concile national tenu chez les Maronites le 30 Septembre 1736.* 201
Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 8, pag. 350.
RELATION *d'une Mission faite dans les environs du Mont Liban.* 251
Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 8, pag. 441.
LETTRE *du Pere Chabert, Missionnaire au Levant, sur l'emprisonnement des Missionnaires à Damas.* 293
Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 9, pag. 212.
HISTOIRE *des différentes persécutions exercées contre les Catholiques d'Alep & de Damas.* 302
Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 9, pag. 227.
DESCRIPTION *de la ville de Salonique, par le Pere Jean-Baptiste Souciet, de la Compagnie de Jesus, Missionnaire au Levant.* 320
Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 9, pag. 256.

RELATION de l'établiſſement & des progrès de la Miſſion de Theſſalonique, extraite des Mémoires du Pere Braconnier, par le Pere Souciet. 361

Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 9, pag. 321.

LETTRE écrite à M. Savary, Agent général des affaires du Duc de Mantoue en France. 421

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 29, pag. 337.

MÉMOIRE ſur la ville de Damas & ſes dehors. 438

Et dans l'ancienne édition, Mémoires du Levant, tome 6, pag. 114.

Fin de la table du ſecond volume.

AYER
263
J512
1780
v.2